





HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON

NOUVELLES LETTRES

ANGLOISES

OU

HISTOIRE

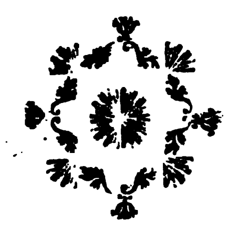
DU CHEVALIER

GRANDISSON,

Par l'Auteur de PAMELA ET DE CLARISSE.

TOME TROISIEME.

PREMIERE PARTIE.



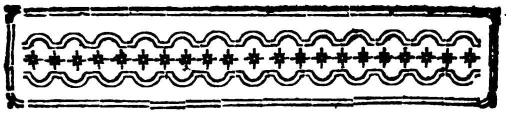
A AMSTERDAM.



M. DCC. LV.

AVERTISSEMENT.

On se croit obligé d'apprendre au Lecteur, que l'Ouvrage Anglois aïant été fini sur de faux Mémoires, qui en rendent la conclusion fort insipide, on s'en est heureusement procuré de plus fidèles & de plus intéressans : ils forment environ le tiers de la seconde Partie du dernier Tome. Les soins que cette recherche a demandés, surtout dans un tems de guerre, sont une assez bonne excuse pour le délai de la publication.



HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.
TOME TROISIÉME.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE LVIII.

Miss Byron *à Miss* Lucie Selby.

LE Docteur Barlet m'a demandé, quelles sont les circonstances de l'Histoire de Clémentine dont je souhaite d'abord qu'il me communique le récit, & s'est engagé à me les transcrire. Je les lui ai marquées par écrit. Peut-être ai-je un peu d'affectation à me reprocher; car j'ai commencé par quelques endroits qui ne sont pas les plus intéressans, tels que l'Histoire d'Olivia, celle de Madame Bemont, les différens entre Sir Charles & le Seigneur Jeronimo, &c. Mais, les vraies circonstances, ma chere;

celles que je suis impatiente de savoir, sont celles qui suivent :

La premiere conversation de Sir Charles avec Clementine, au sujet du Comte de Belvedere.

La conférence qu'on le pria d'avoir avec elle, à l'occasion de ses premiers accès de mélancolie.

Les moïens, par lesquels Madame Bemont parvint à tirer, d'elle, l'aveu d'une passion qu'elle avoit si soigneusement cachée aux plus tendres Parens du monde.

L'accueil qu'on fit à Sir Charles, lorsqu'il arriva de Vienne.

Comment ses articles de conciliation, pour la Religion & la résidence, furent reçus de la Famille, & de Clementine en particulier.

La plus importante, chere Lucie, cette triste & derniere séparation ; ce qui la rendit nécessaire, ce qui est arrivé depuis à Boulogne, & quelle est aujourd'hui la situation de Clémentine.

Si le Docteur s'explique nettement sur ce dernier article, nous saurons peut-être ce qui fait désirer le retour de Sir Charles à Boulogne, après une si longue absence, & pourquoi il paroît persuadé que sa complaisance ne sera utile à rien.

O Lucie ! que de grands effets dépendent de cet article ! Mais point de délai, je vous en conjure Sir Charles Grandisson ! Point de délai, cher Docteur ! Mon cœur souffre, de la pensée du moindre délai. Il ne peut la soutenir.

N. (*Plusieurs Lettres contiennent ici les premiers détails que Miss Byron a demandés au Docteur Barlet. Ils sont d'une excessive longueur, qui oblige par conséquent d'en supprimer le plus grand nombre, parce qu'ils retardent trop le cours des évenemens. Mais on se croit obligé aussi d'en conserver quelques-unes, pour soutenir le caractere de l'ouvrage ; & peut-être placera-t'on les autres à la fin du dernier Tome, en forme de supplément.*)

N. CONFERENCE de Sir Charles avec Clémentine, à l'occasion de ses premiers accès de mélancolie. On doit remarquer que Sir Charles ne se défioit point encore qu'il en pût être le sujet, quoiqu'elle eut rejetté l'ouverture qu'il avoit été chargé de lui faire en faveur d'un autre. C'est un extrait de ses Lettres, qu'on va donner. Ainsi c'est lui-même qui fait ce récit au Docteur.

LE MARQUIS, la Marquise & le Chevalier Grandisson se promenoient dans une allée du Jardin. Clémentine, à qui

soit capable de l'attacher. Nous l'avons assûrée que nous ne lui parlerions plus de mariage, jusqu'à ce qu'elle soit disposée elle-même à recevoir nos propositions. Ses yeux en larmes nous en ont fait des remercimens. Elle nous remercie par une révérence, lorsqu'elle est debout; & par une inclination de tête, lorsqu'elle est assise; mais il ne sort pas un mot de sa bouche. Elle paroît inquiéte & gênée, lorsque nous lui parlons. Voïez! elle entre dans le Temple Grec. La pauvre Camille lui parle, & n'obtient pas de réponse. Je ne crois pas qu'elle nous ait vus. Avançons-nous, par ce détour, jusqu'au petit bois de Myrthe, d'où nous pourrons entendre ce qui se passe.

En marchant, la Marquise me raconta que dans leur dernier voïage à Naples, un jeune Officier, nommé le Comte de Marcelli, homme aimable, mais sans fortune, avoit aspiré secretement au cœur de leur Clémentine. Ils ne l'avoient su que depuis peu, par l'aveu de Camille, qui raisonnant avec eux sur la cause de cette profonde mélancolie de leur fille, leur avoit dit que le Comte s'étoit adressé à elle, pour l'engager par de grandes offres à faire tomber une Lettre dans le

Nous étions arrivés au petit Bois de Myrthe, qui est derriere le Temple, & d'où nous entendîmes le Dialogue suivant :

Camille. Mais pourquoi, Mademoiselle, pourquoi vouloir que je vous quitte ? Vous savez combien je vous aime. Vous avez toûjours pris plaisir à converser avec moi. Quelle offense ai-je commise ? Je n'entrerai point dans ce Temple, si vous me le défendez ; mais je ne puis, je ne dois point m'éloigner.

Clément. Affectation déplacée. Croïez-vous qu'il y ait un plus grand tourment pour moi que cette persécution? Si vous m'aimiez, vous ne chercheriez qu'à m'obliger.

Cam. Je n'ai pas d'autre passion, ni d'autre soin, ma chere Maîtresse.

Clem. Laissez-moi donc, Camille. Je me trouve mieux lorsque je suis seule. Je me sens plus tranquille. Vous me poursuivez, Camille ; vous vous attachez à moi comme une ombre. En vérité, vous n'êtes que l'ombre de l'obligeante Camille que vous étiez.

Cam. Ma très-chere Maîtresse ! je vous supplie . . .

Clem. Allez-vous recommencer vos supplications ? Encore une fois, laissez-

Je m'écartai de quelques pas ; & passant dans l'allée qui conduisoit au Temple, je m'approchai assez pour être apperçu : mais, la voïant assise, je me contentai de faire une profonde révérence. La Femme de Chambre étoit debout, entre deux Colomnes, son mouchoir aux yeux. Je doublai le pas, comme si j'eusse appréhendé de troubler leur solitude, & je passai assez vite ; mais, ensuite, je rallentis assez ma marche pour entendre ce qu'elles disoient. Clémentine se leva ; & s'avançant à l'entrée du Temple, elle jetta les yeux de mon côté. Il est passé, lui entendis-je dire. Apprenez, Camille, à garder un peu plus de discrétion. L'appellerai-je ? lui dit cette fille. Elle répondit successivement : Non, oüi, non ; enfin, non, ne l'appellez point. Je veux faire un tour d'allée. A présent, Camille, vous pouvez me laisser. Il ne manque point de monde, au Jardin, pour veiller sur moi. Ou demeurez, si c'est votre intention. Peu m'importe par qui je sois observée. Seulement, ne me parlez point lorsque je vous ordonne de vous taire.

Elle prit une allée, qui traversoit celle où j'étois. Mais après un tour ou deux, me trouvant près d'elle, & dans le tems qu'elle en approchoit, je la saluai res-

pectueusement ; comme dans le dessein de me retirer, pour la laisser libre. Elle s'arrêta, & je l'entendis répeter à Camille ; apprendrez-vous du Chevalier ce que c'est que la discrétion ? Je lui dis alors : pardonnez, Mademoiselle ... n'est-ce pas porter trop loin la liberté ... Elle m'interrompit : Camille fait un peu l'officieuse aujourd'hui. Camille me tourmente. Les Poëtes de votre Païs, Monsieur, sont-ils aussi séveres que les notres, contre l'abus que les femmes font de leur langue ?

Les Poëtes de tous les Païs, Mademoiselle, se vantent de la même inspiration. Les Poëtes, comme les autres hommes, écrivent ce qu'ils croïent sentir.

Oui ? Monsieur. C'est un joli compliment que vous faites à mon sexe.

Les Poëtes, Mademoiselle, ont l'imagination plus belle que les autres hommes, & par conséquent le sentiment plus vif : mais comme ils n'ont pas toûjours le même droit de vanter leur jugement, car cette qualité va rarement de pair avec l'imagination, peut-être leur arrive-t'il quelquefois d'expliquer fort bien les causes, & de se donner trop de carriere sur les effets.

Elle apperçut son Pere & sa Mere, entre quelques Orangers. Mon Dieu! me dit-elle, je me reproche de ne leur avoir pas rendu mes devoirs de tout le jour. Ne vous éloignez pas, Chevalier. Elle s'avança vers eux. Ils s'arrêterent. Vous paroissez, lui dit le Marquis, en conversation sérieuse avec le Chevalier Grandisson. Nous vous laissons, ma chere: votre Maman & moi, nous retournions au logis. Ils nous quitterent.

Jamais des Parens n'eurent tant de bonté, reprit-elle, en retournant vers son allée, Que je serois coupable de n'y pas répondre! Ne les aviez-vous pas déja vus, Monsieur?

Je ne faisois que les quitter, Mademoiselle. Ils vous regardent comme la meilleure des filles; mais ils sont fort affligés de votre tristesse.

Je reconnois leur extrême bonté; & mon chagrin seroit de leur causer quelque peine. Vous ont-ils témoigné de l'inquiétude, Monsieur? Vous êtes le confident de toute la famille; & votre conduite noble & desinteressée vous rend cher à tout le monde.

Ce matin même, ils ont déploré le triste état dans lequel ils croïent vous voir. Ils l'ont déploré, les larmes aux yeux.

Camille, vous pouvez approcher. Vous entendrez plaider votre cause. Approchez, vous dis-je. Venez entendre ce qu'il semble que le Chevalier prépare. Il nous épargnera beaucoup de peines à toutes deux.

Mademoiselle, j'ai fini.

Non, Monsieur, je ne le puis croire. Si vous avez commission de mon Pere & de ma Mere, je suis prête, comme je le dois, à vous écouter jusqu'au dernier mot.

Camille s'approcha.

Mademoiselle! repris-je d'un air attendri; digne objet de tant d'inquiétudes! que puis-je, que dois-je vous dire? Mes voeux pour votre bonheur peuvent me rendre importun: mais comment espérer d'obtenir votre confiance, lorsqu'elle est refusée à votre Mere?

Que veut-on, Monsieur? Quelles vûës a t'on sur moi? Je ne suis pas en bonne santé. J'étois vive; j'aimois la conversation, le chant, la danse, le jeu, les visites, & je n'ai plus de gout pour tous ces amusemens. Il ne m'en reste que pour la solitude. Je suis contente avec moi-même. La compagnie m'est devenue à charge, & je ne suis pas libre de penser autrement.

Mais d'où peut venir ce changement, Mademoiselle, dans une personne de votre âge ? Votre famille n'en conçoit pas la raison, & c'est ce qui l'afflige beaucoup.

Je le vois, & j'en suis bien fachée.

Aucun plaisir ne paroit faire impression sur votre ame. Vous êtes d'une pieté exemplaire ; on n'a jamais eu plus de respect que vous, pour la Religion ; cependant...

Vous, Monsieur ! Un Anglois, un Héretique...., pardonnez si je vous donne ce nom ; mais n'est-ce pas ce que vous êtes ? Vous me parlez de pieté & de Religion.

Nous ne toucherons pas, s'il vous plait, à cet article. Ce que je veux dire, Mademoiselle...

Oui, Monsieur, j'entens ce que vous voulez dire, & j'avouerai que je suis quelquefois une créature fort mélancolique. Je ne sais d'où me vient cette altération : mais elle est réelle ; & je ne saurois être plus à charge à personne, que je le suis à moi-même.

Mais, Mademoiselle, ce mal doit avoir une cause. N'est-il pas étrange que vous ne répondiez que par des soupirs & des larmes à la plus tendre &

la plus indulgente des Meres ? Cependant, elle n'apperçoit rien dans vous qui marque de l'obstination ou de l'humeur ; c'est le même respect, la même douceur, la même complaisance, qu'elle a toujours été charmée de trouver dans sa chere Clémentine. Elle n'ose forcer votre silence. Sa tendresse lui fait craindre de vous presser trop. Comment pouvez-vous donc, chere Sœur ! [pardonnez cette liberté Mademoiselle] comment pouvez-vous quitter une si bonne Mere, sans lui dire un mot de consolation ? Comment pouvez-vous la voir souffrir elle-même, le cœur plein, les yeux moüillés de pleurs, n'aïant pas la force de s'arrêter, & ne sachant néanmoins où porter ses pas, parce qu'elle ne peut rien apprendre de consolant à votre Pere affligé ? Comment le secret d'une si facheuse altération demeure-t'il impénetrable pour eux, qui tremblent de voir tourner le mal en habitude, & dans un tems où vous deviez couronner toutes leurs espérances ?

Elle versa quelques larmes. Elle pancha la tête vers Camille, & elle s'appuïa un moment sur son bras. Ensuite se relevant vers moi ; quelle peinture vous me faites de mon obstination &

de la bonté de ma Mere ! Je souhaiterois... Oui je souhaiterois, de toute mon ame, que ma cendre fut jointe à celle de mes Ancêtres ! Je faisois la consolation de ma Famille, & je vois que je n'en serai plus que le tourment.

Ciel ! quel langage, Mademoiselle !

Ne me blâmez point. Rien ne me satisfait dans moi-même. Quel misérable Etre, que celui qui ne peut supporter son existence !

Je ne me flatte pas, Mademoiselle, que vous preniez assez de confiance à votre quatriéme Frere, pour lui ouvrir votre cœur. Ce que je vous demande uniquement, c'est de soulager celui de la meilleure des Meres, & de la mettre en état de rendre le même service au meilleur des Peres.

Elle a paru réflechir. Elle a détourné le visage. Elle a pleuré. Je l'ai crüe à demi vaincüe.

Chargez votre fidelle Camille, Mademoiselle, de déclarer vos peines à votre Mere.

Arrêtez, Monsieur [comme rappellant ses idées.] N'allez pas si vîte, je vous prie. Ouvrir mon cœur ! Quoi donc ? Qui vous a dit que j'aie quelque chose à réveler ? Vous êtes insinuant,

Monſieur. Vous m'avez preſque perſuadée que j'ai quelque ſecret qui me peſe ſur le cœur ; & lorſque je l'ai voulu chercher, pour me rendre à vos inſtances, je n'ai rien trouvé. De grace, Monſieur... Elle s'eſt arrêtée.

Et de grace, Mademoiſelle, (en prenant ſa main) ne croïez pas que je me paye de cette défaite.

Vous êtes trop libre, Monſieur. (Sans retirer cependant ſa main.)

Pour un Frere! Mademoiſelle. Trop libre pour un Frere! (Et je quittai ſa main.)

Hé bien, qu'eſt-ce donc que mon Frere demande de moi?

Il vous ſupplie, il vous conjure ſeulement, de déclarer à votre tendre, à votre excellente Mere...

Arrêtez, Monſieur, je vous en ſupplie à mon tour. Quoi? Que voulez-vous que je déclare? Apprenez moi donc vous-même, inventez un ſecret qu'il me convienne de déclarer ; & s'il m'épargne la peine des recherches, peut-être parviendrai-je alors à rendre au moins mes Freres plus tranquilles.

Ce badinage, Mademoiſelle, commence à me donner quelque eſpoir. Continuez dans cette agréable diſpoſi-

tion, & le ſecret touche de lui-même à ſa fin. Les recherches deviendront inutiles.

Camille, que vous voïez ici, ne ceſſe pas de me tourmenter, par la folle imagination que j'ai de l'amour. Une jeune perſonne de mon ſexe ne peut être grave & ſe livrer un peu à la méditation, qu'on ne l'accuſe auſſitôt d'avoir de l'amour. Je me croirois digne de toute ma haine, ſi j'avois donné à quelque homme au monde le pouvoir de me cauſer la moindre inquiétude. Je me flatte, Monſieur, je me flatte que vous, qui prenez le nom de mon Frere, vous n'avez pas de votre Sœur une ſi mépriſable idée.

Mépriſable ! je ne conviens point, Mademoiſelle, que l'amour mérite du mépris.

Quoi ? lorſqu'il s'égare dans le choix de l'objet ?

Mademoiſelle !

Qu'ai-je dit qui vous étonne ? Auriez-vous deſſein ... Mais je n'ai penſé ici qu'à vous faire connoître que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je pénetre vos inſinuations ; & que le jour, ſi vous vous en ſouvenez, où vous me lûtes quatre Vers d'un de vos Poëtes, qui conte-

noient une peinture si forte de la mélancolie des Amans, je suppose que vous aviez la malice de m'en faire l'application. Mais si vous avez eu cette vûë, Chevalier, je vous assûre qu'elle étoit sans fondement; comme l'importunité de ceux qui m'insultent & me tourmentent sans cesse, en attribuant ma maladie à quelque foiblesse d'amour.

Je vous proteste, Mademoiselle, que ce n'étoit pas alors mon intention.

Alors! Ni à présent, j'espere.

Je me souviens des vers. Comment pourrois-je vous les appliquer? Le refus que vous avez fait de plusieurs Amans, l'aversion que vous marquez pour un homme du mérite & de l'importance du Comte de Belvedere, quoi qu'approuvé de toute votre Famille, sont des convictions....

Voïez, Camille! (en m'interrompant avec précipitation) le Chevalier est convaincu. Je vous prie, pour la derniere fois, de ne me plus insulter par vos questions & vos conjectures sur le même sujet. M'entendez-vous, Camille? Apprenez que pour le monde entier & pour toute sa gloire, je ne voudrois pas qu'on eut à me reprocher de l'amour.

Mais, Mademoiselle, si vous donniez

quelque explication à votre Mere, sur la mélancolie qui a pris la place de votre enjoûment naturel, ne vous épargneriez-vous pas des soupçons qui paroissent vous chagriner ? Peut-être votre tristesse vient-elle du regret que vous avez, de ne pouvoir entrer dans les vuës de votre Pere... Peut-être....

Des explications ! interrompit-elle ; entendrai-je toujours parler d'explications ? Hé bien, Monsieur, je ne suis pas en bonne santé, je me déplais à moi-même ; faut-il le redire ?

Si votre inquiétude venoit de quelque scrupule de conscience, je ne doute pas, Mademoiselle, que votre Confesseur....

Il ne me rendroit pas plus tranquille. C'est un homme de bien, mais si sévere ! [Ce dernier mot d'un ton fort bas, & regardant si Camille n'avoit pû l'entendre.] Il s'allarme quelquefois plus qu'il ne devroit. Et pourquoi ? Parceque les bonnes qualités que je vous connois me portent à juger bien de vos principes, & que tout Héretique que vous êtes, je crois voir une apparence de bonté dans vos sentimens.

Votre Mere, Mademoiselle, me demandera si vous m'avez honoré d'une partie de votre confiance. Son caractere,

naturellement ouvert, lui persuade que tout le monde doit être aussi peu reservé qu'elle. Votre Pere, en me priant de vous exciter à m'ouvrir votre cœur, marque assez qu'il seroit charmé de me voir obtenir cette grace de vous, à titre de quatrieme Frere. Mr l'Evêque de Nocera ....

Oüi, oui, Monsieur, je sais que vous êtes adoré dans ma Famille. J'ai moi-même une parfaite considération pour vous, & je crois la devoir à un quatrieme Frere, qui m'a si genereusement conservé le troisiéme. Mais, Monsieur, qui peut l'emporter sur votre propre obstination, dans tous les points ausquels vous vous êtes une fois fixé? Si j'avois quelque poids sur le cœur, croïez-vous que ma confidence fut réservée pour un homme, qui est né dans l'erreur, & qui ferme les yeux à la lumiere? Devenez Catholique, Monsieur, & je ne vous déguiserai pas le moindre mouvement de mon cœur. C'est alors que vous serez mon Frere; & je délivrerai un des plus saints Hommes du monde, des allarmes dont il est rempli pour moi, lorsqu'il me voit dans un commerce familier avec un Hérétique aussi obstiné que vous. Alors, vous dis-je, je n'aurai point de secrets que je ne vous commu-

nique volontiers, comme à mon Frere.

Mais rien ne vous empêche, Mademoiselle, de les déclarer à votre Mere, à votre Confesseur, à Mr l'Evêque de Nocera...

Oui, si j'en avois.

Au reste, j'admire que votre Confesseur s'allarme de la faveur avec laquelle je suis traité dans votre Famille. M'est-il jamais arrivé, Mademoiselle, de vous parler de Religion ?

Je l'avoue, Monsieur : mais vous êtes d'une obstination dans vos erreurs, qui ôte l'espérance de vous en convaincre. Je vous considere réellement, suivant l'ordre de ceux à qui je dois le jour, comme mon quatriéme Frere : je souhaiterois que tous mes Freres fussent dans le sein d'une même Religion. Voulez-vous que le Pere Marescotti entre là-dessus en conférence avec vous ? & s'il léve tous vos doutes, promettez-vous de vous rendre à la conviction ?

Dispensez-moi, Mademoiselle, de toutes les disputes qui touchent la Religion.

Il y avoit longtems, Monsieur, que je pensois à vous faire cette proposition.

Vous me l'avez fait quelquefois pressentir, Mademoiselle ; quoique moins ouvertement qu'aujourd'hui. Mais je suis

chere Lucie, comme des explications préliminaires que j'ai recus dans la Bibliothéque, que j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser tous en Northampton-Shire ? Oui, oui, n'en doutez pas.

Mais n'est-il pas étrange, ma chere, qu'un Pere, une Mere, des Freres, aussi jaloux qu'on nous répréſente les Italiens, aussi fiers qu'on doit supposer une Famille de leur rang, aïent pu donner un accès si libre au plus aimable de tous les hommes, auprès de leur fille, dont il paroît que l'âge ne passe pas dix-huit ou dix-neuf ans? Lui faire apprendre la Langue Angloise ! N'admirez-vous pas cette discrétion dans un Pere & une Mere ? Et le choisir, pour disposer cette pauvre fille en faveur de l'homme qu'ils souhaitoient de lui faire épouser ! Mais peut-être direz-vous que l'expédient de prêter l'oreille, dans un Cabinet voisin, à tout ce qui pouvoit se passer dans la premiere conférence, étoit une méthode assez sûre pour s'assurer de son integrité, & qu'après cette épreuve, leur prudence étoit justifiée pour l'avenir. De tout mon cœur, Lucie. Vous êtes libre de les excuser. Mais, sans être en Italie, tout le monde auroit pû croire un tel Précepteur dangereux pour une jeune fille, & d'autant

d'autant plus dangereux qu'il est homme d'honneur & de naissance. Un Précepteur, dans ce cas, est toûjours celui qui oblige. On l'appelle Maître, comme vous savez ; & ce nom renferme celui d'Ecoliere ou de servante. Quel est le Païs du monde où l'on ne cherche point pour cet office un homme marié, soit qu'il soit question de Danse, de Musique, de Langues, ou d'autres Sciences ? Mais laissons-les païer le prix de leur indiscrétion.

※ ※

Je quitte, à ce moment, le Docteur. Je n'ai pas manqué de lui insinuer, aussi adroitement que je l'ai pû, quelques-unes de mes observations. Il m'a dit que la Marquise avoit été élevée à Paris ; que depuis quelque tems, d'ailleurs, les manieres étoient fort changées en Italie ; que parmi les personnes de condition la liberté Françoise commençoit à prendre visiblement la place de la réserve Italienne, & que le savoir, la politesse & le bon goût, qui sont communs aux Dames de cette Famille, leur faisoient donner particulierement le nom de *Françoises*.

Vous remarquerez dans la seconde

conférence, avec combien d'adresse, (& combien d'honneur, à la verité) Sir Charles rappelle à Clémentine la qualité de Frere, qu'on l'autorise à prendre avec elle. Avec quelle affectation il repete le nom de Sœur! Ah Lucie! Je suis aussi sa Sœur dans le même sens. Il est accoûtumé à ce langage; & peut-être l'emploïe-t'il, comme un préservatif contre la passion des jeunes personnes de mon sexe. Cependant je vous ai fait l'aveu de la mienne, & j'en ai presque fait gloire. Ses Sœurs n'ont-elles pas trouvé aussi le moïen de me pénetrer? Que j'admire le silence de Clementine! Mais, dans les circonstances où j'étois, auroit-elle été plus réservée? Qu'elle s'y prend bien, dans cette seconde conférence, pour déguiser ses sentimens sous le voile du zéle de Religion! Il paroît assez que si ses instances avoient eû quelque succès, elle n'auroit pas caché longtems la cause de sa mélancolie; sur tout lorsquelle voïoit, dans ses Parens, autant d'indulgence que j'en trouve dans les miens.

Ma pitié, pour cette noble Clementine, commence à faire une forte impression sur mon cœur. Je ne m'occupe plus que de cette pensée. Que je suis impatiente de voir toute la suite des extraits!

N. CONFERENCE où Madame Bemont découvre le secret de Clémentine. Mr Barlet avertit Miss Byron, qu'à la priere de la Marquise, Madame Bemont rendit compte par écrit à cette Dame, de tout ce qui s'étoit passé à Florence depuis que Clémentine y étoit avec elle, & qu'il ne donne ici que la traduction de sa Lettre.

VOUS ME pardonnerez, Madame, d'avoir differé jusqu'aujourd'hui à vous écrire, lorsque j'aurai commencé par vous apprendre que c'est d'hier au soir seulement, que je suis en état de vous donner quelque satisfaction sur l'entreprise que vous m'avez fait l'honneur de me confier.

Je suis parvenue à la connoissance du secret. Peut-être l'aviez-vous deviné. L'amour, mais un amour pur & louable, est la maladie qui trouble depuis longtems le repos de votre charmante Clémentine, & la joie de votre illustre Famille. J'ai le récit à vous faire d'une grandeur d'ame, qui mérite également de la pitié & de l'admiration. Que cette chere Fille n'a-t'elle pas souffert, dans un combat sans relâche entre le devoir, la Religion & l'amour! J'apprehende néanmoins que cette dé-

couverte ne ſoit pas fort agréable à votre Famille. Mais la certitude ne laiſſe pas d'être préferable au doute. Si vous remarquez, peut-être, un peu de manége dans la conduite que j'ai obſervée, vous aurez la bonté de vous ſouvenir que c'eſt précisément la commiſſion dont vous m'avez chargée. Vous m'avez ordonné auſſi de n'oublier aucune circonſtance dans la relation que vous deſirez, pour vous mettre en état d'emploïer les remedes que vous jugerez convenables à la guériſon du mal. J'obéis.

Les premiers jours, qui ont ſuivi notre arrivée à Florence, ſe ſont paſſés en amuſemens, tels que nous avons pû les imaginer, pour faire regner la gaïeté autour de l'aimable Clémentine. Mais voïant que la compagnie étoit un fardeau pour elle, & qu'elle ne s'y prétoit que par politeſſe, j'ai dit aux Dames que je prendrois entierement ſur moi le ſoin de la divertir, & que tout mon tems ſeroit emploïé à ſon ſervice. Elles y ont conſenti. Lorſque je lui ai déclaré mon intention, elle m'en a marqué de la joie; & me faiſant l'honneur de m'embraſſer, avec toutes les graces dont le Ciel l'a ſi richement pourvuë, elle m'a proteſté que ma converſation feroit un baume

pour son cœur, s'il lui étoit permis d'en jouir dans la solitude. Je me dispense d'ajouter que dans les premiers jours, je n'avois rien épargné pour obtenir son affection. Mes soins avoient eu tant de succès, qu'elle m'avoit défendu de lui donner d'autre nom que celui de chere Clémentine. Ainsi je me flatte, Madame, que vous pardonnerez la liberté de mon stile.

Hier au soir, elle me pria de lui donner ce qu'elle nomme une Leçon, dans quelque bon livre Anglois. Je fus surprise de ses progrès dans la langue de mon Païs. Ah! ma chere, lui dis-je, quelle admirable methode que celle de votre Précepteur, si j'en juge par la connoissance que vous avez acquise, en si peu de tems, d'une langue qui n'a pas la douceur de la vôtre, quoique pour la force de l'expression elle ne le cede peut-être à aucune des langues modernes? Je la vis rougir. Le croïez-vous? me dit-elle: & je crus remarquer dans ses yeux, comme sur son visage, qu'il n'étoit pas besoin de la mettre à l'épreuve du côté de Marcelli, ni d'aucun autre homme.

Je commençai, sur le raïon de lumiere que je m'imaginois tirer de ce

petit incident, à lui parler du Comte de Belvedere avec éloge. Elle me déclara nettement qu'elle n'auroit jamais de goût pour lui. Je lui réprésentai que le Comte paroissant plaire à toute sa Famille, il me sembloit qu'elle devoit expliquer un peu ses objections. En vérité, ma chere, ajoûtai-je, vous n'avez pas sur ce point tout le respect que vous devez à l'indulgence de vos chers Parens.

Elle tressaillit. Ce reproche est dur, me répondit-elle. N'en conviendrez-vous pas, Madame ?

Pensez-y bien, répliquai-je; & si vous le croïez injuste, après une heure de réflexion, je le croirai comme vous, & je vous en ferai des excuses.

Je crains en effet, reprit-elle, d'avoir quelque chose à me reprocher. J'ai les meilleurs & les plus tendres Parens du monde. Mais il y a des particularités, des secrets si vous voulez, qu'on n'est pas bien aise de divulguer. Peut-être aimeroit-on mieux se les voir arracher par la force de l'autorité.

Votre aveu, ma chere, est d'une ame extremement genereuse. Si je ne craignois d'être indiscrete. . . .

Oh! Madame, interrompit-elle, ne me faites point de questions trop pres-

ſantes ; je ſerois embarraſſée à vous refuſer.

Il me ſemble, ma chere Clémentine, que la communication des ſecrets eſt le vrai ciment de la ſincere amitié. Arrive-t'il quelque choſe d'intereſſant? ſe trouve-t'on dans quelque nouvelle ſituation? un cœur fidelle n'a point de repos qu'il n'ait répandu ſon plaiſir ou ſa peine dans le cœur auquel il s'eſt aſſocié ; & cette ouverture mutuelle rend le lien encore plus étroit. Au contraire, dans quelle ſolitude, dans quelle triſteſſe & quelles tenebres ne tombe point une ame, qui ne peut confier à quelqu'un ſes penſées les plus intimes? Le poids du ſecret, s'il eſt queſtion d'une affaire intereſſante, opprime néceſſairement un cœur ſenſible ; la plus profonde mélancolie vient à la ſuite. Pour le monde entier, je ne voudrois pas avoir reçû du Ciel une ame incapable d'amitié ; & l'eſſence de ce divin ſentiment n'eſt elle pas la communication, le mélange des cœurs, le plaiſir de verſer ſon ame dans celle d'un véritable Ami?

J'en conviens : mais vous avoüerez auſſi, Madame, qu'une jeune Perſonne peut ſe trouver ſans un véritable Ami ; ou quand elle auroit quelqu'un dont elle

connoîtroit la fidelité, sa confiance peut être refroidie par les qualités personnelles, par la différence de l'âge, par celle des conditions, comme il m'arrive à l'égard de ma Camille, qui est d'ailleurs une excellente fille. Dans l'état où nous sommes nées, vous savez, Madame, que nous avons autour de nous plus de courtisans que d'amis. Le défaut de Camille est de me tourmenter continuellement, de toucher sans cesse la même corde; apparemment par l'ordre de ma famille. Si j'avois quelque ouverture à faire, je la ferois plus volontiers à ma Mere qu'à elle; d'autant plus que pour l'effet, ce seroit la même chose.

Vous avez raison, ma chere; & comme le Ciel vous a donné une Mere, qui est moins votre Mere que votre Sœur & votre Amie, il est surprenant pour moi, que vous l'ayiez laissée si longtems dans l'incertitude.

Que puis-je vous dire? Ah! Madame... (elle s'arrêta.) Mais ma Mere est dans les interêts de l'homme que je ne puis aimer.

C'est revenir à la question. Vos Parens n'ont-ils pas droit de vouloir être informés de vos objections, contre l'homme dont ils épousent les intêrets?

Je n'ai point d'objections particulieres. Le Comte de Belvedere mérite une meilleur femme que je ne puis l'être pour lui. Je le respecterois parfaitement, si j'avois une sœur à laquelle ses soins fussent adressés.

Hé bien, ma chere Clémentine, si je devine la raison qui causé votre éloignement pour le Comte de Belvedere, me promettez-vous cette candeur, cette franchise, que je crois essentielles à l'amitié ?

Elle hésita. J'attendis sa réponse en silence. Enfin, elle me dit, en levant les yeux sur les miens ; je vous crains, Madame.

Je ne m'en plains pas, ma chere ; si vous me croïez indigne de votre amitié.

Que devineriez-vous donc, Madame ?

Que vous êtes prévenuë en faveur de quelque autre homme ; sans quoi vous ne pourriez souhaiter à votre sœur, si vous en aviez une, le Mari que vous croiriez indigne de vous.

Indigne de moi ! Non, Madame ; ce n'est pas l'opinion que j'ai du Comte de Belvedere.

Ma conjecture en reçoit donc une nouvelle force.

O Madame ! que vous êtes pressante !

Si vous me trouvez indiscrete, parlez, je me tais.

Non, non, je ne dis pas non plus que vous soïez indiscrete : cependant vous m'embarrassez.

Je vous causerois moins d'embarras, si je n'avois pas deviné juste ; & si l'objet n'étoit pas trop indigne de vous, pour être avoué sans honte.

O Madame ! Que vous me pressez ! Que puis-je repondre ?

Si vous avez quelque confiance en moi, si vous me croïez capable de vous aider de mes conseils. . . .

J'ai toute la confiance que je vous dois. Votre caractere est si bien établi !

Hé bien, chere Clémentine, je vais deviner encore. Me le permettez-vous ?

Quoi donc ? que pouvez-vous deviner ?

Qu'un homme de vile naissance. . . sans fortune. . . . sans merite peut être. . . .

Arrêtez, arrêtez. Et me croïez-vous capable de m'avilir jusqu'à cet excès ? Pourquoi me souffrez-vous un moment devant vos yeux ?

Je recommencerai donc à deviner. Un homme, apparemment, de naissance

roïale, d'un genie ſuperieur, au deſſus de vos eſperances.

O Madame! Et ne devinerez-vous pas auſſi quelque Prince Mahometan, tandis que votre eſprit ſe donne carriere?

Non, Mademoiſelle; mais je prens droit de cette ouverture même: & ne doutant point que ma chere Clémentine n'ait de l'amour, je ſuis perſuadée que la Religion fait toutes ſes difficultés. Les Catholiques zelés n'ont pas meilleure opinion des Proteſtans, que des Sectateurs de Mahomet; & quoique Proteſtante, j'avouë que les perſonnes de ma ſecte ont auſſi leurs préjugés. Le zèle eſt toujours zèle, quelque forme & quelque nom qu'il puiſſe prendre. On m'a dit qu'un jeune Avanturier avoit fait le paſſioné pour Clémentine....

Un Avanturier, Madame! (d'un air de dédain.) Ne me croïez jamais capable.....

N'en parlons donc plus. J'ai entendu nommer auſſi un jeune Seigneur Romain, un Cadet de la Maiſon de Borgheſe... Suppoſerai-je que c'eſt lui?

De tout mon cœur, Madame. (Elle étoit à l'aiſe, pendant qu'elle me croïoit éloignée de la vérité.)

Mais ſi le Chevalier Grandiſſon (ce

nom l'a fait rougir) lui a rendu de mauvais offices. . . .

Le Chevalier Grandiſſon, Madame, eſt incapable de rendre de mauvais offices.

Etes-vous ſûre, Mademoiſelle, que le Chevalier ne ſoit pas artificieux ? Il eſt homme d'eſprit. Cette qualité doit quelque fois inſpirer de la défiance. Les gens de ſon caractere ne frappent, que lorſqu'ils croient leurs coups certains.

Il n'eſt point artificieux, Madame. Il eſt ſuperieur à l'artifice, il n'en a pas beſoin. Il eſt adoré de tous ceux qui le connoiſſent ; ſa franchiſe eſt auſſi admirable que ſa prudence. Il eſt au deſſus de l'artifice, repeta-t'elle avec chaleur.

Je conviens qu'il mérite beaucoup d'égards de votre Famille, & je ne ſuis pas ſurpriſe qu'il y reçoive tant de careſſes. Mais il me paroît bien ſurprenant que contre toutes les prudentes maximes du Païs, un jeune homme de cette figure ait été admis . . . Je m'arretai.

Comment donc ? N'allez pas vous imaginer que je . . . que je . . . elle s'arreta auſſi, en héſitant, avec un embarras fort remarquable.

La prudence, Mademoiſelle, ne permet

point d'exposer légerement l'honneur d'une Famille, & de donner occasion aux entreprises ...

Assurément, Madame, vous vous êtes laissée prévenir contre lui. Il est le plus désinteressé des hommes.

Je crois avoir entendu dire à quelques jeunes Filles, pendant le séjour qu'il a fait ici, que c'est un homme de fort bonne mine.

De bonne mine! je le crois bien. On ne voit gueres d'hommes de la figure de Mr Grandisson.

Et le trouvez-vous aussi merveilleux, du côté de l'esprit & du caractere, que je me souviens de l'avoir entendu dire aussi? Je ne l'ai vu que deux fois. Il m'a paru qu'il faisoit un peu l'homme d'importance.

Oh! ne l'accusez-pas, Madame, de n'être pas un homme modeste. Il est vrai qu'il sait distinguer les occasions de parler & de se taire ; mais il n'a rien qui ressemble à la présomption.

Falloit-il tant de courage, pour secourir votre Frere, que la plûpart lui en attribuent dans cette heureuse avanture? Deux domestiques bien armés avec lui, l'espérance de voir arriver quelques Passans sur la même route, les Assassins

en très-petit nombre, & troublés par leur propre conſcience...

Chere, chere Madame Bemont, par qui vous êtes-vous laiſſée prévenir? Perſonne, dit-on, n'eſt Prophete dans ſon Païs: mais je vois que Mr Grandiſſon n'a pas beaucoup de faveur à ſe promettre ici, d'une Dame du ſien.

Je ne ſais... mais vous a-t'il jamais parlé d'un autre homme, dans des termes un peu favorables?

S'il l'a fait! Oui; il m'a parlé du Comte de Belvedere, & peut-être avec plus de chaleur...

Réellement?

Oui, réellement; avec plus de chaleur, qu'il me ſemble qu'il ne l'auroit dû.

Pourquoi donc?

Pourquoi? parceque... parceque... Etoit-ce à lui... vous comprenez, Madame.

Je ſuppoſe qu'on l'avoit chargé de cette commiſſion.

Je me l'imagine auſſi.

Sans doute, ſans doute. Autrement, il n'auroit pas entrepris...

Je crois entrevoir, Madame, que vous n'aimez pas le Chevalier. Mais je puis vous aſſurer que vous êtes la ſeule perſonne que j'aie entenduë parler de lui...

je dis même avec indifference.

Dites-moi, ma chere Clémentine ; que pensez-vous, sincérement, de la figure & du caractere de Mr Grandisson ?

Vous pouvez en juger par ce que j'ai dit.

Qu'il est bel homme, généreux, prudent, brave, poli ?

En verité, je le crois tel que vous dites ; & je ne suis pas seule de cette opinion.

Mais il est Mahometan.

Mahometan, Madame ? Ah ! Madame Bemont.

Ah ! ma chere Clémentine. Et croïez-vous que je ne vous aie pas pénetrée ? Si vous n'aviez jamais connu Mr Grandisson, vous n'auriez pas eu de répugnance à devenir Comtesse de Belvedere.

Et pouvez-vous penser, Madame, . . . ?

Oui, oui, ma chere jeune Amie, je le pense.

Chere Madame ! vous ne savez point ce que j'allois dire.

Un peu de bonne foi, chere Clémentine. L'amour n'en aura-t'il donc jamais ?

Quoi, Madame ? Un homme d'une Religion differente ! Un homme obstiné

dans ses erreurs ! Un homme, qui ne m'a jamais marqué le moindre sentiment d'amour ! Un homme, après tout, dont la naissance ne vaut pas la mienne. Un homme encore, dont toute la fortune, comme il le reconnoît lui-même, dépend de la bonté de son Pere ! & d'un Pere qui ne refuse rien à ses plaisirs ! Fierté, naissance, devoir, Religion, tout ne vous répond-il pas pour moi ?

Eh bien, je puis donc louër en sûreté Mr Grandisson. Vous m'avez accusée d'une injuste prévention contre lui. Je veux vous faire voir, à présent, qu'un homme est quelquefois Prophete aux yeux des femmes de son Païs. C'est de tous ceux qui le connoissent, & que j'ai vus ou entendus, que j'emprunte les traits de son caractere : l'Angleterre, dans ce siécle, n'a produit personne qui lui fasse tant d'honneur. Il est honnête homme, dans le sens le plus étendu de ce terme. Si les vertus morales, si la Religion, étoient perdues dans le reste du monde, on les retrouveroit en lui, sans faste, sans ostentation. Dans quelque lieu qu'il paroisse, il est recherché des sages, des bons, de tout ce qu'il y a de gens distingués par les sentimens & les lumieres. Il exerce le bien, sans

distinction d'états, de Sectes & de Nations. Ses compatriotes mêmes font gloire de son amitié; ils s'en servent pour établir leur crédit dans leurs voïages & dans leurs affaires, surtout en France, où il n'est pas moins respecté qu'en Italie. Il est descendu des meilleures Maisons d'Angleterre par les deux lignes du sang, & fait pour les premiers honneurs de sa Patrie lorsqu'il y voudra prétendre. Je suis informée qu'on lui en offre déja quelques-unes des plus illustres Héritieres. S'il n'étoit pas né pour la fortune, il s'en feroit une à son gré. Vous convenez qu'il est génereux, brave, d'une figure charmante...

O chere, chere Madame Bemont! C'est trop, c'est trop!... Cependant, je le reconnois à chaque trait de cette peinture. Il m'est impossible de vous résister plus longtemps. J'avouë, j'avouë, que je n'ai un cœur que pour Mr Grandisson. A présent, comme je ne doute point que ce ne soient mes Parens qui vous ont chargée de tirer cet aveu de ma bouche, comment soutiendrai-je leurs regards? Je ne puis désavouër que vous ne m'aïez arraché mon secret de bonne grace, & sans condition: mais qu'ils sachent, du moins

combien j'ai combattu contre une passion que je me reproche, & qui convient si peu à une Fille de leur sang. Je vais vous mettre en état de les instruire :

Premierement, comme vous le savez, il a sauvé la vie au plus cher de mes Freres ; & ce Frere a reconnu que s'il avoit suivi les conseils d'un si fidele Ami, il ne seroit jamais tombé dans le danger dont il lui a l'obligation de l'avoir délivré. Mon Pere & ma Mere me l'ont présenté, avec ordre de le regarder comme un quatriéme Frere ; & je n'ai pas reconnu dès le premier moment, que je n'en pouvois avoir que trois. Il s'est trouvé que le Liberateur de mon Frere étoit le plus aimable, & le plus doux, comme le plus brave de tous les hommes. Tous mes Parens l'ont accablé de caresses. On a passé sur les formalités domestiques & sur celles de la Nation. Il s'est vu parmi nous, aussi libre, aussi familier, que s'il nous avoit appartenu. Mon Frere Jeronimo me témoignoit, sans cesse, que tous ses desirs étoient de me voir à son Ami. Toute autre récompense sembloit être au dessous de Mr Grandisson ; & mon Frere, dans l'obligeante idée qu'il avoit de moi ;

me croïoit ſeule capable d'acquitter ſa reconnoiſſance. Mon Confeſſeur, par ſes craintes & ſes invectives, a confirmé plutôt que réfroidi mon eſtime, pour un homme qu'elles me paroiſſoient injurier. D'ailleurs ſa propre conduite, ſon déſintereſſement & ſon reſpect, ont beaucoup contribué à mon attachement. Il m'a toujours traitée comme une Sœur, dans la plus grande familiarité de l'amitié, & lorſque ſa bonté lui a fait faire avec moi l'office de Précepteur. Comment aurois-je pû m'armer, contre un homme dont rien ne pouvoit me donner de la défiance ?

Cependant je n'ai commencé à connoître la force de mes ſentimens que dans le tems où l'on m'a proposé le Comte de Belvedere, & d'un ton ſi ſérieux que j'en ai pris l'allarme. J'ai conſideré le Comte, comme la ruine de mes eſpérances. Et je n'ai pû répondre néanmoins aux queſtions de mes Parens, qui vouloient ſavoir la cauſe de mon refus. Quelle raiſon aurois-je pû leur apporter, lorſque je n'en avois point d'autre que ma prévention en faveur d'un autre homme ? une prévention entiérement cachée dans le fond de mon cœur. Mais je me rendois témoignage que je mourrois plutôt, que d'être

jamais la femme d'un homme, d'une Religion contraire à la mienne. Je ſuis zelée Catholique. Tous mes Parens ne le ſont pas moins. Combien n'ai-je pas voulu de mal à cet opiniâtre Hérétique, comme je lui en donnois ſouvent le nom; le premier que mon cœur n'ait pas deteſté, car je ne vous connoiſſois point encore, ma chere Madame Bemont. Je crois, en effet, que c'eſt le plus obſtiné Proteſtant qui ſoit jamais ſorti d'Angleterre. Quel beſoin avoit-il de venir en Italie? Que ne demeuroit-il dans ſa Nation? ou s'il devoit venir ici, pourquoi s'y arrêter ſi longtems, & perſiſter dans ſon opiniâtreté, comme pour défier ceux qui l'ont reçu avec tant d'amitié? Mon cœur lui faiſoit ſécretement ces reproches. Il m'a ſemblé, d'abord, que je n'y prenois pas d'autre interêt que celui de ſon ſalut. Mais enſuite, m'étant apperçuë qu'il étoit néceſſaire à mon bonheur, & toûjours réſoluë néanmoins de renoncer à lui, s'il ne devenoit pas Catholique, j'ai tourné tous mes ſoins à ſa converſion; dans l'eſpoir de tout obtenir de l'indulgence de mes Parens, & perſuadée que de ſa part il ſe feroit un honneur de notre alliance, ſi nous pouvions l'emporter ſur ce point.

Mais lorſque j'ai déſeſperé de le fléchir, j'ai pris la réſolution de tourner mes efforts ſur moi-même, & de vaincre ma paſſion, ou de mourir. O Madame! qu'il m'en a coûté dans ce combat! Mon Confeſſeur m'a remplie d'épouvante, par les menaces du Ciel. Ma Femme de Chambre n'a pas ceſſé de me tourmenter. Mes Parens m'ont preſſée en faveur du Comte de Belvedere. Le Comte m'a importunée par ſes ſoins. Le Chevalier eſt venu augmenter la perſécution, en me parlant pour le Comte. Juſte Ciel! Que faire! A quoi me déterminer! Pas un inſtant de repos, ni de liberté pour réfléchir, pour déliberer, pour me rendre compte à moi-même de mes propres ſentimens! Comment aurois-je pris ma Mere pour ma confidente? Mon jugement étoit en guerre avec ma paſſion, & j'eſperois toûjours que la victoire ſeroit pour lui. J'ai combattu fortement. Mais chaque jour augmentant les difficultés, j'ai ſenti que le combat étoit trop violent pour mes forces. Que n'avois-je alors une Madame Bemont à conſulter! Il n'eſt pas ſurprenant que je ſois devenuë la proie d'une noire mélancolie; une mélancolie qui m'a forcée au ſilence!

Enfin, le Chevalier prit la réſolution

de nous quitter. Quelle peine, & quel plaisir néanmoins, ne ressentis-je point de cette nouvelle ? J'esperai, de bonne foi, que son absence rétabliroit mon repos. La veille de son départ, je me fis un triomphe de la conduite que je tins avec lui, devant toute ma Famille. Elle fut uniforme. Je parus gaïe, tranquille, heureuse dans moi-même, & j'admirai la joïe que je causois à mes chers Parens. Je fis des vœux pour le bonheur de sa vie ; je le remerciai du plaisir & de l'utilité que j'avois tirés de ses leçons ; & je lui souhaitai de n'être jamais sans quelqu'un, dont l'amitié lui fut aussi agréable que la sienne l'avoit été pour nous. Je fus d'autant plus contente de moi-même, que je ne me sentis point dans la nécessité de me faire violence, pour cacher les tourmens de mon cœur. J'en augurai bien pour l'avenir ; & mes adieux furent plus libres qu'il ne sembloit s'y attendre. Je crus voir pour la premiere fois dans ses yeux, un air d'interêt, qui me donna pour lui-même une pitié, dont je me figurai que le besoin étoit passé pour moi. Cependant, j'eus un instant d'émotion à son départ. Lorsque la porte se ferma sur lui ; elle ne se rouvrira donc jamais, dis-je en moi-même, pour reçevoir cet

agréable Etranger ! Cette réflexion fut suivie d'un soupir. Mais qui auroit pû le remarquer ? Je n'ai jamais vû partir mes Amis, sans donner quelque marque de sensibilité à leur séparation. Mon Pere me serra contre son sein. Ma Mere m'embrassa. Mon frere l'Evêque me donna mille noms tendres; & tous mes Amis, ne pensant qu'à me féliciter de ma gaïeté, me dirent qu'ils commençoient à reconnoître leur Clementine. Je me retirai, pleine de la satisfaction que je venois de répandre dans une chere Famille, où j'avois fait regner longtems la tristesse.

Mais hélas ! ce nouveau rolle étoit trop difficile à soutenir. Les plaïes étoient trop profondes... Vous savez le reste, Madame, & que toutes les douceurs de la vie sont perduës pour moi. Jamais, jamais, quand mon sort seroit entre mes mains, je ne serai la femme d'un homme, qui fait profession d'être l'Ennemi d'une Foi dans laquelle je n'ai jamais chancellé, & que je n'abandonnerois pas pour une Couronne ; fut-elle sur la tête de l'homme que j'aime, & le refus que j'en ferois dût-il être vangé par une mort cruelle, dans la plus agréable saison de ma vie.

Un déluge de larmes l'empêcha de

parler plus long-tems. Elle cacha son visage dans mon sein. Elle soupira. Chere Clementine ! Qu'elle poussa de soupirs, & que j'en fus attendrie !

Vous n'ignorez rien à présent, Madame, de ce qui s'est passé entre votre aimable Fille & moi. Jamais il n'y eut de combat si noble, entre le devoir & l'amour ; quoique son cœur soit trop tendre, & le mérite de l'objet trop éclatant, pour vous laisser l'espérance d'une heureuse révolution. Elle a paru craindre que je ne vous informasse de toutes ces circonstances. Elle n'osera lever les yeux, dit-elle, devant son Pere & sa Mere. Elle apprehende encore plus, s'il est possible, qu'on n'informe son Confesseur de l'état de son ame, & de la cause de sa maladie. Mais je lui ai répresenté qu'il étoit absolument nécessaire que sa Mere n'ignorât rien, pour être en état de faire un bon choix du remede.

J'apprehende, Madame, que cette guérison ne devienne impossible par toute autre voie que la satisfaction de son cœur. Cependant, si vous parvenez à vaincre les objections de votre Famille, peut-être aurez vous encore à combattre votre Fille même, c'est-à-dire,

ses

ses scrupules de Religion, pour lui faire accepter le seul homme qu'elle puisse aimer. Vous prendrez conseil de vôtre sagesse : mais quelque parti que vous embrassiez ; il me semble qu'elle doit être traitée avec beaucoup de douceur. Comme elle n'a jamais reçu d'autre traitement, je suis persuadée que dans une occasion si délicate, où son jugement est en guerre avec son amour, une méthode opposée seroit au-dessus de ses forces. Puisse le Ciel, pour lequel vôtre respect est si connu, vous inspirer les meilleures résolutions ! J'ajouterai seulement que depuis la révelation d'un secret, qui a fait tant de ravages dans son charmant naturel, elle paroît beaucoup plus tranquille. Elle redoute, néanmoins, l'accueil dont elle se croit menacée à son retour. Elle me conjure de l'accompagner lorsqu'elle sera rappellée par vos ordres. Mon secours, dit-elle, lui sera nécessaire pour soutenir ses esprits. Elle parle d'entrer dans un Couvent. Elle juge qu'il lui est également impossible, & d'être jamais la femme d'un autre homme, & d'accorder son devoir avec une passion qu'elle ne peut surmonter.

Un mot de consolation, de votre

chere main, serviroit beaucoup, j'en suis sure Madame, à guérir son cœur blessé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

HORTENSE BEMONT.

La Marquise fit, à cette Lettre, une réponse où la reconnoissance maternelle éclatoit à chaque ligne. Elle y joignit un Billet pour sa Fille, rempli de la plus tendre affection, pour la presser non-seulement de revenir à Boulogne, mais d'engager son Amie à faire le voiage avec elle. Cet ordre étoit accompagné d'une promesse, au nom de son Pere & de ses Freres, de lui faire le plus indulgent accueil; & d'une assurance qu'on entreprendroit l'impossible, pour la rendre heureuse suivant son propre goût.

N. *Accueil* qu'on fit au Chevalier Grandisson lorsqu'il arriva de Vienne.

JE FUS REÇU avec de vifs témoignages d'estime & d'amitié par le Marquis même & par le Prélat. Aussitôt qu'ils m'eurent laissé libre, Jeronimo, qui gardoit encore la chambre, m'embrassa tendrement. Enfin, me dit-il, l'affaire que j'ai depuis si longtems à cœur est heureusement décidée. O Chevalier!

votre bonheur eſt certain. Clémentine eſt à vous. Vous ſerez à Clémentine. C'eſt à préſent que j'ai le plaiſir d'embraſſer mon Frere. Mais je vous arrête. Allez voir mon heureuſe Sœur. Vous la trouverez avec ma Mere. Elles vous attendent. Accordez quelque choſe à l'embarras d'une Fille ſi tendre. Elle n'aura pas la force de vous exprimer la moitié de ſes ſentimens.

Camille parut alors, pour me conduire au Cabinet de la Marquiſe. En chemin, elle me dit d'une voix baſſe : avec quelle joie nous revoïons le meilleur de tous les hommes ! Tant de bonté méritoit bien cette récompenſe.

Je trouvai la Marquiſe à ſa toilette ; richement parée, comme en céremonie, mais ſans ſes femmes autour d'elle ; & Camille même ſe retira, lorſqu'elle m'eut ouvert la porte. Clémentine étoit debout, derriere le fauteuil de ſa Mere. Elle étoit miſe dans le meilleur gout ; mais ſa modeſtie naturelle, relevée par une aimable rougeur qui paroiſſoit venir des circonſtances, lui donnoit plus d'éclat qu'elle n'en pouvoit tirer de la plus riche parure. La Marquiſe ſe leva. Je m'empreſſai de baiſer ſa main. Elle me félicita de mon retour. Elle me dit ;

vous êtes le seul, Chevalier, le seul de tous les hommes à qui je puisse faire ce compliment avec bienséance : & se tournant vers sa Fille ; Clémentine, ma chere, vous ne dites rien au Chevalier? La charmante Clémentine tenoit les yeux baissés, avec quelques marques d'altération sur son teint. La voix lui manque, reprit cette indulgente Mere ; mais je vous répons de ses sentimens.

Jugez, cher Docteur, combien je dus être touché d'une si flateuse réception, moi qui ne savois point encore ce qu'on avoit à m'ordonner. Epargnez-moi, chere Marquise ! dis-je en moi-même. N'éxigez rien qui blesse mes principes, & prenez pour vous le monde entier, avec toute sa gloire & ses trésors ; je serai assez riche, si vous m'accordez votre Clémentine.

La Marquise plaça sa Fille dans son propre fauteuil. Je m'en approchai. Mais quel moïen de me livrer à ma reconnoissance, lorsque j'étois combattu par mes craintes? Cependant je m'expliquai avec assez d'ardeur, pour faire attribuer, à mon respect, une retenue dont il n'étoit pas la seule cause. Ensuite, aïant avancé un fauteuil pour la Marquise, j'en tirai un pour moi par son

ordre. Elle prit une des mains de sa Fille, pour exciter sa confiance; & je me hazardai à prendre l'autre. L'aimable Clémentine baissa la tête, en rougissant; mais elle ne se refusa point à cette hardiesse, comme elle l'avoit fait dans une autre occasion. Sa Mere me fit plusieurs questions indifférentes, sur mon voïage, & sur les Cours que j'avois visitées depuis mon départ. Elle me demanda des nouvelles d'Angleterre, de mon Pere, de mes Sœurs; & ces dernieres questions furent accompagnées d'un air de complaisance & d'amitié, tel qu'on le prend pour s'informer des personnes qui doivent bientôt nous appartenir.

Quel mélange de peine & de plaisir ne ressentis-je point de toutes ces faveurs! Je ne doutois point qu'on ne me proposât un changement de Religion; & je doutois encore moins de mon invincible attachement à la mienne. Après une conversation assez courte, l'aimable Fille se leva, fit une profonde révérence à sa Mere, me salua d'un air de dignité, & sortit du Cabinet. Ah! Chevalier, me dit alors la Marquise, je ne m'attendois gueres, lorsque vous nous avez quittés, à vous revoir sitôt, ni

pour le sujet qui nous rassemble. Mais vous êtes capable de recevoir votre bonheur avec reconnoissance. Votre modestie sert de frein à notre empressement.

Je ne répondis que par une profonde inclination. Que pouvois-je dire ?

Le Marquis & moi, continua-t'elle, nous laisserons certains points à régler, entre vous & l'Evêque notre Fils. Vous aurez, si vous n'y mettez pas d'opposition, un trésor dans Clémentine, & même un trésor avec elle. Notre dessein est de faire, en sa faveur, tout ce que nous aurions fait si son affection s'étoit déclarée pour le Mari que son Pere avoit en vüe. Vous pouvez juger que notre Fille nous est chere... sans quoi...

J'applaudis à l'indulgence de leur affection.

Je ne puis douter, Mr Grandisson, que vous n'aimiez Clémentine plus que toutes les autres Femmes.

Il est certain, mon cher Docteur, que je n'avois jamais vû de femme pour laquelle j'eusse senti plus d'inclination. Je ne m'étois défendu, que par la haute opinion que j'avois de leur rang, par des motifs de Religion, par la confiance que toute cette Famille avoit eüe pour

moi, & par la résolution que j'avois formée, en commençant mes voïages, de ne me marier jamais avec une Etrangere.

J'assurai la Marquise que j'étois sans engagement; que n'aïant pas eu la présomption d'aspirer au bonheur qu'elle me faisoit envisager, à peine osois-je me flatter que ce fut à moi qu'il fût reservé. Elle répondit qu'elle m'en croïoit digne; que je connoissois toute l'estime dont sa Famille étoit remplie pour moi; que celle de Clémentine n'avoit pas d'autre fondement que la vertu; que c'étoit mon caractere qui faisoit mon bonheur; que l'opinion du Monde n'avoit pas laissé de leur causer quelque embarras, mais qu'ils s'étoient mis au-dessus de cette considération, & qu'ils ne doutoient pas que la générosité, autant que la reconnoissance, ne me fit faire aussi tout ce qui dépendoit de moi.

Le Marquis ne tarda point à paroître. Une profonde mélancolie étoit répanduë dans tous ses traits. Cette chere fille, dit-il en entrant, me communique une partie de son mal. Ce n'est pas toûjours un bonheur, Chevalier, d'avoir des Enfans de la plus belle espérance. Mais n'en parlons plus. Clementine est une excel-

lente fille. Dans les diſpoſitions générales de la Providence, le mal des uns tourne à l'avantage des autres. L'Evêque de Nocera vous entretiendra des conditions.

J'ai fait entrevoir au Chevalier, interrompit la Marquiſe, ce que nous penſons à faire pour lui.

Comment votre Fille l'a t'elle reçu? reprit-t'il. Avec aſſez d'embarras, je m'imagine.

La Marquiſe lui dit qu'elle n'avoit osé lever les yeux. Il répondit avec un profond ſoupir; c'eſt ce que j'avois prévû.

Pourquoi, me dis-je à moi-même, pourquoi m'a-t'on permis de voir cette excellente Mere, cette charmante Fille, avant que de m'avoir fait l'ouverture des conditions? Quels Parens, cher Docteur! Quelle indulgence! & le monde a-t'il rien de comparable à leur Clémentine? Cependant ils ne ſont pas heureux! Mais je crois l'être encore moins, moi qui eſſuierois plus volontiers les dédains de vingt femmes, que de me voir forcé de refuſer les offres d'une Famille, à laquelle je dois tant de reſpect & d'attachement.

On vint m'avertir que l'Evêque ſouhaitoit de me voir dans une Salle voiſine.

Je demandai la permiſſion de me rendre à ſes ordres. Après quelques explications, il me déclara ouvertement ce qu'on attendoit de mes ſentimens pour Clémentine, & de ma reconnoiſſance pour la Famille. Je ne m'étois pas trompé dans mes craintes: mais quoique j'euſſe prévû cet étrange dénouëment, la force me manqua pour lui répondre. Il reprit: Vous ne dites rien, mon cher Grandiſſon! Vous héſitez! Quoi? Monſieur; la Fille d'une des premieres Maiſons d'Italie, une Clémentine, avec une dot qui feroit l'ambition d'un Prince, n'obtiendroit que le refus d'un ſimple Gentilhomme, d'un Etranger dont la fortune eſt encore dépendante? Eſt-il poſſible, Monſieur, que vous demeuriez incertain ſur mes offres?

Je répondis enfin, que j'étois moins ſurpris qu'affligé de ſes propoſitions; que j'en avois eu quelque preſſentiment, ſans quoi l'honneur qu'on m'avoit fait de me rappeller, & les témoignages de bonté avec leſquels on m'avoit reçu, ne m'auroient pas permis de modérer ma joie.

Il ſe jetta ſur quelques points de Religion, dans leſquels je refuſai longtems de m'engager; & mes réponſes furent moins celles d'un Theologien, que d'un

homme d'honneur, qui s'en tient à sa persuasion. Foible défense, répliqua-t'il; je ne m'attendois pas à vous trouver tant d'obstination dans l'erreur. Mais quittons un sujet que vous entendez si mal. Je regarderois comme une étrange infortune, d'être réduit à la nécessité d'emploïer des raisonnemens, pour engager un Particulier à recevoir la main de ma Sœur. Apprenez, Monsieur, que si je faisois connoitre à Clémentine que vous eussiez seulement balancé.... Il commençoit à s'échauffer, & la rougeur lui étoit montée au visage.

Je lui demandai la permission de l'interrompre; & lui faisant remarquer un peu de chaleur dans ce reproche, je l'assurai que je ne pensois point à m'en défendre, parceque je ne devois pas m'imaginer qu'il me crût capable de manquer de respect, pour une personne qui méritoit celui d'un Prince. Je lui dis que je n'étois à la verité qu'un Particulier, mais dont la naissance n'avoit rien de méprisable, si l'on pouvoit tirer quelque considération d'une longue suite d'Ancêtres, lorsqu'on n'a point à se reprocher de les avoir deshonorés. Mais Seigneur, ajoutai-je, que servent les Ancêtres à la vertu? Je ne connois

Point d'autre guide que mon propre cœur. Mes principes étoient connus, avant qu'on me fit l'honneur de me rappeller. Vous ne me conseilleriez pas d'y renoncer, aussi longtems que j'attacherai mon honneur à les suivre.

Il reprit d'un ton plus moderé : Vous ferez là dessus d'autres réflexions, mon cher Chevalier, & je vous prie seulement d'observer que vous vous échauffez à votre tour. Mais vous êtes un homme estimable. Nous souhaiterions tous, comme ma Sœur, de vous voir parmi nous. Un Prosélite tel que vous justifieroit tout ce que nous méditons en votre faveur. Pensez-y, cher Grandisson. Cependant, que personne ne sache, dans notre Famille, que vous avez besoin d'y penser ; & que ma Sœur, surtout, l'ignore éternellement. Ce qu'elle aime en vous, c'est votre ame. Delà vient l'ardeur, avec laquelle nous encourageons une passion si pure & si noble.

Je l'assurai que mon regret étoit au dessus de toutes mes expressions, & que pendant toute ma vie je respecterois sa Famille, par d'autres motifs que sa noblesse & sa grandeur.

Vous ne prendrez donc pas le tems

d'y penser? interrompit-il avec une nouvelle chaleur. Vous êtes absolument déterminé?

Si vous saviez, lui répondis-je, ce qu'il m'en coute à vous dire que je le suis, vous me trouveriez digne de votre pitié.

Il demeura, quelque tems, comme incertain. Eh bien, Monsieur, reprit-il assez brusquement, j'en suis très-fâché. Passons chez mon Frere Jeronimo. Il a toujours été votre Avocat, depuis qu'il a fait connoissance avec vous. Jeronimo est capable de reconnoissance. Mais vous, Chevalier, vous ne l'êtes point d'une sincere affection. Ma seule réponse fut, que graces au Ciel, il ne rendoit point justice à mes sentimens.

Je me laissai conduire à l'appartement de son Frere. Là, que n'eus-je point à souffrir de l'amitié de l'un & des instances de l'autre! Enfin, le Prélat me demanda d'un ton plus froid, si je souhaitois qu'il me conduisît à son Pere, à sa Mere, à sa Sœur, ou si je voulois partir sans les voir? C'étoit mon dernier mot qu'on attendoit. Je fis une profonde réverence aux deux Freres. Je me recommandai à leur amitié, & par eux aux respectables personnes qu'ils avoient nommées; & je retournai à

mon logement, le cœur si serré, que je fus incapable de sortir pendant le reste du jour. Le même Fauteuil, où je m'étois jetté en arrivant, me retint deux heures entieres.

Vers le soir, Camille, déguisée sous une grande Mante, vint demander à me voir. Elle se fit connoître, aussi-tôt qu'elle fut seule avec moi. O Monsieur! me dit-elle, dans quelle consternation j'ai laissé toute la Famille! Personne ne sait que je suis ici; mais je n'ai pû me défendre d'y venir. Je ne m'arrêterai qu'un instant, pour vous apprendre combien nous sommes à plaindre. Votre générosité vous inspirera ce que vous devez aux circonstances. Après votre départ, Monsieur l'Evêque a fait à Madame le récit de votre conférence. Ah! Monsieur, vous avez un ardent Ami dans le Seigneur Jeronimo. Il s'est efforcé de tout adoucir. Madame s'est hâtée d'informer Mr le Marquis: Jamais je ne l'avois vu dans une si grande colere. Il est inutile de vous repéter ce qui lui est échappé...

Contre-moi, Camille!

Oui, Monsieur: il croit sa Famille perduë d'honneur.

Le Marquis della Porretta, chere Camille, est le plus digne de tous les hom-

ont marqué de l'égarement ; & sans être sollicitée en faveur du Comte de Belvedere, elle a déclaré qu'elle ne vouloit, ni de lui, ni d'aucun homme au monde.

Sa Mere lui a promis la liberté de retourner à Florence. Alors, la présence d'esprit lui est revenuë. Plut-au Ciel qu'elle fût partie, avant que d'avoir vû son Directeur ! Toute la Famille fait à présent le même souhait. Aussi-tôt qu'elle s'est trouvée seule avec moi ; Camille, m'a-t'elle dit, quelle nécessité de charger le Chevalier Grandisson ? Que sert de s'emporter contre lui ? C'est manquer de générosité. Est-il obligé de prendre une fille, qu'un excès d'empressement a peut-être renduë méprisable à ses yeux ? Je ne puis souffrir qu'il soit maltraité. Mais que jamais son nom ne soit prononcé devant moi. Elle s'est arrêtée un moment. Cependant, Camille, a-t'elle repris, il faut convenir que le mépris est bien difficile à suporter ! Elle s'est levée alors de sa chaise ; & depuis ce moment, ses accès ont pris différentes faces. Tantôt elle ne parle qu'à elle-même ; tantôt elle paroît s'adresser à quelqu'un. Elle a toûjours un air d'étonnement ou d'admiration. Quelquefois elle tréssaillit, comme on fait dans la plus

vive surprise. Assise, ou debout, elle n'est jamais tranquille. Quoiqu'elle s'agite, avec diverses marques de tristesse & d'affliction; on ne la voit point pleurer, elle qui arrache des larmes à tout le monde. Dans les discours qu'elle tient, je crois avoir découvert qu'elle répete une partie de ce qui s'est passé entr'elle & son Directeur. Mais rien ne lui échappe plus souvent que ces trois mots; Ciel! être méprisée! Elle a dit une fois, être méprisée par un Protestant! quel comble de honte!

Telle est, ajouta Camille, la situation de ma malheureuse Maîtresse. Je vois, Monsieur, que ce récit vous touche. Vous êtes sensible à la compassion. La générosité fait une partie de votre caractere. Vous aimez ma Maîtresse. Il est impossible que vous ne l'aimiez pas. Que je plains les tourmens de votre cœur! L'amour de ma Maîtresse s'étendoit au delà de ce monde périssable. Elle vouloit être à vous, Monsieur, pour toute l'éternité.

Camille auroit pû se livrer plus longtems à sa tendre affection, pour une Maîtresse qu'elle avoit élevée depuis l'enfance. Je ne me sentois pas la force de parler: & quand j'en aurois été ca-

pable, dans quelle vüe aurois-je entrepris de lui peindre les tourmens de mon cœur ? Je la remerciai de ses intentions. Je la chargeai de dire à Jéronimo que je ferois fond éternellement sur son amitié, que la mienne étoit égale à mon respect pour son illustre Famille, & que tout ce que je possedois au monde, sans en excepter ma vie, seroit toujours à leur disposition. Pendant qu'elle me saluoit pour se retirer, je lui mis au doigt un diamant que j'avois au mien; dans la crainte, lui dis-je, que l'accès de l'Hôtel della Porretta ne me fut interdit, & que je n'eusse plus l'occasion de lui parler. Elle se fit presser longtems pour le recevoir.

Quelles autres conditions, cher Docteur, aurois-je été capable de refuser ! Combien le poids de mes peines ne fut-il pas augmenté par le récit de Camille ! Ma principale consolation, dans cette triste avanture, est qu'après toutes mes réflexions je me crois acquitté par le témoignage de mon cœur; d'autant plus que jamais, peut-être, il n'y eut un plus grand exemple de désinteressement, car la terre n'a rien produit de plus noble que Clémentine.

N. Le lendemain Monsieur Grandisson

reçut la Lettre suivante, du Seigneur Jeronimo.

Est-ce vous, mon cher Ami, que je dois blâmer, dans le plus cruel & le plus malheureux de tous les évenemens! Je ne le pourrois avec justice. Blâmerai-je mon Pere & ma Mere? Ils se blâment eux-mêmes de vous avoir accordé un accès trop libre auprès de ma Soeur. Cependant, ils reconnoissent que vous vous êtes conduit fort noblement; mais ils avoient oublié que leur Fille avoit des yeux. Qui ne connoissoit pas son discernement? Qui pouvoit ignorer son estime & son gout pour le mérite? Dois-je donc blâmer ma Soeur? Non assurément. Je blâmerai encore moins ses deux autres Freres. Mais n'est-ce pas sur moi que le blâme doit tomber? Cette chere Soeur, m'a-t'on dit, a confessé à Madame Bemont, que la vive tendresse qu'elle m'a vuë pour vous, n'a pas eu peu d'influence sur son coeur. Est-ce donc moi-même que je dois accuser? Si je considere mon intention, & la justice de mes sentimens pour un homme à qui je dois la vie & le goût de la vertu, je ne puis me croire coupable, pour m'être quelquefois livré aux transports de ma reconnoissance. Ne trouverai-je donc personne que nous

puiſſions accuſer de notre malheur ? La nature en eſt bien étrange, & les circonſtances ſans exemple !

Mais eſt-il vrai qu'il y ait une difference ſi irréconciliable entre les deux Religions? Il faut le croire. L'Evêque de Nocera l'aſſure. Clémentine le penſe. Mon Pere & ma Mere en ſont perſuadés.

Mais votre Pere en a-t'il la même opinion ? Voulez-vous, Chevalier, que nous le choiſiſſions pour arbitre ? Non, vous ne le voudrez point. Vous êtes auſſi déterminé que nous ; quoi-qu'aſſurément avec moins de raiſon.

Quelle ſera donc notre reſſource ! Laiſſerons-nous périr Clémentine? Quoi? e galant-homme, qui n'a pas fait difficulté d'expoſer ſi généreuſement ſa vie pour le Frere, n'entreprendra-t'il rien pour ſauver la Sœur ? Venez cruel Ami, & voïez ſa ſituation. Cependant on ne vous permettra pas de la voir, dans ce triſte état. L'impreſſion de votre refus, dont elle ſe croit avilie, & les reproches perpétuels d'un zelé Directeur... Comment ce Perſonnage a-t'il pû ſe faire un devoir, de déchirer une Ame auſſi ſenſible à la pieté qu'à l'honneur ! Vous voïez qu'enfin j'ai trouvé quelqu'un à blâmer. Mais je viens au motif qui me porte à

vous importuner par une Lettre. C'eſt pour vous demander en grace de me venir voir. Faites-moi l'honneur, Chevalier, de venir paſſer ce matin quelques momens avec moi. Peut-être ne verrez-vous que moi. Camille m'a dit, & n'a dit qu'à moi, qu'elle vous avoit vû hier au ſoir. Elle m'a fait la peinture de vos peines. Je renoncerois à votre amitié, ſi vous en reſſentiez moins. Je vous plains du fond du cœur, parce que je connois, depuis longtems, avec quelle fermeté vous êtes attaché à vos principes, & parce qu'il eſt impoſſible que vous n'aimiez pas Clémentine. Que ne ſuis-je en état de vous prévenir? je vous épargnerois d'autant plus volontiers la peine de cette viſite, que dans les circonſtances, elle ne peut vous être agréable. Mais accordez-la néanmoins à mes inſtances.

Vous avez fait entendre à mon Frere que croïant vos principes connus, vous vous étiez flatté qu'on n'auroit pas d'éloignement pour une conciliation. Il faut que vous vous expliquiez avec moi ſur cette idée. Si je vois la moindre apparence de ſuccès... Mais j'en déſeſpere, par toute autre voïe que celle de l'Abjuration. Ils aiment votre Ame. Ils ſont

persuadés qu'elle leur est plus chere qu
vous. N'y a-t'il pas, dans ce sentiment, u
mérite que vous ne sauriez vous attr
buer ?

J'apprens que le Général est arriv
cette nuit. Quelques affaires, qui l'o
appellé ce matin, ne m'ont point enco
permis de le voir. Je crois qu'il n'e
point à propos que vous vous renco
triez. Son humeur est vive. Il ado
Clémentine. Il n'est encore informé qu
demi, de notre malheureuse situatio
Quel changement pour ses espérance
Une des principales vûës de son voïa
étoit de vous embrasser, & de contribu
à la satisfaction de sa Sœur. Ah Monsieu
il venoit pour assister à deux Actes solen
nels; l'un qui devoit être votre Mariag
en consequence de l'autre. Je repete qu
vous ne devez pas vous rencontrer. C
seroit une mortelle affliction pour mo
que vous reçussiez la moindre o
fense de quelqu'un de mon sang, su
tout dans la Maison de mon Pere. Ven
néanmoins. Je brûle de vous voir, e
de vous consoler; quand vous devrie
ravir toute espérance de consolation
votre tendre & fidele Ami,

JERONIMO DELLA PORRETT.

N. Le Chevalier, aïant accepté cette invitation, en rendit compte alors au Docteur Barlet, qui continue de communiquer des extraits de ses Lettres à Miss Byron.

Je fus introduit, sans difficulté, dans l'appartement de Jeronimo. Il s'étoit levé, pour m'attendre. Je crus remarquer, dans ses yeux, & dans la maniere dont il me salua, plus de réserve que je n'y étois accoutumé. Que je crains, lui dis-je, d'avoir perdu mon Ami! Il m'assura que ce changement étoit impossible; & passant tout d'un coup à sa Sœur, chere Clémentine! me dit-il. Elle a passé une fort mauvaise nuit. Ma Mere ne l'a pas quittée jusqu'à trois heures. Il n'y a qu'elle, dont la présence lui impose.

Que pouvois-je répondre? Je me sentois pénetré jusqu'au fond de l'ame. Mon Ami s'en apperçut, & prit pitié de mon trouble. Il parla de choses indifférentes. Je ne pus lui donner d'attention.

Il tomba sur un autre sujet, qui n'admettoit pas le même partage. Le Général peut rentrer à toute heure, me dit-il; & je crois, comme j'ai pris la liberté de vous l'écrire, qu'il ne convient pas que vous vous rencontriez. J'ai donné

ordre qu'on m'avertisse, avant que d'introduire ici personne, pendant que vous me ferez l'honneur d'y être. Si vous consentez à ne pas voir le Général, & même mon Pere & ma Mere, lorsqu'ils viendront s'informer de ma santé avec leur attention ordinaire, vous pourrez passer dans la chambre voisine, ou descendre au Jardin par l'escalier dérobbé. Je lui répondis que je n'étois pas le moins à plaindre dans cette affaire; que je n'étois chez lui qu'à son invitation, & que s'il desiroit, par rapport à lui-même, que je m'éloignasse à leur arrivée, j'aurois volontiers cette complaisance pour lui, mais que par tout autre motif je n'étois pas disposé à me cacher. Cette réponse est digne de vous, me dit-il Toujours le même, cher Grandisson. Que ne sommes-nous Freres! Nous le sommes du moins de cœur & d'ame Mais quelle est la conciliation que vous m'avez fait esperer?

Je lui déclarai, alors, que je passerois alternativement une année en Italie une autre en Angleterre, si la chere Clémentine consentoit à m'y accompagner; ou que si ce voïage lui déplaisoit, je ne m'arrêterois que trois mois de l'année dans ma Patrie: que pour la Religion

elle

elle seroit toujours libre de garder la sienne, & que je ne demandois qu'un homme discret pour son Aumonier.

Il me fit connoître, par un mouvement de tête, qu'il n'espéroit rien de cette ouverture. Cependant, il m'offrit de la proposer comme de moi. Elle me satisferoit, continua-t'il; mais je doute qu'elle ait le même pouvoir sur les autres. J'ai beaucoup plus entrepris pour vous, & personne ne veut m'écouter. Plut au Ciel, Chevalier, que par amitié pour moi, pour tout le monde... mais je sais que les raisons ne vous manquent point pour vous défendre. Il est bien étrange, néanmoins, que l'opinion de vos Ancêtres vous en paroisse une si forte! J'ai peine à croire que vous ayïez beaucoup de jeunes gens capables de cette obstination... contre des offres! des avantages!... D'ailleurs il est sur que vous aimez ma Sœur. Vous aimez surement toute ma Famille. Tout le monde, j'ose le dire, mérite ici votre affection; & vous conviendrez qu'ils n'ont pû vous donner de plus fortes marques de leur estime.

Mon ami n'attendoit pas que je lui répondisse par des argumens. Dans un cas si touchant, ma réponse la

plus expressive étoit le silence.

Camille vint l'interrompre. La Marquise, me dit-elle, sait que vous êtes ici, Monsieur, & vous prie de ne pas sortir sans la voir. Je crois qu'elle me suit. Je l'ai laissée avec ma jeune Maitresse, & dans un grand embarras pour la faire consentir à la saignée, qu'elle craint beaucoup. Mr le Marquis & Mr l'Evêque sont sortis; ils n'ont pu soutenir les tendres instances qu'elle leur faisoit, pour obtenir que le Chirurgien fut renvoïé.

La Marquise entra presqu'aussitôt. L'inquiétude & la douleur étoient peintes sur son visage, quoiqu'avec un mélange de tendresse & d'abbattement. Demeurez, me dit-elle; ne vous levez point, Chevalier. Elle se jetta dans un fauteuil. Elle soupira; elle pleura; mais elle auroit souhaité de pouvoir cacher ses larmes. Si j'avois été moins touché qu'elle, je me serois éfforcé de la consoler. Mais que pouvois-je dire? Je tournai la tête. J'aurois voulu pouvoir cacher aussi mon émotion. Mon ami s'en apperçut. Pauvre Chevalier! dit-il, d'un ton de pitié. Je ne doute point de ses peines, répondit la Marquise du même air de bonté; quoique son Fils eut parlé fort bas: le Chevalier peut être opiniâtre, mais je

ne le crois pas capable d'ingratitude. Excellente Femme ! Que je fus touché de sa génerosité ! C'étoit prendre le vrai chemin de mon cœur. Vous me connoissez, mon cher Docteur Barlet, & vous vous répréfentez mes tourmens.

Jeronimo s'informa de la santé de sa Sœur. Je craignois de faire cette question. Elle n'est pas plus mal, lui dit la Marquise; mais son imagination est dans un trouble... Malheureuse fille! Là-dessus, elle versa un torrent de larmes.

J'eus la hardiesse de prendre sa main. O Madame ! n'y-a-t'il point de conciliation ! n'y-a-t'il point...

Elle m'interrompit. Non, Chevalier; la Religion n'en admet point. Il ne m'est pas permis d'en proposer. On connoit trop bien votre ascendant. Ma Fille ne sera pas longtems Catholique, si nous consentons qu'elle soit à vous : & vous savez ce que nous penserions alors de son salut ! Il vaut mieux la perdre pour jamais.... Cependant, comment une Mere... Ses larmes acheverent d'exprimer ce que la douleur fit demeurer sur ses lévres. Lorsqu'elle eut retrouvé la voix; Clémentine, reprit-elle, est en dispute avec son Chirurgien, pour se défendre de la saignée. Elle m'a deman-

de mon secours avec tant d'instances, que j'ai pris le parti de m'éloigner. Je crois l'opération finie. Elle sonna. Au même instant, sa Fille parut elle-même, le bras lié, le visage pâle & troublé. Elle avoit senti la lancette, mais on n'avoit pû lui tirer que deux ou trois gouttes de sang ; & dans son effroi, elle venoit implorer l'assistance de sa Mere.

N. Ici, Mr Grandisson répréſente l'étonnement qu'elle eut de le voir, le calme qui succeda tout d'un coup dans son esprit, & la facilité qu'elle eut à se laisser tirer du sang lorsqu'il eut joint ses prieres à celles de la Marquise. Ce dêtail n'est pas sans agrémens, pour ceux qui les aiment de cette nature. Clémentine fut saignée dans la chambre de son Frere. On profita de l'occasion, pour lui tirer tant de sang, que s'étant évanouie, elle fut transportée dans son appartement, où sa Mere la suivit.

Le Chevalier continue :

Une autre Scene ne fut pas longtems à succeder. Camille vint nous avertir que le Général étoit arrivé, & qu'il s'arrêtoit à déplorer, avec la Marquise, le misérable état de sa Sœur, qui étoit tombée dans un second évanoüissement. Il sera bientôt ici, me dit Jeronimo : êtes-

vous disposé à le voir ? Je lui répondis que son Frere aïant peut-être appris où j'étois, je ne pouvois sortir sur le champ sans quelque apparence d'affectation ; mais que s'il tardoit un peu, j'étois résolu de me retirer. A peine cessois-je de parler, qu'il entra seul, en s'essuïant les yeux. Votre serviteur, Monsieur, me dit-il d'un air fort sombre : & se tournant vers son Frere, il lui demanda des nouvelles de sa santé. Nos chagrins communs, ajouta-t'il, ne sont pas propres à la rétablir. J'ai vû Clémentine. Qui diable auroit cru que le mal fut si profond ? Et s'adressant à moi ; en vérité, Monsieur, vous devez vous applaudir de votre triomphe. Le cœur de Clémentine n'est pas une conquête vulgaire. Sa naissance... Je l'interrompis : il me semble, Monsieur, que je ne mérite point ce compliment. Mon triomphe, Monsieur ! Il n'y a point, dans votre Famille, un cœur plus affligé que le mien.

Quoi ? Chevalier ; la Religion, la conscience, ont tant de force ?

Qu'il me soit permis de vous faire la même question, Monsieur, de la faire à Mr l'Evêque de Nocera, & à toute votre Famille. Votre réponse sera la mienne.

Il me pria vivement de m'expliquer. Si vous trouvez, repris-je, une différence assez essentielle entre les deux Religions, pour exiger que j'abandonne la mienne; pourquoi serois-je capable de l'abandonner, moi qui crois lui devoir autant d'attachement que vous en avez pour la votre? Mettez-vous à ma place, Monsieur.

Je m'y mets; & je crois que dans votre situation, j'aurois moins de scrupule. L'Evêque de Nocera vous répondroit peut-être autrement.

Mr l'Evêque de Nocera ne sauroit être plus attaché à ses principes que je le suis aux miens. Mais je me flatte, Monsieur, que votre réponse même, sur ce grand article, peut me donner quelque droit à votre amitié. On me propose de renoncer à ma Religion: je ne fais à votre Famille aucune proposition de cette nature. Au contraire, je consens que votre Sœur soit fidelle à la sienne, & je suis prêt à regler une bonne pension pour un Aumonier sage, dont le seul office sera de la soutenir dans ses principes. A l'égard de la résidence, j'offre de passer une année en Italie, une année en Angleterre; & si son gout ne la porte point à s'éloigner, je consens même qu'elle

ne quitte point son Païs, & je me borne, chaque année, à passer trois mois dans le mien.

Et les Enfans ? interrompit Jeronimo, dans la vûë de fortifier mes offres.

Je consentirai, Messieurs, que les filles soient élevées par la Mere : mais on me laissera l'éducation des fils.

Et qu'auront fait les pauvres Filles, Chevalier, répondit le Général, avec un sourie ironique, pour être abandonnées à la perdition ?

Considerez, Monsieur, que sans entrer dans l'opinion des Théologiens de l'une & de l'autre Eglise, ma proposition est un compromis. Je n'aurois pas commencé par ces offres ; à rechercher une Princesse. La Fortune seule n'a point de pouvoir sur moi. Qu'on me laisse libre sur l'article de la Religion, & je renonce volontiers, jusqu'au dernier ducat, à la fortune de votre Soeur.

Qu'aurez-vous donc pour soûtenir...

Reposez-vous de ce soin sur elle & sur moi. J'en userai avec honneur. Si vous apprenez qu'elle m'abandonne pour cette raison, vous vous féliciterez de l'avoir prevû.

Votre Mariage, Monsieur, éleveroit beaucoup votre Fortune, au-dessus de

ce qu'elle peut être par vos espérances naturelles. Pourquoi ne jetterions-nous pas les yeux devant nous sur votre posterité, comme Italiens? & dans cette supposition ... Il s'arrêta. Sa conclusion n'étoit pas difficile à deviner. Je ne suis pas plus capable, lui dis-je, de renoncer à ma Patrie, qu'à ma Religion. Je laisserois ma posterité libre; mais je ne voudrois, ni la priver d'un attachement dont je fais gloire, ni priver mon Païs d'une race qui ne lui a jamais fait deshonneur.

Le Général prit du tabac, jetta un coup d'œil sur moi, & tourna la tête d'un air trop sourcilleux. Je ne pûs m'empêcher d'y être sensible.

Je n'ai pas peu de peine, Monsieur, lui dis-je, à soutenir les difficultés de ma situation, jointes surtout aux chagrins qu'elle me cause en elle-même. Passer ici pour coupable, sans avoir rien à me reprocher dans mes pensées, dans mes paroles, & dans mes actions ... convenez, Monsieur, que rien n'est plus dur.

Oui, mon Frere, interrompit Jeronimo. Le grand malheur de cette Avanture, ajoûta-t'il, avec beaucoup de bonté, est que le Chevalier Grandisson n'est point un homme ordinaire, & que

ma Sœur, qui n'étoit pas capable de prendre de l'attachement pour un mérite commun, n'a pu demeurer insensible au sien.

Quels que soient les attachemens de ma Sœur, répondit le fier Général, nous connoissons les votres, Seigneur Jeronimo, & nous ne désavoüons point qu'ils sont généreux; mais ne savons-nous pas tous que les beaux hommes n'ont pas besoin d'ouvrir la bouche, pour attacher les jeunes filles? Le poison, pris une fois par les yeux, se répand bientôt dans toute la masse.

Je le priai de faire attention que du côté des femmes comme de celui des hommes, mon honneur n'avoit jamais été suspect.

Il reconnut que mon caractere étoit bien établi. Il protesta que si sa Famille n'avoit pas eu cette opinion, elle ne seroit jamais entrée avec moi dans le moindre Traité; mais qu'il n'en étoit pas moins piquant pour elle, de voir une fille de son Sang refusée, & que je ne prévoïois pas, sans doute, les conséquences d'un affront de cette nature, dans le Païs où j'étois.

Refusée! interrompis-je, avec beaucoup de chaleur. Répondre à cette accusation, Monsieur, ce seroit faire outrage

à votre justice, & blesser indignement votre illustre Maison.

Il se leva, d'un air irrité, en jurant qu'il ne vouloit pas être traité avec mépris. Je me levai aussi: & si je le suis avec indignité, lui dis-je, c'est, Monsieur, ce que je ne suis point accoutumé à souffrir.

Jeronimo parut consterné. Il nous dit, qu'il s'étoit opposé à notre entrevûë; qu'il connoissoit la vivacité de son Frere; & que moi-même, après les scenes précedentes, je devois peut-être marquer moins de ressentiment que de pitié. Je lui répondis que c'étoit un juste égard pour la délicatesse de sa Sœur, à laquelle j'étois attaché par les plus tendres sentimens, autant que la nécessité de justifier ma propre conduite, qui ne m'avoit pas permis d'entendre le terme de refus sans émotion.

Sans émotion! reprit le Général. Le terme est doux, pour ce qu'il peut signifier. Mais moi, qui n'apporte point tant de choix aux expressions, je ne connois que celles qui s'expliquent par les actions.

Je me contentai de lui dire que j'avois esperé, de sa part, plus de faveur que d'éloignement pour le compromis. Il prit un ton plus tranquile: de grace, Cheva-

lier, considerez de sang froid le fond de cette affaire. Que répondre à notre Païs, car nous sommes gens Publics, à l'Eglise, à laquelle nous appartenons dans plusieurs sens, à notre propre caractere, si nous acceptons pour une Fille, & pour une Sœur, la main d'un Protestant? Vous vous intéressez, dites-vous, à son honneur : que répondrons-nous pour elle, si nous l'entendons traiter de Fille aveuglée par l'amour, que sa passion a rendue capable de refuser des Partis de la premiere distinction, tous de sa Religion & de son Païs, pour se jetter entre les bras d'un Etranger, d'un Anglois....

Qui promet, interrompis-je, qui jure, souvenez-vous-en, Monsieur, de la laisser libre dans sa Religion. Si vous craignez tant de difficulté à répondre, avec cette stipulation en sa faveur, que pensera-t-on de moi, qui sans être homme public, ne suis pas d'un rang obscur dans ma Patrie; si, contre mes lumieres & ma conscience, j'abandonne ma Religion & mon Païs, par un motif, de la premiere considération, sans doute, dans la vie privée, mais qui ne tire néanmoins sa force que de l'amour propre & de l'intérêt personnel?

C'est assez, Monsieur, c'est assez. Si vous méprisez les grandeurs, si vous comptez pour rien les richesses, les honneurs, l'amour, on pourra dire, à la gloire de ma Sœur, qu'elle est la premiere Femme, de ma connoissance du moins, qui ait pris de l'amour pour un Philosophe; & je suis d'avis qu'elle doit porter les conséquences de cette singularité. Son exemple ne sera pas fort contagieux. Il le sera, dit flateusement Jeronimo, si Mr Grandisson est le Philosophe. Je fus mortifié de voir finir, avec cet air de légereté, une affaire qui m'avoit pénetré le cœur. Mais Jeronimo, saisissant l'occasion badiner, ajouta d'autres plaisanteries, pour dissiper ce qui pouvoit nous rester d'altération; & je laissai les deux Freres. En passant par le Sallon, j'eus le plaisir d'apprendre de Camille, que sa Maitresse étoit moins agitée, depuis sa saignée.

Dans le cours de l'après-midi, le Général me fit l'honneur de passer chez moi. Il me dit naturellement, qu'il avoit pris mal quelques expressions qui m'étoient échappées. Je ne lui dissimulai point que les siennes m'avoient causé un instant de chaleur, & je m'excusai par son exem-

ple. Il reçut bien les instances avec lesquelles je lui recommandai mon projet de conciliation, mais il ne me promit rien; & s'étant contenté de prendre mes propositions par écrit, il me demanda si mon Pere étoit aussi ferme que moi sur l'article de la Religion ? Je lui répondis que jusqu'alors je n'avois rien communiqué de cette affaire à mon Pere. Il me dit que je le surprenois : que de quelque Religion qu'on fût, il avoit toûjours conçu que lorsqu'on faisoit profession d'y être si fortement attaché, on devoit être uniforme; que celui qui pouvoit se dispenser d'un devoir, étoit capable d'en violer un autre. Je ne fis pas difficulté de lui répondre, que n'aïant jamais pensé à rechercher sa Sœur, je n'avois informé mon Pere que du favorable accuiël que j'avois reçu dans une des principales Maisons d'Italie; que mes espérances étoient très-récentes, comme il ne l'ignoroit pas lui-même, & temperées, dès l'origine, par la crainte que la Religion & la résidence ne fussent des obstacles insurmontables : mais qu'à la premiere apparence de succès, j'étois résolu de communiquer mon bonheur à toute ma Famille, & sur de l'approbation de mon Pere pour une Alliance qui répondoit si

bien à la magnificence de son caractere.

Le Général me dit, en sortant, & d'un air assez hautain; adieu, Chevalier. Je suppose que vous ne vous hâterez point de quitter Boulogne. Il m'est impossible de vous dissimuler que je suis extrêmement sensible à tous les désagrémens de cette avanture. Oui, ajoûta-t'il, en jurant; je le suis. N'attendez-pas que nous deshonorions notre Sœur & nous-mêmes, en vous faisant notre cour, pour vous la faire accepter. J'apprens qu'une autre Dame a pris aussi de beaux sentimens pour vous. Ces concurrences d'amour peuvent vous donner de l'importance à vos propres yeux; mais la Signora Olivia n'est pas une Clémentine. Vous êtes dans un Païs jaloux de l'honneur. Notre Famille y tient un des premiers rangs. Vous ne savez pas, Monsieur, dans quelle affaire vous vous êtes engagé.

Je lui répondis qu'il me tenoit un langage que je n'avois pas mérité, & que je voulois laisser sans réponse: que je ne quitterois pas Boulogne sans l'en informer, & sans être bien assuré qu'il ne me restoit aucune prétention au bonheur dont on m'avoit donné l'esperance. Mes principes, ajoûtai-je, étoient bien connus avant qu'on m'ait fait l'honneur de m'écrire à Vienne.

Vous nous reprochèz donc cétte démarche? repliqua-t'il, après s'être mordu les lévres. Elle est basse, j'en conviens; mais je n'y ai pas eu de part. Il me quitta fort ému.

J'avois le cœur en assez mauvais état, mon cher Docteur, pour souhaiter qu'un Frere de Clémentine m'eut épargné cette insulte. Il me parut fort dur d'être menacé. Mais, graces au Ciel, je ne mérite point ce traitement.

Camille me rendit une nouvelle visite, deux heures après que le Général m'eut quitté. Elle commença par m'apprendre que c'étoit avec la participation de la Marquise, & par l'ordre du Seigneur Jeronimo, qui l'avoit chargée d'une Lettre pour moi. Je lui demandai avidement des nouvelles de sa jeune Maitresse. Elle est assez tranquille, me dit-elle; & plus qu'on ne pouvoit l'espérer d'un accès si violent, qu'à peine se souvient-elle de vous avoir vû ce matin.

La Marquise avoit donné ordre à Camille de me dire de sa part, que malgré mon obstination, qui changeoit ses espérances en désespoir, elle croïoit devoir à l'estime qu'elle conserveroit toujours pour moi, de m'avertir que les ressentimens pouvoient être poussés fort loin,

& qu'elle souhaitoit par consequent,
je ne fisse pas un plus long séjour à Bo
logne. Si les circonstances devenoi
plus heureuses, elle me promettoit d'ê
la premiere à m'en féliciter.

J'ouvris la Lettre de mon Ami. I
étoit dans ces termes.

Mon inquiétude & mon chagrin so
extrêmes, cher Grandisson, de voir
homme aussi brave, aussi généreux
mon Frere, dans des transports
passion où je ne le reconnois plus. C
sans doute votre grandeur d'ame or
naire, qui vous fait préferer votre R
ligion à tous les avantages de l'amo
& de la fortune. Pour moi, je vo
crois fort affligé. Si vous ne l'étiez
infiniment, vous ne seriez pas assez s
sible au mérite d'une excellente Fill
& votre ingratitude seroit extrême po
la distinction dont elle vous honore.
suis sur que vous ne condamnez po
ces expressions, & que vous me cro
en droit de penser, qu'elle fait honne
à mon cher Grandisson même. Mai
cette affaire avoit de malheureuses s
tes, quelle source de regret pour no
Famille, que l'un des deux Freres v
à périr par la même main qui a sau
l'autre, ou que vous, à qui elle doi

vie du plus jeune, vous la perdissiez par la main de l'aîné! Fasse le Ciel que vous ayïez tous deux plus de modération! Mais permettez que je vous demande une faveur; c'est celle de vous retirer à Florence, du moins pour quelques jours.

Qu'il est malheureux pour moi, de me voir dans l'impuissance de donner plus de force à ma médiation! Cependant le Général vous admire. Mais comment le blâmer d'un zéle, dans lequel il voudroit, pour sa vie, que votre honneur fut compris comme le notre!

Au nom de Dieu, éloignez-vous pour quelques jours. Clémentine est plus tranquille. J'ai obtenu que dans les circonstances, on ne permettra point à son Directeur de la voir. C'est néanmoins un homme de mérite & d'honneur. Quelle fatalité! Chacun a les meilleures intentions, & tout le monde est misérable! La Religion peut-elle causer tant de maux? Hélas! Je ne puis agir. Il ne me reste que le pouvoir de réflechir & de m'affliger. Cher Ami, faites-moi savoir, par une ligne, que vous quitterez demain Boulogne. Mon cœur en sera, du moins, un peu soulagé.

Je chargeai Camille des plus respec-

tueuses protestations de reconnoissance pour la Marquise, & j'y joignis la promesse de tenir une conduite qui mériteroit son approbation. Je parlai, avec douleur, des ressentimens dont elle étoit allarmée. J'étois sûre, dis-je à Camille, qu'à quelque dégré qu'ils pussent être, un homme aussi généreux, aussi noble que le Général, n'entreprendroit rien sans réflexion: mais j'ajoûtai qu'il m'étoit impossible de m'éloigner de Boulogne, parce que je ne désesperois point encore de quelque heureuse révolution en ma faveur. J'écrivis à Jéronimo dans le même sens. Je l'assurois de ma plus haute considération pour son Frere. Je déplorois l'occasion qui causoit tant de trouble; & je lui répondois de ma modération. Je lui rappellois l'ancienne résolution à laquelle il me savoit attaché, d'éviter toutes les rencontres méditées; & je lui réprésentois quelle confiance il y devoit prendre, lorsqu'il étoit question d'un Fils du Marquis della Porretta, & d'un Frere, non-seulement de mon Ami, mais de la plus aimable & de la plus chere des Sœurs.

Ma réponse ne satisfit, ni la Marquise, ni Jéronimo. Mais étois-je libre de prendre un autre parti? J'avois donné ma

parole, au Général, de ne pas quitter Boulogne ſans l'en avoir informé ; & je conſervois réellement, comme je le faiſois dire à la Marquiſe, l'eſpoir de quelque heureux changement.

Le Marquis, le Prélat & le Général ſe rendirent à Urbin ; & là, comme je l'appris enſuite de mon Ami, il fut décidé en pleine conférence, que le Chevalier Grandiſſon, par la différence des principes & par l'inégalité du rang & de la fortune, étoit indigne de leur alliance. On fit même entendre, au Général, qu'il n'étoit pas moins indigne de ſon reſſentiment.

Pendant l'abſence du Pere & des deux Freres, Clémentine donna quelques eſpérances de rétabliſſement. Elle ſollicita ſa Mère de lui accorder la liberté de me voir. Mais la Marquiſe, n'oſant ſe fier à ſes deſirs, & craignant les reproches de ſa Famille, ſurtout pendant qu'on étoit à déliberer ſur le fond des circonſtances, éloigna tendrement cette demande. Son refus ne ſervit qu'à redoubler les inſtances de Clémentine. Jeronimo panchoit à la ſatisfaire : mais le Directeur fortifiant les craintes de la Marquiſe, tout le poids que les infirmités de mon Ami donnoient à ſes con-

ſeils ne l'auroit point emporté ſur celui du Pere Mareſcotti, ſans une entrepriſe de Clémentine, qui les allarma tous, & qui les obligea de ſe rendre à ſes deſirs. C'eſt de Camille que j'appris un détail fort étrange, dont le ſouvenir me déchire encore le cœur, & que je ne puis confier qu'à vous.

La maladie de Clementine, après quelques favorables ſymptômes, revint ſous une autre face. L'agitation, où elle avoit été continuellement, fit place à des apparences de tranquillité, dans leſquelles elle paroiſſoit ſe plaire beaucoup. Mais comme on ne lui permettoit point de ſortir de ſa chambre, cette contrainte la chagrina. Camille, l'aïant laiſſée ſeule, pendant l'eſpace d'un quart-d'heure, fut extrêmement ſurpriſe, à ſon retour, de ne la plus retrouver. Elle jetta auſſitôt l'allarme dans toute la Maiſon. On viſita tous les appartemens & toutes les parties du Jardin. Mille idées funeſtes, qu'on n'oſoit s'expliquer l'un à l'autre, faiſoient craindre de trouver celle qu'on cherchoit avec tant de ſoin.

Enfin Camille, voïant, comme elle ſe l'imagina, une Servante qui deſcendoit l'eſcalier à pas comptés, s'emporta

contr'elle, & lui reprocha fort amérement d'être si tranquille, pendant que tout le monde étoit dans une mortelle inquiétude. Ne vous fâchez pas, Camille, lui répondit la Servante supposée. O ma chere Maitresse! s'écria Camille en reconnoissant Clémentine; quoi c'est vous? c'est vous-même sous les habits d'une Servante! Où allez-vous donc, Mademoiselle? Quels tourmens vous nous avez causés! Et sur le champ, elle donna ordre à quelques domestiques d'avertir la Marquise, qui dans l'excès de ses craintes s'étoit retirée sous un Pavillon du Jardin, où elle trembloit de voir arriver quelqu'un avec de fatales explications.

Clémentine, pendant quelques momens qu'elle demeura seule avec Camille, prit un air fort composé. Je veux sortir, lui dit-elle; oui, je veux sortir. Vous me chagrinez beaucoup, avec tous vos mouvemens frénétiques. Ne pouvez-vous être aussi tranquille que moi? Qu'est-ce donc qui vous agite? Sa Mere, qui survint bientôt, la prit dans ses bras. O ma Fille! s'écria-t'elle, en retrouvant à peine la respiration: comment avez-vous pû nous jetter dans cet effroi! Que signifie ce déguisement?

Où allez-vous! Où je vais? Madame. J
vais à l'ouvrage du Ciel, à la conquêt
d'une ame; ce n'est pas mon interêt pro
pre, c'est celui de Dieu dont je suis char
gée; dans une heure ou deux je vou
en rendrai bon compte.

La triste Marquise comprit une parti
de son dessein. Elle l'engagea par se
caresses à remonter dans son apparte
ment, où elle apprit d'elle-même qu
dans l'absence de Camille elle étoit allé
à la chambre d'une Servante, & qu'ell
s'y étoit revetue de ses habits. Elle étoi
résolue, dit-elle à sa Mere, de voir l
Chevalier Grandisson. Elle avoit médit
des argumens auxquels il ne pouvoit ré
sister; & quoiqu'une simple Fille, ell
se flattoit de faire plus d'impression su
lui, que l'Evêque de Nocera & le Pere
Marescotti. Il m'a refusée, ajouta-t'elle
tout est fini entre lui & moi; personne
ne m'accusera d'y chercher mon interêt
C'est le sien, que je cherche. Nous n
le haïssons point assez, pour ne pas de-
sirer sa conversion. Ainsi, c'est à l'ou-
vrage du Ciel que je vais.

Mais où irez-vous? lui demanda s
Mere, en tremblant de ce qu'elle avoi
entendu. Savez-vous où demeure l
Chevalier? Cette question la rendit

muette. Elle demeura quelque tems fort pensive. Non, à la verité, dit-elle enfin ; je n'y avois pas fait attention. Mais toute la Ville ne sait-elle pas où le Chevalier Grandisson est logé ? J'en suis sure.... Cependant, s'il venoit lui-même ici, tout iroit bien mieux, tout deviendroit plus aisé... Il viendra, interrompit aussitôt sa Mere. Je le ferai prier de venir. L'esperance de la Marquise étoit de la retenir volontairement par cette promesse. Aussi parut-elle fort satisfaite. Que je vous ai d'obligation ! reprit-elle. Votre consentement, Madame, est d'un bon augure. Si j'ai disposé votre cœur à m'obliger, pourquoi ne pourrois-je pas disposer le sien à s'obliger lui-même ? Je n'ai pas d'autre vûe. Il m'a servi de Précepteur ; je voudrois lui rendre le même office. Mais il faudra me laisser seule avec lui ; car ces fiers hommes rougissent, en compagnie, de se voir convaincus par une Fille.

Quoique le dessein de sa Mere n'eût été que de calmer son esprit par cette promesse, l'heureux effet qu'elle lui vit produire, & la crainte d'une nouvelle tentative, qui pouvoit tromper la vigilance de tous ses gens, la détermina tout-à-fait à me proposer une visite. Allez à

dit-elle à Camille. Il n'y a point d'a
rence qu'il ait encore quitté Boulc
Faites-lui le récit de tout ce qui
passé. S'il veut se prêter à nos intenti
peut-être n'est-il pas encore trop t
mais il ne doit pas attendre le retou
Pere & des deux Fils. Cependant j
me promets rien de cette démar
Tout ce que j'en espere, c'est de re
un peu de tranquilité à ma Fille.
passa dans l'appartement de Jeronir
pour lui communiquer cette résoluti
dont elle étoit sûre, lui dit-elle, qu'il
roit beaucoup de joïe; & Camille
vint annoncer ses ordres.

Je ne balançai point à les suivre, q
qu'extrêmement agité de tout ce
j'avois appris. Je trouvai encore la M
quise dans l'appartement de mon A
Camille, me dit-elle aussi-tôt, a
vous rendre compte de notre situati
Cette chere Fille brûle de vous ent
tenir. Qui sait si votre complaisance
la mienne n'auront pas quelque heur
effet? Elle est plus composée, dep
qu'elle s'attend à vous voir. Son es
rance est de vous convertir. Plût au Ci
me dit Jeronimo, que ce Miracle
réservé à la compassion! Que je v
plains, Chevalier! Quelles épreuves p
voi

votre humanité ! Je lis votre affliction dans vos yeux. Hélas ! lui répondis-je, elle est bien plus profonde & plus vive dans mon cœur. La Marquise fit demander à sa Fille si elle étoit disposée à nous recevoir, & Camille vint nous dire qu'elle nous attendoit.

(*N.* Quelque jugement que l'on puisse porter de la scêne suivante, il paroît nécessaire de la conserver, pour donner quelque idée de celles qui lui ressemblent, & qu'on supprime.)

CLEMENTINE, continuë le Chevalier dans les extraits du Docteur, étoit assise près d'une fenêtre, un Livre à la main. Elle se leva, d'un air fort majestueux. La Marquise alla vers elle, son mouchoir aux yeux. Je la suivois ; mais, à quelque pas, je m'arrêtai, pour faire une profonde révérence. J'avois le cœur trop plein, pour être capable de parler. Clémentine ne parut point dans le même embarras. Elle me dit, sans hésiter ; vous ne m'êtes plus rien, Mr Grandisson : vous m'avez refusée, & je vous en remercie : je vous approuve même, car je suis une fille très-fiére, & vous voïez quelle peine je cause aux meilleurs des Parens & des Amis. Je vous approuve de bonne foi : celle qui jette tant de trouble dans sa

Famille, doit effraïer un homme capable de réflexion. Cependant il semble que la Religion est votre prétexte. Je suis fachée de vous voir obstiné. Vos lumieres me donnoient plus d'esperance. Mais vous avez été mon Précepteur, Chevalier; voulez-vous que je vous rende le même office?

Je vous promets beaucoup d'attention, Mademoiselle, pour toutes les instructions dont votre bonté veut m'honorer.

Mais permettez, Monsieur, que je console ma Mere. Elle alla se mettre à genoux devant la Marquise, & prenant ses deux mains dans les siennes, elle les baisa l'une après l'autre. Consolez-vous, Maman. Pourquoi pleurez-vous? Je suis bien. Ne voïez-vous pas que j'ai l'esprit libre? Accordez-moi votre bénediction.

Que le Ciel benisse ma Fille!

Elle se leva fort legerement; & revenant vers moi: vous paroissez triste, Monsieur, vous êtes taciturne. Je ne veux point de tristesse; mais je consens que vous gardiez le silence. Un Disciple a besoin d'attention. Je n'en ai jamais manqué pour vous.

Après avoir médité quelques momens, elle détourna la tête, en portant la main

à ſon front. J'avois mille choſes à vous dire, Chevalier; mais je ne retrouve rien dans ma mémoire. Auſſi, d'où vient cet air de triſteſſe ? Vous connoiſſez votre propre cœur, & vous n'avez rien fait qui ne vous ait paru juſte : n'eſt-il pas vrai ? Répondez, Monſieur. Enſuite, ſe tournant vers ſa Mere : le pauvre Chevalier a perdu la voix, Madame. Cependant il n'a perſonne qui le tourmente. Je le vois triſte ! Eh bien, Monſieur, en ſe tournant vers moi, ceſſez d'être triſte... Cependant l'homme qui m'a refuſée ... ah Chevalier ! de votre part le trait eſt bien cruel ! Mais j'ai pris auſſitot le deſſus. Vous vöïez combien je ſuis tranquille à préſent. Ne ſauriez-vous l'être autant que moi ?

Que pouvois-je répondre ? Je n'avois point d'effort à faire pour la calmer, lorſqu'elle vantoit ſa tranquillité. Je ne pouvois entrer en raiſonnemens avec elle. Si mon projet de conciliation eut été reçû, je me ſerois livré aux plus tendres expreſſions. Mais jamais homme, avant moi, s'eſt-il trouvé dans une ſi malheureuſe conjoncture ? Pourquoi toute la Famille n'avoit-t'elle pas renoncé à me voir ? Pourquoi Jeronimo n'avoit-il pas rompu avec moi ? Pourquoi cette

excellente Mere continuoit-elle de me lier par la plus tendre estime, & d'engager tout à la fois ma reconnoissance & mon respect?

Clémentine reprit avec la même douceur : De grace, Monsieur, dites-moi comment vous avez pû être assez injuste, pour esperer que j'abandonnerois ma Religion, lorsque vous êtes si ferme dans la vôtre. N'y avoit-il pas beaucoup d'injustice dans cette espérance? En verité, je crois que vous autres hommes, vous comptez pour rien la conscience dans les femmes; il vous suffit de nous voir étudier vos volontés, & remplir fidellement ce que nous vous devons. Les hommes se regardent comme les Dieux de la terre, & croient les femmes destinées à les servir. Je n'attendois pas de vous ces cruelles maximes; vous étiez accoûtumé à parler honorablement de notre Sexe. D'où peut être venuë votre injustice?

Un reproche si peu merité redoubla les tourmens de mon cœur. Je me tournai vers sa Mere : Ne m'est-il pas permis, Madame, de lui apprendre mes Propositions? Elle paroît croire que j'ai insisté sur son changement de Religion. On n'a pas eu dessein, me répondit la

Marquise, de lui faire prendre cette idée; mais je me rappelle qu'au premier rapport que je lui fis de ce qui s'étoit passé entre vous & l'Evêque de Nocera son impatience ne me permit point d'achever. C'étoit assez, me dit-elle, qu'elle eut été refusée. Elle me conjura de lui épargner le reste; & depuis ce jour, elle a toujours été dans un état, qui ne l'a pas rendue propre à recevoir plus d'information. Si vos propositions avoient été d'une nature qui nous eut permis de les accepter, notre premier soin auroit été de l'en instruire. Aujourd'hui néanmoins, je ne vois aucun mal à lui apprendre ce que vous avez proposé. Elle verra qu'il n'est pas question de ce qu'elle appelle mépris; & c'est peut-être cette idée qui a changé son humeur, jusqu'à la rendre extrêmement sombre & réveuse, après la vive agitation, où nous l'avons vûe.

Comme sa Mere me parloit assez bas, elle en parut affligée. Il n'est pas besoin, dit-elle en s'adressant à moi, de me faire un secret de vos réflexions. Après des mépris ouverts, Monsieur, vous devez me croire capable de tout souffrir & de tout entendre: & se tournant vers la Marquise, Madame vous voïez quelle

eſt ma tranquillité. J'ai ſu me vaincre: Ne craignez point de vous expliquer devant moi.

Des mépris, très-chere Clémentine! le Ciel & votre reſpectable Mere me ſont témoins, que cet odieux ſentiment n'eſt point entré dans mon cœur. Si les conditions que je propoſe étoient acccepées, elles me rendroient le plus heureux de tous les hommes.

Oui, oui, & moi la plus malheureuſe de toutes les femmes: en un mot vous m'avez refuſée. Et ſe cachant le viſage de ſes deux mains; qu'on ne ſache pas du moins, hors de cette Maiſon, qu'une Fille de la meilleure des Meres ait eſſuié le refus de tout autre qu'un Prince. Quel mépris j'ai moi-même pour cette Fille! Comment peut-elle paroître aux yeux de celui qui la mépriſe? J'ai honte de moi! *en faiſant quelques pas en arriere.* O Madame Bemont, ſans vous, mon ſecret ne ſeroit jamais ſorti de là en [ſe preſſant la poitrine d'une main, & continuant de tenir l'autre ſur ſon viſage.] Enſuite, revenant vers moi; mais, Monſieur, ne me parlez point. Ecoutez-moi. Et lorſque j'aurai fini ce que j'ai à vous déclarer, que mon partage ſoit un éternel ſilence!

Sa Mere se noïoit dans ses larmes ; & la douleur me rendoit comme immobile.

Il me semble que j'avois mille choses à vous dire. Je voulois vous convaincre de vos erreurs. Ne vous imaginez pas, Monsieur, que j'aie la moindre faveur à vous demander. Tout part d'une estime désinteressée. Une voix, que je crois venuë du Ciel, m'ordonne de vous convertir. J'étois prête à la suivre, J'aurois exécuté son ordre, je n'en puis douter. C'est de la bouche des Enfans que Dieu tire sa gloire. Vous connoissez ce passage, Monsieur. S'il m'avoit été permis de sortir lorsque je l'ai desiré ... alors tout m'étoit présent ; mais il ne m'en reste rien dans la mémoire. Facheuse Camille, avec ses impertinentes questions. Elle m'a parlé d'un air tout-à-fait frénétique. Elle étoit picquée de me voir si tranquille.

Je voulus répondre. Vous tairez-vous ; me dit-elle, lorsque je vous l'ordonne ? En même-tems elle me ferma la bouche d'une de ses mains, que je retins un moment des deux miennes, & sur laquelle je pris la liberté d'attacher mes levres.

Ah Chevalier ! continua-t'elle, sans

la retirer, vous n'êtes qu'un Flatteur! Oubliez-vous que c'est une Fille que vous avez méprisée ?

A présent, Mademoiselle, qu'il me soit permis de dire deux mots. N'en prononcez plus un, que je ne puisse répéter après vous. Je vous demande en grace d'écouter les propositions que j'ai faites à votre Famille. Elle me laissa le tems de les expliquer; & j'ajoutai que Dieu seul connoissoit les tourmens de mon cœur.

Arrêtez, interrompit-elle: & se tournant vers sa Mere; je ne connois rien, Madame, au langage de ces hommes. Dois-je le croire, Maman? Il semble à son air que je le puis. Dites, Madame, puis-je me fier à ce qu'il dit?

La douleur ôtoit à sa Mere le pouvoir de lui répondre.

Ah Monsieur! ma Mere, qui n'est pas votre Ennemie, craint de se faire votre caution. Mais je veux vous lier par votre propre main. Elle courut vers son Cabinet, d'où elle revint avec une plume, de l'encre & du papier. Voïons, Monsieur. Vous ne pensez pas, sans doute, à vous joüer de moi. Mettez par écrit tout ce que je viens d'entendre. Mais je veux l'écrire moi-même; &

nous verrons si vous le signerez.

Elle écrivit, en un instant, ce qui suit : Le Chevalier Grandisson déclare solemnellement qu'il a proposé d'une maniere pressante & par le mouvement de son cœur, de laisser à une certaine Fille, dont on pensoit à faire sa Femme, l'exercice libre de sa Religion, de lui abandonner le choix d'un homme sage pour son Confesseur, de ne jamais la forcer de faire le voïage d'Angleterre avec lui, & de passer, avec elle, de deux années l'une en Italie.

Signerez-vous cet écrit, Monsieur ?

Très volontiers, Mademoiselle.

Je le signai.

Elle relut ce qu'elle avoit écrit. Quoi ? vous avez fait ces propositions. Est-il bien vrai, Madame ?

Oui, ma chere ; & je vous l'aurois appris plutôt : mais vous fûtes si frappée de la supposition d'un refus...

O Madame ! interrompit-elle, il étoit bien dur en effet de se croire refusée.

Mais souhaiteriez-vous, ma chere, que nous eussions donné notre consentement à ces offres ? Auriez-vous pû vous résoudre à devenir la femme d'un Protestant ? Une Fille du sang dont vous sortez !

Elle tira sa Mere à l'écart ; mais, dans le mouvement où elle étoit, elle parla d'un ton assez haut pour être entendue.

Je conviens, Madame, que j'aurois eu tort : mais je me réjouis beaucoup de n'avoir pas été refusée avec mépris. Je me réjouis que mon Précepteur, & le Libérateur de mon Frere, ne m'ait pas regardé comme un objet méprisable. Franchement, je le soupçonnois d'aimer Olivia, & de chercher des prétextes.

N'êtes-vous pas persuadée, ma Fille, que votre Foi auroit été dans un grand danger, si nous avions accepté les ouvertures de Mr Grandisson ?

Pourquoi, Madame ? Non, assurément. Ne pouvois-je pas esperer de le convertir, comme il auroit esperé de m'entraîner dans ses erreurs ? Je fais gloire de ma Religion, Madame.

Il n'a pas moins d'attachement pour la sienne, ma chere.

C'est sa faute, Madame. Chevalier ! [En s'avançant vers moi] votre obstination est extrême. Je me flatte que vous ne nous avez point entendues.

Vous vous trompez, ma chere ; il n'a pas perdu un mot, & je n'en suis point fachée.

Plut au Ciel, Madame, dis-je alors

à la Marquise, que je pûsse esperer de vous un peu de faveur ! Quelques mots échappés à l'aimable Clémentine me donneroient la hardiesse...

N'en concluez rien, Monsieur, interrompit Clémentine en rougissant. Je ne suis pas capable de balancer sur l'intérêt de mon salut.

Je priai sa Mere de s'éloigner un moment avec moi : Au nom du Ciel, Madame, lui dis-je avec toute l'ardeur que je pus mettre dans le ton de ma voix, ne vous opposez point à mes présomptueuses esperances. Ne remarquez-vous pas déjà quelque changement dans l'état de votre chere Fille ? Ne la trouvez-vous pas plus tranquille, depuis un instant qu'elle commence à voir qu'il n'y a rien à redouter pour son honneur & sa conscience ? Regardez-là : quelle douce serenité dans ses yeux, qui avoient auparavant quelque chose d'égaré !

Ah ! Chevalier, vous me demandez ce qui n'est point en mon pouvoir : & quand votre bonheur dépendroit de moi, je ne pourrois souhaiter à ma fille un homme si fortement attaché à ses erreurs. Pardon, Monsieur : mais si je vous voïois moins de zéle pour votre Religion, j'aurois plus d'espérance, & par

conséquent moins d'objections.

Si j'avois moins d'attachement pour mes principes, la tentation, Madame, seroit au dessus de mes forces. Une Clémentine, l'honneur de m'allier avec une telle Famille....

Ah Chevalier! je ne puis vous donner le moindre espoir.

De grace, Madame, regardez votre chere Fille! voïez; elle balance peut-être en ma faveur. Rappellez-vous qu'elle faisoit la joïe de votre cœur. Pensez à ce, qu'elle peut devenir, & dont je prie le Ciel de la préserver, de quelque maniere qu'il dispose de moi. Quoi? Madame! l'aimable Clémentine ne trouvera-t'elle point un Avocat dans sa Mere? J'atteste le Ciel que son bonheur a plus de part à mes vœux que le mien. Encore une fois! pour l'amour de votre Fille! Qu'est-ce hélas que mon interêt, en comparaison du sien! Permettez que je vous demande à genoux votre puissante protection; jointe à celle de mon cher Jeronimo, j'en prévois des effets dont la seule esperance m'attendrit jusqu'aux larmes.

Clémentine n'avoit pû m'entendre; mais aussi-tôt qu'elle me vit dans la posture où j'étois, elle accourut à moi; &

tendant les deux mains ; l'aiderai-je à se lever, Madame ? Dites-lui donc qu'il se leve. Il pleure ! Voïez ses larmes. Mais j'en vois verser à tout le monde. Pourquoi pleurez-vous, Chevalier ? Maman pleure aussi. Quel peut être le sujet de tant d'affliction !

Levez-vous, Chevalier, me dit la Marquise. O Fille charmante ! Elle me fera mourir de compassion & de douleur. Vous n'obtiendrez rien, Monsieur, que suivant nos propres conditions : & je ne puis souhaiter même que les choses tournent autrement. Mais est-il possible que cette chere Créature ne vous touche point ? Insensible Grandisson !

Je me levai. Quel sort est le mien ! Me traiter d'insensible, Madame, tandis que j'ai le cœur percé de la situation de votre adorable Fille, & du chagrin qu'elle répand dans une Maison où tout m'est également cher & respectable ! Quel autre désir ai-je marqué, que celui de ne pas quitter une Religion, à laquelle je suis attaché par la conscience & par l'honneur ? Vous même, Madame, avec le cœur d'une Mere & d'une Amie, vous ne sauriez être plus mortellement affligée que moi.

Dans cet intervalle, Clementine pro-

O ma Fille, reprit sa Mere, cher Enfant de mon plus tendre amour! Eh! pourriez-vous consentir à vous voir la femme d'un homme, qui fait profession d'une autre foi que vous? d'un Etranger? Vous voïez, Chevalier, que je lui rappelle vos propositions. D'un homme, ma Fille, qui est en guerre avec la Religion de ses propres Ancêtres, comme avec la vôtre?

Mais non, Madame. Je ne puis croire qu'il ait cette idée de moi.

Souffrez, Madame, dis-je à la Marquise, que je lui présente les mêmes choses sous une autre face... Cependant, si vous ne me donnez aucune esperance de protection, si je n'ai rien à me promettre du Marquis & de vos deux Fils, je crains de nuire à ce que je desire le plus.

Non, Chevalier; ils ne prêteront l'oreille à rien.

Eh! bien Madame, je dois donc consentir à paroître injuste, ingrat, insolent même, aux yeux de Clémentine, si cette répresentation peut servir à soulager son esprit. En perdant l'esperance de votre faveur, il ne me reste en effet que le désespoir.

Si je voïois la moindre apparence à

vous servir utilement, je ne sais dequoi je ne serois pas capable. Mais, sur un point de cette importance, il ne m'est pas permis de me séparer de ma Famille.

Ensuite, paroissant rompre sur cette matiere ; ma chere, dit-elle à sa Fille, ne m'avez-vous pas dit que vous souhaitiez d'entretenir Mr Grandisson sans témoins ? Cette occasion est la seule que vous puissiez esperer. Votre Pere & vos Freres seront ici demain. Alors, alors, Chevalier, en se tournant vers moi, tout sera fini.

Clémentine répondit assez paisiblement qu'elle s'étoit proposé en effet de me voir seule, & que n'aïant elle-même aucun interêt dans ce qu'elle avoit à me dire.... Croïez-vous, interrompit sa Mere, que vous puissiez vous rappeller tout ce que vous lui auriez dit, si vous lui aviez rendu la visite que vous méditiez ?

Je ne sais.

Je vais donc sortir. Sortirai-je, ma chere ?

Clémentine se tourna vers moi : Vous avez été mon Précepteur, Monsieur, & vous m'avez donné d'excellentes leçons : dois-je souhaiter que ma Mere s'éloigne ?

dois-je avoir quelque chose à vous dire qu'elle ne puisse pas entendre ? Il me semble que non.

La Marquise se retirant, je la priai d'entrer, sans être observée, dans le Cabinet voisin. Il faut, Madame, lui dis-je, que vous entendiez tout. L'occasion peut être importante. Si vous sortez, demeurez du moins assez proche pour juger de notre conduite. Je vous demande votre approbation ou votre censure.

O Chevalier! me répondit-elle, la prudence & la genérosité ne vous quittent jamais. Que ne pouvez-vous être Catholique ? Elle sortit ; & je lui ménageai le moïen de rentrer, sans être apperçuë de sa Fille, que j'engageai même à s'asseoir sur un Fauteuil, dont le dos étoit tourné vers la porte du Cabinet. Elle s'y plaça sans défiance, en m'ordonnant de m'asseoir près d'elle.

Nous demeurâmes quelques momens en silence. Je souhaitois qu'elle parlât la premiere, afin qu'on ne pût m'accuser d'avoir préoccupé son imagination. Elle paroissoit incertaine, baissant & levant les yeux tour-à-tour, les jettant d'un côté, & les tournant aussi-tôt de l'autre

Ah! Chevalier, me dit-elle enfin, l'heureux tems que celui où j'étois votre Ecoliere, où vous m'appreniez l'Anglois!

Heureux, assurément, Mademoiselle.

Madame Bemont étoit trop forte pour moi. Chevalier, connoissez-vous Madame Bemont?

Je la connois. C'est une des meilleures femmes du monde.

J'ai la même opinion d'elle. Mais elle m'a mise à d'étranges épreuves. Je crois avoir commis une grande faute.

Et quelle faute Mademoiselle?

Quelle faute! celle de lui avoir laissé penetrer un secret que j'avois caché à ma Mere, à la plus indulgente des Meres. Vous me regardez, Chevalier. Mais je ne vous dirai point quel est ce secret.

Je ne vous le demande point, Mademoiselle.

Vous me le demanderiez inutilement. Mais il me sembloit que j'avois tant de choses à vous dire! Pourquoi cette fâcheuse Camille m'a-t'elle arrêtée, lorsque je me disposois à vous aller voir? J'avois mille choses à vous dire.

Quoi? Mademoiselle, vous n'en pouvez rien rappeller!

Laissez-moi réfléchir un moment...: Hé bien, j'ai pensé d'abord que vous

me méprisiez. Ce n'est pas ce qui m'a chagrinée, je vous le proteste. Au contraire, cette idée m'a servi. Je suis fiere, Monsieur : j'ai pris le dessus, & je suis devenue fort tranquille. Vous voïez quelle est ma tranquilité. Cependant, disois-je en moi-même, ce pauvre Chevalier, soit qu'il me méprise ou non.... je veux vous découvrir toutes mes pensées, Monsieur ; mais qu'elles ne vous affligent point. Vous voïez que j'ai l'esprit tranquille. Cependant je ne suis qu'une Fille foible. Vous passez pour un Homme sage. Ne faites pas deshonneur à votre sagesse. Un homme sage seroit-il plus foible qu'une simple fille ? Que jamais ce reproche.... mais qu'avois-je commencé à vous dire ?

Ce pauvre Chevalier, disiez-vous, Mademoiselle.

Oui, oui. Ce pauvre Chevalier, disois-je, a reçu du Ciel une belle ame ! Il a pris beaucoup de peine à m'instruire. N'en prendrai je point aussi pour sa conversion ? J'avois recueilli quantité de passages & d'excellentes pensées. Ma tête en étoit remplie... cette impertinente Camille m'a fait tout oublier. Cependant il m'en reste quelque chose : oui, je m'en souviens. Je voulois vous

dire, pour conclusion de mon discours.. C'étoit donc un trait prémedité, me direz-vous. Je n'en disconviens pas, Chevalier. Il faut que je vous le dise à l'oreille. Mais, non: tournez plutôt le visage de l'autre côté. Je sens que la rougeur me monte déja. Ne me regardez point. Regardez vers la fenêtre. [Je fis ce qu'elle exigeoit.] J'avois donc résolu de vous dire... mais je crois l'avoir jetté par écrit. (Elle tira ses tablettes de sa poche.) Le voici. Regarderez-vous de l'autre côté, lorsque je vous l'ordonne? Elle se mit à lire: „ Je consens, Monsieur, du fond de mon „ cœur, (c'est très sérieusement com„ me vous voïez) que vous n'ayïez que „ de la haine, du mépris, de l'horreur, „ pour la malheureuse Clémentine; „ mais je vous conjure, pour l'interêt „ de votre ame immortelle, de vous „ attacher à la véritable Eglise. Eh! bien, Monsieur, que me répondez-vous? (en suivant, de son charmant visage, le mien que je tenois encore tourné; car je ne me sentois pas la force de la regarder.) Dites, Monsieur, que vous y consentez. Je vous ai toujours crû le cœur honnête & sensible. Dites qu'il se rend à la verité. Et ce n'est pas pour

moi que je vous en sollicite. Je vou
ai déclaré que je prens le mépris pou
mon partage. Il ne sera pas dit qu
vous vous soyez rendu aux instance
d'une Femme. Non, Monsieur; votr
seule conscience en aura l'honneur. J
ne vous cacherai point ce que je mé
dite pour moi-même. Je demeurera
dans une paix profonde: [elle se lev
ici, avec un air de dignité, que l'espri
de Religion sembloit encore augmenter:] & lorsque l'Ange de la mort paroîtra, je lui tendrai la main. Approche, lui dirai-je, ô toi! Ministre de paix! Je te suis, au rivage où je brule d'arriver; & j'y vais retenir une place, pour l'homme à qui je ne la souhaite pas de longtems, mais auprès duquel je veux être éternellement assise! Cette esperance, Monsieur, satisfera Clémentine & lui tiendra lieu de toutes les richesses. Ainsi vous voïez, comme je l'ai dit à ma Mere, que je partois pour l'ouvrage du Ciel, & qu'il n'étoit pas question de mon propre interêt.

Elle auroit pû continuer deux heures entieres, sans que j'eusse pensé à l'interrompre. Ah cher Ami! quels furent les tourmens de mon cœur! Elle prêta l'oreille aux soupirs qui m'échappoient.

Vous soupirez, Monsieur ! vous n'êtes point un insensible, comme on vous l'a reproché. Mais vous rendez-vous ? Dites-moi donc que vous vous rendez. Je ne veux point être refusée. Etes-vous curieux de mon sort ? Si ma derniere heure n'arrive pas aussitôt que je le desire, j'entre dans un Cloître, & je me donne au Ciel dès le tems de cette malheureuse vie.

Où trouver des expressions pour lui répondre ? Comment lui marquer, dans notre situation mutuelle, tous les tendres sentimens dont mon cœur étoit comme inondé ? La compassion est un motif, qui ne peut satisfaire une femme généreuse : & quel moïen de faire parler l'amour ? Pouvois-je entreprendre de me rétablir dans son affection, lorsque toute sa Famille rejettoit mes offres, & qu'on ne m'en faisoit point que je pusse accepter ? Entrer en raisonnemens contre sa Religion, pour la défense de la mienne ; c'est à quoi je devois encore moins penser, dans le trouble où je voïois son esprit. D'ailleurs la justice & la générosité me permettoient-elles d'abuser de sa situation, pour lui inspirer des doutes sur un Parti, auquel je la voïois attachée de si bonne foi ?

Je me réduisis, en retrouvant la force de parler, à donner de grands éloges à sa pieté. Je la nommai un Ange, une fille divine, qui faisoit l'ornement de son sexe & l'honneur de sa Religion. Enfin, je tournai tous mes efforts à la faire changer de sujet. Mais penetrant mon dessein, elle me dit, après quelques momens de silence, que j'étois le plus obstiné de tous les hommes. Cependant, reprit-elle, je ne puis croire que vous ayïez du mépris pour moi. Lisons encore une fois votre papier. Elle le relut, en me demandant, à-chaque promesse, si j'aurois été fidele à la remplir? Ne doutez-pas, lui répondis-je, d'une fidelité qui auroit fait mon bonheur. Elle parut réfléchir, peser, comparer; & revenant de cette méditation: que dire, reprit-elle avec un soupir, sur des évenemens qui sont encore cachés dans les secrets de la Providence!

Je jugeai que notre conversation aïant pris un autre tour, la Marquise ne seroit pas fachée de sortir du Cabinet. Il me fut aisé d'aider à son passage. Elle s'avança vers nous, les yeux humides de pleurs. Ah! Madame, lui dit Clémentine, je sors d'une vive dispute avec le Chevalier: & s'approchant de son oreille, je ne desespere pas, Madame, qu'il ne puiss-

puisse être convaincu. Il a le cœur tendre. Mais, silence, ajoûta-t'elle en se mettant le doigt sur la bouche. Ensuite, levant la voix, elle voulut parler de l'Ecrit qu'elle avoit relû ; mais sa Mere craignit, apparemment que, ce ne fût trop de faveur pour moi ; & c'est la premiere fois que j'ai crû voir son inclination refroidie pour l'alliance. Elle s'empressa de l'interrompre. Mon amour, lui dit-elle, c'est une matiere que nous traiterons entre nous. Elle sonna. Camille parut, & reçut ordre de demeurer avec Clémentine.

La Marquise sortit, en m'invitant à la suivre. A peine fûmes nous dans la chambre voisine, que tournant la tête vers moi, Ah! Chevalier, me dit-elle, comment avez-vous pû résister à cette Scene. Vous n'avez point, pour ma Fille, tout l'attachement qu'elle mérite. Votre cœur est noble, généreux ; mais vous êtes d'une opiniâtreté invincible.

Quoi? Madame, je passe à vos yeux pour un ingrat? Que ce reproche augmente mes tourmens! Mais ai-je donc perdu votre faveur & votre protection? C'étoit sur vous, Madame, sur votre bonté & sur celle de mon cher Jeronimo, que j'avois fondé toutes mes esperances.

Je sais, Chevalier, que vos propositions ne peuvent jamais être acceptées, & je n'espere plus rien de vous Après cette entrevue, qui sera vraisemblablement la derniere, il ne peut me rester le moindre espoir. Ma Fille commençoit à balancer. Que son cœur est plein de vous! Mais il est impossible que vous soyïez jamais unis; je le vois, & je ne suis point d'avis de l'exposer d'avantage à des entretiens, dont je ne puis rien attendre d'heureux. Vous paroissez affligé: j'aurois pitié de vos peines, Monsieur, si votre bonheur & le nôtre n'étoient pas entre vos mains.

Je m'attendois peu à trouver ce changement dans les dispositions de la Marquise. Me sera-t'il permis, Madame, lui dis-je d'un ton fort humble, de faire mes adieux à la chere personne dont le cœur & la pieté méritent mes adorations?

Il me semble aussi à propos, Chevalier, qu'ils soient differés. Differés, Madame! Le Marquis & le Général arrivent; mon cœur me dit que je serai privé pour jamais du bonheur de la voir.

Pour cette fois du moins, il vaut mieux, Monsieur, qu'il soit differé.

Si vous exigez ma soumission, je vous

la dois, Madame, & je ne puis attendre que du Ciel le pouvoir de reconnoître toutes vos bontés. Qu'il rende la santé à votre chere Fille ! Qu'il emploïe sa toute-puissance à votre bonheur ! Le tems peut faire quelque chose pour moi ; le tems, & le témoignage de mon cœur... Mais vous n'avez jamais eu, devant vous, d'homme plus malheureux !

Je pris la liberté de lui baiser la main, & je me retirai avec beaucoup d'émotion. Camille se hâta de me suivre. Elle me dit que Madame vouloit savoir si je ne verrois pas le Seigneur Jeronimo. Que le Ciel, répondis-je, comble de ses bénédictions mon cher Ami ! Il m'est impossible de le voir. Je n'aurois que des plaintes à lui faire. Tous les tourmens de mon cœur éclateroient devant lui. Recommandez-moi mille fois à son amitié. Que le Ciel verse toutes ses faveurs sur cette excellente Maison ! Camille, obligeante Camille, adieu !

O cher Docteur ! Mais qui peut condamner la Marquise ? Elle étoit responsable de sa conduite, dans l'absence de son Mari. Elle étoit informée de la résolution de sa Famille ; & sa Clémentine sembloit pancher à me marquer plus

de faveur, qu'il ne convenoit peut-êtr
aux circonstances. Cependant elle avoi
eu l'occasion d'observer que cette cher
Fille, dans la situation où elle étoit, n
renonçoit pas aisément à ce qu'elle avoi
fortement conçu ; & d'ailleurs, on n
l'avoit jamais accoutumée à se voir con
tredire.

Le lendemain, je reçus une visite d
Camille, par l'ordre de la Marquise
qui me faisoit faire des excuses de m'a
voir refusé la permission de prendr
congé de sa Fille. Elle me prioit de n
considérer, dans ce refus, que ce qu'ell
avoit crû devoir à la prudence. Elle m
promettoit une estime inviolable, &
même autant d'affection que si ses plu
tendres voeux eussent été remplis. L
Marquis della Porretta, le Comte so
Frere, l'Evêque de Nocera & le Génér
étoient arrivés le soir précédent. Ell
avoit essuïé beaucoup de reproches
pour avoir consenti à l'entrevüe ; mai
elle s'en repentoit d'autant moins que de
puis notre séparation Clémentine avoi
eu l'air plus composé, & qu'elle avoi
répondu fort tranquillement à toutes le
questions de son Pere. Cependant ell
souhaitoit que je quittasse Boulogne
autant pour l'interêt de sa Fille que pou

le mien. Camille me dit de la part de Jeronimo, qu'il apprendroit avec joie que je me fusse rétiré à Trente ou à Venise. Elle ajouta, comme d'elle-même, que le Marquis, le Comte son Frere & le Général avoient effectivement blâmé l'entrevüe; mais qu'ils étoient fort satisfaits que la Marquise m'eût refusé la permission de revoir sa Fille, lorsque l'Ecrit qu'elle m'avoit fait signer sembloit l'avoir disposée à bâtir quelque chose sur ce fondement; qu'ils paroissoient tous d'accord dans leurs résolutions; qu'en me supposant prêt à suivre toutes leurs volontés, ils ne trouvoient plus que l'alliance leur convint; qu'ils avoient pesé le rang, la fortune, les honneurs; en un mot Camille me fit conclure de son récit, que tous leurs avantages aïant été fort relevés, les miens avoient beaucoup perdu dans cette comparaison, & que les difficultés étoient devenues insurmontables. Ils avoient poussé leurs mesures jusqu'à s'expliquer sévérement avec le Seigneur Jeronimo, sur la chaleur qu'il continuoit de marquer pour mes interêts. Le Directeur avoit été rappellé. On le consultoit comme un oracle. Enfin le Comte de Belvedere entroit aussi dans leur

plan ; ils se proposoient de le faire avertir que ses anciennes propositions seroient écoutées ; & par une maniere de penser peu délicate, ils se flattoien qu'un Mari seroit un remede plus su que tous ceux qu'ils avoient éprouvés

N. Mr GRANDISSON continue d raconter, par les plus longs détails, c qui se passa pendant quelques jours, dan l'intérieur de la famille. Il reçut des in formations, non-seulement de Jeron mo, qui le pressoit de quitter Boulogn mais du Directeur même, qui lui rend une visite, & qui prit pour lui, dans le explications qu'ils eurent ensemble, tou les sentimens de l'estime & de l'amitie jusqu'à se mettre à genoux, pour deman der sa conversion au Ciel par une fe vente priere. Cependant, ne voïan aucun effet de son zéle, il l'exhorta aus à s'éloigner. Le Chevalier étoit arrêt par deux raisons ; sa tendre pitié pou Clémentine, dont il apprenoit que l mal augmentoit de jour en jour, & l crainte de se manquer à lui-même, e cédant tout d'un coup à des instance dans lesquelles il croïoit entrevoir u mélange de menaces. Enfin, une Lettr fort mesurée du Marquis, par laquel ce Pere affligé le prioit, sans lui impo

sur aucune loi, de le mettre en état d'apprendre à sa Fille qu'il étoit parti pour l'Angleterre, eut la force de le déterminer. Il promit de partir; mais il répondit au Marquis, que son cœur ne lui reprochant rien, & n'y trouvant au contraire qu'une ardente reconnoissance pour une Famille à laquelle il avoit des obligations infinies, il demandoit la permission de lui faire ouvertement ses adieux. Cette demande y fit naître de grands débats. Elle parut fort hardie au plus grand nombre. Mais Jeronimo aïant représenté avec force qu'elle étoit digne de son Ami, de son Liberateur, & d'un homme innocent, qui ne vouloit pas que son départ ressemblat à celui d'un Criminel, on conclut que le Chevalier seroit invité dans les formes, & l'on prit deux jours, pour assembler quelques autres personnes de la Famille, qui ne l'aïant jamais vû, souhaitoient, avant cette derniere séparation, de connoître un Etranger que tant d'évenemens leur faisoient regarder comme un homme extraordinaire.

Une très longue Lettre de Jeronimo lui apprend, dans l'intervalle, tout ce qui se passe à l'Hôtel della Porretta. Le jour arrivé, Mr Grandisson se conduit,

dans l'Aſſemblée, avec tant de nobleſſe, de modeſtie, & de prudence, qu'il y enleve l'eſtime & l'affection de tout le monde. On n'y entend que des ſoupirs & des regrets tendres. On n'y voit que des larmes. Chacun fait des vœux pour ſon bonheur, & lui demande ſon amitié; à la reſerve néanmoins du Général, qui cherche au contraire à le picquer par des regards hautains, & par quelques traits pleins de fiel. Il trouve le ſecret de répondre, avec autant de fermeté que de politeſſe & de modération. Il ſatisfait à tout; il s'adreſſe ſucceſſivement à chaque perſonne de l'Aſſemblée, au Général même, que la force de la raiſon & de la juſtice rend muet. On s'épuiſe en témoignages d'eſtime, qui ſemblent promettre une paiſible concluſion. Cependant le Chevalier s'étant approché de Jeronimo, pour lui renouveller ſes embraſſemens, le Général ſe leve, s'avance vers lui, & lui dit d'une voix baſſe:

Vous ne ſauriez penſer, Monſieur, que j'aïe bien pris une partie de vos diſcours; & je ſuppoſe même que vous ne les avez pas tenus dans cette intention. Je n'ai qu'une queſtion à vous faire: Quel jour partez-vous?

C'eſt le Chevalier qui rentre ici dans

sa narration. Permettez, Monsieur, répondis-je du ton naturel de ma voix, que je vous demande aussi quand vous vous proposez de retourner à Naples?

Pourquoi cette question, Monsieur?

Je vous l'apprendrai de bonne foi. Vous m'avez fait l'honneur, Monsieur, dans les commencemens de notre connoissance, de m'inviter à faire le voïade Naples; & je m'y suis engagé. Si votre départ n'est pas differé trop longtems, mon dessein est non-seulement de vous y aller faire ma cour, mais de vous demander un logement dans votre Hôtel même; & ne croïant point avoir merité que vous me refusiez cette grace, je me flatte d'y être reçû avec autant de bonté que vous m'en avez marqué par l'invitation. Je compte de quitter demain Boulogne.

O mon Frere! lui dit l'Evêque de Nocera; ne vous rendez-vous pas à de si généreux sentimens?

Etes-vous sincere? reprit le fier Général.

Je le suis, Monsieur. J'ai dans les differentes Cours d'Italie, plusieurs Amis respectables, dont je veux prendre congé, avant que de quitter un Païs que je desespere de revoir jamais. Ma passion

est de pouvoir vous compter dans c
nombre. Mais je n'apperçois point en-
core l'air d'amitié que je cherche dan
vos yeux. Approuvez, Monsieur, que j
vous offre ma main. Un homme d'hon-
neur se degraderoit, à rejetter les avan-
ces d'un homme d'honneur. J'en appelle
Monsieur, à vos propres sentimens.

Il se contenta de lever la main, lors-
qu'il me vit tendre la mienne. Je ne sui
pas sans orguëil ; vous le savez, che
Docteur ; & dans cette occasion, je sen-
tois ma superiorité. Je pris sa main, tell
qu'il me l'offroit ; mais avec un peu d
pitié pour son air contraint, & pour un
mouvement dans lequel je ne reconnu
pas les graces, dont tout ce qu'il fait &
ce qu'il dit est toûjours accompagné.
L'Evêque m'embrassa. Votre modéra-
tion, me dit-il, vous fait toûjours triom-
pher. O Chevalier ! vous êtes un Prince
de la création du Tout-Puissant. Mon
cher Jeronimo s'essuïa les yeux, & me
tendis les bras pour m'embrasser. Le
Général me dit : je serai à Naples dans
huit jours. Je suis trop touché des mal-
heurs de ma Famille, pour me conduire
comme je le devrois peut-être dans
cette occasion. En verité, Grandisson, il
est difficile à ceux qui souffrent d'allier

toutes les vertus au même degré. Oui, cher Comte, lui répondis-je, & je ne l'éprouve que trop. Mes esperances, qui avoient pris un si glorieux essor, s'évanouissent aujourd'hui & ne laissent que le désespoir à leur place.

Je puis donc vous attendre à Naples? interrompit-il; apparemment pour éloigner toutes ces idées.

Vous le pouvez, Monsieur; mais je vous demande une faveur, dans l'intervalle; c'est de traiter avec douceur votre chere Clémentine: que ne puis-je dire la mienne! Et permettez-moi de vous demander une autre grace, qui ne regarde que moi; c'est de l'informer que j'ai pris congé de toute votre Famille; qu'à mon départ j'ai fait, pour son bonheur, tous les voeux de la plus tendre amitié. Je ne fais pas cette priere au Seigneur Jeronimo, parceque l'affection que je lui connois pour moi, l'engageroit dans un détail qui pourroit augmenter toutes nos peines.

N. Mr GRANDISSON laissa tous les Spectateurs dans l'admiration de son mérite. Il sortit accablé de la plus vive douleur. Ce ne fut pas sans avoir répandu ses libéralités sur une troupe de Domestiques, qui regrettoient amerement de ne

le pas voir au nombre de leurs Ma
Le même jour, & le lendemain
son départ, il apprit par les Lett
Jeronimo & par les dernieres visi
Camille, que la paix ne regnoit p
l'Hôtel della Porretta, & que la ma
reuse Clémentine, informée de sa
lution, étoit retombée dans ses
tristes égaremens. Mais, aïant
toute esperance de la voir, il se n
chemin pour Florence, où il ne s'a
que pour donner ordre à son Ban
de faire préparer tous les comptes
succession de Mr Jervins. Il avoit à
ne, à Ancone, & particulierem
Rome, de chers Amis qu'il vouloi
brasser avant que de retourner da
Patrie; mais en aïant aussi à Na
c'étoit un motif de plus pour com
cer par l'engagement qu'il avoit
avec le Général. Il arriva dans
Ville, vers le tems qu'il s'étoit pro

LE GÉNÉRAL, raconte-t'il dans l'e
de ses Lettres, me reçut avec plus d
litesse que d'affection. Après les pre
res civilités, vous êtes, me dit-il, le
heureux des hommes; c'est en bra
les dangers que vous avez trouvé
de vous en garantir. Je vous con
que j'ai eu beaucoup de violence

faire, pour ne pas vous rendre une visite sérieuse à Boulogne. J'y étois résolu, avant que vous m'eussiez fait espérer ici la vôtre.

J'aurois été très-fâché, lui répondis-je; de voir le Frere de Clémentine pour quelque raison qui ne me l'eut pas fait regarder comme son Frere. Mais, avant que j'ajoute un mot, permettez que je m'informe de sa santé. Comment se porte la plus excellente personne de son sexe ?

Vous l'ignorez donc ?

Je l'ignore, Monsieur ; mais ce n'est pas faute de soins. J'ai dépêché trois Exprès, dont je n'ai reçu aucune satisfaction.

Vous n'apprendrez-rien de moi qui puisse vous causer beaucoup.

Quel surcroit d'affliction ! Comment se portent du moins le Marquis & la Marquise ?

Ne le demandez point. Ils sont extrêmément malheureux.

J'ai sû que mon cher ami, le Seigneur Jeronimo, avoit essuïé...

Une terrible opération ? interrompit-il. On ne vous a pas trompé. Qu'il est à plaindre ! Il n'a pû vous en informer lui-même. Que le Ciel nous le conserve !

Mais Chevalier, vous n'avez sauvé qu
la moitié d'une vie ; quoique nous vo
devions beaucoup, pour avoir rem
dans nos bras un reste si cher.

J'eus peu de part, Monsieur, à c
accident. Je ne m'en suis jamais fait u
mérite. Le hazard fit tout. Il ne m'e
couta rien, & l'on a fort exageré
service.

Plût-au-Ciel, Chevalier, qu'il eut é
rendu par tout autre !

L'évenement, Monsieur, m'oblige
former le même vœu.

Il me montra ses Tableaux, ses St
tuës, & son Cabinet de Curiosités, ma
moins pour satisfaire mon gout, q
pour se faire honneur du sien. J'observ
même, dans ses manieres, une augme
tation de froideur ; ses yeux se tournoie
sur moi d'un air sombre, qui marquo
plutôt du ressentiment, que cette ouve
ture de cœur qu'il me devoit peut-êtr
après un voïage de deux cens mille
que j'avois fait pour le voir, & pour l
marquer la confiance que j'avois à so
honneur. Comme cette conduite ne fa
soit tort qu'à lui, je me contentai de
plaindre : mais je fus sensiblement affli
de n'en pouvoir obtenir le moind
éclaircissement, sur la santé d'une pe

sonne dont je portois tous les maux au fond du cœur. Une compagnie assez nombreuse, que nous eûmes à diner, rendit la conversation générale. Il ne cessa point de me traiter avec beaucoup de considération; mais j'y remarquois trop d'appareil & j'en souffrois d'autant plus, que tous ces dehors affectés me faisoient apprehender quelque nouveau malheur à Boulogne, depuis que j'avois quitté cette Ville.

Il me proposa de passer dans le Jardin. Vous me donnerez au moins huit jours, Chevalier.

Non, Monsieur. Une affaire d'importance m'appelle nécessairement à Florence & à Livourne. Je compte partir demain pour Rome, d'où je me rens en Toscane.

Cette précipitation me surprend. Quelque chose vous déplaît dans ma conduite, Chevalier.

J'avoüerai, Monsieur, avec la franchise qui m'est naturelle, que je ne vous trouve point cet air de bonté & de complaisance, que j'ai pris plaisir à voir dans d'autres occasions.

J'atteste le Ciel, Chevalier, qu'il y a peu d'hommes au monde pour qui je me sois senti plus de penchant que pour

vous. Mais j'avouerai, à mon t
que je ne vous vois point ici avec a
de tendresse que d'admiration.

Ce langage, Monsieur, ne dem
t'il pas un peu d'explication? C'e
confiance apparemment que vous
rez; & dans ce sens, je vous rens
ces d'une réflexion qui me fait hon

Je n'entens rien qui puisse vous
ser. J'entens, en particulier, la
résolution qui vous amene ici,
grandeur d'ame que vous avez fait
ter à Boulogne, en prenant con
toute ma Famille. Mais n'y entroit-
quelque dessein de m'insulter?

Ma seule vue, alors, étoit de
faire observer, comme je le fais e
ici, que vous n'avez pas toujours
mes sentimens l'opinion que je
mériter. Mais lorsque je me fus ap
que votre sang commençoit à s'éc
fer, au lieu de répondre à votre qu
sur mon séjour à Boulogne, je m'i
moi-même à vous suivre à Naple
dans des termes qui n'avoient point
rément l'air d'une insulte.

J'avoue, Chevalier, que j'en fi
concerté. Mon intention étoit de
épargner le voïage.

Etoit-ce dans cette vue, Mons

que vous me fites l'honneur de passer chez moi ?

Non pas absolument. Je n'étois convenu de rien avec moi-même. Je voulois vous entretenir. Je ne savois quel pouvoit être le résultat de cet entretien. Mais si je vous avois proposé de sortir, auriez-vous répondu à mes demandes ?

Suivant l'explication que vous m'en auriez donné.

Et leur répondriez-vous à présent, si je vous tenois compagnie jusqu'à Rome dans votre retour à Florence ?

J'y répondrois sans doute, si elles demandoient une réponse.

Me croïez-vous capable de faire quelque proposition qui n'en demande point ?

Monsieur, je crois devoir m'expliquer. Vous avez conçu, contre moi, des préjugés mal fondés. Vous semblez porté à m'attribuer des malheurs, auxquels vous ne sauriez être plus sensible que moi. Je connois mon innocence. J'ai droit de me croire offensé par les vaines esperances qu'on m'a données volontairement, lorsqu'on ne peut me reprocher de les avoir perdues par ma faute. Quelle crainte peut entrer dans un cœur innocent & injurié ? si j'avois marqué de la foiblesse, elle n'auroit pû servir qu'à ma

perte. N'étois-je pas au milieu de vos Amis, avec la seule qualité d'Etranger; & pouvois-je vous éviter, quand j'en aurois été capable, si vous aviez pris la résolution de me chercher? J'irai toûjours, en homme d'honneur, au devant d'un Ennemi, plutôt que de l'éviter, comme un Coupable. La fuite passe, dans mon Païs, pour une confession du crime. Si vous m'aviez fait des demandes auxquelles il ne m'eut pas convenu de répondre, je vous en aurois fait mes plaintes; peut-être avec la même tranquillité que vous me voïez ici. Si vous aviez refusé de m'entendre, je n'aurois pas negligé ma défense; mais, pour le monde entier, je n'aurois pas blessé, si j'avois pû l'éviter, un Frere de Clémentine & de Jeronimo, un Fils du Marquis & de la Marquise della Porretta. Si votre emportement m'eut donné sur vous quelque avantage, tel que celui de vous désarmer, je n'en aurois usé que pour vous présenter nos deux épées, & mon estomac ouvert. Il est déja percé, par les afflictions de votre chere Famille. Peut-être aurois-je seulement ajoûté; vangez-vous, si vous croïez avoir reçu de moi quelque offense.

Aujourd'hui que je suis à Naples, j

vous déclare, Monsieur, que si vous êtes déterminé à m'accompagner avec d'autres intentions que celles de l'amitié, je ne tiendrai pas d'autre conduite. Je me reposerai sur mon innocence, & sur l'espoir de vaincre un cœur généreux par la générosité. C'est aux Coupables, à chercher leur sureté par la violence & le meurtre.

Quel orguëil ! me dit-il d'un ton picqué, en me mesurant des yeux. Eh ! sur quoi, s'il vous plaît, fondez-vous l'espérance d'un avantage ?

Quand je serai calme, & disposé seulement à me défendre, quand je verrai un Adversaire emporté par sa passion, comme il arrive toujours aux Agresseurs, je croirai la victoire à moi. Mais contre vous, Monsieur, si sans perdre votre estime je puis me dispenser de tirer l'épée, jamais elle ne verra le jour. Il est impossible que vous ne connoissiez pas mes principes.

Je les connois, Grandisson, & je sais qu'on vous attribue autant d'habileté que de courage. Croïez-vous que j'eusse prêté patiemment l'oreille à des propositions d'alliance, si votre caractere... Il eut la bonté, alors, de me dire mille choses flatteuses. Mais ensuite, paroif-

ſant les regreter ; cependant, Grandiſ ſon ! reprit-il, eſt-il poſſible que ma Sœur eût été frappée avec cette violence, ſi quelques artifices d'Amant ..

Qu'il me ſoit permis, Monſieur, de vous interrompre... Je ne puis ſoûtenir un ſoupçon de cette nature. Si l'artifice y avoit eu quelque part, le mal n'auroit pas été ſi profond. Ne pouvez vous conſidérer votre Sœur, comme une Fille de deux des plus nobles Maiſons d'Italie ? Ne pouvez-vous la conſidérer dans l'état où Madame Bemont l'a ſi vivement réprèſentée, combattant ſon propre cœur, luttant avec elle-même en faveur de ſon devoir & de ſa Religion, & réſolüe de mourir, plutôt que de ſe permettre la moindre foibleſſe. Pourquoi ſuis-je rappellé à ce tendre ſujet ? Mais y eut-il jamais d'exemple d'une paſſion ſi noblement combattue Et ne puis-je pas ajouter que jamais homme ne fut auſſi plus déſintereſſé ni dans une plus étrange ſituation ? Souvenez-vous ſeulement de mon premier départ, qui fut non-ſeulement volontaire, mais contraire à l'attente de votre Famille. Quelle grandeur, à cette occaſion, dans la conduite de votre Sœur. Quelle nobleſſe encore, dans ſes aveux

lorsque Madame Bemont a tiré d'elle ce qui feroit ma gloire, si j'avois été plus heureux, & ce qui me jette aujourd'hui dans la plus profonde affliction !

Au fond, Chevalier, ma Sœur est une Fille fort noble. On est trop porté, peut-être, à se gouverner par les événemens, sans approfondir les causes. Mais vous avoir laissé un accès si libre auprès d'elle ! avec toutes les qualités qu'on vous connoissoit ! & que les circonstances, j'en conviens, n'ont servi qu'à faire éclater à votre avantage ...

Ah, Monsieur, interrompis-je, c'est juger encore par les événemens. Mais vous avez la Lettre de Madame Bemont. Quel plus noble témoignage de magnanimité dans une Femme ! Je ne vous apporterai point d'autre preuve, en faveur de ma conduite.

J'ai cette Lettre. Jeronimo me l'a donnée à mon départ ; & je me souviens qu'il m'a dit, en me la remettant : le Chevalier Grandisson ne manquera point de vous aller voir à Naples. Votre vivacité m'épouvante. On connoit sa fermeté. Toute mon esperance est dans ses principes. Traitez-le avec noblesse. Je compte sur la générosité de votre cœur ; mais relisez cette Lettre avant que de

le voir. Je vous avoüe, continua l
Général, que je n'ai point encore e
de penchant à la lire: mais je la lirai
& je vais le faire à ce moment, si vo
me le permettez.

Il la tira de sa poche; & s'éloignan
de quelques pas, il la lut d'un bout
l'autre. Ensuite, revenant à moi, il m
prit affectueusement la main: j'ai hont
de moi-même, mon cher Grandisson
J'ai manqué de grandeur d'ame; je l'a
voue. Tous les chagrins d'une triste Fa-
mille m'étoient présens; & je vous a
reçû, je vous ai traité, comme l'Auteu
d'un mal que je ne dois attribuer qu'
notre mauvais sort. J'ai cherché de
sujets d'offense. Pardon. Disposez de
mes plus ardens services. Je marquerai
à mon Frere avec quelle grandeur vous
m'aviez vaincu, avant que j'eusse re-
cours à sa Lettre; mais que l'aïant lüe
ensuite, j'ai regreté de ne l'avoir pas
fait plutôt. Je vous acquitte, & je fais
gloire d'une Sœur telle que la mienne.
Cependant je remarque, dans cette
même Lettre, que la reconnoissance
de mon Frere a contribué au mal que
nous déplorons. Mais n'ajoutons pas un
mot, sur cette Fille infortunée. Il m'est
trop douloureux d'en parler.

Vous ne permettrez pas, Monsieur...

Ah! de grace, cher Grandisson, aïez cette complaisance pour moi. Jeronimo & Clémentine sont le tourment de mon ame. Mais leur santé n'est pas aussi mauvaise qu'on peut le craindre. N'allons-nous pas demain à la Cour? Je compte de vous présenter au Roi.

C'est un honneur qu'on m'a fait dans mon premier voïage à Naples. Je suis obligé de partir demain, & j'ai déja pris congé de quelques Amis que j'ai dans cette Ville.

Mais, vous passerez du moins le reste du jour avec moi.

C'est mon dessein, Monsieur.

Rejoignons mes Amis. J'aurai des excuses à leur faire; mais je les tirerai, de la necessité de votre départ. Nous retournâmes à la Compagnie, & je ne trouvai plus dans le Général que de l'ouverture & de l'amitié.

Mr GRANDISSON partit le jour suivant; & jusqu'au moment de son départ, il remarqua, dans le Général, des manieres plus libres & plus ouvertes.

En arrivant à Florence, il acheva de regler tout ce qui regardoit la succession de son Ami, avec ce mélange de chaleur & de modération qu'on lui connoît dans

toutes les affaires qu'il entreprend. Ce qu'un autre n'auroit fait qu'en plusieurs mois, fut pour lui l'ouvrage de peu de jours. Cependant il eut à vaincre quelques obstacles, de la part d'Olivia. Il apprit qu'avant son départ de Naples, Madame Bemont, sur les instances de la Marquise, étoit retournée à Boulogne. N'apprenant rien de son cher Jeronimo, il prit le parti d'écrire à Madame Bemont, pour lui demander quelques informations sur l'état de la Famille, particuliérement sur la santé de son Ami, dont le silence, après trois Lettres qu'il lui avoit écrites successivement, commençoit à le remplir des plus fâcheuses craintes. Il marquoit, à cette Dame, que s'il ne voïoit aucune apparence de pouvoir contribuer au bonheur d'une Famille si chere, son dessein étoit de partir dans peu de jours pour Paris. Madame Bemont lui fit la réponse suivante.

M.

JE n'ai rien d'heureux à vous écrire. Nous sommes tous ici dans une profonde affliction. Les Domestiques ont ordre de ne faire que des réponses vagues à toutes les informations, & de cacher soigneusement la verité.

Votre

Votre Ami, le Seigneur Jeronimo, a souffert une rude opération. On n'en esperoît plus rien ; mais depuis le cruel service qu'il a reçu des Chirurgiens, si sa guérison n'est pas plus avancée, on se flatte du moins que le mal qu'on craignoit est plus éloigné. Qu'il est à plaindre ! Cependant, à la fin de ses douleurs, son inquiétude est retombée sur sa Sœur & sur vous.

En arrivant à Boulogne, j'ai trouvé Clémentine dans une situation déplorable ; quelquefois hors d'elle-même ; quelquefois taciturne ; liée, parce qu'elle avoit fait appréhender quelque entreprise funeste : on avoit été forcé de lui lier les mains. Il me semble qu'on s'y est pris fort mal, dans la conduite qu'on a tenuë avec elle. Tantôt de la douceur, tantôt de la séverité. Ils n'ont suivi aucune méthode. Elle fit des instances extrêmes pour obtenir la liberté de vous voir, avant votre éloignement. Elle leur demanda plusieurs fois cette grace à genoux, avec promesse d'être plus tranquille s'ils avoient cette complaisance pour elle ; mais ils craignirent d'augmenter le mal. Je les en ai blâmés ; & je leur ai dit que la meilleure voïe étoit celle de la douceur. Aussi-tôt que

vous eûtes quitté Boulogne, ils l'informerent de votre départ. Camille m'a réellement effraïée, par le récit qu'elle m'a fait de la rage & du désespoir qui furent le fruit de cette déclaration ; ensuite des accès de silence & la plus profonde mélancolie succederent aux passions violentes.

Ils se flattoient, à mon arrivée, que ma présence & ma compagnie lui apporteroient quelque soulagement : mais elle fut deux jours entiers sans faire la moindre attention à moi, ni à mes discours. Le troisiéme jour, m'étant apperçuë qu'elle souffroit impatiemment de n'être pas libre, j'obtins, avec beaucoup de difficulté, que ses mains fussent déliées, & qu'on lui permît de se promener au Jardin avec moi. Ils m'avoient fait connoître, qu'ils se défioient de la grande Piéce d'eau. Comme nous avions sa femme de chambre avec nous, je ne laissai point de la conduire insensiblement de ce côté-là. Elle s'assit sur un banc, vis-à-vis de la grande Cascade : mais elle ne fit aucum mouvement qui pût m'allarmer. Depuis ce jour, elle a pris pour moi plus d'affection que jamais. L'orsque j'eûs obtenu sa liberté, le premier usage qu'elle fit de ses bras, fut pour me les jetter

autour du cou, en cachant son visage dans mon sein. Je remarquai facilement que c'étoit l'expression de sa reconnoissance : mais elle parut peu disposée à parler. Sa situation ordinaire est une rêverie sombre, accompagnée d'un profond silence. Cependant j'observe quelquefois que son ame est fort agitée. Elle se leve, pour changer de place ; elle s'arrête peu dans celle qu'elle a choisie, & passant de l'une à l'autre, elle fait ainsi le tour de sa chambre. Ce spectacle me pénetre jusqu'au fond du cœur. Je n'ai jamais rien vu de plus parfait & de plus aimable qu'elle. Dans un égarement si continuel, elle n'a rien perdu de sa ferveur pour ses exercices de pieté. Elle conserve toutes ses bonnes habitudes. Mais dans d'autres tems, on ne la reconnoît point.

Elle s'occupe souvent à vous écrire. On ne manque point de lui prendre secretement ce qu'elle écrit ; mais il ne paroît pas qu'elle s'en apperçoive ; elle ne demande point ce que sa Lettre est devenuë ; elle reprend du papier pour en commencer une autre. Quelquefois elle dessine. Ses sujets sont toujours des Saints ou des Anges. Elle s'attache souvent à méditer sur une Carte du Païs

Britannique ; & je l'ai entenduë plusieurs fois souhaiter, avec un soupir, de se voir transportée en Angleterre.

Madame de Sforce demande instamment la permission de l'emmener à Urbin, ou à Milan : mais j'espere qu'elle ne lui sera point accordée. Quelque tendresse que cette Dame témoigne pour elle, je la vois persuadée que les méthodes severes sont les seules dont on puisse attendre du succès ; & je suis sûre, au contraire, qu'elles ne réussiront jamais avec Clémentine.

Je ne me sens point capable de faire un long séjour auprès d'elle. Le malheur d'une jeune personne de ce mérite m'afflige trop vivement. Si je lui étois utile à quelque chose, je consentirois volontiers, dans cette vûe, à me priver de tout ce que j'ai laissé de cher à Florence : mais je suis dans la ferme persuasion, comme je l'ai fait entendre içi, qu'un moment d'entrevûe avec vous, auroit plus d'effet pour calmer son esprit, que toutes les méthodes qu'on ne cesse point d'emploïer. Je me promets de vous voir, Monsieur, avant votre départ d'Italie. Ce sera sans doute à Florence, si ce n'est point à Boulogne. Vous êtes fort généreux, de m'en laisser le choix.

Je suis depuis huit jours dans cette Maison, sans un rayon d'esperance. Tous les Médecins qu'on a consulté prêchent les méthodes severes & la plus rigoureuse diete; mais par complaisance, ou je suis trompée, pour quelques personnes de la Famille. Hélas! l'infortunée Clémentine a tant d'aversion pour toute sorte de nourriture, qu'on peut hardiment la dispenser du régime. Elle ne boit que de l'eau.

Vous m'avez recommandé, Monsieur, de m'étendre sur les circonstances. Je vous ai satisfait; mais c'est aux dépens de mes yeux; & je ne serai pas surprise, si cette triste Lettre affecte un cœur aussi sensible que le vôtre. Que le Ciel vous rende heureux par des voïes dignes de vous! C'est le vœu de votre très-humble, &c.

HORTENSE BEMONT.

Madame Bemont quitta Boulogne, aprés y avoir passé douze jours. Elle vit Clémentine dans un de ses momens les plus tranquilles, pour demander ses ordres en lui faisant ses adieux. Aimez-moi, lui répondit-elle, & plaignez votre malheureuse Amie. L'un ne se peut sans l'autre. Une grace encore, ajouta-t'elle

en se baissant vers son oreille ; vo
verrez peut-être le Chevalier, quoiq
je n'aïe plus la même esperance. Dite
lui que Clémentine est quelquefois fo
à plaindre. Dites-lui qu'elle feroit i
son bonheur, de pouvoir le retrouv
au moins dans une autre vie ; mais qu
la privera même de cette consolatio
s'il continue de fermer les yeux à la v
rité. Dites-lui que je regarderois comn
une grande faveur, de sa part, qu'il
pensât point à se marier sans m'avc
fait savoir avec qui, & sans se croi
en état de m'assûrer qu'il sera aimé
la personne dont il aura fait choix, a
tant qu'il l'auroit été d'une autre.
chere Madame Bemont ! Quelle disgr
ce pour moi, si le Chevalier épous
une Femme indigne de lui !

Dans cet intervalle, Mr Grandiss
avoit fait tous les préparatifs de son
part. J'étois arrivé du Levant & de l'A
chipel, où j'avois accompagné, à
priere, Mr de Beauchamp, notre A
commun. Il m'honora d'une autre m
que de confiance, en laissant à
garde Miss Jervins, son agréable P
pille, sous les yeux de Madame Bemo
dont les soins, pendant son absenc
ont répondu parfaitement à son atten

Alors, il écrivit à l'Evêque de Nocera, pour lui offrir de se rendre encore une fois à Boulogne, si sa visite n'étoit pas désagréable à la Famille; mais cette nouvelle marque de réconnoissance & d'attachement n'étant point acceptée, il partit enfin pour Paris. Bientôt il fut rappellé dans sa Patrie par la mort de son Pere; & quelques semaines après son retour, il me fit avertir de repasser en Angleterre avec sa Pupille.

Peut-être vous plaindrez-vous, chere Miss Byron, de ne pas trouver, à la fin de ce récit, autant de lumieres que vous en desirez sur l'état présent de la malheureuse Clémentine. J'ajouterai, en peu de mots, les éclaircissemens qui sont venus depuis.

Lorsqu'on fut assuré, à Boulogne, que Mr Grandisson avoit quitté l'Italie, la Famille commença trop tard à regreter, de n'avoir pas permis l'entrevue que Clémentine avoit desirée avec une ardeur si pressante; & lorsqu'ils eurent appris qu'il étoit retourné en Angleterre, pour recueillir la succession de son Pere, ce surcroit d'éloignement, joint à la mer qui faisoit un obstacle terrible dans leurs idées, rendit les regrets encore plus vifs. Ils n'imaginerent

point d'autre remede, pour suspendre un peu les agitations de Clémentine, que de la tenir dans un exercice continuel en la faisant voïager; car n'aïant point obtenu de voir Mr Grandisson, elle en conservoit toujours le même desir. Ils la menerent d'abord à Nocera, à Rome, à Naples; ensuite à Florence, à Milan, & jusqu'à Turin. S'ils lui donnoient l'espérance de rencontrer Mr Grandisson, c'est dequoi je ne suis pas informée; mais il est certain qu'elle se flattoit de le voir à la fin de chaque voïage, & que cette attente la rendoit plus tranquille dans sa marche. Elle étoit quelquefois accompagnée de la Marquise, à qui l'on avoit jugé que l'air & le mouvement étoient aussi nécessaires pour sa santé, que pour celle de sa Fille. Quelquefois c'étoit Madame de Sforce & d'autres personnes de la Famille, qui composoient son escorte. Mais ces voïages aïant cessé depuis plus de trois mois, la jeune Malade les accuse de l'avoir trompée. Elle est devenue fort impatiente. Elle a tenté deux fois de s'échapper. Leurs craintes les ont portés à l'enfermer étroitement. Ils l'avoient mise d'abord dans un Couvent, à la sollicitation de Madame de Sforce, &

ſeulement pour eſſai. Elle y étoit aſſez tranquille. Mais le Général, qu'on n'avoit pas conſulté, n'eut pas plutôt appris ce changement, que par des raiſons difficiles à comprendre, il en marqua du chagrin; & ſur ſes inſtances elle fut ramenée auſſitôt dans ſa Famille. Son imagination eſt plus remplie que jamais de ſon Précepteur, de ſon Ami, de ſon Chevalier. Elle brule de le revoir. Je les trouve fort blamables, s'ils l'ont fait voïager dans cette eſpérance, puiſqu'elle n'a ſervi qu'à redoubler ſon ardeur pour une entrevüe. Une ſeule fois, dit-elle, la conſolation de le voir une fois, pour lui apprendre avec quelle rigueur elle eſt traitée, lui feroit oublier toutes ſes peines. Elle eſt ſure qu'elle obtiendroit de lui un peu de pitié, quoique tout le monde lui en refuſe.

Depuis quelques jours, Sir Charles a reçu, de l'Evêque de Nocera, une Lettre tendre & preſſante, par laquelle on l'invite à faire encore une fois le voïage de Boulogne. Je laiſſe à lui-même le ſoin de vous communiquer là-deſſus ſes réſolutions; d'autant plus que juſqu'à préſent je n'ai fait que parcourir cette derniere Lettre, qui a renouvellé tous les tourmens de ſon cœur. Il en avoit

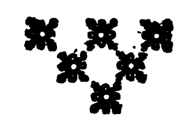
reçu une de Camille, qui lui marquoit, sans expliquer par quel ordre, que tout le monde faisoit des vœux pour son retour à Boulogne. Clémentine est menacée de cette mortelle langueur qu'on nomme ici consomption. Le Comte de Belvedere ne l'en adore pas moins. Il attribue le désordre de son esprit à de mélancoliques sentimens de Religion; & les détails domestiques aïant peu transpiré, la pieté, dont il est rempli lui-même, le touche pour elle d'une tendre compassion. Il sait néanmoins que sans l'extrême attachement qu'elle a pour ses principes, elle préféreroit le Chevalier Grandisson à tout autre homme; & loin d'être réfroidi par cette idée, il admire une généreuse disposition, qui lui fait préférer sa Religion à son amour.

Le Seigneur Jeronimo est toujours dans une fort triste situation. Sir Charles lui écrit souvent, avec l'affection qu'il croit devoir à cet excellent Ami. La derniere Lettre lui apprend que les Chirurgiens étoient décidés pour une nouvelle opération, & que le succès en paroissoit fort douteux.

Avec quelle noblesse Sir Charles paroit supporter de si pesantes afflictions!

car celles de ses Amis ont toujours été les siennes. Mais son coeur saigne en secret. Un cœur sensible est un bien qui coute cher à ceux qui le possedent, mais qu'ils ne voudroient pas changer pour tout autre bien. C'est en même tems une preuve morale d'innocence; puisque le cœur, qui est capable de partager la douleur d'autrui, ne sauroit l'être d'en causer volontairement à personne.

Je me flatte que l'aimable Miss Byron est satisfaite à présent de ma soumission pour ses ordres. Elle ne me trouvera pas moins d'exactitude & de zéle dans le récit de tout ce qui regarde Olivia. Mais après l'avoir affligée par des images si tristes, je demande que pour la consoler, elle me permette de lui faire lever les yeux vers un autre ordre de choses, qui est la vraie source de force & de consolation pour une ame raisonnable.



LETTRE LIX.

Miss Byron à Miss Selby.

Londres, 4 Avril.

LE Chevalier Grandisson est arrivé d'hier au soir. Avec sa politesse ordinaire, il envoïa demander, en arrivant, des nouvelles de ma santé, & prier Mr Reves de lui donner ce matin à déjeuner. Est-ce pour lui-même, est-ce pour moi, qu'il prend cet air de cérémonie? Pour tous deux peut-être: Ainsi, je suis dans l'attente de voir bientôt le noble objet des affections de Clémentine, son futur... Ah Lucie!

Mais vous voïez que le principal compliment est adressé à Mr Reves. Garderai-je ma chambre? Attendrai-je qu'il demande à me voir? Il me doit quelque chose, pour l'émotion qu'il m'a causée dans la Bibliotheque de Mylord L... Je ne l'ai presque pas vû depuis. L'honneur me défend, m'a-t'il dit alors.... cependant l'honneur m'ordonne... mais je ne puis manquer à la justice, à la générosité, ne consulter que mon interêt propre..... Ces paroles, chere Lucie, me

retentissent encore dans les oreilles. Quel pouvoit en être le sens ? *L'honneur me défend*... Quoi ? de s'expliquer ? Il m'avoit fait un récit touchant ; il l'avoit fini ; que pouvoit lui défendre l'honneur ? *Cependant l'honneur m'ordonne* ! Qui l'empêchoit de suivre les loix de l'honneur ? *Mais je ne puis manquer à la justice* : pour Clémentine apparemment. Qui l'oblige d'y manquer ? *A la justice !* Je ne le crains pas de vous, Sir Charles Grandisson. Votre gloire souffre même, d'admettre cette espéce d'embarras dans vos idées ; comme si votre caractére étoit exposé à la tentation d'être injuste, & que vous eussiez besoin de vous tenir en garde contre vous-même.

Je ne puis manquer à la générosité... : pour qui donc ? Sans doute pour l'illustre Italienne. Il lui doit de la compassion. Mais l'aurois-je mis, par mon empressement, dans l'obligation de me le déclarer ; comme si je souhaitois qu'en ma faveur il fut moins généreux qu'il ne veut l'être ? Je ne puis soûtenir cette pensée. N'est-ce pas comme s'il avoit dit ; trop tendre Henriette, je vois ce que vous attendez de moi ; mais je dois de la compassion, je dois de la générosité à Clémentine. Cependant,

quel terme que celui de compassion ! Vertueuse Clémentine, je m'afflige pour vous, que vous ne trouviez en lui qu'un homme généreux. Oh ! puisse mon meilleur Génie me préserver du besoin de la compassion d'un homme ; sans excepter celle du Chevalier Grandisson !

Mais, qu'a-t'il voulu dire, par le terme d'interêt propre. Je ne le comprens point. Clémentine a reçu en partage une très grosse fortune. Celle d'Henriette est médiocre. Il ne peut manquer à la justice, à la générosité, ne consulter que son interêt propre... Ces derniers mots me confondent, dans la bouche d'un homme qui ne dit rien au hazard.

Fort bien ; mais tandis que je raisonne avec moi-même, le tems du déjeuner s'approche. Je veux descendre, pour éviter toute affectation. Je vais m'efforcer de voir avec indifference celui que nous avons tous admiré, que nous avons étudié depuis quinze jours, sous tant de différentes faces ; le Chrétien, le Héros, l'Ami... ah Lucie, l'Amant de Clémentine ; le modeste & généreux Bienfaicteur, le modéle de la bonté & de toutes les Vertus. Mais il arrive ! Pendant que je babille avec ma plume, il est arrivé. Pourquoi m'avez-vous retе-

me chere Lucie ? Il faut à présent que la Folle descende avec une espece de précipitation. Cependant elle veut attendre qu'on la fasse appeller. C'est ce qu'on vient faire à ce moment.

※ ※

O Lucie ! quelle conversation j'ai à vous raconter ! Mais il faut que je vous y conduise par degrés.

Sir Charles est venu à moi, lorsqu'il m'a vüe paroître. C'étoit lui tout entier ; sa modestie, sa politesse, avec l'air aisé, néanmoins, & la bonne grace que je ne puis décrire. Son premier mouvement m'a fait croire d'abord qu'il alloit prendre une de mes mains ; & je vous assure qu'elles ne se sont retirées ni l'une ni l'autre. Par quel art sait-il joindre à des manieres si ouvertes, un respect qui satisferoit une Princesse.

Après le déjeuner, Mr & Mme Reves aïant été appellés pour le Chevalier Allestris & sa Niéce, qui donnent ordinairement le matin à leurs visites, je suis demeurée seule avec Sir Charles. Alors, d'un air également civil & familier, il m'a tenu ce discours.

Dans le dernier entretien que j'ai eu avec Miss Byron, je lui ai fait un récit fort tendre. J'étois sur qu'il exciteroit, dans un cœur tel que le sien, une généreuse compassion pour une des premieres personnes de son sexe; & je me suis flatté que n'aïant rien à me reprocher de témeraire ou d'indiscret, j'obtiendrois aussi quelque part à sa pitié. Il m'a paru, Mademoiselle, que cette malheureuse histoire vous avoit sensiblement touchée; & par ménagement pour vous, [permettez que j'ajoute aussi pour moi-même] j'ai prié le Docteur Barlet de vous expliquer mille choses, sur lesquelles je ne pouvois m'étendre comme lui. Il m'a rendu compte de tout ce qu'il vous a communiqué. Je me souviens de la peine que mon récit vous a causée; & je ne doute point que dans le même sentiment de bonté & de compassion celui du Docteur ne vous ait fait souffrir encore plus. Cependant me permettrez-vous, Mademoiselle, d'ajouter au même sujet quelques circonstances dont il n'a pû vous instruire? A présent que vous êtes informée d'une si grande partie de mon Histoire, je souhaiterois que plus que toute autre Femme du monde, vous n'ignorassiez rien de tout ce que j'en sais moi-même.

Il s'est arrêté. Je tremblois. Monsieur... Monsieur. . J'avoüe que l'histoire est extrêmement touchante. Que cette malheureuse Personne est à plaindre ! Vous me ferez honneur, si vous m'apprenez quelque chose de sa situation.

Le Docteur vous a dit, Mademoiselle, que l'Evêque de Nocera, second Frere de Clémentine, m'a écrit depuis peu, & qu'il me presse de faire encore une fois le voïage de Boulogne. J'ai sa Lettre. Vous entendez l'Italien, Mademoiselle. Permettez-vous que je... ou souhaitez-vous de prendre cette peine vous-même ? Il m'a présenté la Lettre. Voici, ma chere, ce qu'elle contient.

» L'Evêque l'informe du triste état de » sa Famille. La santé du Pere & de la » Mere décline sensiblement. Celle du » Seigneur Jeronimo est pire qu'elle n'é» toit au départ de Sir Charles. Sa Sœur » ne se porte pas mieux, & souhaite tou» jours ardemment de voir son Precep» teur. Elle est actuellement à Nocera ; » mais on se propose de la mener bientôt » à Naples. L'Evêque presse en effet Sir » Charles de leur faire encore une visite ; » en avoüant néanmoins que toute la » Famille ne le souhaite pas également : » mais lui, le Directeur & la Marquise,

» s'accordent à vouloir qu'on ait cette
» indulgence pour les vœux continuels
» de la Sœur. Il offre d'aller au devant
» de Sir Charles, dans le lieu dont il lui
» laisse le choix, & de le conduire lui-
» même à Boulogne, où il l'assure que
» le plaisir de le voir ne manquera point
» de réunir tout le monde en faveur de
» l'entrevüe. Si ce remede, auquel il re-
» grette de s'être opposé si longtems,
» n'a pas le succès qu'il en espere, il con-
» seillera, dit-il, de renfermer sa Sœur
» dans un Couvent, ou de la confier
» aux soins de quelques honnêtes gens
» qui la traiteront avec douceur, mais
» comme on traite ceux qui ont le mal-
» heur de tomber dans le même état.

Sir Charles m'a fait lire ensuite une Lettre du Seigneur Jeronimo, qui lui fait la peinture de sa propre situation.
» La vie, n'est plus pour lui qu'un far-
» deau. Il en souhaite la fin. Ses Chirur-
» giens lui paroissent manquer d'habile-
» té. Il se plaint particulierement de sa
» blessure à la hanche, qui a trompé jus-
» qu'ici toutes leurs lumieres. Ce qu'il
» demanderoit au Ciel, dit-il, ce seroit
» d'être proche du Chevalier Grandis-
» son, parceque le plus grand bonheur
» qu'il ait à desirer est de rendre le der-

» nier soupir entre les bras de son cher » Ami. Mais, dans cette triste Lettre, il ne dit pas un mot de sa Sœur. Sir Charles suppose, pour expliquer ce silence, que Clémentine n'étant point à Boulogne, on cache son déplorable état au Seigneur Jeronimo, dans la crainte d'irriter ses douleurs.

Il m'a lu aussi quelque partie d'une Lettre de Mme Bemont, adressée en Anglois, dont plusieurs articles ne sont pas moins affligeans. Elle s'excuse de ne lui avoir pas donné plutôt des nouvelles de Clémentine, sur une longue indisposition, qui ne lui a pas permis de se procurer les éclaircissemens qu'elle desiroit. Elle plaint cette chere personne de n'avoir tiré aucun avantage de ses courses; & la faute paroit tomber sur ses compagnons de voïages, qui l'entretenoient chaque jour, de l'espérance de rencontrer le Chevalier Grandisson. Ils l'avoient mise, pour la seconde fois, dans un Couvent, à sa propre sollicitation; & le calme, qui avoit succedé pendant quelques jours, commençoit à faire tout attendre de l'avenir: mais ce changement n'aïant pas duré plus longtems que la nouveauté, une des Religieuses avoit rendu le mal pire que jamais, en lui

proposant, pour l'éprouver, de descendre avec elle au Parloir, où elle lui avoit promis de lui procurer quelques momens d'entretien avec un certain Gentilhomme Anglois. Son impatience étoit devenue d'autant plus vive, en se voïant trompée, qu'elle avoit emploïé deux heures entieres à se préparer pour cette entrevue. Pendant plus de huit jours, elle ne s'étoit occupée que du dessein de passer en Angleterre. Après des efforts inutiles, de la part de celles qui vivoient dans le même lieu, sa Mere seule avoit eu le pouvoir de lui ôter cette idée, en la priant d'y renoncer pour l'amour d'elle. Une si prompte soumission avoit encouragé la Marquise à la reprendre sous sa conduite. Mais les accès redevenant fort vifs, & la santé d'une Mere indulgente en étant visiblement alterée, un des plus graves Medecins avoit prononcé qu'il ne falloit rien espérer que de la rigueur. Mme de Sforce & le Général s'étoient déclarés pour le même avis. On avoit pris la résolution de la conduire à Milan. Cependant elle avoit reclamé avec tant d'instances, en demandant la liberté d'aller passer quelque tems à Florence, auprès de Mme Bemont, que sa Mere

avoit encore obtenu grace pour elle. Le Marquis s'étoit chargé lui-même de la conduire à Florence, & n'avoit pas eu de peine à faire entrer Mme Bemont dans ses vûes.

Pendant près d'un mois, Clémentine avoit paru assez tranquille; sur tout, lorsqu'elle s'entretenoit de l'Angleterre, du Chevalier Grandisson, & de ses Sœurs, avec lesquelles elle souhaitoit beaucoup de faire quelque liaison. Ensuite, le Général l'étant venu voir, avec Mme de Sforce, ils parurent tous deux fort offensés de la voir retomber incessamment sur les mêmes sujets. Ils se plaignirent de l'indulgence avec laquelle on l'avoit souffert; & ne dissimulant point qu'ils y soupçonnoient quelque autre vue, ils pousserent leur ressentiment si loin, que le jour même ils l'obligerent de partir avec eux, au regret extrême de Mme Bemont & des Dames de Florence, qui la nommoient leur innocente visionaire, & qui avoient conçu beaucoup de tendresse pour elle. Mme Bemont assure que la douceur avec laquelle on la traitoit, dans une societé de Femmes sages & aimables, auroit pû servir par degrés à la rétablir.

Elle fait ensuite le récit des rigou-

noncer son nom. Que ne doit-elle pas avoir souffert, reprit le Directeur, pour devenir capable de cette soumission ! Soiez sans inquiétude là-dessus, lui répliqua-t'on avec la même dureté ; tout ce qu'on fait est pour son avantage.

La tremblante Clémentine le reconnut sans peine, & le supplia, les mains jointes, de la faire mettre dans un Couvent, pour y prendre le voile, pour s'y consacrer éternellement à Dieu. Il paroît que c'étoit une résolution qu'on s'efforçoit de lui inspirer. Madame de Sforce ne dissimuloit point qu'elle regardoit ce parti, comme le seul dont on pût attendre le rétablissement de sa Niéce. Elle ajoûta, que sans vouloir imposer de loi à personne, elle étoit persuadée que sa Famille offençoit le Ciel en s'opposant aux désirs d'une jeune personne qui vouloit se donner à Dieu, & que sa maladie en étoit peut-être une punition.

Dans sa Lettre à Madame Bemont, le Directeur attribuë cette conduite de Madame de Sforce à des motifs interessés ; & celle de la Signora Daurana aux mouvemens d'une ancienne jalousie pour les qualités supérieures de sa Cousine. Il apporte un exemple fort révoltant de leur cruauté ; & tout pour son avantage...

chere

chere Lucie ! Que mon cœur se souleve contre ces deux Femmes ! Laura, sa nouvelle Servante, sous prétexte de se confesser au Directeur, lui fit cet aveu les larmes aux yeux. La chose étoit arrivée le jour précedent :

» Lorsqu'on vouloit exercer quelque » rigueur sur l'infortunée Clémentine, » cette Fille recevoit ordre de sortir » de l'Appartement. Il étoit échappé à » sa Maîtresse, quelques mots, dont on » vouloit la punir. Madame de Sforce, » qui ne poussoit pas la barbarie si loin » que sa Fille, n'étoit pas au logis. » Laura eût la curiosité de prêter l'o- » reille. Elle entendit de la bouche de » Daurana, des menaces fort vives, » avec d'autres marques d'emporte- » ment ; & de celle de Clémentine, qui » ne put résister, sans doute, aux inju- » res de sa Cousine : que vous ai-je fait, » Daurana, pour me traiter si mal ? Vous » n'avez plus d'amitié pour moi. Vous » voiez ma situation : pourquoi m'in- » sulter si cruellement ? Si la main » du Ciel s'est appesantie sur moi, ne » me devez-vous pas un peu de pitié ? » Cette cruelle Cousine lui répondit, que » tout ce qu'on faisoit étoit pour son » avantage, & que ses plaintes mêmes,

» qui n'avoient pas toûjours été si sen-
» sées, en étoient une bonne preuve
» Hélas! reprit-elle, je vous ai cru de
» la tendresse pour moi. Je n'ai plus de
» Mere, & vous en avez une. La mienne
» étoit la meilleure de toutes les Meres
» mais elle m'abandonne! ou plutôt
» n'est-ce pas moi, qui ai le malheur
» de m'être separée d'elle? Je ne sai
» lequel des deux!

» Daurana, irritée apparemment de
» ces tendres plaintes, la menaça du
» corset de force; punition qui causoit
» toûjours beaucoup d'épouvante à la
» malheureuse Clémentine. Laura lui en
» tendit faire des instances fort humbles
» mais Daurana sortant d'un air empor-
» té, cette fille fut obligée de se reti-
» rer. Dans l'intervalle, Clémentine,
» appréhendant le retour de son Enne-
» mie, avec le corset dont elle étoit
» menacée, se hâta de descendre, & se
» cacha sous l'escalier, où elle fut bien-
» tôt découverte par ses habits, qu'elle
» n'avoit pas eu soin de tirer après
» elle. »

O chere Lucie! qu'il m'auroit été difficile de retenir ici mes larmes! Sir Charles, les voïant couler en abondance, a jugé facilement à quel endroit de

la Lettre j'étois arrivée. Concevez, Mademoiselle, m'a-t'il dit d'une voix altérée, quelles auroient été mes réflexions, si ma conscience m'avoit reproché d'être volontairement la cause de tant de maux !

Après m'être un peu remise, j'ai continué ma lecture. » La cruelle Daurana » eut la barbarie de tirer sa triste & » malheureuse Cousine par les bords de » sa robbe, en joignant, à cette vio- » lence, toutes sortes de nouvelles me- » naces. Clémentine ne résista point. A » genoux, comme elle étoit dans sa si- » tuation, les mains croisées sur sa poi- » trine, elle demanda grace, non par » ses discours, mais par ses yeux, quoi- » qu'il n'en sortit point une larme. Elle » ne put l'obtenir. On la fit reconduire » à sa chambre, où elle subit la puni- » tion dont on l'avoit menacée.

» Le Directeur fut extrêmement tou- » ché du récit de Laura. Il ne l'avoit » pas été moins de ses propres obser- » vations. Cependant, lorsqu'il fut re- » tourné à Boulogne, il crut devoir » ménager la Marquise, en lui cachant » le traitement qu'on faisoit à sa Fille. » Après lui avoir dit seulement, qu'il » ne pouvoit l'approuver, il lui con-

„ ſeilla de ne pas s'oppoſer au r
„ de Clémentine, ſi l'on pouvoit ȷ
„ conſentir l'Evêque & le Gé
„ Mais il s'ouvrit avec moins de r
„ au Prélat, qui écrivit auſſitôt
„ Frere, pour le preſſer de ſe jo
„ hautement à lui & de finir l'eſcl
„ de leur Sœur. Ils convinrent
„ rencontrer à Milan dans cette
„ Clémentine fut délivrée : mais l
„ contentement de Mme de Sfor
„ de ſa Fille cauſe un nouveau tr
„ dans la Famille. Elles prétenden
„ leur conduite avoit commencé
„ duire d'excellens effets : c'eſt-à-
„ qu'elles veulent faire paſſer une
„ miſſion forcée & les fruits de l
„ reur, pour un commencemen
„ guériſon. „

La Marquiſe étant fort éloign
joüir d'une bonne ſanté, on a co
ſa Fille à Naples, avec Camille,
lui a rendue pour la ſervir. Mm
mont ſuppoſe qu'elles y ſont act
ment. Malheureuſe Clémentine !
ſort, d'être ainſi trainée de Ville e
le ! Mais qui pourroit penſer à ſa
ſine Daurana, ſans une extrême inc
tion ?

L'Evêque, ajoute Mme Bemont,

haiteroit beaucoup de pouvoir engager le Général ſon Frere à ſe joindre à lui, pour inviter Sir Charles à repaſſer en Italie ; comme un dernier expédient qu'il juge à propos de tenter, avant que de renfermer leur Sœur dans un Couvent ou de l'abandonner à des mains étrangeres. Mais le Général refuſe d'entrer dans ſes vues. Il demande de quelle utilité ſera cette viſite, lorſque tout l'effet qu'elle peut produire, en rétabliſſant l'eſprit de Clémentine, ſera de lui donner plus d'ardeur que jamais pour le dénouëment qu'on veut éviter? Jamais il ne conſentira, dit-il, que ſa Sœur devienne la Femme d'un Anglois Proteſtant. L'Evêque a déclaré qu'il n'étoit pas moins éloigné d'y conſentir ; mais il ſouhaite que la conſidération de ce point ſoit remiſe à d'autres tems, dans la confiance que leur Sœur, après ſa guériſon, trouvera dans ſes principes la force de répondre à tous leurs deſirs. On pourroit faire l'eſſai de cet expédient, dit le Général : mais le Chevalier lui paroit un homme artificieux, qui doit avoir emploïé, pour ſéduire Clémentine, des moïens dont perſonne ne s'eſt apperçu, & plus efficace, néanmoins qu'une déclaration ouverte. N'a-

t'il pas eu l'art de faire tomber, dans ses pieges, Olivia & toutes les Femmes qui l'ont connu ? Enfin le Général avoüe qu'il n'aime point Mr Grandisson ; que s'il l'a traité civilement, c'est par des égards passagers de politesse, qu'il a cru devoir à son intrépidité ; qu'il juge des causes par les effets ; que ce qu'il y a de certain pour lui, c'est la perte d'une Sœur que son mérite rendoit digne d'une Couronne ; & que s'il rencontre encore une fois le Chevalier, dans quelque lieu que ce soit, il ne répond pas des suites.

Cependant le Directeur & la Marquise étant entrés, comme l'écrit l'Evêque, dans la résolution de tenter ce dernier expédient, & se croïant surs que le Marquis, ni le Seigneur Jéronimo, ne le condamneroient point ; l'invitation est partie, dans les termes que j'ai rapportés.

Tel est, ma chere, l'état de cette malheureuse avanture, autant du moins que je puis m'en rappeller les circonstances. Mais vous savez combien le cœur aide à la mémoire ; il ne lui échappe rien. Ce qui me restoit à savoir, c'étoit la réponse de Sir Charles. Ma situation, Lucie, n'étoit-elle pas assez délicate ? S'il m'eût consultée avant que d'avoir pris ses résolutions, le conseil, que je lui

aurois donné de tout mon cœur, auroit été de voler au secours de l'infortunée Clémentine: mais il me semble que cette incertitude n'auroit pas été digne d'elle, & le compliment, qu'il m'auroit fait, n'auroit pas été plus convenable au caractére d'un homme si généreux. Cependant ma considération pour son propre interêt se faisoit sentir dans toute sa force : ma considération, Lucie! ce terme ne vous paroît-il pas affecté? Ce que la générosité, ou plutôt la justice, demandoit de lui pour Clémentine, & cette considération, si souvent avoüée, mettoit une espéce de division dans mon cœur. J'avois besoin de quelques momens pour y réfléchir. Je sentois l'importance de pouvoir méditer sur ma conduite, pour me garantir de toute apparence d'empressement & d'affectation. Heureusement, Mme Reves étant rentrée pour prendre quelque chose qu'elle avoit oubliée, j'ai saisi l'occasion; & pendant que Sir Charles lui adressoit quelques politesses, je suis sortie, en leur disant à tous deux, que je ne les quittois que pour un instant.

Je suis montée à mon appartement. J'ai traversé trois ou quatre fois l'antichambre. Henriette Byron, me suis-je dit à moi-même, point de bassesse. N'as-

tu pas devant toi l'exemple d'un
mentine ? Le combat de ſa Reli
de ſon amour a renverſé ſa raiſ
ne peux être menacée de cette ép
mais ne ſaurois-tu montrer que ſi
tois , tu ſerois capable d'autant
bleſſe ? Le Chevalier Grandiſ
juſte : il doit la préference à l'exc
Clémentine. Droits précedents ,
paſſion pour ſes ſouffrances , m
ſupérieur ! N'eſt-ce pas le méri
tu aimes dans lui ? Pourquoi n
merois-tu pas auſſi dans une perſo
ton ſexe , lorſque tu l'y vois pr
même dégré ? Il t'en coutera ſans
mais deſcens , & fais un effort po
lever au deſſus de toi-même.

Je ſuis deſcenduë , aſſez conte
m'être trouvée capable de cette
tion. Ma Couſine eſt ſortie , lorſ
m'a vue rentrer. Sir Charles eſt
au devant de moi juſqu'à la por
me flatte qu'il a vu , dans ma
nance , de la dignité ſans orgueil

J'ai parlé la premiere , tandis
me ſentois l'ame élevée , & poi
ſoutenir dans cette diſpoſition.
cœur ſaigne , lui ai-je dit , des ma
de votre Clémentine. (Oui , I
j'ai dit de votre Clémentine.)

vous ai quitté, pendant quelques momens, que pour me livrer à l'admiration qu'elle m'inſpire. Que je plains ſa ſituation ! Mais il n'y a rien de difficile & de grand, dont Sir Grandiſſon ne ſoit capable. Vous m'avez honorée, Monſieur, du titre de Sœur : dans toute la tendreſſe de ce nom, je ne puis vous déguiſer mes craintes du côté du Général; & je ſens, preſqu'autant que vous, les nouvelles peines que le ſpectacle préſent des maux d'autrui doit vous cauſer. Cependant je ſuis ſure que vous n'avez pas heſité un moment à prendre la réſolution de quitter tous vos Amis d'Angleterre, pour repaſſer en Italie, & pour aller tenter du moins ce qu'on peut encore eſpérer.

S'il m'avoit loüée beaucoup de ce langage, il auroit paru dans les circonſtances où nous étions tous deux, qu'il regardoit mon déſintéreſſement comme un effet extraordinaire de grandeur d'ame, & par conſéquent qu'il me ſuppoſoit, ſur lui, des vües auxquelles il admiroit que je fuſſe capable de renoncer. De toutes les ames humaines, la ſienne eſt la plus délicate. Il m'a priée de m'aſſeoir ; & ſe plaçant près de moi, ſans quitter ma main, qu'il avoit priſe

pour me conduire à mon fauteuil; depuis que je connois Miss Byron, m'a-t'il dit, je l'ai considerée comme l'honneur de son sexe. Mon coeur demande une alliance avec le sien, & se flatte de l'obtenir; quoique dans une situation si délicate, j'ose à peine me fier à moi-même. Dès le premier moment, j'ai donné le nom de Sœur à Miss Byron; mais elle est plus, pour moi, que la plus chere Sœur. J'ai l'idée d'une amitié plus tendre, à laquelle j'aspire avec elle, malgré tous les accidens qui peuvent s'opposer de part & d'autre à des desirs plus étendus: & c'est un bien que j'ose espérer qu'elle ne me refusera point, aussi longtems qu'il pourra s'accorder avec ses autres attachemens.

Il s'est arrêté. J'ai fait un effort pour lui répondre; mais l'expression m'a manqué. Je me suis senti le visage aussi ardent, que le feu devant lequel nous étions assis.

Il a repris: J'ai toujours le coeur sur les levres. Il souffre, lorsque je ne puis exprimer tout ce qu'il me dicte. Les complimens sont un langage, pour lequel j'ai peu de gout. Mais ne me croïant point indigne de votre amitié, je veux supposer qu'elle m'est accordée, & je

reviens à mes affaires, avec toute l'ouverture que ce tendre sentiment demande.

Monsieur, vous me faites honneur. C'est tout ce que j'ai pu dire.

J'ai reçu, a-t'il continué, une Lettre de la fidelle Camille : non que j'entretienne la moindre correspondance avec elle ; mais le traitement qu'elle voit faire à sa jeune Maîtresse, & quelques mots échappés à l'Evêque, qui exprimoient apparemment l'extrême envie qu'il a de me revoir à Boulogne, ont porté cette Fille à m'écrire, pour me conjurer d'entreprendre le voïage. Cependant sans quelque Lettre d'une personne de la Famille, & sans quelque marque du consentement des autres, sur quel fondement pourrois-je espérer d'être bien reçu, après avoir essüié autant de refus que j'ai demandé de fois à me présenter ; surtout lorsque Mme Bemont, loin de me donner aucun encouragement, me rend un assez mauvais témoignage des dispositions de la Famille ?

Elle pense toûjours, comme vous avez pû le remarquer à la fin de sa Lettre, que je dois suspendre mon départ, jusqu'à ce que le Général & le Marquis joignent leur demande à celle de la Mar-

quise, de l'Evêque & du Directeur. Ma
je n'ai pas plutôt lû la Lettre du Préla
que je me suis engagé, par une répon
fort empressée, à satisfaire tous leu
désirs. Je n'y ai mis qu'une restriction
c'est qu'on ne m'engagera point à pass
au-delà de Boulogne, où j'aurai la s
tisfaction de voir mon cher Jeronim
& sa Sœur.

Mon cœur n'étoit pas sans émotion
chere Lucie; mais j'en suis fachée po
mon cœur, & ma raison n'en a p
moins été pour Sir Charles.

Vous vous étonnez, Mademoiselle
a-t'il repris, de ne voir aucuns prép
ratifs pour mon départ. Tout est pré
Je n'attens que la compagnie d'un ho
nête homme, qui arrange ses affaires
pour se disposer à partir avec moi. C'e
un habile Chirurgien, dont la réputa
tion est bien établie, par un long exe
cice de son art dans les dernieres gue
res. Mon Ami ne se louë pas des sien
Si Mr Lowther peut servir à sa guérison
quelle satisfaction pour moi! & si mo
voïage est de quelque utilité pour l'a
mable Clémentine... Mais commen
puis-je me flatter d'une si douce espé
rance? Cependant je suis persuadé qu
dans sa situation, avec un caractere t

que le ſien, & ſi peu accoûtumée aux violences qu'elle a ſouffertes, le ſeul moïen de la rétablir eſt d'aller au devant de tout ce qu'elle peut déſirer: Quelle neceſſité de contredire une jeune perſonne, qui dans les plus grands accès de ſon mal, n'a jamais fait éclater un déſir, une penſée contraire à ſon devoir, ni à l'honneur de ſon nom, ni, ſi vous me permettez de le dire, Mademoiſelle, à la fierté de ſon ſexe?

Je me trouve obligé, a-t'il ajoûté, de m'arrêter à Paris, pour les affaires de feu Mr Danby. Deux jours d'aplication me mettront en état de les terminer à mon retour. Pendant le ſéjour que je dois faire en Italie, peut-être amenerai-je l'occaſion de finir deux ou trois comptes, qui regardent ma Pupille, & qui ſont demeurés ſuſpendus. Aujourd'hui, j'aurai à diner Madame Oldham & ſes Fils. Dans l'après-midi, j'attens Madame Ohara, avec ſon Mari, & le Capitaine Salmonet. Demain, Mademoiſelle, je compte ſur l'honneur de vous avoir à diner, avec Mr & Mme Reves, & je vous prie de les engager chez moi pour le reſte du jour. Il ne faut pas me refuſer cette grace, parce que j'ai beſoin de toute votre influen-

ce ſur ma Sœur Charlotte, pour lui faire marquer l'heureux jour à Mylord G... Un de mes plus vifs deſirs eſt de les voir unis avant mon départ: & mon retour étant incertain (ah Lucie! que mon émotion a redoublé!) j'ai nommé Jeudi prochain pour le triple mariage des jeunes Danbys. Si je vois le bonheur de Mylord G... & celui de Charlotte bien établi avant notre ſéparation, c'eſt la plus ſenſible conſolation que je puiſſe emporter. Je ſouhaite beaucoup auſſi de voir arriver mon cher Belcher, & de le laiſſer en poſſeſſion de la tendreſſe de ſon Pere. Le Docteur Barlet, & lui, trouveront leur bonheur l'un dans l'autre. J'entretiendrai un commerce de Lettres avec le Docteur. Il vous admire, Mademoiſelle. Il vous communiquera tout ce qu'il jugera digne de votre connoiſſance, dans la conduite d'un homme qui ſe croira toujours honoré des moindres marques de votre attention.

Ah Lucie! Il eſt échappé ici un ſoupir à Sir Charles. J'ai crû remarquer plus de chaleur dans ſes yeux, que dans ſon langage. Que vous dirai-je, ma chere? Je ne vous promets rien de mon cœur, s'il m'accorde plus de tendreſſe

qu'on n'en met dans l'amitié, ... 's'il me laisse penser qu'il desire... Mais que peut-il desirer ? Il doit être à Clémentine; il lui appartient: & s'il m'accorde le second rang dans son affection, je m'efforcerai d'en faire mon bonheur. Quoi, Lucie ? s'il me fait cette réponse, serai-je capable de m'offencer contre un homme, qui ne peut être tout ce que je souhaiterois qu'il fût pour moi ? Non. Il n'en sera pas moins glorieux à mes yeux. J'admirerai la bonté de son cœur & la grandeur de son ame. Je lui croirai des droits à ma plus vive reconnoissance, pour la protection que j'ai reçue de lui contre la violence d'un Ravisseur, & pour les services qu'il n'a pas cessé de me rendre. N'est-ce pas sur l'amitié que mon amour est fondé ? & Sir Charles ne m'offre-t'il pas la plus tendre & la plus parfaite amitié ?

Cependant j'ai surpris une larme, prête à s'échapper. Je me suis senti le cœur en désordre, Lucie; & je n'ai pû me défendre d'une petite ruse de femme. Lorsque je me suis apperçüe que je pressois inutilement mes paupieres, pour disperser la goutte qui vouloit sortir, & que je l'ai sentie couler sur ma joüe, je me suis hâtée de l'essüier: pauvre

Emilie! ai-je dit fort tendrement. Qu'elle va souffrir de votre absence! Emilie aime beaucoup son Tuteur.

J'aime aussi ma Pupille. J'avois pensé, Mademoiselle, à vous demander votre protection pour Emilie. Mais, comme j'ai deux Sœurs, je compte qu'elle sera heureuse sous leurs aîles, & sous la garde de Mylord L..; d'autant plus que je me promets de vaincre sa malheureuse Mere, en lui faisant un frein de son propre interêt & de celui de son Mari, pour l'empêcher du moins de nuire à sa Fille.

J'étois bien aise, ma chere, d'éloigner mes pensées de moi-même, & de faire tourner aussi son attention sur tout autre sujet que moi. Nous sommes tous persuadés, lui ai-je dit, que Mr Belcher est le Mari que vous destinez..

Un Mari pour Emilie! a-t'il interrompu. Comptez, Mademoiselle, que ce ne sera point à ma sollicitation. La moitié de mon bien est au service de mon Ami; mais je ne chercherai jamais à guider le choix de ma Pupille. Emilie se donnera, dans quelque tems, le Mari qu'elle croira propre à la rendre heureuse, & Belcher prendra une Femme qu'il puisse aimer; mais Emilie

si je puis l'empêcher, ne sera jamais la victime d'un arrangement de convenance. Je connois Belcher pour un homme fort délicat ; je ne le serai pas moins pour ma Pupille : & je m'y crois d'autant plus obligé, qu'elle ne manque pas elle-même de délicatesse. La persuasion est cruelle, soit qu'elle vienne d'un Pere ou d'un Tuteur, lorsqu'elle propose un Mari que le cœur rejette.

Quel homme ! ai-je pensé. Ne lui trouverai-je donc aucun foible ?

Attendez-vous bientôt votre Ami, Monsieur ?

De jour en jour, Mademoiselle.

Et devant partir sitôt, Monsieur, comment esperez-vous de finir tant d'affaires avant votre départ ?

Je n'appréhende, Mademoiselle, que les caprices de Charlotte. Lui auriez-vous remarqué quelque éloignement pour l'alliance de Mylord G...

Non, Monsieur.

Tout dépendra donc de vos instances, & de celles de Mylord & Mylady L...

Il m'a fait des excuses, d'avoir occupé si longtems mon attention ; & Mr Reves étant rentré avec sa femme, il a pris congé de nous d'un air composé. Mes esprits s'étoient soutenus de toute leur

force. J'ai demandé, à ma Cousine, la
mission de me retirer quelques mo
Il me sembloit que son départ avo
si grave ! Je suis monté dans mon
net. Là, vous l'avoüerai-je Lucie?
quelques soupirs involontaires, u
luge de larmes m'a soulagée. J'ai de
dé, à genoux, la paix pour l'ame
blée de l'excellente Clémentine,
résignation pour la mienne, & d'he
jours pour Sir Charles. Ensuite, m
essuïé les yeux devant mon mir
suis retournée vers M^r^ & Mme R
qui n'ont pû voir la rougeur de mes
sans m'en demander la cause, av
marques d'une profonde inquiétu
leur ai dit; l'orage est passé, mes
Parens. Je ne saurois le blâmer. Il
ble, il est juste. Ne m'en demand
davantage à présent. Vous lirez m
tre, qui contiendra tous les détail
Je suis remontée pour écrire, &
quitté la plume que pendant le te
dîner. Enfin, lasse, agîtée, méco
de moi-même, sans savoir pourquo
porté ma Lettre à M^r^ & Mme
Tenez, leur ai-je dit; lisez si v
pouvez, & faites-la partir prompt
pour ma chere Lucie. Cependan
une seconde réflexion, je veux la

ussi, ai-je ajoûté, aux deux cheres ; & à Mylord L... Ils seroient fâ- de ne pas savoir tout ce qui s'est dans une conversation, dont toutes rconstances demandoient une déli- è, que je crains de n'avoir pas si observée que lui.

rai leur pitié, j'en suis sûre : mais n demande point, pour moi, à ceux l'en auront pas pour la noble & nante Clémentine.

N.) Dans une Lettre, du même au soir, Miss Byron fait le récit visite qu'elle a reçûë de Miss lotte, & de tout ce qu'elle vient prendre du diner, & de la confé- e de Sir Charles, avec Mme Oldham Fils. Il n'a pas manqué d'encoura- a Mere & les Enfans, avec autant onté que de noblesse. Il a pourvû à éducation. Il leur a promis que ses , pour leur fortune, répondroient à conduite ; & pour leur donner un f présent d'émulation, il a recom- dé au Docteur Barlet de veiller sur progrès. La Lettre suivante, qui est ndemain, offre une autre scêne.



LETTRE LX.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY.

Londres, Mercredi 5 Avril.

CE matin, dès ſix heures, j'ai reçu la viſite de Miſs Jervins ; fort impatiente, m'a-t'elle dit, de me communiquer de charmantes nouvelles. Elle m'a trouvée la plume à la main, dans mon Cabinet. De toute la nuit, je n'avois pu fermer les yeux.

J'ai vû ma Mere, a commencé cette chere Fille, & je me crois dans ſes bonnes graces. Pourquoi ne croirois-je pas, Mademoiſelle, que j'y ai toujours été ?

Chere Miſs ! lui ai-je répondu, en la ſerrant contre mon ſein, vous êtes une excellente Fille ! Apprenez-moi ce qui s'eſt paſſé.

Il faut, Lucie, que je vous répréſente auſſi naturellement qu'il me ſera poſſible, tous les mouvemens & les termes de l'aimable Créature, dans cette intéreſſante occaſion.

Aſſeïez-vous, mon Amour, lui ai-je dit.

Quoi ? Mademoiſelle ; lorſque j'ai à

parler d'une Mere réconciliée ? & devant ma chere Miſs Byron ? Non, en verité.

Pendant ſon récit, elle tenoit ſouvent une main ouverte, tandis que du premier doigt de l'autre elle peſoit deſſus, avec une action fort vive ; & quelquefois elle les étendoit toutes deux, comme transportée de plaiſir & d'admiration. Voici ſon exorde.

Il faut ſavoir, ma chere Miſs Byron, qu'il étoit hier environ ſix heures du ſoir, lorſque ma Mere, ſon Mari, & le Capitaine Salmonet arriverent chez mon Tuteur. Je n'avois reçu avis de leur viſite, que deux heures auparavant ; & lorſqu'aïant entendu le Caroſſe, j'eus ouvert la fenêtre pour les voir deſcendre, je me crus prête à m'évanouir. J'aurois donné la moitié de ce que je poſſede, pour être à cent milles de Londres. Le Docteur Barlet ſe préſenta pour les recevoir. Mon Tuteur ſe trouvoit engagé dans une réponſe à Mylord W... qui étoit attendüe par un Courrier. Il ne fut pas un quart-d'heure à paroître ; & lorſqu'il s'approcha d'eux, il leur fit des excuſes, avec ſa politeſſe ordinaire. Le Docteur aſſure que jamais on n'a rien vu de plus reſpectueux, que Mr Ohara

& le Capitaine. Ils vouloient entrer
apologie, sur la conduite qu'ils avoie
tenue dans leur derniere visite ; m
mon Tuteur ne l'a pas permis : & c
puis le premier instant, dit le Docteu
ma Mere s'est observée avec une pa
faite décence.

Aussitôt qu'elle eut demandé à
voir, mon Tuteur eut la condesce
dance de monter lui-même à ma cha
bre. Il me prit par la main : que
bonté, Mademoiselle ! En me cond
sant sur l'escalier, il me dit d'un
charmant : ma chere, pourquoi tre
bler ? Ne suis-je point avec vous ? Vo
Mere paroit fort tranquille. Vous
demanderez sa bénédiction. Je v
épargnerai toutes sortes de peines. J'
rai soin de vous faire entendre que
conduite vous aurez à tenir dans
occasions.

A peine avoit-il cessé de parle
qu'arrivant à la porte, je me trou
tout d'un coup dans la chambre a
lui. Je me jettai à genoux devant
Mere, comme je fais à présent dev
vous : mais je n'eus pas la force de p
ler. Je fis comme à présent (& l'ain
ble Fille s'est mise à baiser mes mai
en tenant la tête panchée dessus.)

Mere me releva (il faut que vous me releviez aussi, Mademoiselle. Oui, précisément de cette maniere.) Elle me donna deux baisers. Elle pleura sur mon cou. Elle prononça plusieurs noms tendres. Enfin, pour m'encourager sans doute, elle m'assura qu'elle m'aimoit, & que sa vie ne lui étoit pas plus chere. En effet, je pris un peu de courage.

Alors, mon Tuteur, avec la noblesse d'un Prince, me prit la main & la présenta d'abord à Mr Ohara ; ensuite au Capitaine. Ils la baiserent tous deux, & je ne puis vous repeter tout ce qu'ils eurent la bonté de dire à mon avantage. Monsieur, dit mon Tuteur au Major, en me présentant à lui ; vous excuserez l'embarras d'une jeune personne. Elle fait des vœux pour le bonheur de votre mariage ; & je vous répons qu'elle desire beaucoup de vous rendre service, en faveur de Madame sa Mere. Le Major jura, sur son ame, que j'étois un Ange. Le Capitaine Salmonet dit que sur sa damnation, il n'avoit rien vu de plus charmant que moi.

Ma Mere pleura beaucoup. O Monsieur! s'écria-t'elle vers mon Tuteur; & se laissant tomber sur un fauteüil, elle ne put ajoûter un seul mot. Je courus à

elle. Je passai mes deux bras autour
Ses pleurs ne firent qu'augmenter.
essuiai de son mouchoir. Je lui dit c
me perçoit le cœur, & je la conju
m'épargner le tourment de la voir
rer. Elle ne me répondit qu'en p
ses bras sous les miens, en me bais
front, & aux deux joües. Hélas! pe
en moi-même, je commence à tr
de la tendresse dans ma Mere.

Mon Tuteur vint à nous ; & lu
nant fort civilement la main, il la
duisit près du feu. Il me fit place
tr'elle & la table à Thé, tandis qu'
le Major & le Capitaine de s'asseoi
de lui. Il me dit alors : Emilie, ma c
vous aurez la bonté de nous faire le
Ma Sœur, en se tournant vers ma M
n'est point au logis, Madame, &
Jervins va tenir sa place. Oui, Mon
de tout mon cœur, lui répondis-
j'étois aussi legere qu'un Oiseau.

Mais, avant que les Domestiques
sent ; permettez, Madame, dit-il
Mere, que je vous explique ce qu
Jervins m'a proposé. Ils prêtèrent
trois un profond silence. Elle soul
Monsieur, en s'adressant au Major
vous acceptiez d'elle, pour votre
mutuel, une augmentation annue

cent livres ſterling, qui vous ſeront païées par quartier pendant la vie de Madame Ohara, dans la confiance que vous contribuerez de tout votre pouvoir à ſon bonheur.

Ma Mere fit une profonde inclination. Son viſage ſe colora, de reconnoiſſance. Je remarquai qu'elle paroiſſoit ſatisfaite.

Et vous, Madame, continua-t'il, en ſe tournant vers elle, Miſs Jervins vous prie de recevoir, comme de Mr Ohara, une même ſomme, pour vos menus plaiſirs, qui vous ſera païée auſſi par quartier, à vous ou à lui; mais dont vous aurez ſeule la diſpoſition, Madame, & ſans aucune dépendance de vous, Monſieur Ohara.

Juſte Ciel! Monſieur, s'écria le Major; que je ſuis confus de ce qui s'eſt paſſé ici la derniere fois! Il eſt impoſſible de réſiſter à tant de bonté. Il ſe leva, pour s'avancer vers la fenêtre. Le Capitaine répeta, juſte Ciel! avec d'autres exclamations que je ne puis me rappeller; car j'étois à pleurer comme un Enfant. Quoi, Monſieur? dit ma Mere; cent livres ſterling par an? N'eſt-ce pas ce que vous entendez? Oui Madame. Et cent livres païées avec cette nobleſſe, comme ſi ce n'étoit pas à ma Fille, mais

à mon Mari, que j'en eusse l'obligation ! Bonté du Ciel ! Que vous m'embarrassez Monsieur ! Quelle honte, quels remors vous faites naître dans mon cœur ! Et les larmes de ma Mere couloient aussi vite que les miennes.

O Mademoiselle ! m'a dit ici cette chere Fille, en s'interrompant elle-même pour m'embrasser, que votre tendre cœur paroit ému ! Qu'auroit-ce été, si vous aviez été présente !

Le Docteur Barlet, a-t'elle repris, vint nous joindre à l'heure du Thé. Mon Tuteur ne voulut point que les Domestiques, qui se présenterent d'eux-mêmes, s'approchassent pour servir. On n'entendit, pendant le Thé, que des applaudissemens & des bénédictions. On ne vit que des regards & des mouvemens d'admiration & de reconnoissance. Quelle joie dans tous les cœurs ! Vous vous l'imaginez bien, Mademoiselle. N'est-il pas charmant de faire le bonheur d'autrui ? Ah ! sans doute. Que mon Tuteur fit de cœurs heureux ! Il faut que vous lui disiez, Mademoiselle, d'avoir moins de bonté pour moi. Je ne sais ce que je ferois de moi-même. Je craindrois de l'adorer à la fin. Mais s'il cessoit aussi de me traiter avec cette

tendresse, que deviendrois-je? J'aurois recours à mes larmes; ma colere se tourneroit contre moi, même & je penserois qu'il ne peut rien faire de blamable.

O mon Amour, mon Emilie! ai-je interrompu; moderez votre reconnoissance: elle entraine votre véritable Amie.

Eh! quel mal y trouvez-vous, Mademoiselle? Un bon cœur peut-il être ingrat? Mr Barlet dit qu'il n'y a point de vrai bonheur dans cette vie: ne vaut-il pas mieux que notre malheur vienne d'une bonne cause, que d'une mauvaise? Vous-même, chere Miss Byron, vous m'avez quelquefois rendue malheureuse: comment? par votre bonté, & parce que je ne me sentois capable, ni de la mériter, ni de la reconnoître.

La charmante créature a continué son petit babil. Aprés le Thé, mon Tuteur me prit à part: mon Emilie, (j'aime qu'il m'appelle son Emilie! mais je crois qu'il traite tout le monde avec cette bonté.) il faut voir, me dit-il, en me mettant deux Billets de vingt-cinq Guinées dans les mains, ce que nous ferons de ces deux Billets. On peut avoir quelque besoin pressant. Nous supposerons que votre Mere est mariée depuis trois

mois. Les deux pensions peuvent com
mencer au mois de Décembre passé. J
verrai, à leur départ, mon Emilie
avec quelle grace vous leur ferez c
petit présent; & la conduite de M
Ohara nous fera observer, s'il est homm
avec lequel votre Mere puisse vivre heu
reuse, à présent que leur interêt com
mun est d'avoir un peu de complaisanc
l'un pour l'autre. Mais que l'offre vienn
entierement de vous.

Quelle bonté! Mademoiselle. J'auro
baisé volontiers les Billets, parcequ'i
sortoient de ses mains. J'entens, Mon
sieur, lui répondis-je. Et lorsque m
Mere se fut levée pour partir, en re
nouvellant les témoignages de sa re
connoissance, je m'adressai à Mr Ohara
Monsieur, lui dis-je, il me semble qu
le premier quartier doit commencer
Noël dernier. Recevez-en le païemen
de ma propre main. Je lui remis alor
un des deux Billets. Ensuite, jettant un
coup d'œil respectueux sur ma Mere, de
peur qu'il ne se méprit, & qu'il ne se
fit tort aux yeux du plus habile obser-
vateur du monde, je lui donnai aussi
le second Billet. Il regarda dabord le
premier, & puis l'autre, avec différen-
tes marques de surprise; après quoi

m'aïant fait une profonde reverence, qui fut suivie d'une autre à mon Tuteur, il les présenta tous deux à ma Mere. C'est vous, Madame, lui dit-il, qui devez être mon interprete. Je ne trouve point d'expression qui réponde à mes sentimens. Que le Ciel m'accorde la force de soutenir tout ce que j'éprouve! Il sortit brusquement du Cabinet où nous étions; & lorsqu'il fut dans l'antichambre, il s'essuïa les yeux, en laissant échapper des sanglots qui furent entendus des Domestiques. Ma Mere jetta successivement les yeux, comme son Mari, sur les deux Billets; & les levant sur moi, elle m'embrassa dans un nouveau transport de tendresse. Elle voulut adresser quelque chose à mon Tuteur: mais il la prévint, en lui disant; Emilie ne manquera jamais à ce qu'elle vous doit, Madame, & respectera aussi Mr Ohara. Puissiez-vous être heureux ensemble! Ensuite il la conduisit, quelle condescendance! il la conduisit par la main à Mr Ohara, qui, s'étant un peu remis, se disposoit à faire quelques libéralités aux Domestiques. Monsieur le Major, lui dit mon Tuteur, comptez que mes Gens ne reçoivent leur paiement que de moi. Ils ont la-dessus des

principes dont je leur tiens compte.
Il conduisit ma Mere jusqu'au Carosse.
Pour moi, je ne pus aller bien loin. Je
rentrai dans le Cabinet, en pleurant de
joïe. Je n'étois pas maîtresse de moi-mê-
me. Comment aurois-je pu résister? Vous
le sentez bien, Mademoiselle. Pendant
ce tems-là, Mr Salmonet s'essuïoit les
yeux, & les levoit alternativement au
Ciel, & laissoit échapper differentes ex-
clamations. Mais tous ces applaudisse-
mens & ces éloges ne paroissoient pas
causer la moindre vanité à mon Tuteur.

Cependant il revint à moi. Je me
levai. Je voulus me jetter à ses genoux,
en trouvant à peine la force de lui dire
que je le remerciois de sa bonté pour ma
Mere. Il me retint dans ses bras. Il me
fit asseoir; & s'asseïant près de moi, il
prit ma main. Je fus si touchée de cette
caresse, que je sentis mon cœur palpiter
de joïe. Il me dit; voïez, ma chere Fille,
ce que les richesses donnent le pouvoir
de faire pour le bonheur d'autrui. Vous
joüissez d'une grande fortune. A présent
que votre Mere est mariée, j'espere beau-
coup d'elle & du Major. Ils sentiront ce
qu'ils se doivent l'un à l'autre, & ce qu'ils
doivent au Public. Ce n'est pas le bon
sens qui leur manque. Vous avez fait,

tout à la fois, un acte de justice & de générosité. L'homme, qui regrettera deux cens livres sterling retranchées à votre fortune, pour faire un heureux sort à votre Mere, n'aura point mon Emilie. Qu'en dites-vous ?

Votre Emilie, Monsieur, votre heureuse Emilie ne méritera jamais d'attention, qu'autant qu'elle se laissera conduire par un guide tel que vous. C'est la réponse que je lui fis, Mademoiselle, & je n'en pouvois faire de plus vraie.

Et sur cette réponse, ai-je interrompu, ne serra-t'il pas son Emilie contre son généreux sein ?

Non, Mademoiselle. Il ne m'a point accoûtumée à tant de faveur. Mais il loüa la bonté de mon naturel. Il m'assura qu'il ne me demanderoit jamais une déference aveugle ; qu'il consulteroit toûjours ma raison, & qu'il vouloit que ce fut elle qui me donnât de la confiance pour ses avis. Je ne me rappelle pas tous ses termes ; mais c'est à peu près ce qu'il me dit, & bien mieux que je ne puis le repeter. Le nom, Mademoiselle, qu'il me donne le plus souvent, lorsque je suis seule avec lui, c'est celui de sa fille ; & quoiqu'il me traite toujours avec une extrême bonté, je crois m'appercevoir,

qu'il n'eſt pas ſi libre alors avec moi qu'en compagnie. Pourrriez-vous m'en dire la raiſon, Mademoiſelle ? car je ſuis ſure que je n'ai pas moins de reſpect pour lui dans un tems que dans un autre. Croïez-vous, Mademoiſelle, que cela ne ſignifie rien ? Il faut bien que cette différence ſoit fondée ſur quelque choſe. J'aime à l'étudier ; & je cherche, autant qu'il m'eſt poſſible, le ſens même de ſes regards comme celui de ſes actions. Sir Charles eſt un livre, que le Ciel m'a donné pour mon inſtruction. Pourquoi ne l'éturdirois-je point ?

Oui, mon Amour, ai-je répondu à cette charmante créature ; étudiez votre Tuteur, pendant que vous en avez l'occaſion. Mais il ſe diſpoſe à nous quitter. Il part dans peu de jours.

C'eſt ce que je crains, a-t'elle repris, d'un air plus penſif. J'aime, & je plains la pauvre Clémentine, dont le cœur a tout à ſouffrir ; & je ne m'occupe que de ſa ſituation, depuis que vous m'avez permis de lire les Extraits du Docteur. Mais j'eſpere que mon Tuteur ne ſera qu'à vous. Nuit & jour, je demande au Ciel de vous voir Mylady Grandiſſon. Mes prieres ne ceſſeront point juſqu'à cet heureux jour : mais pardonnez,

e les finis toujours en demandant
ſi que vous conſentiez, tous deux, à
ſer vivre avec vous la pauvre Emi-

imable Fille! La pauvre Emilie, dit-
:! Je l'ai embraſſée; & le cœur plein
tes deux, nous avons mêlé nos lar-
s, l'une pour l'autre... ou peut-être
ıcune pour ſoi-même.
Elle m'a quittée avec précipitation.
i repris ma plume; je vous ai tout
cé ſur le champ, & preſqu'auſſi vite
: la penſée. Mr & Mme Rèves me
ſſent. Ils me menent diner à St Ja-
s Square.

LETTRE LXI.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY.

Mercredi au ſoir, 5 d'Avril.

Je crois vous avoir dit que Miſs Gran-
ſon avoit emporté ma Lettre d'hier.
notre arrivée, les deux Sœurs m'ont
:citée de la préférence que leur Frere
a donnée ſur elles, en me communi-
ant, d'une maniere ſi tendre, ſes
aires & ſes réſolutions. Mylord L..
venu auſſitôt. On lui avoit montré

la Lettre Il m'a fait le mêmes complimens. Sur quoi donc, Lucie ? apparemment sur ce qu'il n'est pas impossible que le Ciel ne retire à lui la malheureuse Clémentine, ou qu'elle ne soit renfermée dans un Cloître, ou qu'on ne dispose d'elle autrement ; & que dans cette supposition votre Henriette peut esperer la main de Sir Charles, c'est-à-dire, un Mari civil, & la moitié d'un cœur. N'est-ce pas la somme totale de ces humiliantes félicitations ?

Le Chevalier étoit dans son Cabinet, avec Mr Lowther, ce Chirurgien qui doit l'accompagner en Italie. Il n'a paru dabord qu'un moment, pour nous faire les civilités d'usage, & pour nous demander la permission de retourner à sa Compagnie. Avec Mr Lowther, il avoit deux Médecins, renommés pour les maladies qui regardent la tête, auxquels il avoit déja communiqué la situation de l'infortunée Clémentine, & qui lui apportoient leur opinion sur le traitement qu'elle demande, suivant la différence des symptômes. Lorsqu'il est revenu à nous, il nous a demandé si nous ne jugions pas, comme lui, que les maladies des nerfs étant plus communes en Angleterre, que dans tout autre Païs,

les Médecins Anglois devoient s'entendre mieux à les traiter que ceux des autres Nations ? En approuvant ses idées, Miss Grandisson lui a déclaré naturellement que son voïage allarmoit beaucoup tous ses Amis, & que nous ne pensions point sans défiance à l'humeur fière & emportée du Général. Miss Byron, a-t'elle ajouté, nous dit que Mlle Bemont ne vous conseille point de reparoître en Italie.

Il a répondu que le jeune Marquis della Porretta étoit à la verité d'un naturel fort ardent, mais qu'il n'en étoit pas moins galant-homme ; qu'il aimoit passionément sa Sœur, & que dans un cas de cette nature, le chagrin méritoit quelque indulgence ; qu'avec de justes sujets d'affliction, il étoit naturel d'en regretter amerement la source. Je n'apprehende rien de lui, a continué Sir Charles, en nous regardant d'un air serein, & je ne vois d'ailleurs aucun sujet de défiance. On m'appelle : le succès sera tel qu'il plaira au Ciel. Si mon voïage est utile à quelqu'un, je m'en crois récompensé. S'il l'est à plusieurs, je suis heureux ; & quel que soit l'événement, je serai plus satisfait que je ne le pourois être, si je fermois l'oreille à la

priere de l'Evêque ; ne vint-elle que de lui.

Mylord a voulu savoir, quel jour Sir Charles avoit choisi pour nous quitter. Il n'est reglé que depuis un instant, a-t'il répondu. Mr Lowther m'a promis d'être prêt pour le commencement de la semaine prochaine, & je compte d'être à Douvres de Samedi en huit.

Nous nous sommes regardés les uns les autres : Miss Grandisson m'a dit ensuite que j'avois changé plusieurs fois de couleur, & qu'elle avoit eû de l'inquiétude pour moi. Il est vrai que j'ai senti quelque émotion. Peut-être ferai-je bien de ne pas recevoir ses adieux, au moment de son départ. Ah, Lucie ! c'est dans neuf jours. Cependant, moins de neuf jours après, je serai dans les bras des plus tendres Parens qu'il y ait dans la nature.

Sir Charles, tirant sa Sœur à l'écart, lui a demandé un moment d'entretien. Ils ont passé une demie-heure ensemble ; & nous rejoignant : ma joïe est extrême, nous a-t'il dit, que Charlotte consente à recevoir la main de Mylord G... Elle a de l'honneur ; son cœur suivra la sienne. Mais j'ai une demande à lui faire, devant nos Amis communs : le Comte

de G . . . & toute sa Famille, se joignent à moi; c'est qu'elle m'accorde le plaisir de la voir Mylady G . . ., avant que je quitte l'Angleterre.

Miss Charlotte n'a pû garder le silence. Je vous ai dit, mon Frere, qu'il m'est impossible de vous obéir, si vous partez dans neuf jours.

Sir Charles m'a demandé particuliérement mon entremise. Je ne pouvois douter, lui ai-je dit, que Miss Grandisson n'obligeât son Frere. Elle n'a pas laissé de protester contre un terme si présent. Il a recommencé ses instances, d'un air tendre, mais extrêmement sérieux. Il a représenté que toutes sortes de raisons l'obligeoient de mettre ordre à ses affaires, avant que de s'éloigner, & qu'il partiroit avec plus de satisfaction, s'il voïoit sa Sœur engagée dans un Mariage si digne d'elle. Mylord, a-t'il ajoûté avec plus de chaleur, fait profession de vous adorer. Votre dessein est d'être à lui. Obligez un Frere, qui souhaite de vous voir heureuse; quoiqu'il ne se promette gueres de l'être jamais lui-même.

O Sir Charles! s'est écriée Charlotte; vous me perdez, par votre air grave, & par l'excès de votre bonté.

Il n'est pas question d'une entreprise badine. Je ne connois rien de plus sérieux, Charlotte. J'ai des affaires sans nombre. Mon cœur est dans cette chere Assemblée : mais divers engagemens vont m'en éloigner jusqu'à Mercredi prochain. Si vous rejettez aujourd'hui ma priere, je n'ajoûte rien. Expliquez-vous librement. Avez-vous d'autres objections que la peine d'un aveu ? Je cesse de vous presser.

Ainsi, Monsieur, c'est votre dernier mot. Elle n'a pas manqué d'accompagner cette réponse, d'un certain air de fierté.

Entendons-nous, chere Sœur : Ce n'est pas celui de Mylord, mais c'est le mien. Je voudrois vous voir un peu plus sérieuse, sur une affaire de cette importance. Si vous pouvez me nommer un jour, avant Mardi ; vous m'obligerez sensiblement. Je m'en remets à vos réflexions.

Il est sorti. Chacun s'est efforcé d'engager Miss Charlotte à satisfaire son Frere. Mylady L.. lui a représenté qu'il avoit quelques droits sur la complaisance de ses Sœurs, & qu'il s'étoit expliqué plus fortement encore avec elle & son Mari ; qu'une vüe, d'ailleurs, aussi sérieuse que celle d'arranger ses affaires

avant son départ, ne souffroit pas d'objections badines. Vous savez, Charlotte, a-t-elle continué, qu'il ne peut avoir d'autre motif que votre intérêt; & vous m'avez dit que votre dessein est d'épouser Mylord G..; que vous estimez son Pere, son Oncle, & toute sa Famille. Ils ont tous, aussi, la plus haute estime pour vous. Les articles sont dressés. Mon Frere vous le dit hier au soir. Il ne manque que votre choix pour le jour....

Charlotte a répondu impatiemment: je lui voudrois voir la moitié de cet empressement pour se marier lui-même.

Il l'auroit, n'en doutez pas, a répliqué Mylady, s'il étoit aussi libre que vous.

Belle proposition! a repris la capricieuse Personne. Me marier dans huit jours, avec un homme que je n'ai pas cessé de quereller depuis quinze! L'orgueil & la pétulance doivent finir par degrés, ma Sœur. Un mois n'est pas trop pour rendre un peu de douceur à mes traits, & pour l'accoutumer à sourire devant moi.

Votre Frere, chere Charlotte, ai-je pris la liberté de lui dire, vous a fait entendre qu'il aime votre vivacité, mais qu'il vous aimeroit encore plus, si

vous consultiez le tems & l'occasion. Songez, ma Sœur, a dit aussitôt Mylord L..., qu'il est sorti dans la résolution de ne vous pas presser d'avantage, si vous le refusez aujourd'hui.

Je hais cet air décisif, a-t-elle répondu.

Mais, Charlotte, ai-je repris, ne vous a-t'il pas avoüé, du ton le plus sérieux, qu'il y a une espece de necessité ?

Devinez, chere Lucie, la réponse de Miss Grandisson. Tenez, Henriette, je n'aime point cette Clémentine. C'est d'elle que vient tout le mal.

A l'instant même, le bruit d'un Carosse s'est fait entendre à la porte ; & notre Emilie est entrée, en courant, pour nous apprendre que c'étoit Mylord G..., le Comte son Pere, & Mylady G..., sa Tante. Miss Grandisson a changé de couleur. Elle a prétendu que c'étoit un tour de son Frere. Juste Ciel! a-t'elle dit ; je serai donc affligée de toutes parts ? Mais je sais le parti que j'ai à prendre. Je ferai la sotte, pour ne rien faire de pis. C'est ce que j'apprehende peu, lui a répondu sa Sœur. Cependant souvenez-vous des instances de mon Frere, & ménagez un peu Mylord G.. devant son Pere & sa Tante, si vous ne voulez pas nous chagriner tous,

Comment faire? a-t'elle répliqué. Notre derniere querelle dure encore. Mais conseillez lui donc de ne pas faire l'impertinent, ni l'homme trop sur de ses avantages.

Sir Charles est entré aussi-tôt, donnant la main à Mylady G... Après les premiers complimens; de grace, mon Frere, lui a dit Miss Grandisson, en le tirant vers moi, ne saviez-vous rien de cette visite? Il est convenu qu'il les avoit invités à diner, mais sans aucun dessein de la surprendre. Votre consentement, a-t'il ajoûté, me causera la plus vive satisfaction; mais vous ne m'en serez pas moins chere, si vous le refusez. Elle l'a prié en deux mots, avec toute la force qu'elle y pouvoit mettre en parlant fort bas, d'être moins généreux, ou moins pressant. Mylady G.., sans paroître surprise de ce petit dialogue, qui n'avoit duré qu'un instant, s'est levée, l'a prise par la main, & l'a priée de passer avec elle dans le Cabinet voisin. Elles n'en sont sorties qu'à l'heure du diner. Jamais Miss Grandisson ne m'avoit paru plus aimable qu'à son retour. Une rougeur charmante étoit répanduë sur ses deux joües. L'air de satisfaction qu'elle avoit dans les yeux,

faisoit briller, dans toute sa figure, des graces que je n'y avois pas encore remarquées, & sembloit adoucir la majesté naturelle de ses traits. Mylord G.. a paru charmé, comme si son cœur en avoit tiré les plus doux présages. Le vieux Comte n'a pas marqué moins de contentement.

Pendant le diner, Miss Grandisson a peu parlé, & je lui ai trouvé l'air pensif. Ce changement m'a causé beaucoup de joie : il me fait juger qu'à mesure que l'Amant touche de plus près à la qualité de Mari, les vivacités excessives d'une Maîtresse se perdent dans les complaisances d'une Femme obligeante. Cependant, par intervalles, lorsque la joie de Mylord vouloit déborder sur ses lèvres, j'ai fort bien observé qu'elle reprenoit ce regard, qui inspire tout à la fois l'amour & la crainte. Après le diner, Mylady G.. & le Comte ont demandé une conférence avec Sir Charles & Mylady L.. Elle n'avoit pas duré longtems ; lorsque Sir Charles est venu prendre Miss Grandisson, qu'il a conduite à l'assemblée. J'ai remarqué souvent de l'altération sur le visage de Mylord G..

Sir Charles a quitté le conseil, & nous a rejoints. Nous étions debout. Il s'est

adressé à moi : j'espere, m'a-t'il dit ; que Charlotte se laissera vaincre ; mais je ne la presserai plus. Il sembloit prêt à nous donner d'autres explications, lorsque Mylady L.. l'est venue prier d'aller avec moi au devant de sa Sœur, qui avoit quitté Mylady G.. & le Comte, & qui faisoit quelque difficulté de rentrer. Nous nous sommes avancés vers elle, jusqu'à l'Anti-Chambre, où nous l'avons rencontrée. Ah ! chere Henriette, s'est-elle écriée ; plaignez-moi, ma chere. L'humiliation est la fille de l'orgueil. Ensuite, se tournant vers Sir Charles ; eh bien, Monsieur, lui a-t'elle dit, je me reconnois vaincüe par vos instances, puisque vous êtes prêt à nous quitter, & par les importunités de Mylady G.., du Comte & de ma Sœur. Sans ordre dans mes idées, sans préparation dans les habits, je suis résolue d'obliger le meilleur de tous les Freres. Faites, Monsieur. Disposez de moi comme vous l'entendrez.

Ma Sœur, nous a dit Mylady L.., consent que le jour soit Mercredi prochain. Sir Charles a répeté que s'il lui restoit quelque objection, & pour peu qu'elle balançat... Je ne balance point, Monsieur, a-t'elle répondu ; mais j'avois jugé

qu'un mois,ou deux,n'étoit pas trop
me donner le tems de regarder a
de moi, & qu'après avoir traité M
G.. avec un peu d'extravagance j
vois lui faire esperer, par degrés
de bonheur qu'il ne doit s'en pron
avec moi. Sir Charles l'a serrée
ses bras, en lui disant qu'il reconn
sa charmante Sœur. Il lui a demai
permission de la présenter solem
ment au Comte & à Mylady G
l'ai accompagnée. Cette cérémoni
faite avec beaucoup de noblesse.
tôt, le Comte est sorti, pour ai
son Fils, qu'il a présenté dabord
Charles. Miss Grandisson m'a dit
reille, en le voïant approcher:
perdue, chere Henriette; nous tou
à la plus fâcheuse Scene de la C
die. Mylord G... a mis un ge
terre, pour lui baiser la main: n
transport de sa joye lui ôtoit le
voir de parler, car il venoit d'ap
dre que l'heureux jour est Mercre
Il est donc impossible, chere I
que Sir Charles n'emporte poir
ce qu'il prend à cœur! Lorsqu'éta
tourné en Italie, il paroîtra c
Maison Della Porretta, qui sera
ble de lui résister? La considératio

s'y est attirée par son mérite, ne sera-t'elle pas augmentée du double ? L'homme, dont ils ont souhaité l'absence, est invité aujourd'hui à reparoitre chez eux. Toutes les ressources sont épuisées pour la guérison de Clémentine. Il jouit à présent d'une grosse fortune. La renommée de ses vertus a passé dans les Païs éloignés. O ma chere ! quels obstacles pourront tenir devant lui ? & si c'est la volonté du Ciel que Clémentine se rétablisse, tous ses Amis ne doivent-ils pas concourir à la lui donner aux conditions qu'il a proposées ? Lui-même, après les avoir offertes, sera-t'il libre de les rejetter ?

Il est évident que son cœur est à Boulogne. Je conviens qu'il y doit être ; & cependant je n'ai pu me défendre d'être vivement touchée du langage que je lui ai entendu tenir, à l'occasion de quelque chose que Mylord L.. lui disoit : » Je suis impatient de repasser la » mer. Si je n'attendois pas le Chirur-» gien, j'aurois porté ma réponse en » personne aux dernieres Lettres que » j'ai reçues d'Italie. » Mais puisqu'il est appellé par l'honneur, par la compassion, par l'amour, par l'amitié, que je trouve plus noble encore que l'amour,

qu'il suive des loix si fortes. Il m'a de son estime ; je veux être dign de son amitié. Il m'en coutera qu tourmens : mais peut-on mettre qu'un au dessus du monde enti n'en pas ressentir quelquefois à s casion ?

Sir Charles nous a parlé de l' gement qu'il a pris pour demai finir le triple mariage des Danb jour d'après, il doit se rendre à ' sor, pour accompagner Mylord son Oncle, dans sa premiere visi Chateau de Mansfield. Vous, ma S a-t'il dit à Mylady L.., vous vous gerez, s'il vous plaît, de faire rem les Diamans de feu ma Tante, don lord W... veut faire présent à sa velle Epouse. Ils sont si riches, qu' demandent point d'autre change Vous serez tous charmés, a-t'il aj en s'adressant à Mylord L... & deux Sœurs, de votre seconde] & de toute sa Famille. J'envisage, joie, le bonheur qui attend le Fre ma Mere dans sa vieillesse ; & me réjouis pas moins, d'un évene qui va délivrer de l'oppression un cienne & vertueuse Famille.

Vous auriez vû, chere Lucie, l

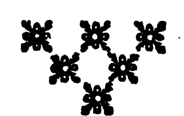
de satisfaction briller dans les
: toute l'Assemblée. Nous nous
ons avec complaisance, pour
mmuniquer notre sensibilité mu.
Je croiois voir au milieu de nous
ce bienfaisant, qui faisoit son
r du plaisir qu'il nous causoit.
sera-t'il dans huit jours? & si
flexion m'est permise, à qui sera-
s un an?
l fort étendu sur son ami Bel-
u'il espere encore de voir en
erre, avant son départ. Il s'est
e Mr Everard Grandisson, qu'on
vû, depuis plusieurs semaines, &
oit livré pour quelques mois, sui-
n usage, à quelque nouvelle ga-
:. Dans l'étenduë de sa bonté, il
sincere, chaque fois qu'il lui voit
une mauvaise habitude. Il espe-
il, que tôt ou tard, il reconnoî-
faitement toutes ses erreurs. Ah,
re! quel personnage est celui d'un
1, lorsqu'on le compare au glo-
le, qu'un homme du caractere de
rles fait dans la Societé! Mylady
c le vieux Comte, ne se rassa-
point de le regarder & de l'en-
Ils sembloient fiers, de l'alliance
vont former avec un homme
ils ne connoissent rien d'égal.

Dans votre derniere Lettre, vous me marquez que Mr Grev hardiesse de laisser échaper des m contre ce modele des hommes. P espece ! Que mon cœur se souleve Greville. Mais ne parlons plus ames de boue.

(N) *On n'a donné la Lettr dente, que pour soûtenir le cara Miss Grandisson, & pour lier le ment de son état & de son nom, av tité d'incidens, qui doivent le suivr on passe sur toutes les Lettres, c cernent le Mariage des Danbys, lord W..., de Miss Grandisson & l'arrivée de Mr Belcher. Sir Ch toûjours bon, toûjours généreux, just pide. Son caractere ne varie point, moindres circonstances. L'admirati sans cesse, dans tous ceux qui ont chose à démeler avec lui; & celle Byron devient si vive & si tendre ne peut plus se tromper à ses vé sentimens: c'est un amour vertueux le plus passioné. Ses agitations r un surcroit fort extraordinaire, p rivée imprévüe de la Signora Olivi même Dame de Florence, qui a co puis longtems une violente passion Charles, & que l'absence a si peu*

qu'elle vient le chercher en *Angleterre* pour lui offrir, avec son cœur, & une immense fortune, le sacrifice de sa Religion. A la verité, cette offre est amenée par degrés. *Olivia* n'a quitté sa Patrie, que sous le prétexte d'un ancien gout pous les voïages. Elle voit d'abord les Sœurs de Sir *Charles*, sous de simples apparences de politesse. Elle ne le voit lui-même qu'à titre d'Amie, qui ne peut l'avoir oublié depuis qu'elle a quité *Florence*, & qui est charmée de n'être pas étrangere pour tous les *Anglois*. Mais l'amour triomphe bientot de ces ménagemens. Il la porte à s'ouvrir aux Dames *Grandisson*, à presser leur Frere, à déclarer qu'elle ne véut pas être outragée par des refus; & lorsqu'elle apprend qu'il se dispose à retourner en *Italie*, elle tombe dans une furieuse irrésolution. Cependant Madame de *Maffei*, vieille Tante, dont elle est accompagnée, la ramene fort sagement à des considérations d'honneur, qui lui font prendre le parti d'attendre en *Angleterre* le retour de Sir *Charles*. Outre les esperances dont cette Dame la flatte pour l'avenir, elle lui persuade que retourner en *Italie*, sur les traces, & comme à la suite d'un homme pour lequel on lui connoit une tendresse fort vive, c'est se deshonorer tout-à-fait; au lieu qu'en demeurant tranquille en *Angleterre*,

elle donnera lieu de penser que c'est u
ment son gout pour les voïages, qui lui
quitter sa Patrie ; sans compter qu
dant l'absence de Sir Charles, elle
tems de se lier avec les Dames Gran
& de se faire aimer dans une Famille
a tant d'interêt à ménager. C'est Mi
ron, qui fait ce récit dans plusieurs g
Lettres à Miss Selby. Elle est peu
mée des prétentions d'Olivia : ma
craintes sont plus sérieuses que jam
côté de Clémentine ; & chaque instai
approche le départ de Sir Charles, au
te son inquietude. Elle observe tout
rend compte à son Amie de tout ce
voit & ce qu'elle entend. La verité est,
ne laisse pas d'entrevoir combien il a d
à la quitter. Il lui fait ses adieux d'
tremblant. Il lui recommande Emili
recommande lui-même. Enfin, le jo
me de son départ, il se dérobbe à tou
qui esperoient de l'embrasser, comi
craignoit de s'attendrir trop, & de
paroitre ce qui se passe dans son cœu
apprend qu'il est parti, & Miss By
donne la premiere nouvelle à sa Cousi



LETTRE LXII.

Miss Byron à Miss Selby

Samedi 15 d'Avril.

) Lucie! Sir Charles nous a quittés. est parti. Il est monté en chaise dès ois heures du matin, dans la vûe apremment d'épargner à ses Sœurs, à s deux Beau-Freres, à Mylord W... sans doute à lui-même, le chagrin de ur séparation. Nous ne l'avons appris u'à notre réveil. Si j'étois dans la disosition d'écrire, qui ne m'a jamais anqué qu'aujourd'hui, je pourrois l'arrêter sur mille circonstances, dont ne suis capable de vous entretenir u'en deux mots.

Le tems du diner se passa hier assez gréablement. Chacun s'efforçà du oins de paroitre gai. Helas! de comien de peines est accompagné le plaisir 'aimer & d'être aimé! Je ne le crois as moins à plaindre que nous.

La Dame Italienne fut la plus pensive. Cependant Emilie... ah! la pauvre Emie! Elle sortit quatre ou cinq fois pour leurer; mais je fus la seule qui s'en ap-

perçut. Après le diner, je ne remarquai de bonne humeur que dans Sir Charles. Cependant elle me parut forcée. Il me demanda un air de Clavecin. Mylady-L.. eut la complaisance de joüer après moi. Mylady G.. lui succéda. Nous nous efforçâmes de joüer, dirois-je avec plus de verité. Il prit lui-même un Violon. Ensuite il s'assit devant le Clavecin. Nous savions qu'il y excelloit; mais c'est le fruit d'un si long séjour en Italie. La Signora lui connoissoit cette perfection. Elle joua elle-même; & nous ne fumes pas surprises qu'elle nous surpassât. L'Italie est la Terre d'Harmonie.

Vers sept heures du soir, il me demanda un moment d'entretien; & son discours ne me causa pas peu d'étonnement. Il me dit, qu'il avoit reçu la visite de Mylady D.. Je me sentois assez abbatuë: mes esprits furent prêts à me manquer. Elle m'a fait diverses questions, continua-t'il.

Monsieur, Monsieur! c'est toute la réponse que je fus capable de lui faire.

Lui-même, il trembloit, en ouvrant la bouche. Hélas, ma chere, je suis persuadée qu'il m'aime. Cependant qu'il me parut grave! Que le Ciel, me dit-il,

e à votre bonheur, ma chere Byron! Le mien ne m'est pas plus que le votre. C'est pour exécuter romesse, que je vous parle de cette : ; sans quoi j'aurois pû vous en gner la peine, & me l'épargner à même. Il s'arrêta. Ensuite il reprit, 'étois muette, & je n'avois pas la dé parler. Vos Amis, Mademoiselle, t sollicités en faveur d'un jeune ne qui vous aime. C'est un jeune ieur, dont je connois le mérite... ous cause de l'émotion, Mademoi- Pardonnez, j'ai satisfait à ma pa- Là-dessus, il me quitta, avec une rence de joie. Comment put-il être nquille!

ı se mit à joüer. Je fis ma par- àns y donner la moindre attention. ie soupiroit en regardant ses cartes, voïois couler des larmes sur ses . Qu'elle aime son Tuteur! Emilie, disois-je ... En vérité, je ne sais ıé j'écris.

ıdant le souper, la tristesse fut ex- :. Mr Belcher vouloit partir avec mi. Sir Charles détourna l'entre- & refusa indirectement cette pro- on, en recommandant, à ses soins rs empressés, les deux Dames Ita- es.

Il passa quelques momens seul av
Signora Olivia, qui revint de ce tê
tête, les yeux tout rouges de pleurs
La pauvre Emilie chercha l'occ
de l'entretenir en particulier. Avec
empressement ne la chercha-t'elle
Il la prit à l'écart un moment, près
fenêtre. Minuit approchoit. Il lui pr
deux mains. Il l'appella son Emilie.
pria de n'être pas longtems sans lui é
Elle confesse qu'elle ne pût répon
qu'elle ne fit que soupirer, & q
avoit néanmoins mille choses à lui
Il n'opposa rien à l'espérance q
Soeurs lui marquerent, de déjeun
lendemain avec lui. Elles me pri
d'en être. Elles firent la même invi
aux deux Dames Italiennes. To
monde se retira, dans cette attente
ce matin Mylady G... m'a fait dir
étoit parti. Il auroit été cruel, de m
ser retourner chez lui dans une au
perance. Comment a-t'il pû nous
si furtivement? Je vois que sa visite
au matin, étoit une visite d'adieu
ma Cousine & pour moi. Je m'en

exprimer tous ses sentimens. Sûrement, ma chere, il ne me hait point. Quels combats n'ai-je pas lûs dans son cœur ? Un homme ne peut se plaindre. Un homme ne peut demander de la compassion, comme une femme. Mais, je ne m'y trompe point; c'est la plus douce de toutes les ames mâles.

Lorsque nous pensâmes à nous retirer, il donna la main, jusqu'au Carosse, à ma Cousine Reves. Il me fit la même civilité. Mr Reves lui dit ; nous comptons, Sir Charles, sur le plaisir de vous voir demain. Il ne répondit que par une révérence. En m'aidant à monter, il soupira. Il me pressa la main. Il me semble du moins qu'il me la pressa. C'est tout. Il n'embrassa personne. Je doute qu'il revoïe Clémentine comme il nous a quités. Mais je suis portée à croire, que le Docteur est dans le secret.

❁ ❁

Il y est, ma chere. Il ne fait que nous quitter. Il m'a trouvé les yeux en désordre. Je ne les avois pas fermés de toute la nuit. Cependant, je n'ai sû le départ qu'à sept heures.

N'est-ce pas une extrême bonté, dans

le Docteur, d'avoir pensé à me venir voir ? Sa visite m'a remise. Mais il n'a pas pris garde à la rougeur de mes yeux.. Il m'a dit, que ses Sœurs, ses Beau-freres, son Oncle, étoient aussi affligés, que s'il les avoit quittés pour jamais. Et qui sait... Mais je ne veux pas me tourmenter par de cruelles suppositions. Je me souviendrai de ce qu'il disoit hier lui-même, & sans doute, pour nous instruire; qu'il se promettoit de la joie... Dois-je croire, néanmoins, qu'il ait jugé cette instruction nécessaire pour moi? Auroit-il pensé à me la donner ? Mais silence, vanité ! Loin, loin l'esperance. N'écoutons que ce qu'il y a de plus opposé. Clémentine est destinée pour lui. Il l'est pour elle.

Cependant, Lucie, que dire de son émotion, lorsqu'il m'a parlé de Mylady D..? Ah ! je ne souhaite de la devoir, qu'aux mouvemens toujours humains de son cœur. Il a vu la mienne. Il m'a témoigné la plus tendre amitié. N'en dois-je pas être sasisfaite ? Je le suis. Je veux l'être. Ne m'aime-t'il pas d'un amour supérieur aux sens ? La malheureuse Olivia n'a pas cette satisfaction. Qu'elle est à plaindre ! Si je la vois triste & languissaute, jene pourrai lui refuser ma

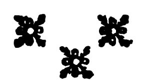
é. Toutes ses esperances trompées ; vües, qui l'ont engagée à combattre le difficultés, à faire un long voïa- à s'exposer aux flots, à venir jus- en Angleterre, renversées au mo- it qu'elle les croit remplies ! Elle ve ; il part : il retourne, sur les aîles amour & de la compassion, vers un t plus cher & plus digne de sa ten- se, dans le Païs qu'elle a quitté pour enir chercher dans le sien. Sa situa- n'est-elle pas beaucoup plus triste la mienne ? Elle l'est, à mes propres . D'où peuvent donc venir mes ites ?

m'écarte, chere Lucie. Pardon ; us vous en appercevez. La perte de esperances m'a mortifiée, & me d'assez bon naturel pour être sen- aux peines d'autrui. Mais si l'adver- roduit cet effet, elle m'en sera plus à supporter.

Docteur m'apprend qu'Emilie, le saignant de ses propres maux, doit ci dans un moment. Si je puis ser- sa consolation ... mais n'en ai-je besoin moi-même ? Nous mêlerons armes, en pleurant l'une sur l'autre. ylord W.. retourne à Windsor. Belcher part dans peu de jours

pour Hampshire, d'où il compte r
nir incessamment pour offrir ses serv
aux Dames Italiennes. Olivia fait
vailler à ses Equipages. Elle se pro
de faire ici une brillante figure :
elle n'aura point Sir Charles avec
Que sert la grandeur, pour calme
cœur trouble ? Le Comte de G.. &
lady sa Sœur reprennent le che
d'Hertfordshire, Mylord & Mylady
parlent de se retirer pour quelque
maines à Colnebrooke. Le Docte
dispose à partir pour le Châtea
Grandisson, & votre pauvre Henr
pour Northampton-Shire. Ciel !
chere, quelle dispersion ! Mais le
riage de Mylord W.. rassemblera
partie de ce monde à Windsor.

Emilie arrive. On me dit que
chere Fille est toute en pleurs. Ell
chez Mme Reves, où elle attend la
mission de monter chez moi. Figu
vous nous voir pleurer ensemble
prier pour la conservation de notre
teur commun. Votre imagination
peut se former une Scene trop ter
Adieu chere Lucie.



LETTRE LXIII.

Miss BYRON à la même.

Dimanche 16 d'Avril.

O quelle Scene, ma chere ! Mais il est inutile de vous la répréſenter. Pauvre Emilie ! Vous peindre ſon affliction, ce ſeroit vous retracer la mienne.

Mlord W.. partit hier pour Windſor. Que direz-vous d'une conduite fort biſarre d'Olivia ? Mr Belcher l'étant allé voir, pour lui offrir de l'accompagner dans ſes promenades, ſuivant le deſir de Sir Charles, qui l'a chargé de procurer ici toutes ſortes d'agrémens aux deux Dames, elle lui a répondu, devant ſa Tante, qu'elle lui rendoit graces de ſa civilité, mais qu'elle ne lui cauſeroit aucun embarras pendant ſon ſéjour, & qu'elle avoit à ſa ſuite quelques Gens qui connoiſſoient l'Angleterre. Il l'a quittée, aſſez mécontent. Dans une viſite que Mylady L.. lui a rendüe cet après-midi, elle a raconté elle-même l'offre de Mr Belcher & ſa réponſe. Elle a loüé ſa figure & ſa politeſſe; mais ce qui lui a fait rejetter

un peu brusquement ses offres, a-t'
dit à Mylady, c'est qu'elle ne peut d
ter que le Chevalier Grandisson n'ait
quelques vües, dans la commission doi
a chargé son Ami. Je les méprise, a-t'
ajouté; & si j'en étois sure, je trou
rois peut-être quelque moïen de lui
faire sentir l'indignité. Mylady a rép
du que son Frere & M[r] Belcher
voient pas eu d'autre vüe que de lui f
trouver quelque agrément dans leur
trie. N'importe, a répliqué la fiere
lienne, je n'attens aucun service de
Belcher: mais si vous permett
Madame, vous, votre Sœur &
deux Mylords, que j'aie l'honneur
cultiver votre amitié, j'y apport
tous mes soins. La compagnie du D
teur Barlet me sera fort agréable a
Je m'attribue quelque droit à celle
Miss Jervins, que je me suis efforcée
retenir en Italie; mais votre Frere
qui les raisons ne manquent jamais p
s'opposer... N'en parlons plus ni
moins. Je ne verrai pas moins vo
tiers cette Beauté Angloise, que v
nommez Miss Byron. Je l'admire c
tant plus, que si je ne me trompe,
mérite ma pitié. Enfin, je me cro
fort heureuse de faire une liaison
étroite avec elle.

Mylady lui a fait une réponse fort civile, pour elle-même & pour son Mari: mais elle lui a dit que j'étois prête à retourner dans ma Province, & que le Docteur étoit appellé, par quelques affaires pressantes, dans les Terres de Sir Charles. Pendant cet entretien, s'étant apperçue que la Dame avoit le bras lié d'un ruban noir, elle lui a demandé s'il lui étoit arrivé quelque accident? Une bagatelle, a répondu l'Italienne. Vous ne vous en imagineriez jamais la cause; mais je vous prie de ne me la point demander. Ce langage n'a fait qu'exciter la curiosité de Mylady. Elle a prié Emilie, qu'Olivia souhaite d'a-d'avoir aujourd'hui chez elle à déjeuner, d'emploïer toute son adresse pour découvrir le secret: car en refusant de s'expliquer, la Dame a rougi, & n'a pas paru contente d'elle-même.

Mylady G.. me propose, avec beaucoup d'instances, de donner un mois avec elle à tous les amusemens de la Ville. Mais je n'ai rien de si pressant, dans le cœur, que de me voir aux pieds de ma Grand-Maman & de ma Tante, & de pouvoir embrasser à mon aise ma Lucie, ma Nancy, & toutes mes affections de Northampton-Shire. Je ne

crains que mon Oncle. Que de railleries il prépare à son Henriette ! Ce ne sera, j'en suis sure, que pour la divertir, & pour faire regner la joie autour d'elle. Mais il me semble que mes jours plaisans sont passés. Ma situation ne s'en accommode plus. Cependant qu'il se donne carriere, si ce badinage lui plaît.

Les instances se renouvellent si souvent, pour m'arrêter ici plus longtems que je ne le dois & que je ne le veux, qu'il n'y a point d'autre parti que de fixer une fois le jour. Approuvez-vous, mes chers & tendres Amis, que je me mette en chemin pour le Château de Selby, Vendredi prochain ?

❋ ❋

Dimanche au soir.

O chere Lucie ! quelle étrange histoire j'ai à vous raconter ! Emilie sort de ma chambre. Elle m'avoit demandé de pouvoir m'entretenir en particulier. Lorsqu'elle s'est vue seule avec moi, elle m'a jetté ses deux bras autour du cou: Ah ! Mademoiselle, s'est-elle écriée, je viens vous dire qu'il y a une personne au monde, que je hais, & que je dois haïr toute ma vie. C'est la Dame Italienne

Emmenez-moi, prenez-moi auprès de vous en Northampton-Shire, & que jamais je n'aie le chagrin de la revoir.

Ce discours m'a fort étonnée.

O Mademoiselle! j'ai découvert que Jeudi dernier, elle à voulu tuer mon Tuteur.

Ma surprise a redoublé, Lucie.

Ils se retirerent ensemble; vous vous en souvenez, Mademoiselle. Mon Tuteur avoit le visage enflammé à son retour; il envoïa sa Soeur vers elle, & nous étions surprises qn'il n'y fût pas retourné lui-même. Elle avoit exigé qu'il differât son voïage: elle devint furieuse de ne pouvoir l'obtenir. Les explications furent très vives. Et dans sa rage, elle tira de son corset un poignard, avec serment de le lui enfoncer dans le cœur, s'il ne lui promettoit de ne jamais revoir Clémentine. Il ne laissa point de s'approcher d'elle, dans l'esperance de lui ôter cette arme. Le courage lui manqua pour s'en servir, & vous le croïez bien, Mademoiselle. Il saisit sa main, & lui ôta le poignard; mais en se débattant, elle se blessa au poignet. De-là vient son large ruban noir. Méchante femme! d'avoir été capable d'un si noir dessein. Il se contenta de lui dire, après l'avoir désar-

mée ; quelle violence ! & qu'en esp
vous ? Je ne vous rens point ce ma
reux instrument : vous n'aurez poin
casion d'en faire usage en Angle
En effet, il l'a gardé.

Ce récit m'avoit fait trembler. (
chere ! ai-je dit à Emilie, nous sa
ce que de vertueuses femmes lui on
souffrir ; mais cette Olivia n'est p
nombre. L'avanture peut-elle être v
De qui la tenez-vous ?

De Madame Maffei même, qui cr
que Sir Charles ne nous l'auroit pa
chée : & lorsqu'elle a su que nous l'i
rions, elle a paru fâchée de me l'a
apprise ; elle m'a priée même d'en
der le secret ; mais je ne lui ai rien
mis. Elle dit qu'Olivia regrete b
coup son emportement, sur tout
qu'elle pense qu'il lui a pardonné s
champ, & qu'ensuite il l'a recomm
dée fort affectueusement à toute sa
mille. Mais je ne l'en hais pas moin

Qu'elle est à plaindre, n'ai-j
m'empêcher de répondre, avec un
pir ! Mais voïez, chere Emilie, de
les passions dereglées nous rendent c
bles, nous qui sommes naturelleme
foibles & si tendres ! Cependant,
qu'elle marque du repentir, non-se

ment il ne faut lui portêr aucune haine, mais nous devons cacher cette avanture aux Sœurs de Sir Charles & à leurs Maris. Ils ne pourroient déguiser l'horeur qu'elle ne manqueroit pas de leur causer ; & ce seroit un nouveau sujet de desespoir pour la malheureuse Etrangere.

Madame Maffei n'a pas laissé d'ajoûter, que si la fureur de sa Niéce ne s'étoit point ralentie, Sir Charles auroit couru beaucoup de danger, en s'approchant d'elle avec trop de hardiesse. Lorsqu'il lui eut arraché le poignard, elle parut craindre pour elle-même, & son premier mouvement fut de se jetter à genoux devant lui, Je vous pardonne, & le désordre de vos sentimens excite ma pitié, lui dit-il, d'un air où elle confesse el e-mêmê que la majesté lui parut mêlée avec la compassion. Mais elle le conjura inutilement de s'arrêter. Il lui envoïa sa Sœur ; & s'étant retiré dans son Cabinet, il ne fit pas même la confidence de son chagrin au Docteur Barlet, quoique je me souvienne fort bien que le Docteur l'y suivit presqu'aussi-tôt.

C'est apparemment le reproche qu'Olivia se fait de sa violence, qui lui a fait prendre un air si moderé, jusqu'au moment du départ.

Juste Ciel ! que faire ? Je reç
carte de Mylady D..., pour n
mander, à Mme Reves & à moi,
ferons au logis demain au mati
vient me dire, sans doute, q
Charles ne pensant point à Mis
riette Byron, Mylord D... p
prendre ses esperances ; & pe
emploïera-t'elle la recommanda
Sir Charles, en faveur de son F
arrive qu'elle me tienne ce propo
donne-moi toute la patience d
besoin pour l'entendre. Je cra
manquer de civilité pour cette exc
Femme.

Fin de la premiere Partie du Tom

HISTOIRE

DU CHEVALIER

RANDISSON

NOUVELLES LETTRES ANGLOISES

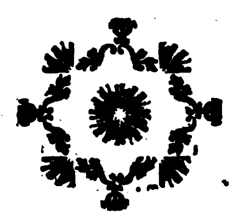
OU

HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON;

Par l'Auteur de PAMELA ET DE CLARISSE.

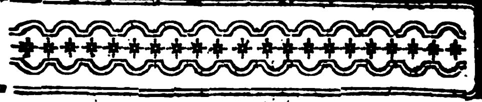
TOME TROISIEME.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LVI.



HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON.

TOME TROISIÉME.

SECONDE PARTIE.

LETTRE LXIV.

Miss BYRON *à la même.*

Lundi 17 d'Avril.

MYlady D.. ne fait que sortir. Mr Reves étoit engagé aujourd'hui chez Mylady Williams ; & la Comtesse nous a trouvées seules, Mme Reves & moi.

Je me suis senti le cœur serré, au moment qu'elle a paru ; & le mal n'a fait qu'augmenter pendant le Thé, que nous avons pris ensemble. Ses regards étoient pleins d'une bonté, dont je croïois entendre le sens. Il me sembloit lire dans ses yeux ; vous n'avez plus d'esperances,

Miss Byron, & je compte que vous n
partiendrez bientôt.

Mais elle ne m'a pas fait languir a
le déjeuner. Je remarque votre em
ras, chere Miss, m'a-t'elle dit d'u
fort tendre, & j'ai souffert pour vo
le voïant augmenter. Mais il me
connoître que Sir Charles m'a ten
role. Je n'en doutois point. Il n'es
surprenant, ma chere, que vous
pris de l'inclination pour lui. Dan
manieres, comme dans la figure,
le plus aimable homme que j'aie ja
vu. Une femme de vertu & d'hon
peut l'aimer sans reproche. Mais il
pas besoin que je vous fasse son él
ni à vous Mme Reves.

Il faut vous apprendre, a-t'elle c
nué, qu'on me propose, pour mon
une alliance dont j'ai fort bonne
nion; mais je l'aurois meilleure enc
ma chere, si je ne vous avois jamais
J'en ai parlé à Mylord. Vous savez
je souhaite extrêmement de le voir
rié. Il m'a répondu qu'aussi long
qu'il auroit quelque espoir de plai
Miss Byron, il ne pouvoit entendr
cune proposition de cette nature.
prouveriez-vous, lui ai-je dit, q
prisse le parti de m'adresser directe

au Chevalier Grandiſſon, pour ſavoir ſes intentions de lui-même? On le répréſente comme le plus ouvert des hommes. Il ſait que notre caractere n'eſt pas moins irréprochable que le ſien, & que notre alliance ne feroit point deshonneur à la premiere Maiſon du Roïaume. J'avoue que cette queſtion peut paroître aſſez libre, entre des perſonnes qui ne ſe connoiſſent que de nom. Cependant Sir Charles eſt un homme, auquel je prendrois plaiſir à parler avec ouverture.

Mylord a ſouri de ma propoſition : mais voïant qu'il ne s'y oppoſoit point, je ſuis allée voir Sir Charles, & je n'ai pas fait difficulté de m'expliquer avec lui.

La Comteſſe s'eſt arrêtée. Elle eſt pénétrante. Elle nous a regardées, Mme Reves & moi. Eh bien, Madame, lui a dit ma Couſine, d'un air de curioſité; de grace, achevez. Pour moi, chere Lucie, l'impatience ne m'a pas permis de dire un ſeul mot.

C'étoit avant-hier, a-t'elle repris. Jamais on n'a fait un ſi beau portrait d'une Mortelle, que Sir Charles m'en fit de vous. Il me parla des engagemens qui l'obligeoient de partir. Il loua

la personne qui étoit l'objet de son voi-
ge ; il fit le même éloge d'un Frere
qu'il aime fort tendrement ; il s'éten-
dit avec beaucoup d'affection sur tout
cette Famille. Dieu seul, me dit-il
connoit le sort qui m'attend. Je m
laisserai conduire par la générosité, pa
la justice, ou plutôt par la Providence
Après cette noble ouverture de cœur
je lui demandai si dans la supposition
d'un heureux rétablissement, il esperoi
que la Dame Etrangere put être à lui
Je ne me promets rien, me dit-il. Je
pars sans aucune sorte d'espérance. Si
les secours, que je porte, rétablissent une
santé qui m'est chere, & si celle d'un
Frere que je n'aime pas moins en reçoit
quelque soulagement, ma joie sera au
dessus de mes expressions. J'abandonne
le reste à la Providence. L'évenement
ne peut dépendre de moi.

J'en dois conclure, Monsieur, lui dis-je aussitôt, que vous n'avez aucun engagement avec Miss Byron.

Ici je ne puis vous dire, chere Lucie, si la Comtesse s'est arrêtée d'elle-même pour nous observer, car je n'ai pû vaincre un mouvement qui m'a fait lever de ma chaise. Elle s'est apperçûë de mon trouble. Elle m'a demandé où j'allois,

en m'offrant de ne pas continuer, si j'étois gênée de son récit. J'ai approché ma chaise de la sienne, & si proche, que penchant la tête derriere sa propre chaise, le visage à demi caché, on ne voïoit paroître que mes yeux. Elle s'est levée. Non, Madame, lui ai-je dit; demeurez assise, & continuez; de grace, continuez. Vous avez rendu ma curiosité fort vive. Souffrez seulement que je demeure comme je suis, & ne faites pas d'attention à moi. Oui, Madame, a dit Madame Reves, qui ne brûloit pas moins de curiosité que moi, comme elle me l'a confessé depuis; continuez, & permettez à ma Cousine de garder sa situation: quelle fut la réponse de Sir Charles?

Ma chere Miss, a repris la Comtesse, en s'asseiant & s'adressant à moi, j'ai d'abord une question à vous faire; car je ne veux chagriner personne.

O Madame! vous n'en-êtes pas capable, lui ai-je répondu. Mais quelle est cette question?

Le Chevalier Grandisson, ma chere, vous a-t'il jamais fait quelque ouverture formelle?

Non, Madame

Je suis fort trompée, néanmoins, s'il ne vous aime. Voici sa réponse: Dans

les circonſtances où je ſuis, quelque impreſſion qu'ait pû faire ſur moi le mérite de Miſs Byron, je me croirois indigne du jour, ſi j'avois taché d'engager ſon affection.

Ah Lucie! que ſa conduite avec moi ſe trouve noblement juſtifiée!

Ainſi, Monſieur, répliqua la Comteſſe, vous ne vous offencerez point que mon Fils entreprenne de perſuader à Miſs Byron, qu'il n'eſt pas ſans mérite, & que ſon cœur lui eſt dévoüé.

M'en offenſer? Non, Madame. La juſtice & l'honneur ne me le permettent point. Puiſſe le Ciel faire trouver à Miſs Byron, dans un heureux mariage, tous les biens qu'elle mérite. J'ai entendu parler fort avantageuſement de Mylord D... Sa fortune répond à ſa naiſſance. Il peut faire gloire de ſa Mere... Pour moi, dont tous les ſentimens ſont diviſés, qui ne ſais ce que je puis, ni ſouvent ce que je dois, je me garderai bien d'engager dans mes incertitudes une jeune perſonne que j'admire, & dont l'amitié m'eſt ſi précieuſe; ſur tout, lorſqu'avec tant de charmes, il n'y a rien qu'elle doive croire au deſſus d'elle.

Quelle générosité, Lucie! qu'elle m'a touchée! j'en ai ſenti mon viſage inondé

de larmes, pendant que je le cachois derriere le fauteuil de la Comtesse. Mais elle a continué, dans les termes de Sir Charles :

Permettez, Madame, que je vous épargne d'autres questions. Il peut revenir quelque chose, à Miss Byron, d'une conversation si délicate. Comme j'ignore quel sera le succès de mon voïage, je répete que mon propre honneur & ce que je dois à deux jeunes personnes également respectables, m'impose des loix qu'il me seroit honteux d'oublier. Et pour vous ouvrir entierement mon cœur, de quel front oserois-je paroître devant une femme d'honneur, devant vous, Madame, si dans le tems que la justice & l'honêteté me soumettent à des devoirs, dont on est en droit de me demander l'execution, j'étois capable d'avouer d'autres desirs, & de tenir en suspens la faveur d'une autre femme, jusqu'à l'éclaircissement de mon sort? Non, Madame; je perdrois plutôt la vie, que de me soüiller par cette indignité. Je me connois des liens, ajouta-t'il; mais Miss Byron est libre. La Dame Italienne, dont l'infortune m'appelle à Boulogne, est libre aussi. Mon voïage est indispensable : mais je

ne fais point de conditions avec 1
même ; & n'envisageant que mon
voir, je trouverai ma récompense
la satisfaction de l'avoir rempli.

La Comtesse a changé de voix
répetant ce noble discours. Elle
joint quelques marques d'admira
pour le caractere du Héros. Ensu
reprenant son récit ; je lui dema
alors, nous a-t'elle dit, si toutes les
parences devant le porter à croire
ne reviendra d'Italie qu'après s'y
marié, & pensant avec tant de bon
faveur de mon Fils, il ne m'accord
pas sa recommandation auprès de
chere Miss Byron, qu'il nommoit q
quefois sa Sœur, & sur laquelle ce
pouvoit lui donner un peu d'ascen
Il me répondit : Cette proposition,
dame, marque la haute idée que
avez de Miss Byron, & dont vou
connoitrez qu'elle est digne : mais p
rois-je m'attribuer, sans une ext
présomption, l'ascendant que vou
supposez sur son esprit ; lorsqu'elle
Parens aussi dignes d'elle, qu'elle
d'eux ?

Vous jugez, chere Miss, m'a d
Comtesse, que mon dessein dans
demande étoit de mettre son co

l'épreuve. Cependant je lui en fis des excuſes ; & ajoutai que je ne me perſuaderois pas qu'il m'eut pardonné ſincerement, s'il ne me promettoit, du moins, d'apprendre à Miſs Byron le ſujet de ma viſite.

Il me ſemble, Lucie, que je n'aurois point été fachée qu'il eut eu moins de facilité à pardonner.

A préſent, chere Miſs, a repris obligeamment la Comteſſe, vous me regarderez ſans peine, & vous me laiſſerez revoir votre charmant viſage. Elle s'eſt tournée alors vers moi ; elle m'a paſſé un bras autour du cou ; elle m'a fait la petite malice de m'eſſuïer les yeux ; elle m'a baiſé la joüe ; & lorſqu'elle m'a vüe un peu remiſe, elle m'a tenu ce diſcours :

Ma chere, ma charmante Miſs Byron.. ; que ne puis-je dire ma chere Fille, dans le ſens que je le deſire ! car de cette maniere ou d'autre, il faudra que vous me permettiez de ne pas vous donner d'autre nom ; dites-moi maintenant, comme ſi vous parliez réellement à votre Mere, avez-vous quelque eſperance que Sir Charles Grandiſſon puiſſe être à vous ?

Madame ! lui ai-je répondu, avec

vous me propoſiez il n'y a qu'un inſtant? *De quel front*, faiſiez-vous dire à quelqu'un, (& c'eſt un homme à qui vous » le faiſiez dire) » de quel front pa» roitrois-je devant une femme d'hon» neur, devant vous, Madame, ſi j'étois » capable de tenir quelqu'un en ſuſpens? » ... Non, Madame, je perdrois la vie, » comme Sir Charles, plutôt que de me » ſoüiller par cette indignité. » Mais je vois, Madame, que vous ne me faites cette propoſition, comme à lui, que pour mettre mon cœur à l'épreuve.

En verité, ma chere, a-t'elle interrompu avec quelque embarras, vous me faites plaiſir de me fournir cette excuſe. Cependant je parlois de bonne foi, & j'en dois reſſentir un peu de confuſion.

Quelle charmante ingenuité, chere Lucie! Elle m'a priſe dans ſes bras, elle a baiſé encore une fois mes deux joües. Je n'ai, m'a-t'elle dit, qu'une apologie à faire pour moi-même: l'erreur où je ſuis tombée doit vous marquer avec quelle paſſion je ſouhaiterois de vous voir Comteſſe D... Mais quel titre eſt capable de vous donner de la dignité? Elle m'a demandé quand je penſois à retourner en Northampton-Shire? Je lui

ai dit mon intention. Vous ne partirez point, a-t'elle repris, sans m'être venue voir chez moi. Je vous promets que pendant votre visite, Mylord ne paroitra point. Je ne veux plus qu'il s'expose à votre présence : & s'adressant à Mme Reves ; s'il venoit ici sans ma participation, je vous prie, Madame, ne lui permettez point de voir Miss Byron.

Je lui ai marqué vivement la reconnoissance que je devois à tant de bonté. Elle m'à démandé un commerce de Lettres, dans mon absence. C'étoit un ordre, qui me faisoit trop d'honneur, pour le refuser. Son Fils, m'a-t'elle dit en souriant, ne verra pas plus mes Lettres que moi. En sortant, elle m'a prise un instant à l'écart, pour me dire : il faut l'avoüer ; jamais il ne m'étoit arrivé, dans les affaires que j'ai le plus à cœur, de me voir fermer la bouche par mes propres expressions. Que faire ? J'étois venüe dans la confiance du succès. L'orsque l'esperance est presqu'égale au desir, on n'est rempli que des idees qui la flattent. Nos passions, ma chere, emportent toujours notre jugement. Cependant je connois deux exceptions à cette regle ; vous & Sir Charles Grandisson.

Elle nous a quittées. Je vous épar;
chere Lucie, toutes les réflexions
quelles je me suis livrée sur cette
portune & flatteuse visite. Hélas
n'est pas pour ces petits chagrins q
constance m'est nécessaire, & que
efforts me coutent.

(N.) *Quoiqu'on ne fasse pas diff de supprimer continuellement un grand bre de Lettres, qui affoiblissent l'ii principal; entre celles mêmes de cett ture, il y en a de si singulierement a bles, qu'elles méritent une exception. 1 sont les deux suivantes, où le caract Miss* Grandisson, *à présent Mylady* (*éclate dans tout son jour.*

LETTRE LXV.

Miss BYRON *à Miss* SELBY

Mardi matin, 18 d'A

QUe direz-vous de cette étrange lady G..? Pour moi je la trouve e mement blâmable. Mylord L.. per tience avec elle. Mylady est au n point. Emilie déclare qu'elle l' beaucoup, mais qu'elle n'aime poi

caprices. Mylord G.. parle de m'apporter ses plaintes. Le sujet de la querelle ne paroit pas fort grave, comme je l'apprens d'Emilie : mais les bagatelles ont quelquefois des suites sérieuses, lorsqu'on à l'extravagance d'y insister. Quoiqu'il en soit, l'affaire est entr'eux ; & ni l'un ni l'autre ne se presse d'en parler. Cependant Mylord & Mylady L.. désaprouvent hautement l'air de raillerie qu'elle affecte.

Leur mésintelligence commença hier au soir. Nous avions soupé chez eux, Mme Reves & moi, avec Mylord & Mylady L.. & les deux Dames Italiennes. Je ne me trouvai point de goût pour le jeu. Nous nous retirâmes de bonne heure, & la Signora Olivia partit en même tems avec sa Tante. On se mit à joüer. Mylord & Mylady L.., Emilie & le Docteur Barlet, tomberent ensemble. Au milieu de leur partie, Mylady G.., qui étoit montée à son appartement, descendit l'escalier avec précipitation, en fredonnant quelques notes. Mylord G.., qui étoit monté après elle, la suivit d'un air fort troublé. Madame, commença-t'il, il faut vous dire.... Il faut? interrompit-elle: non, Mylord, il ne faut rien. Elle s'assit der-

riere Emilie. Ne prenez pas garde à moi, lui dit-elle. Qui gagne? Qui perd? Son Mari se promena dans la chambre à grands pas? Mylord & Mylady L.. auroient voulu feindre de ne rien remarquer, dans l'esperance que l'orage s'appaiseroit de lui-même; car il étoit echappé à leur Sœur quelques petites vivacités pendant le diner, quoiqu'à souper tout eut été fort tranquille. Le Docteur Barlet lui offrit ses cartes. Elle les refusa. Non, Docteur, lui dit-elle; j'ai mes propres cartes, avec lesquelles je veux joüer, & mon jeu n'est pas aisé. Mais, Lucie, vous confondriez les rolles, si je ne marquois le nom de chaque Acteur.

Mylord G.. De la maniere dont vous vous y prenez, je le crois bien, Madame.

Mylady G.. Ne vous exposez pas, Mylord. Nous sommes en compagnie. Ma Sœur, je crois que vous avez Spadille à vos gages.

Mylord G.. Permettez, Madame, que je vous dise un mot ou deux.

Mylady G.. Toujours prête à l'obeissance, Mylord.

Elle se leva. Il voulut prendre sa main: elle la mit derriere elle.

Mylord G.. Vous me refusez votre main, Madame?

Mylady G... Elle m'est néceſſaire.

Il s'éloigna d'elle ; & ſans ajouter un mot, il ſortit de la chambre.

Mylady G.. [Se tournant vers la compagnie, d'un air gai & tranquille.] Quelles étranges creatures que ces hommes !

Mylady L.. Charlotte, vous m'étonnez.

Mylady G.. J'en ſuis charmée, ma Sœur.

Mylady L.. Mais, ma Sœur, je n'y comprens rien.

Mylady G.. Nous autres femmes, nous aimons l'étonnant, l'incompréhenſible.

Mylord L... En verité, Madame, je ne crois pas la raiſon pour vous.

Mylady G... J'en ſuis charmée, Mylord.

Mylord L.. Charmée, de quoi ?

Mylady G.. De ce que la raiſon eſt toujours pour ma Sœur.

Mylord L... Réellement, Madame ; ſi j'étois à la place de Mylord G.., la patience m'échapperoit.

Mylady G.. Bonne leçon pour vous, Mylady L.. : faites-en votre profit, & continuez d'être ſi raiſonnable.

Mylady L.. Lorſque j'en uſerai comme vous, Charlotte...

Mylady G.. J'entens, chere Sœur, il n'est pas besoin d'achever. Chacun a sa methode.

Mylady L.. Cela n'arriveroit point, si mon Frere....

Mylady G.. Peut-être non.

Mylady L.. En verité, chere Charlotte, je crois que vous avez tort.

Mylady G.. Je le crois aussi.

Mylady L... Pourquoi donc ne vous hâtez-vous pas....

Mylady G.. De réparer mes fautes? Chaque chose à son tems.

Emilie avoüe qu'elle commençoit à craindre pour la fin de ce dialogue, lorsque la Femme de chambre de Mylady G.. vint lui dire que Mylord souhaitoit de la voir. Ces hommes sont inexpliquables, reprit-elle. Ils ne sont contens, ni avec nous, ni sans nous. Mais je suis l'obeissance même. Tous mes sermens seront observés. Elle sortit.

Comme aucun des deux ne revint sur le champ, Mylord & Mylady L..., qui entendirent arriver leur Carosse, en prirent occasion de se retirer; & pour marquer leur mécontentement à leur Sœur, ils partirent sans avoir pris congé d'elle. Mr Bartlet prit aussi le parti de monter à son appartement; de sorte

que Mylady G.., qui ne tarda point à descendre, fut extrêmement surprise, & même un peu picquée, de ne retrouver qu'Emilie. Mylord arriva presqu'aussitôt, par une autre porte. Assurément, lui dit-elle, voilà une conduite bien étrange. Avec vos airs de Mari, vous mettez toute une compagnie en suite.

Mylord G.. Bon Dieu! Vous me jettez dans un étonnement, Madame...

Mylady. A quoi reviennent ces exclamations? lorsque vous avez effraïé tout le monde.

Mylord. Moi, Madame!

Mylady. Vous, Monsieur. Ouï, vous. N'avez-vous pas pris le ton de Maître dans mon Cabinet? L'amour de la paix ne m'a-t'il pas fait descendre? Ne m'avez-vous pas suivie.... avec des regards... fort jolis, je vous assure, pour un homme marié depuis deux jours! Ensuite n'avez-vous pas voulu m'enmener? N'auroit-on pas crû que c'étoit pour me marquer quelque regret de votre conduite? A-t'il manqué quelque chose à ma soumission? Ne m'a-t'elle pas attiré des *airs d'homme?* N'êtes-vous pas sorti brusquement de la Chambre? Tous les Assistans peuvent rendre témoi-

gnage du calme avec lequel je sui
tournée vers eux, dans la crainte
ne s'affligeassent trop pour moi, &
ne crussent notre querelle fort g
Enfin, lorsque votre chaleur s'est
paisée, comme je le suppose, vous
vez fait appeller. Sans doute,
pensé, qu'il est tout-à-fait revenu
même. Je me suis encore hâtée d'ob

Mylord. Et ne vous ai-je pas sup
Madame....

Mylady, Suppliée, Monsieur!
mais avec des regards!... L'ho
que j'ai epousé, permettez que je l
Monsieur, avoit un visage tout
rent. Voïez, voïez Emilie; le voil
ti encore une fois.

En effet Mylord étoit sorti, da
transport d'impatience. Oh! ces
mes, ma chere! s'écria-t'elle en r
dant Emilie.

Je sais bien, m'a dit cette chere
ce que j'aurois pu lui répondre
on assure qu'il ne faut jamais entre
les querelles conjugales.

La mésintelligence ne fit qu'aug
ter jusqu'au lendemain. Emilie
me donner d'autres informations
lorsqu'elle achevoit son récit, o
remis le Billet suivant, de la p
Mylady G..

» Henriette, si vous avez pitié de
» moi, venez me voir à l'instant. J'ai
» grand besoin de votre conseil. Je suis
» résolue de faire casser mon mariage.
» Aussi ne veux-je souscrire que mon
cher nom de

CHARLOTTE GRANDISSON.

Je lui ai fait, sur le champ, la réponse suivante. » Je ne connois personne qui se nomme Charlotte Grandisson. J'aime tendrement Mylady G..; » mais je ne suis capable de pitié que pour » Mylord. Je ne vous verrai pas. Je n'ai » pas de conseil à vous donner; hors celui de ne pas vous faire mal-à-propos un » jeu de votre bonheur.

Une demie heure après, il m'est venu une seconde Lettre:

» Voilà donc ce que j'ai gagné par » mon mariage! Mon Frere absent; un » Mari intraitable; Mylord & Mylady » L.. dans son parti, sans s'informer » qui a tort ou raison; le grave Docteur » Barlet dont le silence me condamne; » Emilie qui me laisse, en portant le » doigt à l'œil; mon Henriette qui renonce à moi! & tout dès la premiere » semaine! Quel parti prendre? La » guerre paroit déclarée. Ne prendrez-

„ vous donc pas la qualité de Médiatrice? Vous ne voulez pas dites-vous? Eh bien, j'y consens. Mais je veux exposer devant vous toute l'aventure.

„ Ce fut hier au soir, avant la fin de la premiere semaine des noces, que Mylord G.. prit la liberté de forcer ma retraite, sans avoir consulté mes intentions. Vous observerez, en passant, qu'il lui étoit échappé quelques impertinences pendant le diner; mais j'avois passé la-dessus.

„ Quelle est cette hardiesse? lui dis-je. De grace, Monsieur, sortez. Pourquoi quittez-vous la Compagnie?

„ Je viens, ma très chere vie, pour vous faire une priere. L'exorde, comme vous voïez, étoit assez civil, s'il y eut mêlé un peu moins de ses importuns transports; mais il me jetta les bras autour du cou, en présence de Jenny, ma Femme de chambre. Les folles caresses d'un Mari sont capables de faire une dangereuse impression sur ces filles. Ne trouvez-vous pas, Henriette, que c'est blesser ouvertement les bonnes mœurs?

„ Je refuse votre demande, & je ne veux pas même l'entendre. Comment avez-vous osé penetrer ici? Vous avez dû juger que je n'avois pas quitté ma Sœur pour longtems. Quoi donc? la

Cérémonie est-elle déja si ancienne, qu'elle autorise un manque de savoir-vivre ?

De savoir - vivre, Madame ! Il parut vivement frappé de l'expression. Laissez-moi, repris-je, sans lui donner le tems de répondre. Sortez à ce moment. Mes yeux ne dûrent pas être bien méchans dans ma colere, car il me déclara qu'il ne sortiroit point ; & jettant encore une fois ses bras autour de moi, il joignit sa face dure à la mienne. Jenny étoit toujours dans le cabinet.

A présent, Miss Byron, vous ne m'abondonnerez-point, dans un cas où la bienséance est interessée. Non, j'en suis sure. Prendre la défense de ces odieuses libertés, dans un commencement de mariage, ce seroit faire connoître qu'elles ne vous déplairont point à vous-même.

Vous pouvez donc vous imaginer que je lâchai la bride à mon indignation. Il disparut, avec l'audace de murmurer, & de marquer de l'humeur. Le mot de *Diable* sortit de sa bouche. Je demandai à Jenny, si c'étoit à moi qu'il l'avoit adressé ? Non, assurément, me répondit-elle : & voïez, chere Henriette, le mauvais effet de l'exemple sur les filles de

» cette forte ; elle eut la hardiess
» ler en faveur de la tendresse d'ı
» Cependant, en toute autre o
» je lui vois faire la prude.
» Avant que ma colere fut appa
» hardi Personnage ne fit pas diffi
» reparoître. C'est la pure vérité
» riette. Comme vous ne faites
» secret, me dit-il, je ne veux
» quitter. En vérité, Madame,
» traitez mal. Mais, si vous perme
» je vous voïe demain au matin ..
» Non, Monsieur.
» Seulement à déjeuner, ma c
» où ? chez Miss Byron. C'est u
» plaisance que je vous demande
» Sa chere ! Dans le monde e
» ne hais rien tant qu'un Hypoc
» savois que son dessein étoit de m
» aujourd'hui en visite, pour fair
» de sa nouvelle proprieté ; & j
» que me voïant en colere, il
» tout à la fois me nommer une
» agré able, se faire un mérite a
» vous, & se procurer la satisfac
» voir fait obéir sa Femme, san
» ploïer l'air d'autorité.
» C'est de ce misérable commen
» que notre importante querelle
» naissance. Ce qui me picque le

l'artifice de l'homme, & le dessein ma- »
nifeste qu'il a eu de vous mettre dans »
ses interêts. Il ne manqua point, dans «
le cours de l'altercation, d'y joindre la »
menace d'en appeller à vous. Vouloir »
me perdre dans le cœur de ma plus chere »
Amie ! Cette mechanceté est-elle par- »
donnable ? Vous croïez bien, ma chere »
Henriette, que si la proposition de vous »
voir n'étoit pas venüe de lui, surtout »
après tant d'offenses accumulées, c'étoit »
la visite qui pouvoit me causer le plus »
de plaisir. »

En verité, Monsieur... assurément, »
Mylord... Je vous proteste Monsieur... »
avec un degré de hauteur assez moderé, »
furent les plus grands emportemens de »
ma part ; suivis à la fin du mot rebelle : »
Je n'en ferai rien. »

De son côté, il répeta vingt fois en »
différentes formes, sur mon honneur, »
Madame... Que je périsse, si... & pa- »
roissant hésiter, vous me traitez mal, »
Madame... Je n'ai pas mérité... & per- »
mettez que je vous le déclare, j'insiste, »
Madame, à vous demander cette com- »
plaisance. »

Ce langage, Henriette, ne pouvoit »
plus être supporté. La soirée étoit frai- »
che : mais je n'en pris pas moins mon »

„ Eventail. Ho ho, lui dis-je. Quels
„ mes? Quelles expressions? Vous insu
„ Mylord! Je juge que je suis mariée:
„ tromperois-je? Je pris alors ma mon
„ Lundi soir, à dix heures & demie, l
„ quel jour sommes-nous du mois? Je
„ mande la permission, à Mylord, de r
„ quer ce premier moment de l'exer
„ de son autorité.
„ Chere Mylady G..! (C'est peut-
„ pour mettre le comble à l'insulte,
„ me donna son nom.) Si j'étois cap
„ de supporter ce traitement, je n'au
„ pas toute la tendresse que j'ai pour v
„ Ainsi, Monsieur, c'est par un e
„ d'amour, que vous commencez à f
„ valoir tous les droits d'un Mari.
„ bien. J'ajoutai quelques plaisante
„ assez picquantes, sur les préparatifs
„ j'allois faire pour l'esclavage. J'au
„ continué; mais prenant un ton gr
„ que je trouvai rude, & même un
„ méprisant, (jugez, Henriette, s'il
„ possible de se modérer.) il entrepr
„ me donner des leçons: un peu m
„ d'esprit, Madame, & un peu plu
„ discretion, vous feroient peut-être
„ bien.
„ Le reproche étoit trop vrai pou
„ oublié; vous en conviendrez Henr

& de la part d'un homme qui n'a pas „
trop de l'un ni de l'autre... mais j'avois „
trop d'empire sur moi-même, pour lui „
communiquer cette observation. My- „
lord, c'est ce que je lui dis, je me re- „
pose sur votre jugement. Il sera toujours „
le contrepoids de mon esprit ; & quel- „
que jour , avec l'assistance de votre „
amour dédaigneux, il m'apprendra la „
discretion. „

Dites, ma chere ; n'étoit-ce pas lui „
faire un compliment très-flatteur ? De- „
voit-il le prendre autrement ? surtout „
avec le ton grave dont je le prononçois, „
& une fort belle reverence dont il fut „
accompagné ? Mais soit remors de cons- «
cience ou mauvais naturel, & tous deux „
peut-être, il le prit pour une satire „
offençante. Il se mordit les levres. Jen- „
ny, dit-il à ma femme de chambre, „
sortez. Jenny, dis-je de mon côté, „
demeurez. Jenny ne savoit à qui obéir. „
Réellement, Henriette, je commençai „
à craindre qu'il ne lui prît envie de me „
battre : & pendant qu'il se berçoit dans „
ses airs majestueux, je gagnai la porte, „
& j'allai rejoindre l'assemblée. „

Comme les personnes mariées ne doi- „
vent point s'exposer devant leurs Amis, „
parce que mille choses demeurent dans „

« la mémoire d'autrui, lorsque l'honnête
« couple peut les avoir oubliées, je me
« déterminai à suivre les conseils de la pru-
« dence. Vous auriez été charmée de ma
« discretion. J'en imposerai à mes Amis,
« dis-je en moi-même ; je ferai croire à
« Mylord & Mylady L..., au Doſteur, à
« Emilie, que j'avois laissée les Cartes en
« main, qu'il ne manque rien à notre
« bonheur : là-dessus je descens, dans la
« résolution de faire mes observations sur
« le Jeu, avec la douceur d'un Agneau.
« Mais je me vois suivie, presque aussi-tôt,
« par mon Indiscret, le visage en feu, &
« tous ses traits en action : & quoique je
« l'eusse averti de ne pas s'exposer, je lui
« vois prendre des airs, dont l'effet, com-
« me vous allez l'entendre, fut de chasser
« ma compagnie. Il sort, par un autre effet
« des mêmes airs, & peu de momens après
« il me fait appeller. Qui n'auroit pas crû
« que c'étoit quelque mouvement de re-
« pentir ? D'autres femmes auroient joüé
« la Reine Vasti, & refusé de sortir, pour
« mortifier leur Tyran. Mais moi, la sou-
« mission même, mes vœux si récens de-
« vant les yeux, j'obéïs au premier mot.
« Cependant vous jugez bien, que malgré
« ma douceur naturelle, je ne pus retenir
« quelque petites récriminations. Il étoit

ıumeur de maître pour les écou- «
vous dirai, *Madame. Je ne veux* «
n me dise, Monsieur. Nous eû- «
petit Dialogue de cette nature; «
e j'eus quitté assez brusquement «
né personnage, dans le dessein «
ıdre ma compagnie, que pen- «
que j'aie trouvé? La Salle de- «
out mon monde étoit parti. Emi- «
it seule: & c'est ainsi qu'on «
la pauvre Mylady L.., les lar- «
yeux, peut-être, de la tyran- «
lle avoit vûe exercer sur une «
op facile. «
l G.. n'aïant pas manqué de me «
jugez si lorsque nous nous vi- «
, & maitres du champ de Ba- «
ous ne demeurâmes pas comme «
ıs, vis-à-vis l'un de l'autre. Je «
s plaintes, avec toute la dou- «
: je pus mettre dans mes ex- «
. Il vouloit que toutes les dis- «
fussent remises à quelque autre «
is, non. Après nous avoir ex- «
; deux par ses airs violens, de- «
si grand nombre de Témoins, «
viendrez, ma chere, vous que «
ois pour une Fille délicate, «
position étoit impossible. Ainsi «
ce m'obligeoit de tenir bon. «

« Depuis ce moment, notre mésintelli-
« gence éclate; & graces au Ciel, elle
« est au point, que si nous nous rencon-
« trons par hazard, nous fuïons volontai-
« rement chacun de notre côté. Nous
« avons déja fait deux tables, pour le dé-
« jeuner. Cependant je suis traitable; mais
« il est arrogant. Je lui fais des reveren-
« ces. Il affecte de ne pas me les rendre.
« C'est joindre l'incivilité à l'arrogance.
« Je me mets à mon Clavessin. La mélo-
« die le fait enrager. Il est pire que le Roi
« Saul; car Saul, dans son humeur som-
« bre, prenoit plaisir aux instrumens de
» Musique, dans les mains de celui même
« qu'il haïssoit.

« Je souhaiterois que vous prissiez la
« peine de venir. Ce seroit un achemi-
« nement à la complaisance; car, pervers
« comme il est, c'eut été trop aussi que
« de l'accompagner chez vous. Il voudroit
« porter sa cause à votre tribunal; mais
« je lui ai presque ôté ce dessein par mes
« railleries. J'ai pris le parti de vous écrire.
« Quelle réponse ai-je reçue! Cruelle Hen-
« riette! Refuser votre médiation, dans
« un différend entre l'Homme & la Fem-
« me! Mais je laisserai brûler le feu. Si
« la Maison se sauve, & qu'elle en soit
« quitte pour un peu de flamme dans la

minée, je saurai m'en consoler. »
Adieu, méchante Fille. Si vous ne »
noissez point de Femme qui se nom- »
Grandisson, fasse le Ciel qu'avec les »
positions que j'entens pour la per- »
ne, je ne connoisse plus bientôt de »
ron. Ne suis-je pas terrible dans mes »
ngeances ? »

Voïez, Lucie, avec quelle adresse
te chere Capricieuse s'y prend, pour
mettre dans ses interêts. Mais je
is assure que je ne me laisserai pas
gner par ses flatteries.

LETTRE LXVI.

Miss Byron *à Miss* Selby.

Mardi au soir.

rrive de St James-Square. J'avois
une Chaise à Porteurs. Emilie est
iüe au devant de moi. Elle s'est jettée
ion cou. Je me réjouis de vous voir,
-t'elle dit. En chemin, n'auriez-
is pas rencontré la Maison? Voïant
je ne comprenois rien à ce langa-
c'est que depuis mon retour, a-t'elle
ris, on l'a jettée, comme on dit,
la fenêtre. Ah! Mademoiselle, tout

eſt ici en confuſion. L'un eſt ſi indifférent, l'autre ſi paſſionné ! Mais, paix ! Je vois venir Mylady G..

Il faut, chere Lucie, que je revienne à la méthode du Dialogue.

Mylady G.. Enfin vous voilà donc; Henriette. Vous m'aviez écrit que vous ne viendriez point.

Miſs. Byr. Je l'avoüe. Mais je n'ai pû me tenir à ma réſolution. Ah Mylady ! vous voulez ruiner votre bonheur.

Mylady. C'eſt ce que vous m'avez écrit. De grace, ne me dites rien, que vous m'aïez déja dit. Je hais les répétitions, mon Enfant.

Miſs Byr. Il faut donc me taire.

Mylady. Non point abſolument. Vous pouvez me dire des choſes nouvelles ſur de vieux ſujets. Mais, ſilence ! L'homme vient. Elle a couru auſſitôt à ſon Clavecin... Eſt-ce l'air que vous demandez, Henriette ? & preſſant les touches, elle a joué un air d'accompagnement fort tendre.

Mylord G.. Miſs Byron, je ſuis votre Serviteur très-humble. Votre préſence répand la joie dans mon cœur. Madame (en ſe tournant vers ſa Femme), vous n'avez pas été aſſez longtems avec Miſs Byron, pour commencer un air.

e sais quelles sont vos vûes.

Mylady. Charmante chose que l'Harmonie ! Mais pauvre affligée que je suis, e n'en connois plus d'autre que celle e mon Clavecin.

Mylord. (Levant les deux mains.) L'Harmonie, Madame ! Dieu m'est témoin... mais je veux tout exposer deant Miss Byron.

Mylady. Il n'est pas besoin, Mylord. lle sait déjà tout ce qu'elle peut savoir ; moins qu'il n'y manque les belles couurs que votre impétueux esprit y peut outer. Auriez-vous ici ma longue Lete, Henriette ?

Mylord. Seroit-il possible, Madame ; e vous eussiez eû le cœur d'écrire....

Mylady. Dites *le courage* Mylord. urquoi ménager les termes ? Vous uvez parler aussi librement devant iss Byron, que vous l'avez fait avant l'elle fut ici. Je pénetre le fond de vo e pensée.

Mylord. Eh bien, *le courage* donc.

Miss Byr. Fi, fi, Mylord. Fi, fi, Mame. Quelle aigreur de part & d'autre ? je m'y connois un peu, vous avez diné comme des Enfans, jusqu'à ce e le jeu s'est tourné en querelle.

Mylord. Si vous savez la vérité,

Miſs Byron, & ſi vous me trouvez blamable...

Miſs Byr. Je ne blâme qne votre chaleur, Mylord; vous voiez que Mylady eſt de ſang froid; elle ne s'emporte point. Elle ne paroît déſirer que votre amitié.

Mylord. Maudit ſang froid! tandis que j'ai le deſeſpoir dans le cœur.

Mylady. Excellent langage de Tragédie! Mais Henriette, vous vous trompez. Ce n'eſt pas de la chaleur ſeulement. Mylord eſt un emporté. Si humble avant le mariage! N'a-t'il pas connu mon caractere? Il l'a ſouffert, lorſqu'il ne me devoit rien; & maintenant qu'il m'a les plus grandes obligations.... Henriette, Henriette, croïez-moi, ne vous mariez jamais.

Miſs Byr. Chere Mylady! votre cœur vous condamne. Je ſuis ſûre que le tort eſt de votre côté.

Mylord. Mille graces, Mademoiſelle. Je veux que vous ſoïez informée de tout, juſqu'à l'origine.

Mylady. Juſqu'à l'origine! Miſs Byron la ſait déja: c'eſt moi qui vous l'apprens, Mylord. Mais ce qui s'eſt paſſé depuis deux heures, elle l'ignore. Vous pouvez lui en faire le récit, tel qu'il vous plaira... C'eſt à-peu-près l'heure, où nous étions,

ſſez bonne intelligence, il y a huit
rs, à l'Egliſe de Saint-Georges.

Mylord. Je vous rappelle, Madame,
:e que vous y avez promis.

Mylady. Je pourrois être ici votre
ho, Mylord, ſi je n'étois réſoluë de
: moderer, comme vous ne ſauriez
ſavoüer que je l'ai fait juſqu'à préſent.

Mylord. Vous n'auriez pas cet empire
vous, Madame, s'il n'étoit fondé ſur
mépris que vous faites de moi.

Mylady. Fauſſe imagination, Mylord,
nt vous connoiſſez la fauſſeté vous-
me; ſans quoi votre propre orguëil
vous permettroit pas d'en faire l'aveu.

Mylord. Miſs Byron, permettez...

Mylady. Eſt-il poſſible qu'on prenne
iſir à s'expoſer volontairement? Si
us aviez ſuivi mon conſeil, lorſque
us deſcendîtes hier après moi...
ylord, vous dis-je auſſi tranquille-
nt qu'aujourd'hui, ne vous expoſez
int. Mais l'avis fut inutile.

Mylord. Miſs Byron, vous voïez...
is je ne ſuis venu ici que pour vous
re ma réverence. (Il m'en a fait une, &
le champ il vouloit ſortir. Je l'ai re-
ı par la manche. Mylord, vous ne
us quitterez point. Vous, Mylady, ſi
tre cœur ne vous fait aucun repro-

che, parlez. Je vous défie de dire non. (Elle est demeurée en silence.)

Miss Byr. Avoüez donc votre faute. Promettez d'être moins vive. Faites vos excuses....

Mylady. Ciel! des excuses!

Miss Byr. Et Mylord vous en fera aussi, de vous avoir mal entenduë, de s'être picqué trop facilement.

Mylord. Trop facilement? Mademoiselle.

Miss Byr. Quel est l'homme généreux, qui ne verra point avec complaisance les saillies d'une jeune Femme vive & gaïe; lorsque tout l'assûre qu'il n'est question que d'un badinage innocent, sans aucun mélange de mauvaise intention ou d'humeur? N'est-ce pas de son propre choix qu'elle est à vous? Ne vous a-t'elle pas préferé à tout autre? Sa raillerie n'épargne personne; elle ne peut se vaincre là-dessus. Je suis fort éloignée de l'approuver; vous me permettrez cette franchise, Mylady. Votre Frere ne vous est point échappé. Je me souviens de l'en avoir vu mortifié. Mais ensuite, Mylord, observant que c'étoit son caractere naturel, une gaïeté de temperamment, qu'elle exerce sur ceux qu'elle aime le mieux, il lui pardonna,

il se fit un plaisir de la railler à son tour ; & cette petite guerre, soutenue de part & d'autre avec beaucoup d'esprit & d'agrément, fit les délices de la compagnie. Vous l'aimez, Mylord....

Mylord. Jamais on n'eut plus d'amour pour une femme. Comptez, Miss Byron, que je ne suis pas un homme de mauvais naturel.

Mylady. Mais captieux, emporté, Mylord. Qui s'y seroit attendu ?

Mylord. En verité, chere Miss Byron, jamais femme n'entendit mieux l'art d'aggraver l'offense. D'où peut venir cette obstination, si ce n'est du mépris qu'elle a pour moi ?

Mylady. Chansons ! Vous revenez à la plus folle de toutes les idées. Mais si vous le pensez sérieusement, ne prenez-vous pas une excellente voie pour remedier au mal, en vous emportant, en faisant mille grimaces, & poussant la passion jusqu'à sembler prêt d'écumer par la bouche ? Je lui ai dit, Miss Byron (le voilà, qu'il le nie s'il en a le fr on) que l'homme auquel j'ai fait mes vœux avoit un autre visage. Tout autre n'auroit-il pas pris ce reproche pour un compliment à sa figure naturelle, & n'auroit-il pas jetté à l'instant

le vilain masque de la passion, pour ne montrer que sa physionomie ordinaire?

Mylord. Vous voïez, Miss Byron, vous voïez l'air de raillerie qu'elle affecte, au moment même où nous sommes.

Mylady. Vous voïez, Miss Byron, s'il y eut jamais rien de si captieux. Mais savez-vous quelle femme il falloit à Mylord? Une femme hautaine, qui pût lui rendre colere pour colere. La douceur est mon crime. On ne peut me mettre de mauvaise humeur. Il me semble que jusqu'à présent, on n'avoit pas regardé la douceur comme un défaut dans une femme.

Mylord. Juste Ciel! De la douceur! Juste Ciel!

Mylady. Soïez juste, Henriette; il est question de prononcer qui a tort. Mylord G.. me présente un visage que je ne lui ai jamais vû avant la cérémonie. Il m'a trompée par conséquent. Je lui montre le visage que j'ai toujours eue; & je le traite à peu près comme j'ai toujours fait. Que peut-il dire où je ne lui montre une preuve qu'il est le plus ingrat des hommes dans les nouveaux airs qu'il se donne? Des airs, qu'il n'auroit pas eu la hardiesse de prendre il y

huit jours. Parlez, Henriette; de quel ôté est le tort, entre Mylord & moi?

Mylord. Vous voïez, Miss Byron. Quel ıoïen d'entrer en raisonnement avec ne femme, qui ramene tout à la plaisanterie?

Miss Byr. Hé bien, Mylord, faites omme elle. Ce qui n'admet point de aisonnement vaut-il la peine de s'en icher?

Mylord. Miss Byron est votre Amie; Iadame; je lui abandonne la décision.

Mylady. Vous feriez mieux de me abandonner à moi-même.

Miss Byr. Dites oui, Mylord.

Mylord. Eh bien, Madame! quel est onc votre décret?

Mylady. J'aimerois mieux que Miss yron prononçat. Je ne voudrois pas ue mon décret fut contesté, lorsqu'il ra sorti de ma bouche.

Miss Byr. Si vous l'exigez, voici ma écision. Vous, Mylady, vous reconitrez que la faute vient de vous. Myrd ne s'en souviendra, que pour éloiıer à jamais ses fausses imaginations, pour promettre qu'à l'avenir il saura ettre de la distinction entre ce qui ent de bon ou de mauvais naturel; 'il se prétera de bonne grace à vos

plaiſanteries, & qu'il ne s'en offenſera jamais, parceque tout exceſſives qu'elles ſoit quelquefois, elles ne changent rien au fond d'un admirable caractere. Qu'en dites-vous, Mylord?

Mylord. Croïez-vous qu'elle conſente à ce que vous propoſez?

Mylady. Odieuſe queſtion! Je vous laiſſe enſemble. Apprenez que de ma vie je n'ai commis de faute. Ne ſuis-je pas une femme? Si Mylord veut demander pardon de toutes ſes minauderies.... Elle s'eſt arrêtée; mais toujours en mouvement pour ſortir. Je l'ai retenue.

Miſs Byr. C'eſt ce que Mylord ne fera point. Vous avez déjà pouſſé le badinage à l'excès. Mylord conſervera ſa dignité, pour l'honneur même de ſa Femme. Il ne conſentira pas non plus à vous voir ſortir.

Il a pris une de ſes mains, qu'il a preſſée de ſes levres. Au nom du Ciel, Madame, ſoïons heureux. Notre bonheur dépend de vous. Il en dépendra toujours. Si je ſuis coupable de quelque choſe, n'en attribuez la faute qu'à ma tendreſſe. Je ne puis ſupporter votre mépris, & jamais je ne le mériterai.

Mylady. Pourquoi ne m'avez-vous pas tenu le même langage il y a quelques

es ? Pourquoi vous être exposé, gré mes instances ?
l'ai prise un peu à l'écart. Soïez reuse, Charlotte. Que votre Mari oit pas le seul pour qui vous manz de générosité.
ylady. Bon ! Notre querelle n'a pas a moitié de sa durée. Si nous faisons aix devant vous, elle se fera de mau grace. Une des plus insipides chou monde est une querelle qui n'est poussée avec un peu de vigueur. Il certain que nous la renouvellerons.
Miss Byr. Prenez pour vous-même onseil que vous donniez à Mylord ; ous exposez point : & recevez-en utre ; c'est qu'une femme s'expose lliblement, lorsqu'elle expose son i. Je ressens déjà un peu de confupour vous. Vous n'êtes point cette lotte que j'ai connuë. Voïons si attachez quelque prix à l'opinion j'ai de vous, & si vous êtes capale reconnoître une erreur de bonne e.
Mylady. Je suis une femme douce, ble & docile. Elle s'est tournée vers ; elle m'a fait une réverence plai, en tenant ses deux mains devant ; c'est un essai, m'a-t'elle dit ; en

êtes-vous contente ? Ensuite marchan vers son Mari, qui promenoit ses regard vers la fenêtre, & qui s'est avancé a devant d'elle, en la voïant approcher ; Mylord, a-t'elle commencé avec une réverence, Miss Byron vient de m'apprendre une partie de mon devoir, que je ne savois pas. Elle se propose d'être quelque jour un modele d'obéïssance. Il auroit été fort heureux pour vous, que j'eusse eu son exemple. Elle me fait entendre, qu'à présent, que je suis mariée, je dois être grave, sage, & sur tout extrêmement soumise ; qu'un sourire me convient à peine ; que je dois être réservée, sérieuse, & respecter mon Mari. Si vous croïez, Monsieur, que cette conduite soit le devoir d'une femme mariée, & si vous l'attendez de moi, aïez la bonté, lorsque vous m'y verrez manquer, de m'en avertir par quelque grimace. A l'avenir, si je me sens disposée à pousser le badinage un peu trop loin, je n'oublierai pas de vous en demander auparavant la permission : & faisant une nouvelle réverence, les bras croisés devant elle : reste-t'il quelque chose à faire de plus ?

Il l'a prit dans ses bras; il l'a serrée tendrement : cher objet de toutes mes affec-

ions, au milieu même de vos plus inustes caprices, voila, voila ce qui reste à faire. Je ne vous demande que la moitié de l'amour que j'ai pour vous, & je suis le plus heureux des hommes.

Mylord, ai-je interrompû, vous gâtez tout, par cet empressement, après le discours qu'elle vous a tenu. Si c'est-là tout l'avantage que vous tirez d'une querelle, jamais, jamais ne retombez dans le même cas. O Madame! vous en êtes quitte trop aisément, si vous n'êtes pas génereuse. Elle a levé la main vers moi, avec un air de menace; & se tournant vers son Mari, croïez-moi, Mylord, joignons-nous ensemble contre cette étrangere, qui ose se mêler de nos tracasseries domestiques. Henriette, Henriette, a-t'elle ajoûté, je ne vous pardonnerai jamais votre derniere leçon.

C'est ainsi, ma chere Lucie, que s'est terminée cette puérile querelle. Ce qui me chagrine uniquement, c'est que dans la conclusion il n'y ait point eû assez de dignité de la part de Mylord. La joie de son cœur éclatoit si vivement sur ses lèvres, que l'impertinente Charlotte a laissé voir de tems en tems, par differentes marques, qu'elle s'applaudissoit d'être necessaire à son bonheur. Mais, Lu-

cie, ne l'en estimez pas moins : car elle a mille charmantes qualités.

Ils m'ont engagé à passer le reste du jour avec eux. Emilie s'est réjouie de leur réconciliation. Son cœur se faisoit voir dans les témoignages de sa joie. Si je pouvois l'aimer plus que je ne fais, elle m'en donneroit de nouvelles raisons, chaque fois que je la vois.

(*Nota.*) Les Lettres suivantes contiennent le récit des adieux de Miss Byron, à tous ses Amis de Londres, avec de longues réflexions sur leurs caractères. Elle fixe le jour de son départ, & sa route. Mylord L..., Mylord G... & leurs Femmes, doivent l'accompagner pendant une partie du chemin. Elle a pris congé des Dames Italiennes, qui se proposent d'aller promener leurs chagrins dans les Provinces d'Angleterre. Deux longues Lettres, l'une du vieux Chevalier Meredith, à Miss Byron, l'autre d'elle, en réponse, apprenent à Miss Selby, que Mr Fouler, toûjours éperdûement amoureux, mais sans espérance, a renoncé au mariage ; que l'Oncle & le Neveu, dans un transport d'affection & d'estime pour Miss Byron, pensent à se défaire, en sa faveur, d'une partie considérable de leur bien, pour justifier la

le Pere, qu'elle a donnée à l'On-
elle de Frere, qu'elle veut don-
Neveu : mais, dans sa réponse au
hevalier, elle emploïe de fort
raisons, pour lui ôter cette pen-
 entendu qu'en partant de Lon-
le promet d'entretenir un com-
e Lettres avec ses meilleurs Amis,
avec Mylady G... Ensuite, la
angeant, par son départ effectif,
t, du Château de Selby. Sa pre-
ettre contient un long détail de
, depuis qu'elle a quitté ses con-
à Dunstable, où son Oncle, sa
k sa Cousine Selby, étoient ve-
devant d'elle. Elle a rencontré
anciens Amans, c'est-à-dire,
ille, les *Fenwick*, les *Orme*. Ils
s manqué de se trouver sur son
, pour lui renouveller leurs ado-
Elle peint l'état où elle a retrou-
mille, & tout ce qu'elle croît
de plaire aux Amis qu'elle a
Leurs réponses roulent sur ce
asse, dans son absence, à Lon-
parmi eux. Celles de Mylady
ne longueur étonnante, & font
la féconde habileté de l'Auteur
nter les mêmes caracteres sous
ces différentes. Enfin une Lettre

de Mylady G.., en datte du 6 de Mai; donne à Miſs Byron les premieres nouvelles qu'on ait reçues de Sir Charles Grandiſſon, depuis ſon départ.

LETTRE LXVII.

Mylady G..., à Miſs Byron.

A Londres, Samedi 6 de Mai.

AUjourd'hui, ma chere, tous les autres ſujets vont diſparoitre. Nous avons reçu des informations, qui ne ſont pas de la main de mon Frere, mais qui nous donnent de ſes nouvelles. Un Ami de Mr Lowther eſt venu ici, avec une Lettre de ce Chirurgien, par laquelle nous apprenons que Sir Charles eſt actuellement à Paris. Mr Belcher, qui étoit avec nous lorſque l'Ami de Mr Lowther eſt arrivé, l'a prié de nous laiſſer ſa Lettre, parcequ'elle contient une avanture fort extraordinaire, dont nous avons penſé auſſitôt à vous communiquer le récit. Premierement, aïez le cœur tranquille ſur le Chevalier Hargrave Pollexfen, qui eſt à la verité de retour à Londres, mais en fort mauvais état. La fraïeur l'a ramené en Angle-

l'où il ne pense plus à sortir.
ıblablement il doit son existence
Frere.
elcher, pour se procurer des
ssemens plus certains, a pris la
l'aller chez lui, & de parler au
ıême qui étoit présent à l'action.
:constances qu'il a recueillies,
a relation de Mr Lowther, il a
: Lettre pour le Docteur Barlet,
ous a communiquée; & je lui ai
léla permission d'en prendre un
pour vous.
ercredi 30 d'Avril, dans le cours
rès-midi, mon Frere aïant Mr
:r avec lui dans sa Chaise de
& s'approchant de Paris, dont
it plus qu'à deux ou trois milles,
mme à cheval s'avança vers sa
, avec toutes les marques d'une
aïeur, & le pria d'entendre un
: récit. Mon Frere fit arrêter le
ın. L'Inconnu lui dit que son
:, qui étoit un Gentilhomme An-
avec un de ses Amis, de la même
ı, venoit d'être attaqué par sept
es à cheval, & forcé de quitter
nd chemin, dans sa Chaise de
; que les Cavaliers étant en si
nombre, il y avoit toute appa-

rence que leur dessein étoit de l'assassiner : & montrant une petite hauteur du côté de Montmartre, il ajouta que c'étoit derriere ce lieu qu'ils executoient apparemment leur sanglante entreprise. Il s'étoit adressé à quelques autres Passans, qui n'avoient pas été fort touchés de sa peine, & qui n'avoient fait que hâter leur marche. Mon Frere lui demanda le nom de son Maître, & ne fut pas peu surpris en apprenant que c'étoit le Chevalier Pollexfen, accompagné de Mr Merceda. Le chemin, de St Denis à Paris, est planté d'arbres des deux côtés : mais la campagne étant découverte, il n'y avoit que la hauteur, qui pût empêcher, à une grande distance, d'appercevoir une chaise & tant d'hommes à cheval. Le grand chemin est bordé aussi d'un fossé ; mais avec des routes par intervalles, pour le passage des Voitures dans les terres. Sir Charles ordonna au Postillon de prendre par une de ces ouvertures, en disant qu'il ne se pardonneroit pas d'avoir laissé périr Sir Hargrave & son Ami, sans avoir fait ses efforts pour les sauver.

Il avoit trois de ses gens avec lui, sans compter le Valet de Mr Lowther. Il fit mettre pied à terre au dernier,

& montant sur son cheval, il pria Mr Lowther de demeurer tranquille dans la chaise, tandis qu'avec ses trois hommes il s'avança, au grand galop, vers la hauteur. Bientôt ses oreilles furent frappées de cris lamentables; & lorsqu'il eut découvert les Cavaliers, il en vit quatre à pied, dont les autres gardoient les chevaux par la bride, & qui paroissoient tenir sous eux les deux Anglois, criant tous deux, se débattant & demandant grace au nom du Ciel. Comme il avoit devancé ses gens d'assez loin, il leva la voix en approchant pour interrompre au moins cette cruelle Scene; & dans sa course, il paroissoit aller droit au secours des deux Malheureux. Alors deux des quatre Cavaliers quitterent leur proïe, pour remonter à cheval; & se joignant aux trois autres, ils s'avancerent vers Sir Charles, comme résolus de soutenir leur violence; pendant que les deux, qui restoient à pied, continuerent de maltraiter sans pitié les objets de leur furie, avec le manches de leurs foüets, dont chaque coup leur arrachoit d'affreux hûrlemens. Les Agresseurs ne paroissant point disposés à fuir, & le tems ne leur aïant pas manqué pour executer leur dessein, s'il

avoit été question de vol ou de meurtre, Sir Charles conclut qu'il s'agissoit de quelque vangeance particuliere. Il se confirma dans cette opinion, lorsque les cinq Cavaliers, qui avoient tiré leurs Pistolets, en le voïant approcher avec le sien, lui demanderent un moment d'explication, après l'avoir averti néanmoins de ne pas s'attirer une mort certaine, s'il s'échappoit à la moindre témerité. Sa réponse fut, de les exhorter à faire donc suspendre les violences; & remettant son Pistolet dans sa fonte, il promit ce qu'on lui demandoit. Ses gens arriverent au même instant. Il leur cria de ne rien entreprendre sans ses ordres. Ensuite, descendant de son cheval, dont il leur laissa les rênes, il s'avança l'epée à la main, vers les deux hommes qui n'avoient point encore cessé d'exercer cruellement leurs foüets. A son approche, ils firent quelques pas vers lui, en tirant aussi leurs epées. Les cinq Cavaliers s'avancerent en même tems; & l'un deux leur dit: c'est assez, Messieurs. Il faut apprendre à ce brave Inconnu la cause d'une avanture qui doit lui causer quelque étonnement: & se tournant vers Sir Charles, nous ne sommes, Monsieur, ni des Assassins,

oleurs; mais les deux hommes,
›iſſent exciter votre pitié, ſont
mes. Quel que ſoit leur crime,
Sir Charles, nous ſommes dans
qui ne manque point de Ma-
›our le maintien de la Juſtice.
, il aida ſucceſſivement les deux
eux à ſe relever. Ils avoient
ux la tête enſanglantée, & le
briſé, qu'ils ne purent étendre
juſqu'à leurs chapeaux, qui
. terre autour d'eux. Sir Charles
dit ce ſervice. Pendant ce tems
les deux Cavaliers, qui étoient
s'impatientant du délai, cria fu-
:nt qu'il n'étoit pas ſatisfait de
:ance, & ſe feroit précipité ſur
›ables, s'il n'eut été retenu par
›agnons. Sir Charles demanda
x Anglois s'ils étoient injuſte-
ıltraités. Non, répondit un des
s; ils ſavent au fond de leur cœur
nt deux Infâmes. En effet, ſoit
›u terreur, ils ne répondirent
des gémiſſemens; & ni l'un, ni
ne pouvoit ſe ſoutenir ſur ſes
: Lowther, que l'honneur avoit
cher ſur les traces de Sir Char-
va le Piſtolet à la main, & deſ-
ıſſitôt, à ſa priere, pour exa-

miner si leurs blessures étoient dangereuses. Le plus furieux des Assaillans voulut s'y opposer : mais Sir Charles arrêta son cheval par la bride ; & se tournant vers les autres ; Messieurs, leur dit-il d'un ton ferme, ces deux Etrangers sont des Anglois de distinction. Je les défendrai au péril de ma vie. Cependant, comme vous ne pensez point à fuir, & que votre emportement ne tombe que sur eux, je commence à craindre que vous n'aïez eu quelque raison pour les traiter si mal. M'accorderez-vous un mot d'explication ?

Les Infâmes, répondit un des Cavaliers, nous connoissent tous, & rendront justice à notre ressentiment. Ils n'ont pas reçu la moitié du châtiment qu'ils méritent. Vous, Monsieur, continua-t'il, qui paroissez homme d'honneur & de raison, apprenez que nous n'en avons pas moins, & que ces deux motifs sont ici les uotres. Nous n'en voulons point à la vie de ces deux Misérables ; mais nous avons voulu leur donner une leçon, dont ils puissent se souvenir toute leur vie. Ils ont lâchement outragé une femme d'honneur; & craignant la vangeance de ses Amis, ils ont pris la fuite, avec beaucoup de précaution, pour dérober

onnoiſſance de leur route.Ils avoient
it de vouloir prendre celle d'An-
's. Depuis deux jours nous les ſuivons
ı trace. Vous voïez le Mari, un Frere,
leurs meilleurs Amis, tranſportés
ıdignation & de fureur.
l paroît, ma chere, que les deux
upables avoient fait partir, en effet,
lques-uns de leurs gens pour Anvers,
ue c'étoit par cette raiſon qu'ils n'en
ient qu'un à leur ſuite. Le Cavalier
ìta, qu'il y avoit un troiſiéme An-
s dans le complot; qu'il étoit forti
bbeville, ſçêne de leur infamie,
s une voiture differente; mais qu'il
it été ſuivi de près, & qu'il lui ſeroit
cile d'échapper. C'eſt apparemment
Bagenhall. Sir Hargrave n'aïant vû
ıord que trois de ſes Adverſaires,
:t entrepris de faire quelque réſiſtan-
mais lorſque les quatre autres avoient
ı, le courage lui avoit manqué en
:econnoiſſant. Il s'étoit laiſſé con-
e dans un lieu commode à leur deſ-
Son Valet, qui étoit à cheval, &
s avoient négligé, après l'avoir dé-
é, s'étoit derobbé pendant l'exécu-
, dans l'eſperance de lui procurer
cours.
r Charles répondit que le plus juſte

reſſentiment n'autoriſoit perſonne à ſe faire juſtice de ſes propres mains. On lui répliqua, que ſi les Coupables ſe croïoient en droit de ſe plaindre, ils ſavoient où trouver ceux qui les avoient maltraités. Dans l'intervalle, Mr Lowther, qui avoit eû le tems de viſiter leurs plaïes, aſſura qu'elles n'étoient pas mortelles; mais jugeant qu'ils avoient beſoin d'une prompte aſſiſtance, il propoſa de les faire remonter dans leur chaiſe. Les ſept Cavaliers, qui s'étoient retirés à quelque diſtance, pour tenir conſeil, retournerent vers Sir Charles, avant que la Chaiſe ſe fût approchée. Il craignit quelque retour de haine; & remontant à cheval, il ſe mit à la tête de ſes gens, avec cette préſence d'eſprit qui releve toujours ſon caractere. Il marcha au devant de ceux qui venoient à lui. Eſt-ce en amis, Meſſieurs, leur dit-il, ou dans d'autres vües que vous revenez à moi? Un d'eux répondit: Notre inimitié n'eſt düe qu'à ces deux Infâmes. Je répete que nous n'en voulons point à leur vie, qu'ils ſavent qui nous ſommes, & qu'ils doivent ſe connoître eux-mêmes pour les plus mépriſables des Humains. Ils n'ont pas reçu le châtiment qu'ils méritent. Mais qu'ils reconnoiſſent leur

bassesse à deux genoux, & qu'ils demandent pardon, dans cette posture, à l'honnête homme dont ils ont insulté la femme. C'est une satisfaction que nous exigeons pour lui, avec la promesse de n'approcher de leur vie à plus de deux lieües de sa demeure.

Je crois, chere Henriette, que nos deux Héros n'avoient pas besoin d'être pressés, pour signer cette promesse.

Sir Charles, se tournant vers eux, leur dit avec beaucoup de douceur; Messieurs, si vous avez tort, vous ne devez pas faire difficulté de demander grace: mais si vous êtes innocens, ma vie, celle de mon Ami & de mes Domestiques, seront emploïées sans ménagement, pour sauver mes Compatriotes d'une injuste oppression.

Les Misérables se mirent à genoux; & les sept Cavaliers, après avoir salué fort civilement Sir Charles, retournerent droit à la grande route. Il ne restoit qu'à mettre Sir Hargrave & Mr Merceda dans leur Chaise. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on leur rendit ce service, au milieu des plaintes, que chaque mouvement leur arrachoit, & des humbles remercimens qu'ils ne se lassoient pas de faire à leur Bienfaiteur. Il continua

de leur servir d'escorte, jusqu'à l'entrée de Paris. Le lendemain, aïant eu l'attention de passer chez eux, il les trouva tous deux au lit, si brisés de coups, qu'ils ne pouvoient se remuer. Mr Merceda étoit le plus maltraité; ce qui fait juger qu'il étoit le plus coupable. Il est demeuré à Paris, entre les mains des Chirurgiens; tandis que Sir Hargrave a recueilli toutes ses forces pour se faire transporter en Litiere à Calais, avec beaucoup de fidelité sans doute à ne pas trop approcher d'Abbeville. Il est à Londres depuis deux jours.

Mr Lowther ajoute que Sir Charles, occupé sans relâche des affaires qui regardent la succession de Mr Danby, l'a prié de nous donner ces informations; & que dans l'impatience de continuer son voïage, il remet à nous écrire lorsqu'il aura passé les Alpes.

(N.) On ne doutera point que dans l'intervalle, les deux Dames n'aïent continué leur commerce de Lettres. La supression, qu'on en fait, n'est à regreter que pour ceux qui aiment les petits détails domestiques. Il est tems de présenter Sir Charles en Italie.

LETTRE LXVIII.

Le Chevalier Grandisson, au Docteur Barlet.

à Boulogne, 21 Mai.

VOus avez dû juger, mon cher & respectable Ami, qu'il me seroit difficile de vous écrire avant mon arrivée dans cette Ville. L'execution testamentaire m'a donné, à Paris, plus d'occupations que je ne m'y étois attendu. Enfin le succès a rempli toutes mes espérances. Mr Lowther doit vous avoir informé des premiers évenemens de notre voïage, & d'une avanture fort extraordinaire, qui nous est arrivée presque aux portes de Paris.

Le retardement de la belle Saison, nous a fait trouver quelque difficulté à passer le Mont Cenis; & d'un si mauvais tems, je n'ai pas été surpris de trouver le sommet de cette Montagne, moins agréable qu'il ne l'est ordinairement au commencement de l'Eté. Vous vous souvenez que l'Evêque de Nocera m'avoit offert de venir au devant de moi, jusqu'au pied des Alpes: mais lui aïant écrit

C vj

de Lyon que j'esperois de le voir à Parme, je l'ai trouvé dans cette Ville, chez Mr le Comte de Belvedere, où il étoit arrivé la veille, avec le Pere Marescotti. Ils ont marqué tous trois une extrême satisfaction de me voir : & lorsque je leur ai présenté Mr Lowther, avec les éloges dûs à son habileté, en leur apprenant aussi que j'avois consulté les plus habiles Medecins de ma Nation, sur la maladie de leur Clémentine, ils m'ont comblé de bénédictions, jusqu'à m'ôter le tems de leur demander des nouvelles d'une si chere Famille. Disgrace ! affliction ! m'a dit seulement l'Evêque, avec un regard si triste, qu'il m'a penetré de compassion. Il a voulu qu'avant son récit, on commençât par m'offrir quelques rafraichissemens.

A la fin, pressé par mes instances, il m'a dit : Jeronimo, le pauvre Jeronimo est vivant ; c'est tout ce que j'ai d'heureux à vous apprendre. Votre présence lui sera plus salutaire que tous les remedes. Clémentine est en chemin, pour revenir de Naples à Boulogne. Elle est d'une extrême foiblesse, obligée à mettre beaucoup de lenteur dans sa marche. On lui fera prendre quelques jours de repos à Urbin. Chere Sœur ! que n'a-

t'elle pas souffert de la cruauté de sa Cousine, aussi bien que de sa maladie! Le Général l'a toûjours traitée avec amitié Il est marié depuis votre départ, à une Dame, dont le mérite la fortune & la naissance, ne nous laissent rien à desirer. Il ne s'oppose point au désir qu'il nous a vû, de faire encore une tentative. Sa Femme a souhaité d'accompagner ma Soeur; & ne pouvant vivre sans elle, il a pris le parti de faire aussi le voïage. S'il avoit pris conseil de moi, il seroit demeuré à Naples. Cependant j'espere que vous le trouverez aussi disposé que nous, à la reconnoissance pour votre visite, & pour toutes les peines où vous n'avez pas fait difficulté de vous engager.

A l'égard de ma Soeur, a-t'il continué, sa santé n'a souffert aucune diminution; mais il nous reste peu d'espérance que son esprit se rétablisse jamais. Elle garde un silence obstiné. Elle ne répond pas même aux questions qu'on lui fait. Camille est avec elle. C'est la seule personne qu'elle paroisse écouter. On lui a dit que le Général est marié. Cette nouvelle n'a fait aucune impression sur elle, non plus que les caresses de sa Belle-soeur, qui s'efforce d'obtenir son amitié. Nous esperons qu'à son retour,

mon Pere & ma Mere auront plus de pouvoir sur son esprit. Dans ses plus fâcheux accès, elle n'a jamais oublié ce qu'elle doit à l'un & à l'autre. Camille croit lui voir quelquefois de l'attention, lorsqu'on lui parle de vous : mais cette situation dure peu. Tout d'un-coup, elle tréssaillit, avec une apparence de terreur ; elle regarde autour d'elle, elle met le doigt sur ses lévres, comme si sa crainte étoit que sa Cousine ne sache qu'on a prononcé votre nom devant elle.

Le Prélat, & le Pere Marescotti, regretent également que l'entreveüe qu'elle desiroit lui ait été refusée. Ils sont persuadés, tous deux, que cette complaisance, & celle de l'abandonner aux soins maternels de Madame Bemont, étoient la seule voie dont on pût esperer quelque succès. Mais à présent, dit l'Evêque, ... Il n'a point achevé. Un soupir a declaré le reste.

Le lendemain, je dépêchai un de mes gens à Boulogne, pour me préparer un logement ; & nous nous mîmes en chemin l'après-midi. Le Comte de Belvedere trouva l'occasion de m'apprendre, que sa passion n'est pas ralentie, pour Clémentine, & que malgré sa maladie, il a fait de nouvelles ouvertures de ma-

rage à la Famille. Comme il n'eſt pas
ueſtion d'un mal héréditaire, il ſe pro-
net tout, de la patience & des remedes.
En nous quittant, après nous avoir
ccompagnés pendant une partie du
hemin; ſouvenez-vous, Chevalier,
ne dit-il, que Clémentine eſt le centre
le mes eſpérances. Il m'eſt impoſſible d'y
enoncer. Je n'aurai point d'autre fem-
ne. Le ſilence fut ma ſeule réponſe.
J'admirai la force de ſon attachement,
& je le plaignis beaucoup. Il me promit
d'autres explications à Boulogne.

Nous y arrivâmes le 15. J'y repris
mon ancien logement. Pendant la route
Jeronimo avoit été le principal ſujet de
notre entretien. L'Evêque & le Pere,
n'eûrent pas beſoin d'entendre longtems
Mr Lowther, pour prendre une haute
opinion de ſon habileté; & dans la ſa-
tisfaction qu'ils en reſſentirent, ils l'aſ-
ſurerent, qu'indépendamment du ſuccès,
ſon voïage ſeroit pour lui, la plus avanta-
geuſe affaire qu'il eut jamais entrepriſe.
Il répondit qu'étant au-deſſus du beſoin,
l'interêt avoit eu peu de part à ſes vües,
& qu'il étoit parfaitement ſatisfait des
conditions que je lui avois déja fait
accepter.

Jugez, cher Docteur, avec quelle

émotion je revis le Palais Della Porretta quoique Clémentine n'y fût point encore. Je me hâtai de passer dans l'appartement de mon cher Jeronimo, qui étoit instruit de mon arrivée. En me voïant paroître; j'embrasserai donc encore une fois, s'écria-t'il, l'homme que j'aime, mon cher, mon généreux Grandisson! Ah! c'est aujourd'hui que j'ai assez vécu. Il pancha la tête sur son oreiller, pour me considerer d'un air attendri. Je voïois éclater, sur son visage, le plaisir au milieu de la douleur.

L'Evêque, qui n'avoit pû être témoin de cette tendre Scene, parut alors, & me dit que le Marquis & la Marquise étoient fort impatiens de me voir. Il me conduisit lui-même. L'accueil du Marquis fut civil; mais celui de la Marquise ne peut être comparé qu'à celui d'une Mere, qui revoit un Fils après une longue absence. Aussi me dit-elle qu'elle m'avoit toujours regardé comme un quatriéme Fils; & qu'à présent, qu'elle venoit d'apprendre que je m'étois fait accompagner d'un habile Chirurgien, & que j'apportois les avis des plus grands Médecins d'Angleterre, elle reconnoissoit que les obligations de sa Famille ne pouvoient jamais être acquittées.

J'avois Mr Lowther avec moi. Sur : champ, on fit appeller les Chirur- iens, qui traitoient le Seigneur Jero- imo. Ils ne firent pas difficulté d'ex- liquer leur méthode & leurs opéra- ons. Mr Lowther prit le ton d'un hom- ıe éclairé, qui respecte les lumieres 'autrui; & la jalousie, naturelle pour s Etrangers, n'empêcha point que son érite ne fut reconnu. Jeronimo, dans ıe confiance aveugle pour tout ce qui ent de moi, a souhaité qu'il prit une ıambre proche de la sienne. Depuis : moment, Mr Lowther, qui n'a pas ssé de l'observer, m'assure qu'il se ren- a digne de sa confiance & de la mien- '. Quel bonheur pour moi, cher Ami, je devenois utile à la guérison du ere & de la Sœur! tous deux si chers n à l'autre, qu'on doute si leur mu- elle tendresse n'a pas beaucoup de part a durée de leur maladie! Mais que préfomption dans une si flatteuse ›erance!

A présent, l'impatience commune est voir arriver Clémentine. Elle est à ›cera. Le Général & sa Femme sont ec elle. Ce fier Comte ne peut soute- · l'idée de mon retour, ni penser avec ›dération qu'on me croïe si nécessaire

au rétabliſſement de ſa Sœur. C'eſt que la Marquiſe m'a fait entendre dans une converſation que je viens d'avoir avec elle. Elle m'a conjurée de me modérer, ſi quelque excès de ſenſibilité pour l'honneur de la Famille emportoit ſon Fils au-delà des bornes. Dans cet entretien, je n'ai pas été peu ſurpris de lui entendre dire qu'elle commençoit à craindre que cette chere Fille, dont elle avoit eu longtems une ſi haute opinion, ne fût pas digne de moi, dans la ſuppoſition même qu'elle eut le bonheur de ſe rétablir. Un compliment de cette nature n'a pû manquer de me cauſer beaucoup d'embarras. Que pouvois-je répondre qui ne parût ou trop froid, ou peut-être intereſſé, & capable de faire juger que je comptois trop ſur une récompenſe que le Général croit encore au deſſus de moi? Je me contentai de dire, & c'étoit avec verité, que l'infortune de l'aimable Clémentine me la rendoit plus chere que tout l'éclat de ſa fortune. Il n'y a point d'ouverture, répliqua la Marquiſe, que je ne ſois portée à vous faire. Toutes mes réſolutions ſont en ſuſpens. Nous ne ſavons à quel parti nous attacher. Votre voïage, entrepris au premier ſigne; la poſſeſ-

ſion où vous êtes d'un bien conſidérable dans le Païs de votre naiſſance, car vous devez bien juger que nous n'avons pas négligé les informations ſur tout ce qui vous regarde; Olivia, qui ſans être une Clémentine, a des prétentions ſur vous, & qui a quitté l'Italie, comme nous le ſavons, & comme vous l'avoüez vous-même, pour les faire valoir en Angleterre; quelles obligations ne vous avons-nous pas? A quoi nous réſoudre? Que devons nous ſouhaiter?

La Providence & vous, Madame, vous réglerez mes pas. Je ſuis en votre pouvoir. La même incertitude, qui vient de la même cauſe, ne me laiſſe pas plus qu'à vous la liberté de me déterminer. C'eſt au rétabliſſement de notre chere Clémentine que toutes mes idées & tous mes deſirs ſe rapportent à préſent, ſans la moindre vüe d'interêt.

Permettez que je vous faſſe une queſtion, a-t'elle repris: c'eſt pour ma ſatisfaction particuliere. Si l'événement devenoit heureux pour Clémentine, vous croiriez-vous engagé par vos premieres offres?

Lorſque je les fis, Madame, la ſituation, de votre côté, étoit la même qu'aujourd'hui: Clémentine ne jouiſſoit

pas d'une meilleure ſanté. La ſeule différence, c'eſt que ma fortune a changé, & qu'elle répond à mes déſirs. Mais je vous déclarai alors que ſi vous me faiſiez l'honneur de me donner votre Fille, ſans inſiſter ſur un article indiſpenſable, je renoncerois volontiers à tout autre bien qu'elle, & je me repoſerois de mon établiſſement ſur la bonté de mon Pere. L'héritage de mes Ancêtres ſeroit-il capable d'altérer mes réſolutions? Non, Madame. Jamais je n'ai fait d'offre à laquelle j'aïe manqué, lorſqu'il n'eſt point arrivé de changement dans les circonſtances. Si vous vous relâchez ſur l'article de la réſidence, je me reconnoitrai fort obligé à votre bonté, ſans vous propoſer d'autre condition.

Elle a répeté qu'elle ne m'avoit fait cette queſtion que pour ſe ſatisfaire elle-même. Je parle ſincérement, a-t'elle ajoûté; & jamais vous ne me trouverez coupable de mauvaiſe foi.

Je l'ai aſſuré que toute mon ambition étoit de répondre à l'opinion qu'elle avoit de moi. Je me crois lié, lui ai-je dit. Vous, Madame, & les vôtres, vous êtes libres. Quelle ſatisfaction, cher Docteur, pour un cœur auſſi fier que

vous connoiſſez le mien, de m'être trouvé en état de lui tenir ce langage ! Si m'abandonnant à mes inclinations, j'avois tâché de plaire à la jeune perſonne dont vous connoiſſez les charmes, comme je le pouvois avec honneur, & comme je l'aurois fait ſans doute, ſi j'avois été moins touché des malheurs de cette noble Famille, je me ſerois engagé dans des difficultés qui augmenteroient beaucoup mes peines. Apprenez-moi, cher Ami, que Miſs Byron eſt heureuſe. Quelle que ſoit ma deſtinée, je me réjoüis de n'avoir entrainé perſonne dans mes incertitudes. La Comteſſe de D.. eſt une femme reſpectable. Miſs Byron mérite une telle Mere, & la Comteſſe ne trouvera jamais une Fille plus digne d'elle. Que le bonheur de cette chere Miſs eſt important pour le mien ! Je lui ai demandé ſon amitié. Je me ſuis bien gardé de ſouhaiter une correſpondance avec elle, & je m'applaudis de ne m'être pas fié là-deſſus à mon cœur. Quel auroit été mon embarras ! Graces au Ciel, je n'ai rien à me reprocher. Lorſqu'on ne ſe jette pas témérairement dans le danger & qu'on n'a pas trop de confiance à ſes propres forces, on peut eſperer de ſa

propre prudence des secours proportionnés à l'occasion.

J'ai parlé à la Marquise, de Mme de Sforce, & de sa Fille; & je lui ai démandé si ces deux Dames étoient à Milan? Vous savez, sans doute, m'a-t'elle répondu, le cruel traitement que Clémentine a reçu dans cette Maison. Madame de Sforce prend parti pour sa Fille. Ce différend nous a mis fort mal ensemble. Elles sont toutes deux à Milan. Le Général a fait serment de ne les revoir jamais, s'il peut l'éviter. L'Evêque a besoin de toute sa Religion pour leur pardonner. Vous n'ignorez pas, Chevalier, les raisons qui ne nous permettent point de laisser prendre le voile à Clémentine.

J'ai conçu, Madame, que c'étoient des raisons de famille, fondées sur les dernieres dispositions de son Grand Pere; mais je n'ai jamais eu la curiosité de m'en informer plus particulierement.

Ma Fille, Monsieur, est en possession d'une Terre fort considérable, qui touche à la principale des nôtres. Elle doit ce présent à ses deux Grands Peres, qui l'aimoient tous deux avec passion, & qui se réünirent pour lui donner une marque solide de leur tendresse. L'un

'eux, qui étoit mon Pere, avoit aimé
ans sa jeunesse, une jeune personne
'un mérite extraordinaire, & s'étoit
rû bien établi dans son cœur : mais
orsque de l'aveu des deux Familles le
nariage étoit prêt à se conclure, un
ccès de pieté mal entendue la porta
out d'un coup à se jetter dans un Cou-
ent, où son impatience lui permit à
eine d'attendre la fin des épreuves,
our former le dernier engagement.
ans la suite elle eut le malheur de s'en
pentir ; & sa triste situation ne fut
norée de personne. Mon Pere, d'ail-
urs zelé Catholique, en conçut une
ersion insurmontable pour le Cloître ;
remarquant de bonne heure, un tour
rieux dans le caractere de Clémentine,
prit, de concert avec le Pere de mon
ari, la résolution de ne rien épargner
our lui ôter le gout de la vie reli-
euse. Leur dessein étoit aussi de for-
ier les deux Maisons par de bonnes
iances. En un mot, cette Terre s'é-
nt présentée, ils l'acheterent à frais
ommuns, pour ma Fille ; &, par une
ause spéciale de leurs Testamens, ils
ituerent que si Clémentine prenoit le
oile, un leg si riche passeroit à Dau-
na, fille de ma Sœur Sforce.

Nous étions bien loin de soupçonner que Daurana eut des sentimens fort passionés pour le Comte de Belvedere, & que son dessein, comme celui de sa Mere, fût de pousser ma Fille dans un Couvent, pour succeder à son bien, & pour s'assurer du Comte. Cruelle Cousine! Cruelle Tante! Avec les apparences d'une si vive affection pour ma Fille! Malheureux le jour où nous la remîmes entre leurs mains.

Outre la belle Terre, qu'elle tient de ses Grand-Peres, nous pouvons faire beaucoup en sa faveur. L'Italie a peu de Familles aussi riches que la notre. Ses Freres ne considérent point leur propre interêt, lorsqu'il est question des siens; & je lui dois aussi cette justice, que sa générosité ne cede point à la leur. Nos quatre Enfans n'ont jamais connu ce que c'est que l'altercation. L'avantage de l'un est toûjours celui de l'autre. Cette fille, cette chere Fille, a fait, de tout tems, les délices de sa Famille. Quelle seroit notre joïe de la voir rétablie, & mariée, suivant l'inclination de son cœur! Cependant, nous avions toûjours cru remarquer que malgré les dispositions de ses Grand-Peres, son penchant étoit pour le Cloître. Mais à présent,

Chevalier, vous ne vous étonnerez point que nous soyons résolus de nous y opposer. Pourrions-nous consentir à voir la cruauté de Daurana récompensée ? sur tout lorsque nous ne pouvons plus nous dissimuler les motifs de sa barbarie ? L'aurois-je jamais pensé de ma Sœur Sforce ? Mais que ne peuvent l'Amour & l'Avarice, lorsque ces deux passions réunissent leurs forces ; l'une regnant dans le cœur de la Mere, & l'autre dans celui de la Fille ? Hélas, hélas ! elles ont ruiné l'esprit de ma chere Clémentine. Le seul nom de Daurana lui cause de la terreur.

J'appréhende, mon cher Docteur, & je suis impatient tout-à-la fois, de revoir l'objet de tant de larmes. Je souhaiterois qu'elle ne fût point accompagnée du Général. Ma crainte est de manquer de modération, s'il oublie la sienne. Je trouve dans mon cœur, que je n'ai pas mérité qu'on en use mal avec moi ; & que de mes Egaux sur tout, ou de mes Supérieurs, je ne dois pas le souffrir. C'est un aveu que je vous fais avec confusion ; car cet orgüeil étant un vice réel, il y a longtems que je devrois l'avoir surmonté.

Mes plus tendres complimens à ceux

pour qui vous me connoiſſez de l'affection. Mr & Mme Reves ſont du nombre. Je crois Charlotte heureuſe. Si quelque choſe manque à ſon bonheur, je ſuis perſuadé que c'eſt ſa faute. Dans l'égalité de ma tendreſſe pour mes deux Sœurs, qu'elle ne me donne pas ſujet de dire, que ſon Aînée eſt la meilleure, & par conſéquent, la plus aimable.

Olivia me cauſe de l'inquiétude. J'ai honte pour elle & pour moi, qu'avec ſa naiſſance, & ſes bonnes qualités, elle ait été capable d'une démarche qu'elle condamneroit dans une autre. Lorſqu'une femme a paſſé ſur cette délicateſſe, qui eſt comme le rampart de la modeſtie; que reſte-t'il à la modeſtie même, pour ſe mettre à couvert de l'Ennemi?

Dites à mon Emilie, qu'elle n'eſt jamais hors de ma mémoire, & que parmi les excellens exemples qu'elle a devant les yeux, ceux de Miſs Byron ne doivent jamaís ſortir de la ſienne.

Mylord L... & Mylord G... ſont en pleine poſſeſſion de ma tendreſſe fraternelle. Je n'écris point aujourdhui à mon cher Belcher. Vous écrire, c'eſt écrire à lui.

Vous connoiſſez le fond de mon cœur. Si dans cette Lettre, ou dans les ſuivantes,

tes, il échappoit à ma plume quelque chose dont la communication vous parut demander des ménagemens, je compte sur votre discrétion, avec plus de confiance qu'à la mienne.

J'attens de mes Amis un grand nombre de Lettres, par le premier ordinaire. Ma Patrie, que j'ai toûjours aimée, n'a jamais été si chere qu'aujourd'hui, à votre, &c.

GRANDISSON.

LETTRE LXIX.

Le Chevalier GRANDISSON, *au Docteur* BARLET.

à Boulogne, 22 de Mai.

L'Evêque de Nocera partit hier pour Urbin, dans la seule vûë d'être informé par ses yeux de la santé de sa Sœur, & peut-être de disposer le Général à me voir avec politesse. Si j'étois sur que l'honnête Prélat crut cette précaution nécessaire, mon orgüeil en seroit picqué.

Le Comte de Belvedere est d'hier au soir à Boulogne. Il a cherché d'abord à me voir. Dans un assez long entretien, il m'a dit, en confidence, qu'on lui

avoit fait des propositions de mariage, avec la Signora Laurana : qu'il avoit répondu, que son cœur est engagé, quoi qu'avec peu d'espérance ; & qu'il regrettoit peu d'avoir fait une réponse si courte, parce qu'il avoit sû, avec quelle cruauté & par quels motifs, les Auteurs de cette ouverture avoient aggravé les maux du plus parfait Ouvrage de la Nature. Vous voïez, a-t'il ajoûté, que je m'explique avec vous sans réserve. Vous m'obligeriez beaucoup, Chevalier, si vous vouliez m'apprendre, quelles sont à présent vos propres vûës. Mais je serois charmé, d'entendre de vous-même ce qui s'est passé entre vous, Clémentine & la Famille, avant votre départ d'Italie. Ils m'ont déja fait leur relation.

Je lui ai fait la mienne, avec une fidelité, dont il a paru fort satisfait. C'est exactement, m'a-t'il dit, ce qu'on m'avoit déja raconté. Si vous étiez d'une même Religion, Clémentine & vous, il n'y auroit rien à prétendre pour un autre homme. J'adore sa pieté, & son attachement à l'Eglise ; mais je n'ai pas le cœur assez étroit, pour ne pas rendre la même justice à vos sentimens. Comme sa maladie est accidentelle, je ne

enserois jamais à d'autres femmes, si
pouvois me flatter qu'elle ne se crut
as malheureuse avec moi. Parlez na-
urellement : je sais qu'on a desiré votre
etour ; êtes-vous venu dans la résolu-
ion de l'épouser, si sa santé se rétablit ?
Je lui ai fait la même réponse qu'à la
Marquise. Il a paru aussi content de moi,
ue je le suis de lui. Le même jour, il
st retourné à Parme.



Vendredi, 23 de Mai.

Le Prélat est de retour. Clémentine
voit été fort mal. La fiévre étoit sur-
enüe. Combien n'a-t'elle pas essuïé d'a-
itations ? L'Evêque m'assure que le Gé-
éral & sa Femme se reconnoissent
bligés, aux soins que j'ai pris pour le
ervice de Jeronimo. La fiévre aïant
uitté Clémentine, elle sera ici dans un
our ou deux.

Que je suis impatient de la voir ! Ce-
endant ce spectacle ne me promet que
e l'amertume. C'est, dit-on, le vrai
ableau de la tristesse muette. Ses traits
ont les mêmes, ajoûte l'Evêque, quoi-
u'elle soit fort maigrie. On lui a dit
ue Jeronimo commençoit à se trouver

mieux; votre cher Jeronimo; lui a répeté le Général. Elle a prononcé tendrement ce nom; & baissant les yeux, elle est retombée dans un profond silence. Ensuite on lui a prononcé aussi mon nom. Elle a regardé promptement autour d'elle, comme dans l'esperance d'y voir quelqu'un. Mais sur quelque bruit, que le hazard a fait entendre, elle a tressailli, elle a jetté les bras autour de Camille, les yeux troublés, dans la crainte, apparemment, d'être observée par la cruelle Daurana. Combien doit-elle avoir souffert de sa barbarie!



Vendredi au soir.

Je passe la moitié du tems avec le Seigneur Jeronimo; mais à différentes heures, pour ne pas fatiguer ses esprits. Les Chirurgiens Italiens & Mr Lowther s'accordent heureusement dans toutes leurs mesures. Aussi le Malade rend-t'il témoignage qu'il n'a pas été si bien depuis plusieurs mois. Tout le monde attribüe le retour de ses forces à mes fréquentes visites. On doit lui faire, demain, une ouverture sous sa plus dangereuse plaie. Mr Lowther, qui entre

prend cette opération, ne veut se flatter de rien, dit-il, avant le succès.

Le Marquis & sa Femme ne cessent point de me marquer leur reconnoissance, dans les termes les plus vifs & les plus obligeans. Je reçus hier leur visite, sous le prétexte d'une legere indisposition, qui me retint dans ma chambre, & que je crois venue du tumulte de mes esprits, occasionné par la fatigue, par mes craintes pour Jéronimo, par mon inquiétude pour Clémentine, & par le souvenir continuel des chers Amis que j'ai laissés en Angleterre. Vous savez, cher Docteur, que malgré tous mes efforts pour déguiser souvent des peines auxquelles je ne puis remedier, le Ciel m'a donné un cœur plus sensible qu'il ne convient à mon repos. Olivia est un tourment pour mon imagination. Pour Miss Byron, elle doit être heureuse dans la droiture de son cœur. Je suis porté à croire qu'elle ne résistera point aux vives instances de la Comtesse D..., en faveur de son Fils, qui est assurément un de nos plus aimables Seigneurs. Elle sera la plus heureuse femme du monde, comme elle en est une des plus dignes, si son bonheur répond à mes vœux. Emilie occupe une grande partie

de mes pensées. Notre cher Belcher est fait pour être heureux. Mylord W..., mes Sœurs & mes Beaux-Freres, doivent l'être aussi. Pourquoi ne le serois-je pas moi-même ? Je dois, je veux l'être, si j'obtiens du Ciel la santé de Jeronimo & celle de sa Sœur. Vous, cher Docteur, il est impossible que vous ne le soïez pas. Qui m'empêche donc de croire que je partage le bonheur de tous mes Amis, comme je vous assure, mon cher Docteur, que je suis le plus fidele & le plus dévoué des votres.

GRANDISSON.

LETTRE LXX.

Le Chevalier GRANDISSON, *au Docteur* BARLET.

Lundi, 26 Mai.

Hier au soir, Clémentine, le Général, sa Femme, le Comte della Porretta & le Seigneur Sebastien son Fils, arriverent à Boulogne. Il n'y avoit pas une heure que j'avois quitté Jeronimo. L'opération s'étoit faite avec succès ; mais dans son extrême foiblesse, il s'étoit évanoui plusieurs fois, pendant le jour. Ce-

pendant je l'avois laissé assez tranquille ; & même agréablement occupé du retour de sa Sœur. Le Prélat me fit dire, avant la nuit, que Clémentine étoit arrivée ; qu'elle étoit fatiguée, abbatuë, & dans ses méditations ordinaires ; mais que Camille viendroit m'apprendre, le lendemain, quelle seroit la situation de sa Maîtresse.

Pendant toute la nuit, je n'ai pas fermé les yeux. Vous concevez, cher Docteur, la cause de mon insomnie. Camille est venue ce matin. Cette pauvre Fille étoit si pénetrée de la joie de me revoir en Italie, que je n'ai pû obtenir tout d'un coup les éclaircissemens qui causoient mon impatience. Enfin, elle m'a dit que le Général & l'Evêque se disposoient à me venir surprendre chez moi ; & continuant, avec autant de soupirs que de mots, hélas ! Monsieur, que ma Maîtresse a souffert, depuis que vous nous avez quittés ! Vous ne la reconnoîtrez pas. Nous ne sommes pas sûres non plus qu'elle vous reconnoisse. Quelle sera votre premiere entrevuë ! Elle n'a que peu de bons intervalles. Ses ténébres sont ordinairement si profondes ! Elle ne parle à personne. Le moindre Etranger l'épouvante. O cruelle,

cruelle Daurana! Camille m'a tenu longtems les mêmes discours, sans que mes questions aient pû l'interrompre, & sans me donner d'autres lumieres que ce que j'ai pu recueillir de ses plaintes & de ses exclamations. Hélas ! ai-je pensé, les souffrances de Clémentine ont affecté aussi la tête de cette pauvre Fille.

Elle m'a quitté avec la même précipitation, de peur qu'on n'eut besoin d'elle, & dans la crainte que le Général ne la trouvât chez moi.

Les deux Freres sont arrivés presqu'aussitôt. Le Général m'a pris la main, avec une sorte de politesse forcée. Nous avons, Monsieur, m'a-t'il dit, beaucoup de graces à vous rendre, pour nous avoir amené votre Mr Lowther. Les Chirurgiens Anglois sont-ils si fameux ? Mais comme les Guerriers de votre Nation savent faire des blessures, ils ne doivent pas manquer d'Artistes pour les guérir. Nous vous sommes obligés, aussi d'avoir entrepris vous-même le voïage. Jeronimo en est déja mieux. Puisse le Ciel achever sa guérison ! Mais, hélas ! notre malheureuse Sœur ! La pauvre Clémentine ! Je n'en espere plus rien.

Que je regrete, a dit le Prélat, qu'on

ne l'ait pas laissée à la garde de Mme Bemont !

Le Général, l'aïant enlevée lui-même de Florence, n'étoit pas disposé à témoigner le même regret. Il y avoit des tempéramens, a-t'il interrompû, auxquels on auroit peut-être mieux fait de s'arrêter. Mais Daurana est une fille infernale; & Mme de Sforce doit être détestée, pour avoir favorisé ses cruelles vûes.

Il a parlé de mon retour, dans des termes assez froids. Cependant, a-t'il dit, puisque j'étois à Boulogne, & que sa Sœur avoit paru souhaiter de me voir, on pouvoit permettre une entrevûe, pour satisfaire ceux de la Famille qui m'avoient invités à repasser en Italie; en quoi il admiroit d'autant plus ma complaisance, qu'on n'ignoroit point que j'avois en Angleterre la Signora Olivia: mais que d'ailleurs, il esperoit peu...

Il s'est arrêté. Je n'ai pû retenir un regard d'indignation, mêlé de mépris: & sans autre réponse, je me suis tourné vers l'Evêque, pour lui demander comment Jeronimo avoit passé la nuit. Assez bien, m'a répondu froidement le Général même; mais je suis trompé, Che-

valier, si je n'ai remarqué dans vos yeux un air méprisant. Mes yeux, ai-je répliqué, s'accordent toujours avec mon cœur. Il me semble, Monsieur, que vous attachez peu de prix à mon intention; & je n'en attache pas plus à la peine de mon voïage, si vos réflexions ne tombent pas personnellement sur moi. Si j'étois à Naples, Monsieur, & chez vous même, je vous dirois que dans cette occasion, vous ne rendez point assez de justice à l'envie d'obliger. Au reste, je ne vous demande aucune faveur, qui ne soit pour votre avantage autant que pour le mien.

Cher Grandisson! s'écria l'Evêque. Mon Frere! dit-il au Général. Ne m'avez-vous pas promis... Pourquoi parler d'Olivia au Chevalier? Est-ce là, Monsieur, ce qui vous chagrine? reprit le Général, en s'adressant à moi. Je me garde bien de faire des réflexions qui puissent offenser un homme de votre importance; surtout pour les Dames, Monsieur. Un air de raillerie accompagnoit ce discours. Je me suis tourné vers l'Evêque: vous voïez, lui ai-je dit, que votre Frere a pour moi un fond insurmontable d'aversion. Je me souviens qu'à Naples il me marqua des soupçons,

aussi injurieux pour sa Sœur que pour moi. J'ai crû les avoir détruits ; mais sa mauvaise disposition renaît. Cependant, tranquille comme je suis dans mon innocence, il lui sera difficile, par mille raisons, de me faire sortir des bornes.

Et de ces mille raisons, Chevalier, mon interêt, sans doute, en est une ? (d'un ton mocqueur.)

Vous en jugerez comme il vous plaira, ai-je répondu. Mais, ne partons-nous pas, Messieurs, pour aller voir le Seigneur Jeronimo ?

Non, a dit l'Evêque, jusqu'à ce que je voie l'amitié plus ferme entre-vous. Mon Frere, donnez-moi votre main, (en s'efforçant de la prendre.) La votre, Chevalier.

Disposez de la mienne, ai-je répondu, en la lui offrant. Il l'a prise, & celle du Général en même tems. J'ai fait un pas, pour lui donner plus de facilité à les joindre ; & saisissant celle du Général, qui sembloit résister encore : Rendez-vous, Monsieur, lui ai-je dit ; acceptez l'offre d'un cœur sincere. Faites-moi connoître, par une heureuse expérience, ces grandes qualités que tout le monde vous attribue. Je demande votre amitié,

parce que je trouve dans mon cœur un témoignage que je la mérite ; & je ne l'y trouverois pas , si j'étois capable d'une bassesse. Je serois faché de paroître méprisable à vos yeux ; mais je ne le serai jamais aux miens.

Il a demandé, à son Frere, s'il croïoit que cet air de supériorité fut suportable? J'ai répondu , que l'aveu qu'il en faisoit me combloit d'honneur. L'Evêque s'est hâté d'ajoûter , que je parlois avec noblesse , que mon caractere étoit connu, & qu'il esperoit de nous voir intimes Amis. Il nous a pressés d'accepter ce nom.

Pourquoi le dissimuler ? a repris le Général : je ne puis soutenir que le Chevalier se croïe aussi nécessaire à ma Sœur, qu'on paroît se le persuader dans la Famille.

Vous me connoissez peu , Monsieur, lui ai-je répondu. Je ne fais point à présent d'autres vœux , que pour le rétablissement de votre Sœur , & du Seigneur Jeronimo. Si j'ai le bonheur d'y contribuer , ma joie seule est une récompense. Mais, pour vous mettre l'esprit en repos, & pour vous faire entrer dans les sentimens que je désire , je vous donne ma parole d'honneur, (c'est une Loi , Mon-

ſieur, que je n'ai jamais violeé) que, quelque ſuccès que nous obtenions du Ciel, pour la maladie de votre Sœur, je n'accepterai la plus grande faveur qu'on puiſſe m'accorder, qu'avec le conſentement des trois Freres, comme avec celui du Pere & de la Mere. J'ajoûte, que ma propre fierté ne me permettroit pas d'entrer dans une Famille, où l'on ne penſeroit pas honorablement de moi, ni d'expoſer une Femme que j'aime, au mépris de ſes plus proches Parens.

Le Genéral a paru ſatisfait de cette explication. C'eſt parler noblement, m'a-t'il dit : je vous demande la main, & je fais profeſſion d'être votre Ami.

Que dites-vous de cet orgüeil, mon cher Docteur ? Il ne peut digerer qu'un ſimple Gentilhomme Anglois, car c'eſt de cet œil qu'il me regarde, s'allie jamais avec ſa Famille ; quelque peu de vraiſemblance qu'il trouve lui-même au rétabliſſement de ſa Sœur. D'ailleurs, il aime beaucoup le Comte de Belvedere, & toute la Famille auroit été charmée d'une alliance avec lui.

Le Prélat a paru fort ſatisfait de nous voir diſpoſés de part & d'autre, à vivre en meilleure intelligence. Il m'en a

d'autant moins coûté, pour accorder quelque chose à l'orgüeil d'autrui, que Mme Bemont avoit eu soin de m'y préparer. Le Pere même & la Mere de cet esprit hautain craignoïent beaucoup de son humeur; ils apprendront avec joïe, que j'ai vaincu si facilement ses préventions.

En se retirant, le Général m'a pris la main, & m'a dit, d'un air enjoüé: je suis marié, Chevalier! Aux voeux que j'ai faits pour son bonheur, il a répondu, qu'ils étoient inutiles, & qu'il étoit parfaitement heureux. Ma Femme, a-t'il repris, est tout ce qu'il y a d'aimable au monde. Elle brûle de vous voir. Je suis sans crainte, parce qu'elle est généreuse, & que je serai toûjours reconnoissant. Mais, veillez sur vous-même, Chevalier; veillez sur vous, je vous en avertis. Le moindre coup d'œil sera observé. Admirez-là, j'y consens; & je vous défie de vous en défendre: mais je suis bien aise au fond, qu'elle ne vous ait pas vû avant qu'elle fût à moi.

Les deux Freres m'ont quitté, avec d'autres marques d'amitié; & pour dernier compliment, l'Evêque m'a dit qu'il se félicitoit, d'avoir désormais trois Freres. Je me dispose à les suivre au Palais

della Porretta. Imaginez-vous, cher Docteur, avec quelle agitation.

LETTRE LXXI.

Le Chevalier GRANDISSON, *au Docteur* BARLET.

à Boulogne, Lundi soir, 26 de Mai

JE suis revenu. J'arrive. Vous attendez de moi, cher Docteur, un détail intéressant.

Je n'étois parti qu'après dîner, mais de fort bonne heure, dans la vüe de pouvoir passer quelque tems avec mon cher Jeronimo. Il lui reste de vives douleurs de sa derniere opération. Cependant, Mr Lowther est tranquille, & n'en a pas moins d'esperance.

Lorsque je suis demeuré seul avec ce fidele Ami, il m'a dit qu'on ne lui avoit pas encore fait voir sa Sœur; qu'il en concluoit qu'elle devoit être fort mal; mais qu'il savoit néanmoins qu'on la disposoit à recevoir ma visite. O cher Grandisson! s'est-il écrié dans un transport de tendresse; que je plains un cœur aussi sensible, aussi généreux que le vôtre! Mais qu'avez-vous fait au Général? Il

m'assure qu'il vous admire, qu'il vous aime ; & l'Evêque m'en a fait des félicitations. Il sait que rien ne pouvoit me causer plus de plaisir.

Le Général est entré dans le même instant. Il m'a salué avec tant d'amitié, que j'ai vû éclater la joie dans les yeux de Jeronimo. Dans quel état je viens de laisser ma Sœur ! nous a dit le Général. Je ne sais, Chevalier, comment vous pourrez soutenir ce spectacle. Le Prélat s'est fait voir aussitôt : O Chevalier ! m'a-t'il dit en entrant, ma Sœur n'est sensible à rien. Elle ne connoit personne. Camille même est étrangere pour elle aujourd'hui. Dans leur premier mouvement, ils avoient oublié que ce récit pouvoit faire trop d'impression sur leur Frere. Après l'avoir consolé, ils m'ont proposé de passer dans l'appartement de Mr Lowther, qui est demeuré seul avec son Malade.

La Marquise nous y a joints, les yeux tout en larmes. Cette chere Fille ne me connoit point, ne fait pas la moindre attention à moi. Je ne l'avois pas encore vûe dans cette insensibilité pour sa Mere. Je lui ai parlé du Chevalier Grandisson. Votre nom ne la reveille point : que penser de cet étrange silen-

te ? Camille lui a dit que vous devez la voir. Ma Belle-Fille lui a fait la même promesse. O Chevalier ! c'en est fait ; elle a perdu entierement la raison. Nous avons même été assez barbares pour essaïer le nom de Daurana. Elle n'en est point effraïée, comme elle l'a toujours té.

Camille est entrée ; d'un air fort joïeux : na Maîtresse vient de parler. Je lui ai it qu'elle devoit se préparer à voir le Chevalier Grandisson, & que tout le nonde, le Général même, s'empressoit le caresser. Allez, m'a-t'elle répondu, ous ne me tromperez plus par des fables. C'est tout ce que j'ai pû tirer de sa ouche.

On a conclu de ce changement, qu'elle ourroit me reconnoître, lorsque je paoîtrois devant elle ; & nous sommes aflés dans le Cabinet de la Marquise. .e Directeur m'avoit fait une peinture ort avantageuse de la Femme du Généal, que je n'avois pas encore vûe ; & je vois du Prélat, qu'avec tout le mérite è la Marquise, elle avoit reçu, comme lle, une éducation Françoise. Le Maruis, le Comte, le Directeur, & cette Dame, dont j'ai réellement admiré les harmes, étoient dans le Cabinet. Le

Général a pris soin, lui-même, de me présenter à sa Femme. Nous nous sommes assis. On s'étoit proposé, comme je l'ai remarqué, de reveiller l'attention de Clémentine, en me faisant paroître devant elle, aux yeux de toute l'assemblée. Mais j'ai demandé à la Marquise, s'il n'étoit pas à craindre, qu'une Compagnie si nombreuse ne lui causât trop d'émotion? Plût au Ciel, a répondu le Marquis, en soupirant, qu'elle pût être émüe de quelque chose! Notre conférence, a dit la Marquise, n'aura l'air que d'une conversation de visite. Que n'avons-nous pas tenté, pour exciter son attention par d'autres voïes? Au reste, a dit le Prélat, nous sommes ses plus proches Parens. Et nous sommes bien aises, a dit le Général, de faire nos observations. Elle est prévenuë, a repris la Marquise, sur toutes les personnes qu'elle doit voir ici: & j'ai donné ordre, qu'elle ne soit accompagnée que de Laure & de Camille.

La chere Clémentine est entrée au même instant, appuïée sur le bras de Camille, & suivie de Laure. Sa marche étoit lente & majestueuse; ses yeux baissés. Elle étoit en robbe noire, & traînante. Un voile de gaze blanche cou-

vroit son visage. Quelle vive image de l'affliction !

Je n'ai pu me défendre d'une extrême émotion. Je me suis levé : je me suis remis sur ma chaise, & je me suis levé encore une fois, irrésolu, ne sachant que faire ni que dire.

Elle s'est arrêtée, au milieu du Cabinet. Elle s'est tournée vers Camille, pour lui faire ajuster son voile, mais sans prononcer un mot, sans lever les yeux devant elle, & sans observer personne. J'allois m'avancer vers elle : le Général m'a retenu par la main. Demeurez, demeurez, cher Grandisson ; m'a-t'il dit. Cependant votre sensibilité me charme. Elle vient ! elle marche vers nous !

Elle s'est approchée, les yeux à demi fermés, & toujours baissés vers la terre. Sur un mouvement qu'elle a fait, pour tourner vers la fenêtre, Camille lui a dit, ici, ici, Mademoiselle; & l'a menée vers un Fauteuil, qu'on avoit placé pour elle, entre les deux Marquises. Elle a suivi sans résistance. Elle s'est assise. Sa Mere a pleuré. La jeune Marquise a pleuré aussi. Son Pere soupiroit, & détournoit ses yeux d'elle. Sa Mere lui a pris la main, en lui disant : mon Amour, regardez autour de vous. Je vous prie, Madame,

a dit le vieux Comte, laissez-lui faire ses propres observations. Elle a paru sourde à ce que disoient sa Mere & son Oncle. Elle n'a pas même levé les yeux. Camille étoit debout, derriere son Fauteuil.

Le Général s'est levé, avec un mélange de douleur & d'impatience, & s'est approché d'elle. Chere Sœur, lui a-t'il dit, en penchant la tête sur son épaule, regardez-nous donc. Ne nous traitez pas avec cette apparence de mépris. Voïez votre Pere, votre Mere, votre Sœur, & tout le monde en pleurs autour de vous. Si vous nous aimez, accordez-nous un sourire. Il a pris sa main; que sa Mere avoit quittée, pour s'abandonner à ses propres émotions.

Elle a levé enfin la vüe sur lui; & faisant comme un effort de complaisance, elle a tâché de sourire : mais l'air sombre avoit pris une si forte possession de tous ses traits, qu'elle n'a pû marquer, à son Frere, que le désir de l'obliger. Son sourire sembloit plongé dans un nuage de tristesse. Pour marquer encore plus de complaisance, elle a dégagé sa main de celle de son Frere, elle a jetté ses regards des deux côtés; & distinguant celle de sa Mere, elle l'a prise des deux siennes, en panchant la tête dessus,

avec un mouvement de tendresse.

Le Marquis s'est levé de sa chaise, son mouchoir aux yeux. Chere Fille ! s'est-il écrié ! ah ! que je ne revoïe jamais un sourire de cette espece. Il penetre jusqu'ici, a-t'il ajoûté en appuiant la main sur sa poitrine.

Chere & obligeante Sœur, a repris le Général ; vous ne nous méprisez donc pas ! Mais voïez les pleurs que vous faites répandre. Voïez votre Pere. Il attend de vous un peu de consolation. Sa douleur de votre silence....

Elle a jetté les yeux du côté où j'étois. Elle m'a vû : elle a tressailli. Elle m'a regardé une seconde fois ; elle a tressailli encore : & quittant la main de sa Mere, pâlissant & rougissant tour à tour, elle s'est levée, elle a passé les deux bras autour de Camille.... O Camille ! c'est tout ce qu'elle a pû prononcer. Un torrent de larmes s'est ouvert le passage ; & toute l'assemblée, quoique vivement touchée, a trouvé du soulagement à les voir couler dans cette abondance. Je me serois précipité vers elle, je l'aurois prise dans mes bras, sans attention pour les témoins ; mais le Général, me retenant, m'a dit, d'un ton qu'elle pouvoit entendre ; cher Grandisson, demeurez

assis. Si Clémentine n'a pas oublié son Précepteur Anglois, elle sera charmée de vous revoir à Boulogne. O Camille! a-t'elle interrompu, vous ne me trompiez point! Je recommencerai à vous croire. C'est lui... c'est lui-même: & se panchant sur le sein de cette Fille, elle y a caché ses larmes, qui continuoient d'inonder son visage.

L'orgueil naturel du Général s'est encore fait sentir. Il m'a tiré à l'écart. Chevalier, m'a-t'il dit, je ne vois que trop le pouvoir que vous avez sur cette malheureuse Fille. Tout le monde le voit. Mais je me repose sur votre honneur. Vous vous souvenez de ce que vous avez dit ce matin.... Juste Ciel! ai-je interrompu, avec quelque émotion. J'ai eu néanmoins la force de m'arrêter; & je me suis contenté de reprendre, avec un orgueil peut-être égal au sien; apprenez, Monsieur, que l'homme à qui vous croïez cet avis nécessaire, se qualifie d'homme d'honneur; & que vous le reconnoîtrez tel, vous & tout le reste du monde. Cette réponse a paru le déconcerter un peu. Je me suis éloigné, d'un air qui n'avoit rien de trop vif pour lui, mais qui l'auroit été trop pour tous les autres, si toute

leur attention n'eût été tournée sur Clémentine. Cependant nous n'avons point échappé à celle du Prélat. Il est venu à nous, lorsque je quittois le Général; & comme je n'ai pas continué de m'éloigner, les deux Freres sont sortis ensemble.

En rejoignant la Compagnie, j'ai trouvé la chere Clémentine, soutenuë par les deux Marquises & suivie de Camille, en chemin, comme j'en ai jugé, pour sortir du Cabinet. Elle s'est arrêtée, en m'appercevant près d'elle. Ah, Chevalier! elle n'a dit que ces deux mots; & penchant la tête sur le sein de sa Mere, elle a paru prête à s'évanoüir. J'ai pris une de ses mains, qui pendoit sans mouvement sur sa robbe; & mettant un genou à terre, je l'ai pressée de mes levres. Je me sentois pénetré de tendresse, quoiqu'une minute auparavant j'eusse éprouvé des mouvemens d'une autre nature. Clémentine a jetté sur moi des yeux languissans, avec un air de satisfaction, qu'on ne lui avoit pas remarqué depuis longtems. Je n'ai pû prononcer un mot de plus. Je me suis levé. Elle a continué de marcher vers la porte; & lorsqu'elle y est arrivée, elle a tourné la tête en arriere, pour me regarder, aussi longtems

qu'elle l'a pu. Je suis demeuré comme immobile, jusqu'à ce que le vieux Comte, me tirant la main, & prenant en même tems celle du Directeur, qui se trouvoit proche de lui, nous a dit, qu'on ne pouvoit plus se tromper sur la nature du mal, & que le remede n'étoit pas plus incertain. Mais, Chévalier, a-t'il ajoûté, vous deviendrez Catholique! Le Directeur l'a secondé, par des souhaits fort ardens. Aussi-tôt la jeune Marquise a reparu, les yeux gros de larmes. On a rejetté mes soins, nous a-t'elle dit; ma Sœur est dans un nouvel accès: & se tournant vers moi; ah! Monsieur, vous êtes... mais de quoi vous accuser? Je ne vois que trop, ce que vous avez vous-même à souffrir.

Le Général est rentré, en même tems, avec le Prélat. A présent, mon Frere, a dit le dernier, si ce n'est pas de la générosité, c'est de la justice que je vous demande. Le Chevalier conviendra, j'en suis sur, qu'il y a quelque excès de vivacité à lui reprocher. Oüi, Monsieur, ai-je répondu: mais il n'est pas moins vrai, que les propos du Général étoient hors de saison. Peut-être; a dit assez doucement le Général. Je me suis tourné vers lui: Un aveu juste, Monsieur, est un glorieux triomphe. Je me donne hardiment,

nent pour un homme incapable basseſſe, qui ne mollira point ſur ıonneur, mais qui prend droit du té-oignage de ſon propre cœur, pour uhaiter d'être regardé dans cette Fa-ille, comme un Ami déſintéreſſé. ırdon, Meſſieurs, ſi je mets quelque r de hauteur dans mon langage. Ne ıtribuez qu'à l'éloignement que j'ai ɔur toute ſorte de témerité dans mes ̃tions. Mais je me ſens le cœur penetré e mille choſes, qui n'ont pas toujours it, je le dis avec chagrin, la même npreſſion ſur le vôtre.

Quoi Grandiſſon? m'a dit aſſez fiére-ıent le Général; vous allez juſqu'aux proches?

Il n'en eſt pas beſoin, ai-je répliqué, vous en ſentez la juſtice. Mais, en erité, ou vous me connoiſſez mal, u vous vous oubliez vous-même. A réſent, Monſieur, que je me ſuis ex-liqué avec franchiſe, je ſuis prêt à ous faire des excuſes pour tout ce que ous avez pû trouver d'offençant dans ı maniere: & prenant bruſquement ſa ıain, quoiqu'avec ardeur plutôt qu'a-ec tendeſſe; acceptez mon amitié, Ionſieur, & comptez que je mérite-ai la vôtre.

Il a regardé son Frere. Apprenez-moi, lui a-t'il dit, quelle réponse je dois faire à cet étrange Homme! Prendrai-je l'air chagrin, ou content?

Ah! soïez content, & ne prenez point d'autre air, a répondu le Prélat. Il m'a embrassé, en me disant que je l'emportois; qu'il s'étoit allarmé à contretems, & que j'avois marqué trop de chaleur, mais qu'il falloit nous pardonner mutuellement. Sa Femme a paru incertaine, sans pouvoir deviner ce qui donnoit occasion à ce renouvellement d'amitié. Le vieux Comte & le Directeur n'en ont pas été moins surpris. Le Marquis avoit quitté le Cabinet.

Nous nous sommes assis, & nous avons raisonné diversement sur la situation de notre chere Malade. Mais je ne doute point que si cette entrevüe avoit été menagée avec moins de surprise pour elle, on ne lui eût épargné les accès, qui nous ont tenus en allarme, sur la description de la jeune Marquise. Enfin, Camille est venue, avec l'heureuse nouvelle qu'elle commençoit à revenir, & que sa Mere, pour l'obliger, lui promettoit volontairement, que la permission de la voir ne me seroit pas refusée.

J'ai pris cette occasion, pour remettre
; la jeune Marquise les consultations
les Médecins d'Angleterre. Le Prélat
st passé dans l'appartement de Jeroni-
no, qu'il jugeoit fort impatient de sa-
'oir le résultat de cette premiere entre-
'üe ; & dans la résolution, comme il
ne l'a témoigné, de ne lui rien appren-
lre des petites vivacités auxquelles nous
ious étions échappés, le Général & moi.
Mon esperance, cher Docteur, est de
irer parti, pour mon propre avanta-
ge, de l'orgüeil & de la chaleur de ce
eune Emporté ; car ne suis-je pas sujet
u même défaut ? O cher Ami ! com-
bien n'ai-je pas regreté d'avoir manqué
le modération avec Ohara & Salmo-
net, dans une occasion où leur folle
violence ne m'obligeoit qu'à les faire
congédier par mes Domestiques ? Ce-
pendant il est vrai que si je souffrois
ci trop patiemment les injures de ces
Esprits hautains, qui se croïent d'un rang
supérieur au mien, & d'un Homme-d'e-
pée, moi qui me fais un principe de ne
tirer la mienne que pour ma défense,
je serois exposé à des insultes, qui me
jetteroient continuellement dans les
difficultés que je souhaite d'éviter.

J'ai accompagné le Général & sa Fem-

me chez Jeronimo, a qui l'interêt qu'il prend au rétablissement de sa Sœur, & l'espoir qu'on lui avoit donné d'une heureuse révolution, faisoit oublier généreusement ses propres maux. Comme il n'y avoit aucune apparence que je pusse la revoir de tout le jour, le Général m'a proposé d'aller passer deux heures au *Casino*, lieu d'assemblée, où vous savez qu'on trouve, le soir, tout ce qu'il y a de personnes de distinction à Boulogne. Mais je me suis excusé. L'inquiétude dont j'étois rempli, pour un Frere & une Sœur, que leurs disgraces me rendent si chers, m'a fait prendre le parti de me retirer à mon logement.

LETTRE LXXII.

Le Chevalier GRANDISSON, *au Docteur* BARLET.

Mardi au soir.

J'Avois passé une fort mauvaise nuit; & je me trouvois si indisposé ce matin, que je m'étois borné à faire demander des nouvelles du Frere & de la Sœur, dans le dessein de prendre un peu de repos jusqu'après-midi. Mais la Marquise s'est servie de mon Messager même,

›ur me faire dire qu'elle souhaitoit
: me voir sur le champ. Je n'ai pas
ılancé à lui obéir. Clémentine avoit
'mandé, s'il étoit vrai qu'elle m'eût
ie, & si ce n'étoit pas un songe. On
'oit pris cette question pour un bon
gure, dont on vouloit me faire par-
ger la joie.
J'ai rencontré le Général dans l'Ap-
rtement de Jeronimo. Il a remarqué
e je n'étois pas en bonne santé. Mr
›wther a proposé de me tirer du sang.
ʼ ai consenti. Ensuite j'ai vû panser
plaies de mon Ami. Les Chirurgiens
›nt pas mal jugé des apparences. Deux
ːdecins, amenés par le Prélat, nous
t dit, qu'aiant examiné les Consulta-
ns Angloises, ils approuvoient une
:tie des méthodes prescrites; & l'on
convenu de les suivre.
ı mon arrivée, Clémentine étoit ren-
née dans son Appartement. Ses ter-
rs avoient recommencé, pour les
antés de sa Cousine; & dans cet état,
n'avoit pas crû que je dusse la voir.
is, étant devenuë plus tranquille, elle
assé dans le Cabinet de sa Mere. Le
iéral & sa Femme s'y sont rendus;
'on m'a fait avertir que je pouvois
›ître.

Clémentine, lorſque je ſuis entré, étoit aſſiſe près de Camille, la tête appuïée ſur le bras de cette Femme; en ſilence, & comme occupée de ſes réfléxions. Le bruit de ma marche & de mes révérences lui a fait lever la tête. Elle m'a regardé; & jettant les bras autour du cou de Camille, elle a caché pendant quelques momens ſon viſage. Enſuite le tournant vers moi, avec quelque air de confuſion, elle a retiré ſes mains, elle s'eſt tenuë debout, elle m'a regardé d'un œil ferme. Cependant ſes regards ſe partageoient tour à tour entre Camille & moi, & ſembloient marquer de l'irréſolution. A la fin, quittant Camille, elle eſt venuë vers moi d'un pas lent; mais tournant tout d'un coup, elle s'eſt précipitée vers ſa Mere, & lui paſſant un bras autour du cou, l'autre levé, elle a recommencé à me regarder, comme s'il lui étoit reſté quelque doute de ce qu'elle avoit vû. Elle ſembloit murmurer quelque choſe à ſa Mere, mais trop confuſément pour être entenduë. Elle s'eſt avancée enſuite vers ſa Belle-Sœur, qui a ſaiſi ſa main, lorſqu'elle la vûë près d'elle, & qui la lui a baiſée. Elle a marché juſqu'au Général, près duquel j'étois aſſis, & qui m'avoit prié d'obſer-

ver tous ses mouvemens. Elle est demeurée debout proche de lui ; & sans lui dire un mot, elle m'a regardé longtems avec une douce incertitude.

Tant d'avances, qu'elle avoit comme dérobbées sur moi, ne m'ont pas laissé la force de me faire une plus longue violence. Je me suis levé ; & saisissant une de ses mains : voïez, Mademoiselle, lui ai-je dit, un genou à terre, celui que vous avez honoré du nom de votre Précepteur. Ne remettez-vous pas le reconnoissant Grandisson, que toute votre Famille honore de quelque amitié ?

Oh je vous remets ! Oui, oui, n'en doutez pas. Tout le monde s'est réjoüi de l'avoir entendu parler. Mais, a-t'elle repris, qu'êtes-vous devenu depuis si longtems ?

J'ai fait le voïage d'Angleterre, Mademoiselle ; & j'en suis revenu depuis peu pour vous voir, vous & votre cher Jeronimo.

Jeronimo ! en levant une main, sans retirer celle que je tenois dans les miennes. Pauvre Jeronimo !

Bénissons le Ciel ! a dit le Général ; je vois quelque lueur d'espérance. Les deux Marquises ont pleuré de joïe.

Votre Jeronimo, Mademoiselle, ce

tendre Frere, commence à donner d'heureuſes eſpérances. L'aimez-vous?

Si je l'aime ! Mais de quoi eſt-il queſtion ? Il me ſemble que je ne vous entens point.

A préſent que vous êtes rétablie, Jeronimo va ſe croire heureux.

Suis-je rétablie !.... Ah Monſieur ! ... Mais ſecourez-moi, ſecourez-moi, Chevalier ! en criant d'une voix foible, & regardant autour d'elle, avec une apparence d'affliction & de terreur.

C'étoit l'idée de ſa cruelle Couſine, qui revenoit troubler ſon imagination. Je lui ai promis mon ſecours, & je l'ai aſſurée auſſi de celui du Général. Ha ! vous ne ſavez pas, m'a-t'elle dit, avec quelle barbarie j'ai été traitée. Mais vous allez être mon Défenſeur. Venez vous aſſeoir proche de moi. Je vous apprendrai ce que j'ai ſouffert. Elle eſt retournée avec précipitation ſur ſa chaiſe. Je l'ai ſuivie. Elle m'a fait ſigne de me placer près d'elle. Vous ſaurez donc, Chevalier.... Elle s'eſt interrompue. Ah ! ma tête ! en y portant la main. Je ne ſais ce qui m'arrive. Mais il faut que vous me quittiez. Je ſuis mal. Quittez-moi. Je ne me connois plus moi-même. Enſuite, me regardant d'un air

effraïé ; vous n'êtes pas le même à qui je parlois... Qui êtes-vous, Monsieur ? Elle a poussé un cri foible ; & passant ses bras autour de Camille, elle a caché encore une fois la tête dans son sein.

Je n'ai pû soutenir ce spectacle. N'aïant pas été bien de tout le jour ; c'étoit trop pour ma situation. Je me suis levé pour sortir. Ne sortez point, Chevalier, m'a dit le Général, en s'essuïant les yeux. Mais je n'ai pas laissé de quitter le Cabinet, pour me rendre à l'Appartement de Mr Lowther ; & ne l'y trouvant point, je m'y suis enfermé. Je ne puis vous réprésenter, cher Docteur, combien j'avois le cœur oppressé. Cependant, un peu de solitude m'aïant remis, je suis passé chez Jeronimo, où j'ai vu entrer au même instant le Général, qui sans pouvoir prononcer un mot, m'a pris par la main, & m'a conduit avec le même silence, au Cabinet de sa Mere. En y arrivant, il m'a dit que sa Sœur me demandoit, qu'elle s'affligeoit de mon départ, qu'elle craignoit de m'avoir offensé, & que c'étoit peut-être une heureuse marque.

Nous sommes entrés. Elle étoit entre les bras de sa Mere, qui la caressoit, en pleurant sur elle. Voici le Cheva-

lier, ma chere Fille; vous n'avez rien fait qui ait pu l'offenser. Elle a quitté les bras de sa Mere. Je me suis approché d'elle. Tantôt, m'a-t'elle dit, j'ai cru que ce n'étoit pas vous qui étiez assis proche de moi; mais après votre départ, j'ai reconnu que ce ne pouvoit être un autre que vous. Pourquoi vous êtes-vous retiré? Vous ai-je causé quelque déplaisir?

Vous n'en êtes pas capable, Mademoiselle; mais vous m'avez ordonné de vous quitter, & j'ai dû vous obéir.

Fort bien (en regardant sa Mere.) Mais que lui dirai-je, Madame? Je ne me rappelle point ce que je voulois lui dire. Et s'avançant d'un air empressé, vers sa Belle-Sœur; vous me promettez, Madame, de ne rien dire contre moi à ma Cousine Daurana. La jeune Marquise a répondu, en prenant sa main, qu'elle haïssoit Daurana, & qu'elle n'aimoit que sa chere Clémentine.

Oh! Je ne lui souhaite la haine de personne... & se baissant vers moi, elle m'a demandé qui étoit cette Dame? Le Général s'est réjoüi de cette question: c'étoit la premiere fois qu'elle avoit paru faire attention à sa Belle-Sœur, & qu'elle avoit demandé qui elle étoit

quoiqu'elle en reçut des marques continuelles de tendresse.

Je lui ai dit que cette Dame étoit sa Sœur, la Femme du Général son Frere.

Ma Sœur ! Quelle apparence ? Comment ne l'aurois-je pas su jusqu'à présent ?

Votre Sœur, Mademoiselle, par son mariage avec votre Frere aîné.

Je n'y comprens rien. Mais pourquoi ne me l'avoir pas dit ? Je vous souhaite, Madame, toute sorte de bonheur. Daurana n'a pas voulu me reconnoître pour sa Cousine. M'avoüerez-vous pour votre Sœur ?

La jeune Marquise l'a serrée dans ses bras. Ma Sœur, mon Amie, ma chere Clémentine ! Nommez-moi votre sœur, & je ne demande rien de plus pour être heureuse !

Combiens d'étranges évenemens ! a-t'elle repris, avec un air d'attention sur elle-même : & se tournant vers le Général, elle lui a demandé un moment d'entretien. Il l'a menée par la main à l'autre bout du Cabinet. Qu'on ne nous entende point, lui a-t'elle dit (mais assez haut néanmoins pour être entenduë.) Qu'avois-je à vous dire ? J'avois quelque chose de pressant... dont je ne me sou-

viens point ... Eh bien, chere Sœur; vous vous le rappellerez, lui a répondu le Général. Ne vous hatez point. Votre nouvelle Sœur vous aime. C'eſt la meilleure de toutes les Femmes, la joïe de ma vie. Aimez-la, chere Clémentine.

Oh ! je l'aimerai. N'ai-je pas de l'amitié pour tout le monde.

Mais, il faut l'aimer plus que toute autre Femme : excepté la meilleure des Meres. C'eſt mon Epouſe, c'eſt votre Sœur; elle vous aime tendrement, vous & notre cher Jeronimo.

Et n'aime-t'elle perſonne de plus ?

Qui voudriez-vous qu'elle aimât encore ?

Je ne ſais; mais ne doit-on pas aimer tout le monde ?

Elle aimera tout ce que vous aimez; car elle eſt la bonté même.

C'eſt ce que je demande. Je vous promets de l'aimer, à préſent que vous me l'avez fait connoître. Mais je me doute, Monſieur ...

De quoi, chere Sœur ?

Je ne ſais : mais dites-moi, Monſieur; qu'eſt-ce qui ramene ici le Chevalier Grandiſſon ?

Le déſir de vous voir, de voir votre Pere, votre Mere, Jeronimo, de nous

oir tous, & de servir à nous rendre eureux les uns dans les autres.

Quelle bonté ! N'avez-vous pas cette pinion de lui ? Il a toûjours été le meillur des hommes. Et vous, mon Frere, tes-vous heureux ?

Je le suis ; & je le serois bien plus, si ous l'étiez, vous & Jeronimo.

Mais hélas ! vous en désesperez.

A Dieu ne plaise ! chere Sœur. Le Chevalier a pris soin de nous amener un Chirurgien fort habile, qui se promet e guérir Jeronimo.

Est-il vrai ? Et pourquoi ne l'a-t'il pas mené plutôt ?

Cette question m'a paru causer un eu d'embarras au Général. Cependant i générosité lui a fait répondre, qu'on voit eu tort, qu'on n'avoit pas pris les onnes méthodes, & qu'il regretoit u'on n'en eut pas cru d'abord le Chealier Grandisson.

Elle a levé une main, avec une esece d'admiration. Bon Dieu ! combien le choses il s'est passé ! Monsieur, Monieur, je suis à vous dans l'instant : & ans lui laisser le tems de répondre, elle i couru vers la porte. Camille l'a suirie, en lui demandant où elle alloit ? Oh ! puisque vous êtes là, Camille, vous

irez auſſi bien que moi : & mettant la main ſur ſon épaule, allez, lui a-t'elle dit, chercher le Pere Mareſcotti ; dites lui... elle s'eſt arrêtée : enſuite, reprenant, dites-lui que j'ai la plus heureuſe idée du monde... & que je me recommande à ſes prieres.

Elle s'eſt rapprochée de ſa Mere ; elle a pris ſa main, qu'elle a baiſée ; & la paſſant ſur ſon front & ſur ſa joüe, avec une douceur enfantine, elle lui a demandé ſa tendreſſe. Vous ne ſavez pas, Madame, a-t'elle ajouté, & j'ignore auſſi, ce qui ſe paſſe dans ma tête. Que votre chere main me guériſſe ! Elle a recommencé à paſſer la main de ſa Mere ſur ſon front ; enſuite, elle l'a placée ſur ſon cœur. La Marquiſe, baiſant mille fois ſa tendre Fille, a moüillé ſon viſage de ſes pleurs.

Camille a demandé au Général, s'il falloit faire appeller le Pere Mareſcotti. Non, lui a-t'il dit ; à moins qu'elle ne vous renouvelle ſes ordres : peut-être l'a-t'elle déja oublié. En effet, elle n'a plus parlé du Pere Mareſcotti. La Marquiſe s'imagine qu'il lui reſte quelque ſouvenir confus de l'ancienne prévention que le Général & ce Pere avoient contre moi, & que me voïant réconcilié avec

e premier, elle a souhaité aussi ma ré-
conciliation avec l'autre.

J'ai crû vous devoir, mon cher Docteur, ce détail des agitations d'une si chere personne, dans nos deux premieres entrevües. Tout le monde en conçoit déjà de meilleures esperances. A présent, que par une révolution si surprenante, elle est sortie du profond silence où elle étoit comme ensevelie, & qu'elle commence à suivre un discours, quoiqu'avec fort peu de liaison, nous avons jugé qu'il est important de ne pas la fatiguer par de trop longs entretiens. Camille a reçu ordre de l'amuser dans son Appartement, & de ne lui rien proposer que de flatteur pour son imagination. Je lui ai demandé la permission de me retirer : elle m'a répondu ; mais je vous reverrai donc avant votre retour en Angleterre? Sans doute, & très-souvent, lui a dit le Général. Elle est sortie fort satisfaite, avec Camille.

Nous sommes passés dans l'Appartement de Jeronimo, que la jeune Marquise a réjoüi beaucoup, par le récit de ce qui s'étoit passé. Ce généreux Ami vouloit que cet heureux changement ne fût attribué qu'à ma présence ; & le Gé-

néral a protesté qu'à l'avenir, il entreroit avec joie dans toutes les résolutions qui seroient prises de concert, pour la guérison de sa Sœur.

Le vieux Comte & l'aîné de ses Fils sont retournés ce soir à Urbin. Ils sont venus me faire leurs adieux chez moi; & le Pere m'a répeté qu'il se flattoit toujours de me voir bon Catholique.

(N.) *Plusieurs Lettres suivantes contiennent, non-seulement de nouvelles entrevües du Chevalier & de Clémentine, & par conséquent de nouveaux détails, par lesquels il se propose, dit-il, pour en justifier l'extrême longueur, de faire voir les progrès du changement; mais encore des réponses au Docteur Barlet, sur diverses affaires qui n'ont d'intéressant qu'un rapport général au caractere du Héros. L'inépuisable Auteur oublie souvent que le gout de ses Lecteurs n'est pas toujours conforme au sien, & que la vraisemblance même, dont il ne s'écarte jamais dans cette multitude d'incidens, ne suffit pas pour soutenir l'interêt. Cependant il revient quelquefois au nœud, comme dans la Lettre suivante.*



LETTRE LXXIII.

Le Chevalier GRANDISSON, *au Docteur* BARLET.

à Boulogne, 13 & 24 de Juin.

Le Comte della Porretta & ses deux Fils, revinrent hier d'Urbin, pour se réjoüir de nos esperances, qui augmentent de jour en jour. J'ai crû remarquer aujourd'hui, dans le visage de la Marquise, un air de réserve que je n'y avois pas vu jusqu'à l'arrivée du Comte, ou plutôt une sorte de complaisance, qui m'a paru trop civile pour une amitié telle que la nôtre. Vous savez, mon cher Docteur, que je n'apperçois jamais de nuage sur le front d'un Ami, sans en chercher aussitôt la cause, dans l'esperance de pouvoir contribuer à l'éclaircir. J'ai demandé, à la Marquise, un moment d'entretien particulier.

Elle n'a pas fait difficulté de me l'accorder au premier mot. Mais après m'avoir laissé le tems de lui ouvrir mon cœur; elle m'a demandé si le Pere Marescotti, qui a pour moi, m'a-t'elle dit, toute la tendresse d'un Pere, ne pou-

voit être présent à notre conversation. Cette question m'a surpris. Cependant, j'ai répondu que j'y consentois volontiers.

Elle l'a fait appeller. Il est venu sur le champ. Un tendre interêt, & je ne sais quelle réserve, que j'ai cru lire aussi sur son visage, m'ont fait juger qu'il n'ignoroit pas les dispositions de la Marquise, & qu'il comptoit d'être appellé, ou d'avoir quelque part à cette explication, quand je ne l'aurois pas demandé.

J'ai repeté, devant lui, ce que j'avois déja dit à la Marquise, de mon inquiétude sur le changement que je croïois remarquer, depuis le jour précedent, sur un visage où je n'avois jamais vû que de la bonté. Chevalier, m'a-t'elle répondu, si vous ne vous croïez pas tendrement aimé de toute notre Famille, à Naples, à Urbino, comme à Boulogne, vous êtes fort éloigné de nous rendre justice. Elle s'est étenduë alors, sur ce qu'elle a nommé leurs obligations; elle les a fort exagerées. Je lui ai protesté que je n'avois pû faire moins, pour répondre aux sentimens de mon propre cœur. C'est à nous, a-t'elle repris, que vous devez laisser le soin d'en juger; &

le grace, ne nous croiez pas capables l'ingratitude. Nous commençons à voir enaître avec joie toutes nos espérances, our une chere Fille, après l'avoir vüe ans une extrêmité dont il y a peu 'exemples. En honneur, en justice, & ar toutes les loix de la reconnoissance, lle doit être à vous, si vous nous la deandez, aux conditions que vous nous vez autrefois proposées.

C'est mon sentiment, a dit le Pere, 1 baissant la tête.

Que puis-je ajoûter? a continué la larquise. Nous sommes tous dans un iortel embarras. On me charge d'une ommission qui m'afflige. Soulagez mon œur, Chevalier, en m'épargnant une lus longue explication.

Il n'en est pas besoin, Madame. Je ois vous entendre. L'ingratitude ne ra jamais un reproche que je puisse ire à votre Famille. Vous, mon Pere, tes-moi (supposé, du moins, que vous uissiez en ma faveur ce que je ferois our vous;) si vous étiez à ma place (& ous ne sauriez être plus convaincu de otre Religion que je le suis de la mien-e,) dites-moi ce que vous feriez, & ir conséquent, ce que vous jugez que dois faire.

Le Pere m'a répondu, qu'il ne pouvoit admettre une supposition de cette nature : mais est-il possible, a-t'il repris, que l'erreur puisse avoir, sur un esprit raisonnable, la même force que la verité?

Vous n'ignorez pas, lui ai-je dit, que cette question se réduit à rien, & que j'ai le même droit de vous la faire à mon tour. Mais continuons nos prieres, pour l'heureuse fin qui nous intéresse tous, pour le parfait rétablissement de notre chere Clémentine. Vous êtes témoin, Madame, que je ne cherche point à me faire valoir auprès d'elle. Vous voïez avec quel respect je me conduis. Dans ses plus affligeantes rêveries, vous ne remarquez rien qui puisse vous faire juger qu'elle pense au mariage. Je n'ai, comme je me souviens de vous l'avoir déja dit, qu'un seul désir à présent; c'est de la voir parfaitement rétablie.

Que dire, mon Pere? que répondre? a repris la Marquise, en le regardant d'un air affligé. Et se tournant vers moi; mais vous, Chevalier, aidez-nous de votre conseil. Vous connoissez notre situation. Hélas! ne nous soupçonnez pas d'ingratitude. Nous sommes persuadés que le salut de notre chere Fille est en danger. Si Clémentine est

vous, elle ne sera pas longtems Catholique. Encore une fois, aidez-nous. C'est votre generosité, Madame, qui vous allarme sitôt pour l'intérêt de votre Fille & pour le mien. Vous dites qu'elle est à moi, si j'insiste, aux conditions que j'ai proposées. Le Général a ma parole, que sans le consentement des trois Freres, comme sans le vôtre, Madame, je n'éleverai jamais mes vûës à l'honneur de votre alliance : & je vous ai declaré, à vous même, que je me regardois comme lié, mais que je vous reconnoissois libres. Si vous jugez qu'en avançant vers sa guérison, Clémentine puisse être portée plus loin que vous ne le desirez, par un sentiment de reconnoissance pour des services supposés, approuvez que mes visites diminuent par dégrés; c'est un moïen de la dégager dans ses propres idées, en lui faisant reconnoître, que j'aurai servi, moins qu'elle ne pense, à son rétablissement. J'ai promis, au Général, de lui rendre une visite à Naples. Mon absence peut durer trois semaines; & je me tiendrai toûjours prêt à revenir, au premier ordre. Suspendons toutes sortes de résolutions, jusqu'à la fin de ce terme : & faites fond sur l'honneur d'un homme,

qui vous assure encore, qu'il se regarde comme lié, & qu'il vous reconnoît libres.

Ils se sont regardés tous deux, sans me faire aucune réponse.

Que pensez-vous, Madame, de cette proposition ? Qu'en dites-vous, mon Pere ? Si je pouvois imaginer quelque chose de plus désintereffé, je vous le proposerois de même.

Le Directeur m'a dit, que j'étois un homme étonnant. La Marquise s'est plainte, de manquer d'expressions. Elle a pleuré. Elle a pris le sort à partie. Je n'ai pû manquer d'être extrêmement sensible à son affection : cependant, j'ai dit en moi-même, avec un chagrin, peut-être trop visible ; quand, quand trouverai-je le retour, que mon cœur orgueilleux croit mériter ? Mais mon orgüeil même, dois-je lui donner ce nom ? est venu à mon secours. Ciel ! je te rens graces, ai-je pensé, de m'avoir donné la force de remplir ce qui m'est dicté par la conscience & l'humanité, sans égard pour d'autres loix. Le Pere m'a vû fort touché. J'avois les larmes aux yeux. Il s'est retiré, pour cacher sa propre émotion. La Marquise, encore plus penetrée, m'a nommé le plus généreux

es hommes. J'ai pris respectueusement
ongé d'elle, & je suis entré chez Jeronimo.

Lorsque je pensois à le quitter, pour
ller tenter chez moi de calmer un peu
es agitations, le Marquis, le Comte
c le Prélat, m'ont fait prier de passer
ans l'Appartement de la Marquise, où
s étoient, avec le Pere Marescotti, qui
eur avoit appris ce qui s'étoit passé dans
otre entretien. Le Prélat s'est levé; &
n'embrassant: cher Grandisson, m'a-t'il
it, que je vous admire! Pourquoi,
ourquoi ne pas vouloir, que je puisse
vous nommer mon Frere? Un Prince,
ui s'offriroit pour ma Sœur, si vous
tiez Catholique.... Que ne le voulez-vous!
a interrompu la Marquise, les
nains & les yeux levés. Vous ne le voulez,
vous ne le pouvez donc pas? m'a
lit le Comte. Le Marquis m'a pris la
nain. Il a loué le désintéressement de
na conduite. Il a fort approuvé la proposition
d'une absence; mais il m'a représenté
que je devois entreprendre
moi-même le ménagement de ce projet,
non-seulement avec Clémentine, mais
du coté de Jeronimo, dont le cœur reconnoissant
s'affligeroit du seul soupçon,
que l'idée en fut venuë d'eux. Toutes

nos mesures seront suspenduës ; & la santé de Clémentine se fortifie nous abandonnerons le reste à la conduite du Ciel.

Je suis retourné chez Jeronimo, à qui j'ai communiqué le dessein où j'étois de partir pour Rome & pour Naples, suivant la parole que j'en avois donnée au Général & à sa Femme. Il m'a demandé, ce que deviendroit sa Sœur, dans l'intervalle, & s'il n'y avoit rien à craindre pour nos esperances? Je ne partirai pas, lui ai-je dit, sans l'approbation de Clémentine. Sa guérison doit être l'ouvrage du tems. Si j'y suis aussi nécessaire, que l'amitié vous le persuade, de courtes absences, & l'attente qu'elles peuvent exciter, auront plus de force pour soutenir son attention, que de continuelles visites. Mais, a-t'il repris, ne trouvez-vous pas d'objection de la part de mon Pere, de ma Mere & de mon Frere? Ne sont-ils pas allarmés pour Clémentine? Je lui ai répondu qu'après nous être expliqués sur mon départ, ils jugeoient aussi qu'un peu d'absence pouvoit exciter son attention. Il s'est rendu à des raisons si plausibles, en me recommandant de ménager avec soin la délicatesse de sa Sœur.

L'entreprise

(N) *L'entreprise de faire consentir Clé-*
entine à son voïage réussit, par les mé-
agemens qu'il y apporta, & dont l'Auteur
: nous épargne aucune circonstance. Le
hevalier part, non-seulement pour Rome
' Naples, mais aussi pour Florence, dans
dessein d'engager Madame Bemont, à
nir passer quelque tems à Boulogne. Il
ertit le Docteur Barlet, que dans le mou-
ment du voïage, il sera peut-être quelques
naines sans lui écrire. En effet, cet inter-
lle est occupé ici par diverses Lettres de
'ylady G... à Miss Byron, qui con-
nnent le récit de ses querelles avec son
'ari, & d'autres incidens domestiques.
1 doit être averti que Miss Byron étoit
ournée dans sa Famille. Mylady G..,
i ne peut vivre sans elle, prend à la
le parti de s'y rendre aussi; & delà,
'e écrit à sa Sœur, Mylady L.., tout
qu'elle voit d'agréable autour d'elle,
ft-à-dire, les excellentes qualités des Par-
1s de son Amie, & les plaisirs qu'on
cesse pas de lui procurer. La langueur
Miss Byron est décrite avec tout l'interêt
ıne vive amitié. Son mal n'est inconnu à
'sonne, & la vertueuse noblesse de ses
ıtimens le fait respecter. Enfin, trois
:ttres du Chevalier, arrivent au Docteur
ırlet.

LETTRE LXXIV.

Le Chevalier GRANDISSON, *à* Mr BARLET.

Florence, 5 & 16 Juillet.

JE ne compte pas moins de trois semaines, depuis la datte de ma derniere Lettre; mais cet intervalle n'a pas été sans agrément pour moi. J'ai reçu des nouvelles de tous mes Amis, d'Angleterre & de France; & celles qui me sont venues de Boulogne, par le Prélat, le Pere Marescotti & Mr Lowther, ont toujours été des plus heureuses. Le Prélat me marque particulierement qu'on attribue, aux favorables progrès de la santé du Frere, l'esperance dont on se flatte, à présent, de voir la Sœur bientôt rétablie.

J'ai passé quinze jours à Naples & à Portici. Le Général, & sa Femme se sont fait une étude continuelle de m'obliger. A mon arrivée, le Général étant entré avec moi dans quelque explication sur mes vues, je lui fis la même réponse qu'à sa Mere. Il en parut satisfait. En nous séparant, il m'embrassa, comme

son Frere & son Ami, avec des excuses fort tendres pour l'animosité dont il n'avoit pû se défendre contre moi, & la promesse formelle de se déterminer par le choix de sa Soeur, si le Ciel nous accordoit son rétablissement. Sa Femme n'a pas été plus réservée dans les témoignages de son estime. Elle m'a dit ouvertement que ses plus ardens desirs, après la santé de Clémentine, étoient de pouvoir me donner le nom de Frere.

Quelle sera donc ma destinée, cher Docteur? La plus forte opposition cesse: mais le Prélat, comme vous avez pû l'observer, rejette sur une autre cause le mérite que son Frere m'attribue, & dans la vue, apparemment, de rabbattre mes esperances. J'en laisse le succès au Ciel; mais je ne changerai rien à ma conduite.

Mme Bemont, qui a fait le voïage de Boulogne, n'est revenue que d'hier au soir. Elle me confirme tout ce qu'on m'avoit écrit de l'heureux changement du Frere & de la Soeur, & par consequent de toute la Famille. Mr Lowther est accablé de loüanges & de caresses. Jeronimo a déja la force de demeurer levé quelques heures; & Clémentine, celle de lui rendre deux visites par jour. Elle a recom-

mencé à se servir de son aiguille ; & souvent, elle se plait à travailler dans la chambre de son Frere.

Ses égaremens d'esprit sont plus rares; & lorsque ses idées commençent à se troubler, elle s'en apperçoit aussitôt. Alors elle s'arrête d'elle-même. Elle verse une larme ; & le parti qu'elle prend est de se retirer dans son Cabinet, ou de garder le silence. Elle parle quelquefois à Mr Lowther, qu'elle trouve dans la chambre de son Frere. S'il est question de moi, ses discours sont fort réservés, & durent peu sur le même sujet ; mais elle marque beaucoup de curiosité sur tout ce qui regarde l'Angleterre, sur les usages & les manieres du Païs, particulierement des Femmes.

Chacun s'est fait une regle, sans excepter Jeronimo & Camille, de ne jamais faire tomber la conversation sur moi. Elle ne laisse pas de demander souvent de mes nouvelles, & de compter les jours de mon absence. Un jour, se trouvant seule avec Mme Bemont, elle lui dit : Ne m'apprendrez-vous pas, Madame, pourquoi tout le monde évite ici de parler du Chevalier Grandisson, & cherche à me faire changer de discours lorsque j'en parle moi-même? Je

marque, dans Camille, cette affecta-
on comme dans les autres. Jeronimo
ême n'en est pas exempt, & je l'ai
is plus d'une fois à l'épreuve. Seroit-il
pable d'ingratitude ? Peut-il être in-
fférent pour un Ami, dont il a reçu
nt de bienfaits ? Je me flatte qu'on
a point assez mauvaise opinion de moi,
ur craindre de hazarder, en ma pré-
nce, le nom d'un homme à qui je
is autant de reconnoissance que d'esti-
e. Dites-moi, Madame, me seroit-il
happé, dans mes malheureux mo-
ens, quelque chose d'indigne de mon
ractere, de ma Famille, ou de la mo-
stie de mon sexe ? Si j'ai commis cette
ute, mon cœur y renonce : il faut
'en effet mon malheur ait été ter-
ble.

Mme Bemont se hâta de la rassurer.
 bien, reprit-elle, j'espere que la mo-
stie & la reconnoissance seront tou-
urs dans ce cœur, au même degré.
u'il me soit permis d'avoüer que je
stime, car j'ai ce sentiment pour lui ;
jamais il ne me fera sortir de la dé-
nce. Permettez-vous, Madame ? Par-
is de lui un quart-d'heure ; pas plus.
oici ma montre. C'est une montre An-
oise, que j'ai achetée dans ce dessein,

ſans que perſonne le ſache. N'allez pas me trahir. Ici, ſe défiant de ſa tête, elle laiſſa tomber une larme, & elle ſortit en ſilence.

Je ne vous cacherai point, cher Ami, que Mme Bemont connoit l'état de mon cœur, & qu'elle en a pitié. Elle ſouhaite que la raiſon de ſa chere Amie ſe rétabliſſe; elle craint tout, de l'oppoſition: mais il y a, dit-elle, un homme qu'elle ſouhaite à Clémentine. Il y a une Femme... Providence, c'eſt à toi que j'abandonne ma deſtinée.

Mme Bemont raconte que deux jours avant ſon départ, Clémentine ſembloit commencer à croire mon retour peu éloigné. Elle rompit le ſilence, dans un de ſes accès: vingt jours, Camille! dit-elle, en ſe tournant vers cette Femme. Elle redevint muette auſſitôt. La veille du départ de Mme Bemont, pendant qu'elle étoit à travailler avec la Marquiſe, Camille entra d'un air empreſſé, de la part du Prélat, qui demandoit à les voir. La Marquiſe aïant répondu qu'il pouvoit entrer, Clémentine, qui l'entendit venir, quitta ſon ouvrage, changea de couleur, & prit un air de dignité. Mais lorſqu'elle vit le Prélat ſeul, le chagrin ſe peignit ſur ſon viſage;

comme si son attente eût été trompée.

Adieu, cher Ami! je compte d'être demain au soir à Boulogne. Vous aurez bientôt une seconde Lettre de moi.

LETTRE LXXV.

Le Chevalier GRANDISSON, *au même.*

Boulogne 17 & 18 Juillet.

IL étoit nuit, lorsque j'arrivai hier en cette Ville. Je fis faire, sur le champ, mes complimens à la Famille. Ce matin, je me suis rendu au Palais della Porretta, & je suis allé droit à l'Appartement du Seigneur Jeronimo. Il se disposoit à se lever, pour me recevoir debout, & me faire partager la joïe de cet heureux changement. J'ai reçu les plus tendres marques de son affection. Tout le monde, m'a-t'il dit, commençoit à reprendre du courage, & de la santé.

Camille, paroissant bientot, m'a félicité de mon retour, de la part de sa jeune Maîtresse, & m'a dit, que dans un quart d'heure, elle seroit prête à recevoir ma visite. Miracle! Miracle! s'est écriée cette bonne Femme. Vous ne verrez ici que de la joïe & de l'esperance. En sortant,

elle m'a dit à l'oreille ; ma Maîtresse prend une robe de couleur, pour vous recevoir. Elle ne paroîtra plus devant vous en habit noir. Vous touchez au terme; car le Général a marqué, à son Pere, qu'il donne absolument les mains au choix de sa Sœur.

Le Prélat est entré. Soïez mille fois le bien-venu à Boulogne, m'a-t'il dit affectueusement. Vous triomphez, Mr Grandisson. Clémentine a la disposition de sa destinée ; celui qu'elle rendra maître d'elle, quel qu'il puisse être, possedera réellement un trésor.

Le Marquis, le Comte, le Pere Marescotti, qui sont arrivés successivement, m'ont fait les plus vives caresses. La Marquise, entrant aussitôt, a prevenu mes complimens par les siens. Votre retour, m'a-t'elle dit, répond à notre impatience. Nous avons compté les jours. J'espere que la joïe de Clémentine ne sera pas au dessus de ses forces. Vous connoissez l'excellence de son cœur.

Le Pere Marescoti a repondu, pour moi, qu'on pouvoit se fier à ma prudence ; & qu'en reparoissant devant-elle, j'aurois, sans doute, l'attention de moderer ma propre joïe, pour contenir la sienne. Un quart d'heure s'est passé, dans ces

;moignages mutuels de satisfaction & 'amitié. Camille est arrivée, pour m'in-iter de la part de sa Maîtresse à passer ans son Cabinet. La Marquise est sortie premiere. J'ai suivi Camille, qui m'a 't en allant, qu'elle ne croïoit pas Maîtresse aussi tranquille, qu'elle ıvoit été depuis quelques jours; ce qui :noit, sans doute, a-t'elle ajoûté, de précipitation à s'habiller, ou de son ıpatience à m'attendre. Dans le tems : sa bonne santé, Clémentine étoit l'é-gance même, sans aucun air d'affecta-ɔn. Je n'ai jamais vû qu'une Femme, ıí l'égale de ce côté-là. Miss Byron ;roit sentir qu'elle peut se fier à ses char-es naturels, & n'en marque pas plus : vanité. Qui pense à sa parure, quand ı a jetté les yeux sur son visage? Pour mélange de dignité & d'aisance, dans ir & les manieres, je ne connois rien de ımparable à ces deux jeunes personnes. Clémentine m'a paru charmante. Mais disposition un peu bizarre de ses or-:mens, & quelque chose de plus bril-nt que je ne l'avois jamais vû dans ses :ux, où l'on n'admiroit ordinairement ?un doux éclat, m'a fait craindre plus : desordre dans son imagination que ne m'y étois attendu. Cette idée m'a

causé quelque chagrin, en entrant.

Le Chevalier, mon Amour ! lui a dit la Marquise. Clémentine, recevez notre Ami.

Elle s'est levée, avec un air de dignité & de douceur. Je me suis approché d'elle. Elle ne m'a pas refusé sa main. Le Général, Mademoiselle, & son Epouse, m'ont chargé, pour vous, de leurs plus tendres complimens.

Ils vous ont reçu, sans doute, comme l'Ami de toute la Famille. Mais, dites-moi, Monsieur, (en souriant) votre voïage n'a-t'il pas été plus long que vous ne l'aviez promis ?

De deux ou trois jours seulement ; Mademoiselle.

Seulement ? Monsieur. Fort bien. Je ne vous en fais pas de reproche. Il n'est pas surprenant qu'un homme si desiré ne soit pas toujours le maître de son tems.

Elle a paru hésiter. Elle a regardé sa Mere, moi, la terre, avec un embarras visible. Ensuite, paroissant douter de sa situation, elle s'est tournée, en portant son mouchoir à sa tête.

Mme Bemont, ai-je repris, pour faire diversion à son chagrin, vous embrasse avec toute sa tendresse.

Vous avez passé à Florence? Mme Be-
mont, dites-vous ! A Florence ! & cou-
rant vers sa Mere, elle lui a passé ses
deux bras autour du cou. Elle a caché
son visage dans son sein.... O Madame!
sauvez-moi. Sauvez-moi de moi-même.
Je ne sais plus où je suis.

La Marquise, baisant son front, la
serrant dans ses bras maternels, s'est
efforcée de la consoler, & lui a répeté
plusieurs fois qu'elle se porteroit mieux
dans un instant. J'ai fait un mouvement
pour me retirer ; & la Marquise m'ap-
prouvant d'un signe de tête, je suis passé
dans une chambre voisine.

Bientôt, Camille est venüe m'avertir
de rentrer. J'ai trouvé sa Maitresse assise,
la tête appuïée sur l'épaule de sa Mere.
Pardon, Chevalier, m'a-t'elle dit. Ma
santé se soutient peu, je le vois. Mais,
n'importe. Je suis mieux & pis que je
n'étois : pis, parceque je sens ma disgra-
ce. Ses yeux avoient perdu le lustre,
qui venoit d'une imagination trop éle-
vée. Ils étoient abbatus, sombres, inon-
dés de pleurs.

J'ai pris sa main. Ne vous affligez
point, Mademoiselle ; votre rétablisse-
ment approche. Ces petits retours, du
mal dont vous vous plaignez, marquent
qu'il touche à sa fin. F vj

J'en demande la grace au Ciel. Ah! Chevalier, quelles peines j'ai causées à nos Amis, à ma Mere, à vous, à tout le monde! O cruelle Daurana! Mais pourquoi parler d'elle? Dites moi, est-il vrai qu'elle soit morte?

Souhaitez-vous, ma chere, qu'elle le soit? lui a demandé sa Mere.

Oh! non, non. Je souhaite qu'elle vive, & qu'elle se repente du mal qu'elle m'a fait. N'a-t'elle pas été la compagne de mon Enfance? Elle m'aimoit autrefois. Je l'ai toujours aimée. Dites, Chevalier, vit-elle encore?

J'ai regardé la Marquise, pour la consulter sur ma réponse; & ses yeux m'expliquant son intention, j'ai répondu que sa Cousine Daurana étoit vivante. Eh bien! a repris vivement la noble Clémentine, c'est un triomphe qui se prépare pour moi; car le Ciel m'est témoin que je lui pardonne! Et me regardant, vous dites donc, Monsieur, que vous esperez ma guérison, & que le mal commence à changer? Que cette esperance est consolante pour moi! Là dessus, se laissant tomber à genoux près de sa Mere, Dieu tout puissant, a-t'elle dit en levant les mains & les yeux vers le Ciel, j'implore ton secours pour ma

guériſon ; dans la ſeule vue, tu connois le fond de mon cœur, de rendre aux meilleurs de tous les Parens, le bonheur que je leur ai dérobbé. Joignez vos prieres aux miennes, vous Monſieur, qui êtes l'Ami de ma Famille, vous, Madame, dont la tendreſſe va ſi loin pour moi. Puiſſé-je obtenir cette grace, & celle de ne jamais rien faire qui déplaiſe à la plus indulgente des Meres !

La Marquiſe, attendrie juſqu'à me faire craindre qu'elle n'eut beſoin de ſecours, s'eſt ſoulagée heureuſement par ſes larmes. Camille, qui étoit à pleurer auſſi dans un coin du cabinet, s'eſt avancée à ma priere ; & Clémentine a pris l'occaſion, pour lui demander ſon bras. Je ſors, nous a-t'elle dit ; mais demeurez, Monſieur ; je reviens à l'inſtant. Excuſez, Madame (en portant la main à ſa tête.) Je ne me ſens pas tout-à-fait bien ; j'ai beſoin de me retirer un moment.

Nous ſommes demeurés, la Marquiſe & moi, dans une tendre admiration de tout ce que nous venions de voir & d'entendre ; & quoiqu'elle fut accompagnée d'autant de douleur, nous avons trouvé de la conſolation à pouvoir nous féliciter des apparences d'un prompt réta-

bliſſement. Clémentine n'a pas tardé à rentrer, ſoutenuë par Camille, qui pour la flatter, m'a demandé, ſi je n'étois pas convaincu que ſa Maîtreſſe joüiroit bientôt d'une parfaite ſanté? J'ai répondu, qu'il ne m'en reſtoit plus aucun doute. La Marquiſe a confirmé ma réponſe, & s'eſt efforcée, par les plus douces promeſſes, d'encourager un cœur abbatu.

Mais tandis qu'elle ſe livroit à ſa tendreſſe, elle a crû remarquer à la contenance de ſa Fille, qui tenoit les yeux baiſſés, & dont le viſage s'eſt même couvert d'une charmante rougeur, qu'il ſe paſſoit quelque choſe de nouveau dans ſon eſprit. Elle lui a demandé, en lui prenant la main, ce qui l'occupoit, & d'où vénoit cette reverie? Je ne vous le diſſimulerai pas, Madame, a répondu Clémentine, d'une voix baſſe & timide, mais que je pouvois entendre: je ſerois bien aiſe d'avoir un moment d'entretien avec le Chevalier. Il eſt plein de bonté & d'honneur. Cependant je ceſſerai de le déſirer, ſi vous ne l'approuvez pas. Je ne veux me gouverner que par vos ordres. Au fond, j'ai honte de moi, car ai-je quelque choſe à dire, que ma Mere ne puiſſe pas entendre? Non, non, Madame. Mon cœur fait partie du votre,

Mon Amour ne ſera contredit en rien. Camille, retirez-vous avec moi. Elles ſont ſorties toutes deux.

Clémentine m'a ordonné de m'aſſeoir près d'elle. J'ai obéï : Dans la ſituation où j'étois, il ne m'appartenoit point d'ouvrir la ſcene. J'ai attendu ſes ordres en ſilence.

Elle m'a paru embarraſſée. Ses yeux ſe tournoient de divers côtés, tomboient un moment ſur moi, ſe fixoient enſuite, à terre, ou devant elle. J'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de parler. Il me ſemble, lui ai-je dit, que l'aimable Clémentine a quelque choſe dans l'eſprit, qu'elle ſouhaite de me communiquer. Vous n'avez pas, Mademoiſelle, d'Ami plus ſincere & plus fidele que moi. Votre bonheur, & celui de mon cher Jeronimo, font ma ſeule occupation. Honorez-moi de votre confiance.

J'ai quelque choſe à dire. J'ai plus d'une queſtion à faire. Mais, plaignez-moi, Chevalier ; il ne me reſte plus de mémoire. Je l'ai tout-à-fait perduë ! Ce qui m'eſt fort préſent, c'eſt que nous vous avons des obligations qu'il nous eſt impoſſible de reconnoître ; & ce ſentiment m'agite beaucoup.

Qu'ai-je fait, Mademoiſelle, que de

répondre à la voix de l'amitié, comme chaque personne de votre Famille l'auroit fait, dans la même situation?

Cette généreuse maniere de penser augmente l'obligation. Dites-moi seulement, Monsieur, comment notre reconnoissance peut s'exprimer; comment la mienne le peut en particulier; & je serai plus tranquille. Il m'est impossible autrement de l'être jamais.

Eh quoi? Mademoiselle. Ne me croïez-vous pas bien récompensé, par l'approche du succès, que toutes les apparences promettent à nos désirs?

Telle peut être votre opinion: mais la dette n'en a que plus de force pour nous.

Jugez, cher Docteur, si je n'étois pas comme forcé d'expliquer cette ouverture en ma faveur. Cependant, quand la chere Clémentine auroit été sans Parens, quand elle n'auroit dépendu que d'elle-même, je ne pouvois la croire assez bien rétablie, pour se déterminer d'elle-même, dans une situation si délicate. Ainsi, quoique toute sa Famille m'eut déclaré, qu'on ne se conduiroit que par ses propres désirs, l'honneur me permettoit-il de prendre avantage, du noble sentiment de reconnoissance dont je la voïois remplie?

Si vous suppofez, Mademoiselle, ai-je épondu, que votre Famille m'ait des bligations qu'il lui soit difficile de reonnoître, le retour doit être un Acte le Famille. Permettez que je m'en rapiorte à votre Pere, à votre Mere, à vos 'reres, & à vous-même. Ce que vous léterminerez ensemble, aura surement na parfaite approbation.

Après quelques momens de silence; ui, Monsieur, je crois que vous le preiez fort bien. Mais, voici ma difficulté: a récompense est impossible. Je ne puis rous récompenser. Malheureusement, le ujet commence à passer mes forces. J'ai le hautes idées, Monsieur, de ce que je lois au Ciel, à mes Parens, à vous... & 'ai commencé à jetter par écrit tout e qui m'est venu sur cet important suet. Je voudrois agir avec noblesse. Vous n'en avez donné l'exemple. Il faut que e continuë d'écrire mes pensées; je ne uis me fier à ma mémoire, non, ni nême encore à mon cœur. Laissons un ujet, dont je me sens trop affectée. J'en parlerai d'abord à ma Mere; mais e ne sera point sur le champ, & je vais a prier seulement de revenir.

Elle est passée aussi-tôt dans la chambre roisine, d'où elle est revenuë avec la

Marquiſe, qu'elle conduiſoit par la main. J'en demande pardon à votre bonté, lui diſoit-elle, en rentrant. J'avois pluſieurs choſes à dire au Chevalier, pendant quelques momens que j'ai paſſés avec lui, & rien ne m'eſt revenu à la mémoire. Je n'ai pas dû me ſouvenir, en effet, de tout ce que je n'ai pû dire devant ma Mere. La Marquiſe n'a penſé qu'à la conſoler, par les plus indulgentes careſſes. Mais, tous les efforts qu'elle avoit faits commençant à l'affoiblir beaucoup, elle s'eſt retirée, avec précipitation. Camille l'a ſuivie. Un inſtant après, elle eſt venuë preſſer la Marquiſe, de paſſer auſſi dans le Cabinet; & je n'ai pas douté qu'il ne fut arrivé quelque accident extraordinaire. En effet, la Marquiſe, après m'avoir laiſſé ſeul un quart d'heure entier, eſt revenuë d'un air conſterné. Que faire Chevalier! Elle eſt auſſi mal que jamais. J'ai même obſervé des ſymptômes, que je ne lui avois jamais vus.

Il me ſemble, Madame, qu'elle a dans l'eſprit, quelque fardeau, dont elle a de la peine à ſe décharger. Elle ſera plus tranquille, lorſqu'elle aura révelé ſon ſecret. Vos tendres inſtances l'engageront à vous le communiquer. Je paſſe che

e Seigneur Jeronimo. Vous apprendrez, l'elle-même, lorſqu'elle ſera un peu re-
/enue, ce qui s'eſt paſſé entre elle &
noi.

J'ai tout entendu, Chevalier ; & je
/ous regarde comme le plus noble des
iommes. Il n'y a que vous au monde,
jui ſoit capable, à la fois, de tant de
)onté & de deſintéreſſement. Un acte
le Famille ! Aſſurément, il en faut un.
Et comptez qu'il ne tardera point. Pro-
nettez-moi ſeulement que la maladie
le ma Fille ne diminuera point votre
iffection, & qu'il lui ſera permis de
lemeurer Catholique. De ma part, ces
leux conditions ſont les ſeules que j'exi-
gerai. Tous les autres vous preſſeront
encore d'embraſſer notre foi, mais ce
n'eſt plus que par honneur & pour ſau-
/er les apparenees..... L'arrivée du
Marquis & du Prélat, eſt venue inter-
rompre cette effuſion de cœur. Je les
ai laiſſés, en priant la Marquiſe de leur
apprendre ſes nouvelles craintes, dont
elle ne m'avoit informé qu'à demi. Ca-
mille, que j'ai rencontrée en me reti-
rant, m'a dit que ſa Maîtreſſe étoit
beaucoup mieux, mais qu'il étoit évi-
dent qu'elle ne ſe rétabliroit pas avant
la célébration du mariage. Jeronimo

étant endormi, je suis retourné à mon logement, après avoir fait dire à la Marquise, que je reviendrois le soir.

LETTRE LXXVI.

Le CHEVALIER GRANDISSON, *au même.*

Boulogne, 7, 18 Juillet.

C'Est à présent, cher Ami, que les affaires touchent à leur crise. En arrivant, on m'a dit que j'étois attendu dans l'appartement de la Marquise. Le Marquis, que j'y ai trouvé seul avec elle, m'a reçu d'un air tendre, mais sérieux, & m'a pris la main pour me placer sur un Fauteuil, entre celui de la Marquise & le sien. Le Prélat, le Comte & le Pere Marescotti, sont entrés aussitôt, & se contentant de me saluer, ils ont pris leur place.

Ma chere, a dit le Marquis, en s'adressant à sa Femme.

Après un moment d'hésitation; nous n'esperons plus, a-t'elle commencé, le parfait rétablissement de ma Fille, que de... elle s'est arrêtée.

Que de notre complaisance pour tous les desirs de son cœur, a continué le Prélat.

Eh bien, continuez; lui a dit la Marquise.

Il seroit inutile, a-t'il repris, de presser le Chevalier sur un point rebattu, que nous avons néanmoins fort à cœur.

Je me suis baissé, en confirmant ce qu'il disoit, par mon silence.

Quel malheur! a-t'il répliqué.

Le plus grand des malheurs, a dit le Comte.

Alors, le Marquis m'a demandé, par quelle garantie je pouvois les assurer que leur Fille ne seroit pas pervertie.

J'ai répondu que le Pere Marescotti prescriroit les conditions.

Ma conscience, a dit le Pere, ne me permet pas de consentir à ce mariage: cependant le mérite & les généreux services du Chevalier m'ôtent le pouvoir de m'y opposer. Je demande qu'il me soit permis de me taire.

Ma situation est la même, a dit le Prélat: mais la qualité de Frere me fait oublier celle d'Evêque. Cher Grandisson, nous laissez-vous du moins la liberté de répondre aux Curieux, que nous vous regardons comme un Enfant de l'Eglise, mais que de fortes raisons vous empêchent à présent de le déclarer?

J'espere de votre bonté, Monsei-

gneur, que vous n'éxigerez point de moi ce que je ne pourrois accorder sans perdre une partie de votre estime. Si vous m'honorez beaucoup, en m'admettant dans cette illustre Famille, que ce ne soit point en me deshonorant à mes propres yeux.

Vous avez l'exemple de plusieurs grands Princes, m'a dit le Pere Marescotti; d'Henry de France, Chevalier, d'Auguste de Pologne.

Il est vrai, mon Pere : mais les plus grands Rois n'ont pas été grands dans toutes les actions de leur vie. Un changement de Religion leur cause d'autant moins de scrupule, que la plupart n'en observent gueres les maximes....

Le Prélat m'a interrompu : Nous avons déja poussé cette matiere assez loin, entre le Chevalier & moi. Je reviens à la question de mon Pere. Quelle sureté pouvons-nous avoir que ma Sœur ne sera point pervertie ? Le Chevalier s'en rapporte au Pere Directeur. Le Pere se dispense de répondre. Moi, Chevalier, je vous demande si vous promettez que par vous ou par les Ministres de votre Eglise, vous n'entreprendrez jamais de pervertir Clémentine ? Vous lui accordez un Confesseur : consentez-vous que ce soit le Pere Marescotti ?

Eh! le Pere Marefcotti feroit-il difpo-
:...

Je le fuis, Monfieur, pour foutenir attachement de Clémentine à fa foi, : dans l'efperance de convertir un omme, qui fera juftement cher alors toute cette Famille.

Non-feulement je donne volontiers les nains à cette propofition, mais je me :roirai fort heureux que le Pere Marefcotti m'accorde le pouvoir de lui marquer tout le refpect que j'ai pour lui. le n'ai qu'une demande à faire ; c'eft que le Pere me prefcrive lui-même fes :onditions. Elles feront remplies, je vous affure, à quelque prix qu'il mette es foins.

Jamais, a-t'il répliqué, il n'y aura de difficulté là-deffus, entre vous & moi.

Vous n'en fauriez avoir fur cet article, a dit le Marquis ; car le Pere Marefcotti ne ceffera point d'être le Directeur de cette Maifon.

Je ne propofe au Pere, qu'un feul engagement de fa part : c'eft de borner fes foins à ceux qui font déja dans fes principes, & de n'entrer jamais dans aucune difcuffion avec mes Domeftiques, mes Vaffaux, mes Voifins, dans un Païs où la Religion établie eft diffé-

rente de la sienne. Je pourrois m'en reposer sur sa propre modération : mais, sans l'engagement que je lui demande, sa conscience seroit peut-être embarrassée ; & je crois devoir cette précaution au repos de ma Patrie.

Vos Anglois, Chevalier, m'a dit le Comte, se plaignent beaucoup des persécutions de notre Eglise : cependant, à quelle contrainte les Catholiques ne sont-ils pas réduits en Angleterre ?

J'aurois mille choses à dire sur ce point. Mais il me suffit de répondre pour moi-même, & pour ma propre conduite.

A l'égard des Domestiques de ma Fille, je crois pouvoir esperer, a dit la Marquise, que le soin en sera confié au Pere Marescotti, qui en formera une petite Eglise autour d'elle, pour la soûtenir dans un Païs où sa Religion ne laissera point d'être exposée à quelque danger. Ses Femmes, ai-je répondu, & ses Domestiques particuliers, seront toûjours de son choix. Si leur conduite est raisonnable, ils trouveront de l'avantage à me regarder aussi comme leur Maître. S'ils se conduisent mal, il est juste que je puisse les croire dans ma dépendance, comme dans celle de leur Maitresse. Je ne dois pas être soumis à leurs caprices

:es. S'ils ſe croïoient indépendans
moi, je ſerois déſobéi, peut-être
ılté; & mon reſſentiment, pour leur
ılence, paſſeroit peut-être pour haîne
leur Religion.

:et article aïant été reglé ſous une
ıne forme, j'ai ajouté que ſi Camille
roit ſa Maîtreſſe, j'aurois beaucoup
confiance à ſa diſcretion. Comme
ıs en avez auſſi pour le Pere, m'a
le Prélat, nous nous flattons qu'en
gleterre vous ne feriez pas difficulté
le conſulter, ſur les fautes dont les
meſtiques de ma Sœur pourroient
e accuſés.

C'eſt à quoi je ne puis m'engager. Je
is être le Juge des mœurs & de la
nduite de tous mes Domeſtiques. Leur
lépendance pourroit faire naître, en-
leur Maîtreſſe & moi, des difficul-
, qui n'arriveroient jamais autre-
nt. C'eſt à moi, que le pouvoir de
congédier, pour une faute grave,
:t appartenir. Je ne ſuis pas d'un na-
el capricieux. Ma charité ne ſe bor-
point à ceux qui ont la même Re-
ion que moi. Dans un Païs éloigné,
ſais ce qu'on doit à des Etrangers ſur
quels on a quelque pouvoir. Peut-
e ſe trouveront-ils mieux de celui

que j'aurai ſur eux. Mais les Domeſtiques de ma Femme, fut-elle Reine du Monde entier, doivent être auſſi les miens.

Quel malheur, a dit le Pere Mareſcotti, que nous n'aïons pas tous une même foi! Mais, Monſieur, vous permettrez du moins que dans l'occaſion je prenne quelque part aux affaires de cette nature.

Oui, mon Pere; & je me conduirai volontiers par vos avis. Mais, je n'accorderois pas, au plus grand Saint du Ciel, ni au plus ſage de tous les hommes, l'empire ſur moi, dans ma Famille.

Mes ſentimens ont paru raiſonnables au Prelat. D'accord, m'a-t'il dit, ſur cet important article. N'eſt-ce pas neuf mois, que vous vous propoſez de paſſer en Italie?

Cette promeſſe, Monſeigneur, ſuppoſe que le goût de Clémentine ne ſoit pas pour un plus long ſéjour en Angleterre. Alors, je ne paſſerois que trois mois dans le Païs de ma naiſſance. Autrement, j'avois propoſé, que l'Angleterre & l'Italie euſſent alternativement leur année.

Nous ne pouvons déſirer, a dit le Marquis, que le Mari vive ſéparé de ſa

:mme. Clémentine vous accompagne-
, ſans doute, & la ſtipulation ne ſera
ıe d'année en année : mais la pre-
ịere année doit être pour nous ; & nous
ɔus promettons, de votre part, toute
rte d'indulgence pour cette chere
lle, en faveur d'une ſanté ſi foible.
Que je vous faſſe une autre propoſi-
ɔn, a repris la Marquiſe : c'eſt que
ıns cette premiere année, qui ſera
ɔur nous, vous engagerez vos deux
ɛurs, qu'on nous a repréſentées ici
ɔmme de fort aimables femmes, & vo-
e Pupille même, qui peut être regar-
:e comme une petite Italienne, à ve-
:r paſſer une partie du tems avec nous.
ous aimez vos Sœurs ; & je ſerois bien
ſe, de voir Clémentine familiariſée,
'ant ſon départ, avec les Dames de
ɔtre Famille.
Mes Sœurs, Madame, ſont du carac-
re le plus obligeant ; & je dois le mê-
e éloge à leurs Maris. Je ne doute
ɔint qu'elles n'entrent volontiers dans
:tte idée. Le tems, que vous jugez le
us agréable pour leur viſite, eſt, ſans
ɔute, vers la fin de la premiere année.
utre la commodité de pouvoir s'y pré-
.rer, elles auront alors le double avan-
ge, d'avoir commencé une heureuſe

amitié avec Clémentine, & de pouvoir l'accompagner, dans son voïage en Angleterre.

Cette ouverture n'a reçu que des applaudissemens. J'ai ajoûté, que l'année d'après, je n'étois pas sans esperance, de voir quelqu'un de l'illustre Famille disposé à se mettre de la partie, pour ne laisser rien manquer à la satisfaction d'une Fille si chere.

Qui sait, m'a répondu la Marquise, si le Marquis & moi, nous ne serons pas du nombre? Il nous sera bien difficile de nous séparer de notre chere Fille. Cependant, ces mers...

Le Prélat, nous interrompant, a dit qu'il falloit remettre ce soin, à l'avenir, & le faire dépendre des circonstances; mais, qu'il étoit question, à présent, du bien de sa Sœur.

Il est considerable, a dit le Comte, & chacun de nous prendra plaisir à l'augmenter.

Si le Ciel vous donnoit plus d'un fils, a-repris le Prélat; comme votre bien d'Angleterre suffiroit pour l'un, & que celui de nos deux Grand-Peres, qui est legué à ma Sœur, feroit un ample partage pour l'autre, nous esperons que l'un des deux seroit confié à nos soins,

Toute l'assemblée a jugé cette demande fort raisonnable.

J'ai répondu que c'étoit à quoi je ne pouvois m'engager. L'éducation des Fils, ai-je continué, ne regarde que moi; comme celle des Filles appartient à la Mere. Je consens que le bien d'Italie soit le partage des Filles, & qu'elles soient élevées sous vos yeux. Les Fils n'y auront aucune part.

A moins qu'ils ne deviennent Catholiques, a dit le Prélat.

Non, non, Monseigneur, ai-je répliqué. Ce pourroit être une tentation pour eux. Quoique je sois résolu de laisser, sur l'article de la Religion, la même liberté à mes descendans, qu'on m'a laissée à moi-même, je ne veux pas qu'on m'accuse de leur tendre un piege. En qualité d'Anglois, ils seront exclus de tout droit à la succession d'Italie. Ce Païs, sans doute, a des loix qui peuvent assurer cette disposition.

Par le mariage de Clémentine, a dit le Marquis, toutes les prétentions de Daurana sont annullées. Mais croïez-vous, Chevalier, qu'il y ait de la justice à priver du droit de la nature, des Enfans qui ne sont point encore nés?

Je jouis, Monsieur, d'une fortune

considérable, & j'ai d'autres esperances. Ce que je ne possede point ne peut être regardé comme à moi. C'est le mariage qui sera mon droit, & les articles peuvent le modifier. Vous savez que les richesses ne font pas le bonheur. Si mes Descendans ne se trouvent point heureux de ce qui peut leur suffire, ils ne le deviendront point par une abondance superflue. J'espere que le Seigneur Jeronimo se rétablira. Il peut se marier. Que le bien d'Italie passe entre ses mains, au moment de mon mariage. S'il juge convenable, en le recevant, d'en marquer quelque reconnoissance à sa Sœur, ce qu'il fera pour elle ne tournera qu'à son usage, sans aucune dépendance de moi. Si le Seigneur Jeronimo meurt dans le célibat, ou sans Enfans, que ce bien passe au Général. Il ne peut être mieux emploïé; & par le consentement que je promets, il ne sortira pas du Nom.

Ils se sont entre-regardés tous, avec diverses marques d'étonnement. Mon Frere, a dit le Comte au Marquis, nous pourrions tout abandonner à la générosité d'un jeune Homme de ce caractere. J'avoüe qu'il me confond.

Le plus juste temperamment, a repris

a Marquise, est celui que le Chevalier a touché d'abord, & le plus conforme aussi à l'intention des deux Grand-Peres : c'est que le bien en question soit assuré aux Filles. Nos deux Fils n'auront rien à desirer après notre succession : & ce sera une sorte de récompense, pour la générosité du Chevalier, que le Patrimoine des siens ne soit pas diminué par la dote des Filles.

Tout le monde a généreusement applaudi ; & cet expédient m'étant proposé, j'y ai donné pleinement les mains. Voïez, Chevalier, m'a dit le Pere Marescotti, à quelle généreuse famille vous êtes prêt à vous allier ! Quoi ? des sentimens si conformes aux vôtres n'auront pas la force de vous toucher assez pour vous rendre Catholique ? Sa Sainteté, si l'Evêque s'y engage, recevroit elle-même votre aveu, & se feroit une joie de vous accorder toutes ses bénédictions. Vous convenez qu'on peut faire son salut dans notre Eglise ; nous croïons qu'on ne le peut hors de son sein. Rendez-vous. Répandez la joie dans cette famille. Faites le bonheur de Clémentine.

Quelle idée, mon Pere, prendriez-vous d'un homme qui sacrifieroit sa

conſcience aux plus grands avantages, aux plus hautes conſidérations de la terre ? Si je pouvois me perſuader qu'il fut indifférent.... Mais remettons ce point à d'autres circonſtances, lorſque nous pourrons le traiter entre vous & moi, comme entre un Pere & ſon Fils. Aujourd'hui, n'augmentez pas mes peines, en me mettant dans la neceſſité de refuſer quelque choſe à cette chere & reſpectable aſſemblée.

Mon Pere, lui a dit le Prélat, n'inſiſtons plus ſur ce point. Vous ſavez quelles explications j'ai eües avec le Chevalier. Il eſt inébranlable. Si, dans la ſuite, vous faites plus d'impreſſion ſur lui, nous vous devrons tous notre bonheur. Et s'adreſſant au Marquis; à préſent, Monſieur, il eſt queſtion d'apprendre au Chevalier ce que vous avez deſſein de faire pour ma Sœur, outre les donations de ſes deux Grand-Peres.

J'ai prévenu le Marquis, qui ſe diſpoſoit à répondre. Je vous demande en grace, Monſieur, de ne pas prononcer un mot là-deſſus. Tous vos projets de cette nature peuvent s'executer annuellement, comme la conduite que vous me verrez tenir avec votre Fille pourra m'en faire juger digne. Ne connois-je

pas la générosité de toute cette noble Famille ? Je veux dépendre de vous. J'ai assez de bien pour Clémentine & pour moi, ou je connois mal son cœur. Dans tout ce que vous me dites, ne considerez que votre propre satisfaction, & de grace, épargnez-moi les détails.

Que dira ma sœur Sforce ? s'est écrié le Comte. Tout opposée qu'elle est à cette alliance, pourra-t'elle refuser son admiration à tant de noblesse !

Quoi ? m'a dit le Prélat, c'est sérieusement, Chevalier, que vous ne voulez aucun détail ?

- Très-sérieusement, & je le demande en grace.

Faisons tout ce qu'il désire, a-t'il repris. Monsieur (en me pressant la main) mon Frere ; mon Ami, quel nom dois-je vous donner ? nous cédons à toutes vos volontés. Mais notre reconnoissance aura son tour. Elle s'acquittera, n'en doutez point. Avec quelle ardeur ce devoir sera rempli ! Mais hâtons-nous d'aller réjoüir le cœur de Jeronimo, par le récit de tout ce qui s'est passé. Cette conférence auroit pû se tenir dans sa chambre ; & tout le reste peut être reglé en sa présence.

Ce qui nous reste à faire, m'a dit le Marquis, c'est d'obtenir la permission de

ſa Sainteté. Elle ne l'a pas refuſée dans les mêmes cas, c'eſt-à-dire, lorſque les Fils, ou les Filles d'un mariage, doivent être élevés dans la Religion Catholique.

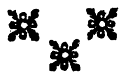
Nous ſommes tous paſſés dans l'appartement de Jeronimo; mais je n'ai fait que le traverſer, en me rendant à la chambre de M^r^Lowther, pour leur laiſſer le tems de faire leurs récits. Jeronimo a marqué tant d'impatience de me voir, qu'on n'a pas tardé à me rappeller. Il m'a ſerré dans ſes bras, comme ſon Frere, avec mille félicitations ſur ſon bonheur & le mien. Au milieu de ſes careſſes, je n'ai pû me défendre d'un peu de ſurpriſe, lorſque le Prélat, qui ne croïoit pas que je pûſſe l'entendre, a dit à ſa Mere; ah Madame! le pauvre Comte de Belvedere! Quelle ſera ſon affliction! Mais il ira ſe conſoler à Madrid, avec quelque Dame Eſpagnole. Pauvre Comte! a répondu la Marquiſe: mais il ſeroit injuſte de nous blâmer.

Demain, je ſuis invité à prendre le Chocolat avec Clémentine. On nous laiſſera peut-être ſeuls; ou du moins, je ne m'attens à trouver, avec elle, que ſa Mere ou Camille.

Que ne donnerois-je pas, cher Docteur Barlet, pour être aſſuré, que la plus

excellente Fille d'Angleterre sera heu-
reuse, avec le Comte de D..., le seul
de tous ses Admirateurs, que je crois
digne d'un si précieux trésor ? Si Miss
Byron avoit à se plaindre de son sort, &
par ma faute, le souvenir de toutes mes
précautions ne seroit pas capable d'a-
doucir l'amertume de mon cœur. Mais
après tout, d'où me viennent tous ces
soupçons de tendresse ? & ne dois-je pas
les prendre pour des mouvemens d'une
vaine présomption ? Cependant, si le
Ciel ordonne que ma destinée soit unie
à celle de Clémentine, je serois extrê-
mement satisfait de pouvoir apprendre,
avant qu'elle ait reçu mes vœux, que
Miss Byron, par complaisance pour les
sollicitations de ses Amis, ait accordé sa
main au Comte de D...

Il se présente une occasion, pour faire
partir mes trois Lettres à la fois. Adieu,
très-cher Docteur. Dans nos plus grands
sujets de plaisir, les soupirs du cœur nous
rappellent nos foiblesses ! Il n'est pas
donné à la nature d'être plus parfaite.
Adieu, cher Ami !



Suite de la Lettre de Mylady G..., où les trois précedentes étoient renfermées.

Eh bien, chere Sœur, que dites-vous de ces trois Lettres ? je souhaiterois de m'être trouvée avec vous, lorsque vous les avez lûës ; pour mêler mes larmes avec les vôtres, en faveur de notre aimable Henriette. Pourquoi mon Frere s'est-il hâté d'écrire ? Ne pouvoit-il pas attendre le résultat de son entrevûë suivante avec Clémentine ? Quelle peut avoir été l'occasion de faire partir des Lettres, qu'il a du croire capables de nous jetter dans une mortelle incertitude ? Malheur à cette occasion, qui est venuë si officieusement se présenter. Mais, tendre comme il est, peut-être s'est-il figuré, qu'il étoit nécessaire de nous préparer à ce qui doit suivre, de peur que notre émotion ne fut trop vive, si nous n'apprenions l'évenement qu'après sa conclusion. Nous, ma Sœur, aller faire notre cour, dans un an, à Mylady Clémentine Grandisson ? Ah, la pauvre Henriette ! & nous le permettroit-elle ? Mais il n'en sera rien ; non, non, c'est une chose impossible. Mais, silence la-dessus, & parlons des faits.

Lorsque ces Lettres sont venuës de Londres, le Docteur Barlet étoit à table avec nous. On achevoit de diner. Il s'est levé, il est passé dans son appartement. Nous étions tous dans une extrême impatience. Après lui avoir laissé le tems de lire des dépêches d'un mille de long, ne le voïant point revenir, sa lenteur m'a paru insupportable. Notre chere Henriette a dit: je crains de mauvaises nouvelles. Esperons qu'il n'est rien arrivé de mal à Sir Charles, que Clémentine n'est pas retombée, que le bon Jeronimo... J'apprehende pour lui.

Moi, j'ai pris le parti de monter à la chambre du Docteur. Je l'ai trouvé assis, le dos vers la porte, enseveli dans ses réflexions; & lorsqu'il s'est tourné, en m'entendant entrer, j'ai vû qu'il étoit vivement pénetré.

Cher Docteur Barlet! au nom du Ciel; comment se porte mon Frere ?

Ne vous allarmez pas, Mylady. Tout le monde se porte bien à Boulogne, ou commence à se bien porter. Mais hélas ! je m'afflige pour Miss Byron.

Comment, comment ? Mon Frere seroit-il marié ? Il est impossible. Je ne le croirai jamais. Mon Frere est-il marié ?

Oh non, avant ces Lettres. Mais

tout eſt conclu. Chere, chere Miſs Byron ! c'eſt à préſent que votre grandeur d'ame ſera miſe à l'épreuve. Cependant, Clémentine eſt une Fille d'un rare mérite. Pour vous, Mylady, vous pouvez lire ces Lettres ; mais je ne crois pas qu'elles doivent être communiquées à Miſs Byron. Vous verrez, à la fin de la derniere, quel eſt l'embarras du Chevalier, entre ſon honneur & ſa tendreſſe.

J'ai parcouru fort avidement les trois Lettres. O Docteur ! lui ai-je dit en finiſſant, comment faire cette ouverture à Mme Selby, à Mme Sherley, à notre Henriette ? Cependant, différer de les rejoindre, lorſqu'elles ſavent que ces Lettres ſont de mon Frere, ce ſeroit les allarmer trop. Deſcendons.

Prenez vous-même les Lettres, Mylady. Vous avez de la tendreſſe de cœur. On peut ſe fier à votre prudence. Je vous ſuivrai dans quelques momens.

Excellent homme ! Je voïois les larmes, qui s'avançoient juſqu'au bord de ſes paupieres.

Je ſuis deſcenduë. J'ai rencontré mon Mari au bas des dégrés ; comment ſe porte Sir Charles, Madame ? O Mylord, tout eſt perdu. Mon Frere, depuis le

, est le Mari de la Signora Clémen-

n c oup de foudre ne l'auroit pas
abbatu. Le Ciel nous en préserve!
tout ce qu'il a pu répondre. Il est
nu pâle comme la mort. Je l'aime,
la tendre affection qu'il porte à mon
:iette. Les Lettres, lui ai-je dit, en
ɔrdant la main, ne parlent point
re de la célébration; mais tout le
le est d'accord; & s'il n'est pas ma-
le sera bientôt. Allez, Mylord;
à Madame Selby, que je souhaite
de l'entretenir, dans le Jardin à
:.

n'a dit, que Miss Byron étoit allée
un tour, dans le grand Jardin,
sa Cousine Nancy; que m'aïant
nonter chez le Docteur, qui étoit
ıgtems à reparoître, elle avoit eu
n de prendre l'air; qu'il avoit laissé,
la Salle à manger, Mr Selby, sa
ne, Emilie & Lucie, pour venir
vant de moi, & m'apprendre com-
tout le monde étoit allarmé. En
é, les larmes couloient le long de
ües. Je lui ai tendu la main, avec
:gard d'amour. Il m'a plu, dans ce
ent. Je l'ai nommé, mon cher My-
Je crois avoir entendu dire à notre

chere Amie, que la crainte dispose à la tendresse. Elle nous fait tourner les yeux autour de nous, pour trouver quelqu'un qui nous rassure.

J'ai trouvé les personnes, que je viens de nommer, prêtes à passer dans le Jardin. O chere Madame Selby, ai-je dit en entrant, tout est reglé en Italie!

Ils sont tous demeurés muets, à l'exception d'Emilie, dont le chagrin s'est fait entendre. Elle étoit prête à s'évanoüir. On a fait appeller sa Femme de chambre. Emilie s'est retirée.

J'ai dit alors, à M[r] & à Madame Selby, ce que j'avois lû dans la derniere des trois Lettres. Le chagrin du Mari a vivement éclaté. Je n'entens point, a-t'il dit, quelle sorte d'honneur peut avoir obligé Sir Charles de partir, à la premiere invitation, après les traitemens qu'il avoit reçus de ces fiers Italiens. Tout le monde auroit prévû que cela ne pouvoit se terminer autrement. Pauvre Henriette! Quel sort pour la fleur de l'Univers! Méritoit-elle d'être ravallée, au dessous d'une Précieuse d'Italie? Ma consolation, c'est qu'elle est supérieure à tous deux. Oui, Madame, je le soutiens. Un homme, fut-il un Roi, qui est capable de préferer une autre

ne à notre Henriette, n'est pas di-
d'elle.
s'est levé; il a fait plusieurs tours
la salle, à grands pas & d'un air
rin. Ensuite, se remettant sur sa
e; Madame, a-t'il dit à sa Fem-
nous allons voir ceque cette digni-
e votre sexe, pour laquelle vous
si souvent plaidé, sera capable de
uire dans la plus noble de toutes
mes. Mais hélas! ce cher Amour
era une extrême différence entre
éorie & la pratique.
cie pleuroit: sa douleur étoit muet-
ladame Selby s'est essuïé plusieurs
es yeux. Chere Mylady, a-t'elle dit
, comment apprendrons-nous cet-
uvelle à Miss Byron? Il faut qu'elle
ne de vous. Elle aura recours à moi
se consoler. Un peu de patience,
elby; vous ne ménagez point assez
harles Grandisson.
lui ai demandé aussi un peu de 6
er pour mon Frere, en lui répré-
it qu'il méritoit plutôt d'être plaint;
lui ai lû la conclusion de la troi-
Lettre. Mais rien ne pouvoit ap-
Mr Selby. Il a continué de blâ-
Sir Charles. Après tout, chere
, ces Seigneurs de la création sont

plus violens, plus déraisonnables, & par conséquent plus sots & plus pervers, plus enfans, s'il vous plaît, que nous autres femmes, lorsqu'ils voïent manquer ce qu'ils desirent beaucoup.

Pendant que nous cherchions le moïen de faire cette triste ouverture à notre charmante Amie, Madame Sherley est arrivée au Château. Nous lui avons communiqué aussitôt le sujet de notre chagrin. Sa grande ame n'a laissé voir aucune marque de surprise. Je n'y vois point, nous a-t'elle dit, d'autre remede que la patience. Notre chere Fille s'y attendoit elle-même. Puis-je lire la Lettre qui contient cette intéressante nouvelle? Je lui ai présenté les trois Lettres. Elle n'a fait que les parcourir. J'admire Sir Charles, a-t'elle repris. Quel auroit été notre bonheur, si le Ciel avoit exaucé nos vœux! Mais vous vous souvenez, Madame Selby, que nous avons souvent plaint la vertueuse Clémentine. Il paroit assez que la généreuse attention de Sir Charles, pour Henriette, coute quelque chose à sa tranquillité. Où est donc ma chere Fille?

Je sortois pour la chercher; & je l'ai rencontrée sur les degrés de la Ter-

:. Votre Grand-Maman, ma che-
.... Oui, m'a-t'elle dit; j'apprens
:lle est arrivée, & je me hâtois de
venir rendre mes devoirs.
[ais comment vous trouvez-vous,
riette ?
ssez bien, depuis que j'ai pris l'air.
fait demander des nouvelles au Doc-
Barlet; il m'a fait dire que Sir Char-
est en bonne santé, & que tous ses
s se portent mieux. Je suis plus
quille.
le a couru vers sa Grand-Mere,
: la joie qu'elle a toujours de la voir.
lui a demandé sa bénédiction, un
ou à terre, comme elle n'y manque
us.
quel heureux vent amene ma chere
e à sa Fille ?
: jour est fort beau. J'ai cru que
, & le plaisir de voir mon Hen-
e, feroient bien à ma santé. J'ap-
s, mon Amour, que vous avez des
es d'Italie ?
: n'est pas moi, Madame; mais le
eur Barlet en a reçu; & je ne dois
savoir, apparemment, ce qu'elles
iennent, car on ne me les a pas
nuniquées. C'est sans doute quelque
:, qui ne feroit point agréable pour

moi. Mais lorſque que tout le monde eſt en bonne ſanté, je ſuis capable de patience pour le reſte. Le tems nous apprendra tout.

Le Doćteur Barlet, qui a pour cette vieille Dame, autant d'admiration qu'elle en a pour lui, s'eſt hâté de lui venir rendre ſes reſpećts. Elle m'a remis les Lettres ; & je les ai gliſſées dans les mains du Doćteur, ſans que Miſs Byron s'en ſoit apperçûe. On m'a dit, a repris cette chere Fille, que mon Emilie s'eſt trouvée mal. Je ſors un inſtant, pour le ſavoir d'elle-même. Non, mon Amour, lui a dit ſa Tante, en la retenant par la main : Emilie ſera tout à l'heure ici.

Cet empreſſement, pour l'arrêter, lui a fait naître de nouveaux ſoupçons. Elle nous a regardés ſucceſſivement. Je vois, nous a-t'elle dit, dans les yeux de tout le monde, un air de compaſſion, qui doit ſignifier quelque choſe. Si c'eſt ſur moi qu'elle tombe, je demande en grace, que par une tendreſſe mal-entendue, je ne ſois pas la derniere qu'on ait la bonté d'en informer. Mais je devine... avec un ſourire forcé.

Que devine ma Henriette ? a dit ſa Tante.

Le Docteur , a-t'elle répondu , m'a it assurer que Sir Charles se porte bien , que ses Amis commencent heureument à se rétablir : il ne m'est donc ıs difficile de deviner , par le silence ı'on garde sur le fond des Lettres , ıe Sir Charles est, ou marié , ou fort :oche de l'être. Que dites-vous , cher octeur ?

Il n'a fait aucune réponse , mais ses ;ux étoient moüillés. Miss Byron s'est urnée vers nous , & nous a tous vus , 'ec notre mouchoir aux nôtres. Son ncle , quittant sa chaise , est demeuré :bout près d'une fenêtre , le dos tour- vers nous.

Ce langage est assez clair , a repris ıcomparable Henriette ; & je vois e tout le monde s'afflige ici pour moi. a reconnoissance en est extrême ; & ne la crois pas moins juste ; parceque omme est Sir Charles Grandisson. nsi , cher Docteur , a-t'elle continué , mettant la main sur la sienne , il est uellement marié ! Dieu tout-puissant en levant affectueusement les yeux rs le Ciel) je vous demande son bonur & celui de Clémentine ! Hé bien , :s chers Amis , que voïez-vous ici de ntraire à mon attente ?

Sa Tante l'a tendrement embrassée. Son Oncle, courant à elle, l'a serrée entre ses bras. Sa Grand-Mere, qui étoit assise, a tenu les siens ouverts, & la chere Henriette s'y est précipitée, en mettant un genou à terre. Mais après avoir fait de nouveaux remercimens à l'assemblée, elle a demandé la permission de se retirer pour quelques momens. Sa Tante l'a retenue par la main, en lui disant que Sir Charles n'étoit pas encore marié, mais.... S'il doit l'être, a-t'elle interrompu, ne peut-on pas dire qu'il l'est déja? Emilie est entrée au même moment. Elle avoit fait un effort pour se remettre de son trouble, & peut-être croïoit-elle avoir retrouvé toute sa présence d'esprit: mais, à la vüe de sa chere Miss Byron, son courage s'est évanoüi. Elle a recommencé à pleurer, à sanglotter. Elle vouloit sortir, pour cacher ses larmes; lorsque Miss Byron l'arrêtant, & la prenant dans ses bras, l'a exhortée à s'armer de force, à faire des vœux, comme elle, pour le bonheur d'autrui, & même à s'en réjoüir. Je ne m'en consolerai jamais, lui a répondu naïvement la petite Fille, avec de nouveaux sanglots. C'est pour vous que je m'afflige. Je hais ces Ita-

liennes. Je serois la plus heureuse créature du monde, si vous étiez Mylady Grandisson.

A présent que Miss Byron sait le pire, ai-je dit au Docteur, ne pouvons-nous pas lui communiquer les Lettres? Je vous en prie, a interrompu Madame Sherley; vous voïez que notre Henriette est un cœur noble. Le Docteur a répondu qu'il s'en rapportoit à notre jugement, & nous a remis les Lettres. Moi, qui les ai lues, ai-je repris, je vais passer au Jardin avec Lucie, Nancy, Emilie; & nous laisserons ensemble, Madame Sherley, Madame Selby & Miss Byron. Le Docteur, à qui j'ai proposé de me suivre, a pris le parti de remonter à sa chambre. Lucie a témoigné quelque desir de rester, & les yeux d'Henriette ont paru le desirer aussi. Je suis sortie avec les deux autres, auxquelles j'ai expliqué toute la substance des Lettres. Mylord G.. est venu nous joindre, & n'a pas pris moins de part que nous à notre affliction; de sorte qu'il n'est resté, autour d'Henriette, que des consolateurs, qui ont aidé à soutenir ses esprits, car sa Grand-Mere & sa Tante avoient toujours applaudi à la préference qu'elle donnoit à Clémen.

tine, en faveur de sa maladie. Jamais il n'y eut, dans une même famille, trois Femmes aussi nobles que Mme Sherley, Mme Selby & Miss Byron. Mais Mr Selby n'est pas satisfait que mon Frere, aimant Henriette, comme il est évident qu'il l'aime, ait pû se déterminer si facilement à partir pour l'Italie. Son chagrin vient de l'affection même qu'il porte à mon Frere, & de celle qu'il a pour sa Niece. Mais il n'est pas besoin de vous dire, que tout homme qu'il est, il n'a pas l'ame aussi grande de moitié, qu'aucune des trois Femmes que j'ai nommées.

A notre retour, vous auriez été charmée de voir Henriette prendre Emilie à l'écart, pour la consoler, & pour lui faire valoir les circonstances qui semblent avoir entrainé mon Frere. Elle a rendu ensuite le même office à son Oncle. Que cette généreuse Fille a brillé, aux yeux de tous les Témoins!

Lorsqu'elle s'est trouvée seule avec moi, elle m'a parlé du dernier article de la troisiéme Lettre, où elle est nommée avec l'apparence d'une si vive tendresse, dans des termes si dignes du plus poli des hommes, qui marque un respect extrême pour elle & pour son sexe,

e, & qui se reproche de la présomp-
n à lui-même, pour avoir osé suppo-
que Miss Byron est à plaindre, &
elle a pour lui quelque partie de la
dresse qu'il a pour elle. Il est certain,
-t'elle dit, qu'il n'a pas vu, comme
is & votre Sœur, tout le fond d'esti-
que j'ai pour lui. Comment l'auroit-il
? a-t'elle continué. Vous savez que
us étions rarement ensemble; & lui
nt tant d'obligation, il a pû n'attri-
er mes égards qu'à la seule recon-
issance. Mais il est clair qu'il m'ai-
; ne le pensez-vous pas? & peut-
e m'auroit-il donné la préference sur
ites les autres Femmes, s'il avoit pû
refuser aux circonstances. Que le Ciel
pande sur lui toutes ses bénédictions!
'elle ajouté: c'est mon premier amour;
nais je n'en aurai d'autre. Ne blâmez
s cette déclaration, ma chere My-
ly. Vous m'avez déja condamnée une
is, en me traitant de Romanciere:
ais songez que l'homme est Sir Char-
: Grandisson.

Malgré toutes ces apparences de for-
, hélas! chere Sœur, on s'apperçoit
ément que les heures solitaires de cette
nable Fille sont un pénible fardeau
ur elle. Elle a pris l'habitude de sou-

pirer. Elle se leve avec les yeux enflés : le sommeil l'abandonne ; l'appétit lui manque : & tous ces symptômes ne lui sont pas inconnus à elle-même ; on en juge par l'effort qu'elle fait pour les cacher. Quoi ? Faut-il qu'Henriette Byron, avec une beauté incomparable, avec une santé si florissante, une humeur si égale, des passions si faciles à gouverner, généreuse, reconnoissante jusqu'à l'héroïsme, supérieure à toute autre femme en franchise de cœur, en vraie délicatesse, d'un jugement & d'une maturité d'esprit au-dessus de son âge ; faut-il qu'elle se voïe sacrifiée, comme une victime innocente, sur l'autel d'un amour sans esperance ? Sa situation me perce le cœur. Je ne puis supporter ce triomphe de l'autre sexe, quoique l'homme soit mon Frere. Mais, au fond, ce n'en est pas un pour lui. Il paroît, au contraire, que son cœur, véritablement noble, souffre mortellement de ne pouvoir se donner tout entier à cette excellente Fille.

Mr Deane est arrivé ici ce matin. Il est homme de mérite. Dans un moment d'entretien, où il m'a parlé à cœur ouvert, j'ai sû de lui que son dessein a toujours été de faire Miss Byron sa prin-

cipale Héritiere. Il m'a informée de son bien, qui est considérable. Je vois que la vraie politique est d'être bon. Jeunes & Vieux, Riches & Pauvres, tout le monde est idolâtre de Miss Byron.

Mr Deane est dans une inquiétude extrême pour sa santé, qui décline visiblement. Il la croit *en consomption*. Mais nous sommes convaincus, elle-même, & tous autant que nous sommes, que le mal n'est pas du ressort de la Médecine. Elle a feint de la surprise, lorsqu'il s'est expliqué sur ses craintes; dans la vue, comme elle me l'a confessé, d'éviter les sollicitations d'une tendresse importune, qui voudroit l'engager à des consultations, pour une maladie, dont il n'y a que la patience & le tems qui puissent la guérir.

Que va devenir la Signora Olivia, lorsqu'elle sera informée de ce qui se passe à Boulogne? Elle a ses Emissaires, qui ne lui permettront pas de l'ignorer longtems. Quels seront ses transports! Je suppose, qu'étant en correspondance avec elle, vous ne serez pas longtems sans être troublée par ses invectives.

Tout le monde vous désire ici, vous & votre Lord. Pour moi, je n'ai pas de plus vive impatience que de vous revoir

tous deux, ou, si vous l'aimez mieux, de vous voir arriver pour me voir. Vous ne sauriez me prendre dans un tems plus avantageux pour moi. Pas le moindre démêlé avec mon Mari. Vous n'entendriez de nous, que - Tout ce qu'il vous plaît, Mylord..., Mon cher Amour, vous ne me demandez rien,.., Vous me prévenez, Mylord, dans tous mes désirs. Je l'ai averti, fort tendrement, de quelques-uns de ses foibles : il me remercie de l'instruction ; & sa résolution, dit-il, est d'être tout ce qu'il faut pour me plaire.

J'ai fait des découvertes en sa faveur. Je lui ai trouvé plus d'esprit, plus d'agrément, plus de sens & de savoir, que je ne lui en croïois, & que je ne lui en avois même soupçonné, lorsque j'avois plus de raison de chercher toutes ces qualités, dans son caractere. Il m'accorde une très-grande portion de jugement ; & vous jugez bien, qu'après de telles découvertes à son avantage, il ne peut faire autrement. En un mot, nous faisons des progrès si monstrueux, dans notre commerce d'estime, que pour peu qu'ils continuent, nous aurons peine à nous reconnoître pour le même homme & la même femme, qui firent, il y a quelques mois, une si bizare figure aux

yeux des Spectateurs, dans l'Eglise de Saint Georges. Il faudra nous remarier, pour nous assurer l'un de l'autre; car, soïez persuadée, que nous ne voudrons jamais paroître aussi sots, que nous le fûmes alors. Ce qui le releve beaucoup dans mes idées, c'est la bonne opinion que tout le monde semble avoir ici de lui. On le trouve homme de sens, homme de bon naturel, & le croïriez-vous? fort bel homme. Tous les Habitans de cette Maison passent pour gens très-sensés, & d'une grande pénétration; je ne puis les contredire, sans me faire tort à moi-même.

Vous apprendrez avec joïe qu'Emilie, toûjours attentive à copier son modele, fera une excellente femme, & une très-bonne Mere de Famille. Miss Byron est réellement la Fille du monde, qui entend le mieux l'économie domestique. A son arrivée, elle a repris la direction de cette Famille, pour soulager sa Tante Selby. C'étoit son office, avant son voïage de Londres. Jusqu'à présent, je me suis cruë assez entenduë sur cet article; mais elle m'a fermé pour jamais la bouche: & son administration est accompagnée de tant de dignité & de douceur, qu'elle est adorée de toute la

Maison. Cependant j'ai peine à comprendre où elle trouve du tems pour cette multitude de soins ; car nous ne nous apperçevons jamais qu'elle nous manque. Mais avec peu d'amour pour le lit, beaucoup d'ordre, & de l'aisance sans précipitation, rien n'est difficile.

Votre Lettre m'est remise à ce moment. J'avois prévû quelles seroient les agitations d'Olivia. Elle a reçu, sans doute, quelques informations de Boulogne ; car pourquoi quitter sitôt l'Angleterre, lorsqu'elle avoit résolu d'y attendre le retour de mon Frere? Malheureuse Femme ! Henriette a pitié d'elle. Mais quel est le Malheureux, dont Henriette n'ait pas pitié ?

(N.) *On trouve ici plusieurs Lettres, plus agréables, qu'utiles au soutien de l'interêt ; l'une de la Comtesse de D.., qui ne perdant point de vüe le mariage de son Fils, s'efforce de combattre l'amour de Miss Byron pour Sir Charles, par des raisonnemens pris de la nature de cette passion, & des difficultés où elle n'ignore pas que Sir Charles est engagé : les autres, de différentes personnes, & par des motifs tout différens de l'interêt général. Mylady G.. (auparavant Miss Charlotte Grandisson) aïant*

enfin quitté le Château de Selby, écrit aussi à Miss Byron, qu'elle y a laissée avec Emilie, & lui dit mille choses badines. Miss Byron lui fait une réponse plus grave, qui se ressent de sa situation. Le plus grand éloge, qu'on doive ici à l'Auteur, regarde les caractères, qui sont habilement soutenus. Mais tout étant accessoire à la situation de Sir Charles, on y revient enfin par une Lettre au Docteur Barlet.

LETTRE LXXVII.

Le Chevalier Grandisson, au Docteur Barlet.

à Boulogne, 8, 19 Juillet.

JE me sens le cœur plus triste qu'il ne l'a jamais été. Quel nom donner, au bonheur dont on ne peut joüir, sans faire le malheur d'autrui ! Le Comte de Belvedere, informé de l'heureux changement de Clémentine, & que suivant toute apparence elle sera le prix des services d'un homme, à qui toute la Famille attribue son rétablissement, arriva hier au soir dans cette Ville, & me fit avertir aussitôt du dessein qu'il avoit de me rendre aujourd'hui sa visite.

Ce matin, j'ai reçu, par Camille, un message de Clémentine, qui me prie de remettre à l'après-midi l'entrevuë dont nous étions convenus hier. J'ai demandé à Camille, si elle en savoit la raison, & pourquoi cet ordre me venoit si matin? Elle m'a répondu, qu'il n'étoit parti que de sa Maîtresse, & qu'aucun autre n'y avoit eu la moindre part. La Marquise, m'a-t'elle dit, l'informa hier au soir, que tout étoit terminé; qu'elle seroit maîtresse de son sort, & que vous auriez la permission de la voir ce matin, pour apprendre ses intentions d'elle-même. Là-dessus, elle se jetta aux pieds de sa Mere, avec les plus vives marques de reconnoissance pour l'affection & la bonté de sa Famille; & depuis ce moment, elle a paru dans une disposition tout-à-fait différente. Dans l'instant même, elle devint grave, réservée; mais ardente pour sa plume, dont elle se servit tout le reste du jour, pour mettre au net ce qu'elle avoit écrit sur ses Tablettes. Demain, me disoit-elle quelquefois, demain, Camille, sera un grand jour. Que n'est-il déja venu! Cependant je le redoute. Comment soutiendrai je une conversation de cette importance? Que ferai-je, pour être

aussi généreuse, aussi grande que le Chevalier ? Sa bonté m'enflamme d'émulation. Que le jour me tarde ; & que n'est-il passé ! Toute la soirée s'est ressentie de cette chaleur. Je crois, a continué Camille, qu'elle a rédigé plusieurs articles, que son dessein est de vous faire signer : mais, sur quelques mots qui lui sont échappés, j'ose dire, Monsieur, qu'ils sont dignes de son ame généreuse, & que vous y trouverez moins de dureté que de caprice.

J'eus beaucoup de peine, a poursuivi la fidelle Camille, à lui persuader vers minuit, de prendre un peu de sommeil. Elle s'est levée, dès quatre heures du matin, elle a repris sa plume ; & vers six heures, elle m'a chargée de la commission dont je m'acquitte. Je lui ai représenté que l'heure étoit peu convenable, & je l'ai pressée d'attendre que sa Mere fut levée. Mais elle m'a priée de ne pas la contredire, & de songer que sa Mere la laissoit maîtresse de ses volontés. Ainsi, Monsieur, a conclu Camille, mon devoir est rempli. Je vois que les événemens du jour demandent des précautions ; mais vous n'avez pas besoin de conseil dans une conjoncture si délicate.

L'arrivée du Comte de Belvedere aïant interrompu Camille, elle m'a quitté, pour retourner à ses fonctions.

✻ ✻

à dix heures.

Le Comte, que j'ai reçu avec toutes les civilités possibles, n'y a répondu, que par un air froid & mécontent. Surpris de ne pas lui trouver la politesse & l'amitié qu'il a toûjours marquées pour moi, je lui en ai témoigné quelque chose; il m'a demandé si je l'informerois fidellement des termes où j'étois avec la Signora Clémentine? Fidellement, sans doute, ai-je répondu, supposé que j'entre dans quelque explication: mais la disposition, où je vous vois, ne me permet peut-être point de vous satisfaire là-dessus.

Je vous dispense d'une autre réponse, a-t'il répliqué. Vous me semblez sur de vos avantages: mais, Clémentine ne sera point à vous, pendant qu'il me restera un souffle de vie.

Après tant de révolutions, Monsieur, après tant d'incidens & de scenes, que je n'ai pas cherché à faire naître, rien ne doit être capable de me surprendre: mais si vous avez quelques prétentions à sor-

mer, quelques demandes à faire sur ce point, ce n'est point à moi ; c'est à la Famille du Marquis della Porretta qu'il faudroit vous adresser.

Croïez-vous, Monsieur, que je ne sente point l'ironie de ce langage ? Sachez, néanmoins, qu'à l'exception d'un seul, tous les cœurs de la Famille sont dans mes interêts. D'ailleurs toutes les considérations sont pour moi ; & vous n'avez pour vous, que la générosité de vos services, que je ne conteste point, ou peut-être les agrémens de votre figure & de vos manieres.

Ces qualités, Monsieur, réelles ou non, ne doivent être reprochées qu'à ceux qui veulent s'en prévaloir. Mais permettez que je vous fasse une question : si vous n'aviez pas d'autre obstacle que moi, auriez-vous quelque esperance à l'affection de Clémentine ?

Aussi longtems qu'elle ne sera point mariée, il m'est permis d'esperer. Sans votre retour, je ne doute point qu'elle n'eut été à moi. Vous n'ignorez pas que sa maladie n'auroit point été capable de m'arrêter.

Je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite. C'est, Monsieur, le point essentiel pour moi, qui n'en dois compte

à personne. Cependant, si vous en avez quelque doute, éclaircissez-vous. J'ai tant d'estime pour le Comte de Belvedere, que je souhaite sincerement de mériter la sienne.

Apprenez-moi donc, Chevalier; quelle est actuellement votre situation avec Clémentine, ce qui s'est conclu entre vous & la Famille, & si Clémentine s'est déclarée pour vous ?

Elle ne s'est point encore ouverte avec moi. Je répete que l'estime du Comte de Belvedere m'est précieuse; & je m'expliquerai, par conséquent, avec plus de franchise qu'il ne doit se le promettre de l'humeur chagrine qui paroit le dominer dans cette visite. J'ai parole, cet après midi, pour un entretien avec Clémentine. Tout est d'accord entre sa Famille & moi. Je me suis imposé pour regle, de prendre les mouvemens d'un esprit si pur, quoique hors de son assiette naturelle, pour l'ordre de la Providence. Jusqu'à présent, les miens ont été purement passifs: l'honneur ne me permet plus de m'arrêter à ces bornes. Cet après-midi, Monsieur, ...

Cet après-midi... (d'une voix alterée) quoi? cet après-midi!

... décidera de ma destinée par rapport à Clémentine.

Vous me désespérez ! Si ses Parens sont éterminés en votre faveur, c'est par écessité, plutôt que par choix. Mais ils la laissent maîtresse d'elle-même, suis perdu !

Supposé qu'elle se détermine pour moi, 'est une raison, Monsieur, qui ne laisse oint de réplique. Mais les circonstan- es ne me paroîtront pas fort heureuses, c'est, comme vous le dites, sans in- ination du côté de la Famille que j'ob- ens l'honneur d'y être admis ; & moins icore, si ma bonne fortune entraîne malheur d'un homme tel que vous.

Quoi ? Chevalier, c'est aujourd'hui ie vous devez voir Clémentine, pour rminer avec elle ! Cet après-midi ! Et ous devez changer de conduite ? met- e de l'empressement dans vos soins ? solliciter de se donner à vous ? Ma eligion, l'honneur de mon Païs.... xpliquons-nous, Monsieur. Il faut con- enir de quelque chose. Je vous le dis rec un mortel regret ; mais il le faut. ous ne refuserez point de vous mesu- :r... Le consentement n'est pas en- ore donné. Vous ne dérobberez pas trésor à l'Italie. Faites-moi l'honneur sortir à ce moment avec moi.

Malheureux Comte ! Que je vous

plains ! Vous connoiſſez mes principes. Il eſt dur, après la conduite que j'ai tenue, de ſe voir invité.... Faites-vous expliquer tous mes procedés, par le Prélat, par le Pere Mareſcotti, par le Général même, qui a toujours été de vos Amis, & qui étoit autrefois ſi peu des miens. Ce qui les a fait entrer dans des ſentimens, auſſi contraires à leurs inclinations que vous le penſez, ne peut être ſans force ſur une ame auſſi noble que celle du Comte de Belvedere. Mais à quelque réſolution que les éclairciſſemens puiſſent vous porter, je vous déclare d'avance que je n'accepterai jamais votre rendez-vous, qu'à titre d'Ami.

Il s'eſt tourné, avec une vive émotion. Il s'eſt promené dans ma chambre, comme un homme irréſolu. Enfin, ſe rapprochant de moi, d'un air égaré; je vais de ce pas, m'a-t'il dit, voir le Pere Mareſcotti, le Prélat, leur faire connoître mon déſeſpoir; & ſi je pers l'eſperance... O Chevalier! Je vous le répete encore; Clémentine ne ſera point à vous pendant ma vie. En ſortant, il a regardé autour de lui, comme s'il eut craint d'être entendu de quelque autre que moi, quoique nous n'euſſions

personne proche de nous ; & se baissant vers moi, il vaut mieux, a-t'il ajouté, mourir de votre main que de... Il n'a point achevé ; & sans me laisser le tems de répondre, il m'a quitté si brusquement, qu'il avoit disparu lorsque je suis arrivé à la Porte. Comme il étoit venu à pied, un Valet, qu'il avoit à sa suite, a dit aux miens, que Madame de Sforce l'étoit allée voir à Parme, & que depuis cette visite, on avoit remarqué dans son humeur, un changement qui allarmoit toute sa Maison.

Apprenez-moi, cher Docteur, comment les Téméraires vivent si tranquilles, lorsqu'avec tant de précautions pour éviter l'embarras, & tant d'éloignement pour toute sorte d'offense, à peine suis-je parvenu à me dégager d'une difficulté, que je retombe dans une autre. De quoi les Femmes ne sont-elles pas capables, lorsqu'elles entreprennent de mettre la division entre des Amis ? Madame de Sforce a l'humeur hautaine, intriguante. Il n'est pas de son interêt que Clémentine soit jamais mariée. Cependant le Comte de Belvedere est d'un naturel si froid, si éloigné de la violence, que n'ignorant point les vües de cette Dame, j'admire par quels artifi-

ces elle a pû susciter une flamme si vive, dans une ame si paisible.

Le tems me presse, pour me rendre au Palais della Porretta. Je ne suis pas tranquille sur le recit de Camille. Ne marque-t'il point, dans sa Maîtresse, une imagination trop échauffée, pour une occasion de cette importance? & ne dois-je pas craindre, qu'elle ne soit rien moins que rétablie?

LETTRE LXXVIII.

Le Chevalier GRANDISSON, *au même.*

même jour, au soir.

JE voudrois recueillir mes esprits, mon cher & respectable Docteur, pour vous faire un détail, que vous trouverez fort surprenant. Clémentine est la plus noble Fille qui soit au monde. Qu'arrivera-t'il enfin... Mais, j'ai besoin d'un cœur plus tranquile, & d'une main plus ferme, pour être en état de continuer.

* *

Je me trouve un peu moins agité. Mes premieres lignes demeureront, pour

ous faire juger quelle étoit l'émotion
: mon ame, lorſqu'en arrivant, j'ai
nté d'écrire mille choſes, qui venoient
: ſe paſſer ſous mes yeux.
Camille m'attendoit, dans la premiere
lle, avec ordre de me conduire chez
Marquiſe. J'y ai trouvé, avec elle, le
arquis & le Prélat. O Chevalier, m'a-
:lle dit, nous avons été fort troublés,
r une viſite du Comte de Belvedere.
u'il eſt à plaindre! Il nous a dit, qu'il
ous avoit vu chez vous.
Il eſt vrai, Madame. Alors, j'ai racon-
, à la priere du Prélat, tout ce qui s'é-
it paſſé entre nous, excepté ſes der-
ers mots, par leſquels j'ai cru devoir
itendre, qu'il aimoit mieux mourir de
main d'autrui, que de la ſienne.
Ils ont témoigné la part qu'ils pre-
ient à ſa peine, & leur inquiétude
our moi; mais je ne me ſuis point ap-
:rçu, que cet incident eut alteré leurs
ſpoſitions en ma faveur. Ils avoient
:claré au Comte, que le rétabliſſement
: leur Fille paroiſſant dépendre de la
irfaite ſatisfaction de ſes déſirs, ils
oient réſolus de n'y plus apporter la
oindre oppoſition. La viſite de ce mal-
:ureux Ami, m'a dit la Marquiſe, &
s emportemens, qui m'ont fait d'autant

plus de pitié, que je le crois menacé de la maladie de ma Fille, m'ont empêchée de voir Clémentine depuis deux heures. J'allois passer chez elle, lorsque vous êtes arrivé: mais Camille ira pour moi.

Ce matin, a continué la Marquise, dans l'entretien que j'ai eu avec elle, elle s'est excusée de vous avoir envoïé Camille, pour vous prier de remettre votre visite à l'après-midi. Elle n'étoit pas préparée, m'a-t'elle dit, à vous recevoir. Je lui ai demandé de quels préparatifs elle avoit besoin, pour voir un homme que nous estimions tous, & qui lui avoit toûjours marqué tant de respect? Elle m'a répondu, que devant vous voir dans un jour, sous lequel il ne lui avoit pas encore été permis de vous regarder, elle avoit quantité de choses à vous dire, & qu'elle craignoit de ne pouvoir se les rappeller; qu'elle en avoit écrit une partie, mais qu'elle n'étoit pas encore contente d'elle-même; que vous étiez grand, qu'elle vouloit s'efforcer de ne l'être pas moins; que la liberté que nous lui accordions augmentoit son embarras, & qu'elle avoit déja souhaité vingt fois, d'être à la fin du jour.

Je lui ai proposé, a poursuivi la Marquise, de prendre plus de tems; un mois,

une ſemaine. Non , non , m'a-t'elle dit ; je ſerai prête à le voir tantôt. Qu'il vienne. Je me ſens la tête aſſez bien. Qui ſait ſi je ne ſerai pas plus mal, demain , ou dans une ſemaine ?

Camille eſt rentrée. On lui a demandé dans quel état elle avoit laiſſé ſa Maîtreſſe. Elle nous a dit qu'elle l'avoit trouvée fort penſive, mais l'eſprit vif & agité ; qu'elle paroiſſoit remplie de la viſite qui s'approchoit, & que depuis une demie-heure, elle avoit demandé trois fois ſi le Chevalier étoit arrivé ; qu'elle reliſoit ſouvent ce qu'elle avoit écrit ; qu'elle le mettoit ſur ſa table & le reprenoit ; que ſe levant quelquefois, elle ſe promenoit un moment dans ſa chambre, tantôt avec un air de dignité, tantôt la tête panchée ; que pendant la derniere heure elle avoit pluſieurs fois pleuré ; que dans d'autres momens, elle ſoupiroit : qu'elle n'étoit pas contente de ſon habillement ; qu'elle avoit voulu d'abord être en noir, puis en couleur ; qu'enſuite elle avoit demandé une robbe bleüe & argent, & qu'elle s'étoit déterminée enfin pour un ſatin blanc tout uni. Elle paroît un Ange, dans cette parure, a conclu Camille ; mais qu'il feroit à ſouhaiter, que ſes yeux & ſes mouvemens fuſſent un peu plus compoſés !

Je prévois de la difficulté pour vous, m'a dit le Prélat. Toutes ces agitations marquent encore quelque désordre. Cependant, si proche d'une entrevüe, qui doit finir par une déclaration en votre faveur, elles sont juger combien son cœur est interessé à cet évenement: Puisse-t'il faire votre bonheur & le sien!

Je ne crains rien pour le bonheur de ma Fille, a dit la Marquise, dans tout ce qui dépendra du Chevalier. Je suis sure de sa tendresse pour elle.

Il me semble, a dit le Marquis, que nous pourrions lui laisser la liberté de mener sa Femme en Angleterre, pendant les premiers six mois, à condition de nous la ramener pour les six autres. Ce changement pourroit faire prendre un nouveau cours à ses idées. La vuë continuelle des mêmes lieux & des mêmes personnes, est capable d'attrister son cœur. J'ajoute que son absence serviroit à fortifier ce pauvre Comte de Belvedere.

Le Prélat a loüé cette idée. La Marquise n'a pas fait d'autre objection, que celle de sa tendresse. On a conclu, que le choix en seroit abandonné aussi à Clémentine. Camille, a dit le Marquis, il est tems d'avertir ma Fille, que le Chevalier attend qu'elle demande à le

oir. Vous y consentez ? m'a-t'il dit vilement.

Camille n'est pas revenuë aussi-tôt : à n retour, elle nous a fait une nouvelle einture des agitations de sa Maîtresse, u'elle a terminée, en priant la Marquise de monter à son appartement. Si étoit votre premiere entrevuë, m'a dit Prélat, je ne serois pas surpris de ce ésordre : mais il faut avoüer que le mal montre, sous une étrange varieté de ormes.

La Marquise est montée, avec Camille, c m'a fait avertir presqu'aussitôt de suivre. Elle est venuë au devant e moi, jusqu'à la porte du Cabinet : & rtant, elle m'a dit, en peu de mots ; je rois qu'elle sera plus satisfaite, que je ous laisse seul avec elle. Je ne m'éloinerai point, Camille me tiendra comagnie, dans la chambre voisine.

En entrant dans la chambre, j'ai ouvé Clémentine à sa Toilette, mais bimée dans ses méditations, & la tête ppuiée sur sa main. A ma vuë, un charnant vermillon s'est répandu sur ses oües. Elle s'est levée, elle m'a fait une rofonde révérence, elle s'est avancée de uelque pas vers moi ; mais elle paroissoit tremblante, & ses regards étoient ncertains.

Je me suis approché d'elle. J'ai pris respectueusement sa main des deux miennes, & je l'ai pressée de mes levres. Ah! Chevalier, m'a-t'elle dit, en détournant un peu le visage, mais sans retirer sa main. Elle n'a rien ajoûté ; & comme retenuë par l'embarras de s'expliquer, elle a poussé un soupir.

Je l'ai conduite à sa chaise. Elle s'est assise, en continuant de trembler. Que je remercie le Ciel, ai-je dit, en penchant la tête sur ses deux mains, que je tenois dans les miennes, de me faire voir cet heureux changement, dans une santé si chere : Puisse-t'il achever son ouvrage !

Heureux vous-même, m'a-t'elle répondu ; heureux, du pouvoir qui vous est donné d'obliger, comme vous l'avez su faire ! Mais comment... comment pourrai-je...O Monsieur ! vous savez les mouvemens qui n'ont pas cessé de déchirer mon cœur, depuis que ... j'oublie depuis quand ... O Chevalier ! le pouvoir me manque... Elle s'est arrêtée. Elle a pleuré. Elle a comme perdu la force de parler.

Il est en votre pouvoir, Mademoiselle, de rendre heureux ce même homme, à qui vous vous attribuez des obligations, dont vous êtes déja plus qu'acquittée.

Je me suis assis près d'elle, au signe qu'elle m'en a fait.

Parlez, Monsieur. Il se passe de grands mouvemens dans mon Ame. Dites-moi, dites-moi, tout ce que vous avez à me dire. Mon cœur (en y portant la main) est serré dans sa prison ; je crois sentir qu'il manque d'espace. Cependant, le pouvoir de s'expliquer lui est refusé. Parlez, & je vous écouterai en silence.

Toute votre Famille, Mademoiselle, est réunie dans le même sentiment. Il m'est permis de vous ouvrir mon cœur. Je me promets d'être entendu avec bonté. Le Pere Marescotti me favorise de son amitié. Les conditions sont celles que j'ai offertes, en partant pour l'Angleterre.

Elle a panché la tête, & son attention sembloit redoubler.

De deux années l'une, je serai heureux avec ma Clémentine, en Angleterre ....

Votre Clémentine, Monsieur ! Ah, Chevalier ! [Elle a tourné la tête, en rougissant.] Votre Clémentine, Monsieur ! a-t'elle repeté ; & j'ai crû voir un air de joïe sur son visage. Cependant une larme s'est dérobbée de ses yeux.

Oui, Mademoiselle, on m'accorde

l'esperance de vous voir à moi. Vous aurez votre Directeur avec vous: le Pere Marescotti consent à vous accompagner, pour cette fonction. Sa pieté, son zele, mes propres égards pour ceux dont les principes sont differens des miens, mon honneur; engagé solemnellement à la Famille qui me confie son plus cher trésor, seront votre sureté....

Ah Monsieur! a-t'elle interrompu; vous ne serez donc pas Catholique?

Vous avez consenti, Mademoiselle, avant mon départ pour l'Angleterre, que je suivisse le mouvement de ma conscience.

Est-il donc vrai? a-t'elle dit, avec un soupir.

Votre Pere, Mademoiselle, vous informera lui-même de tous les autres articles, dont on est convenu, pour votre parfaite satisfaction.

Ses yeux étoient gros de larmes. Elle paroissoit incertaine. Deux ou trois efforts, qu'elle a faits pour parler, n'ont produit qu'un son confus. Enfin, s'appuïant sur mon bras, elle s'est avancée en tremblant, vers le Cabinet; elle y est entrée. Laissez-moi, laissez-moi, m'a-t'elle dit: & m'aïant mis un papier dans la main

sa main, elle a tiré la porte sur elle. Le cœur percé de ses sanglots, que je pouvois entendre, je suis passé dans la chambre voisine, d'où sa Mere & Camille avoient entendu une partie de notre court entretien. La Marquise est entrée dans le Cabinet; mais revenant aussitôt; graces au Ciel, m'a-t'elle dit, elle joüit de toute sa raison, quoiqu'elle paroisse fort affligée. Elle m'a suppliée de l'abandonner à elle-même. Si vous pouvez lui pardonner, dit-elle, son cœur sera soulagé. Elle vous a donné un papier, qu'elle vous prie de lire. Elle attendra que vous la fassiez appeller, si vous pouvez, a-t'elle ajouté, souffrir, après l'avoir lû, une creature indigne de votre bonté. Quel étrange mystere, a repris la Marquise, cet Ecrit peut-il donc renfermer?

J'étois aussi surpris qu'elle. Je n'avois pas encore ouvert le papier, & j'ai offert de le lire en sa présence: mais elle a souhaité de ne le voir qu'avec le Marquis, s'il convenoit qu'ils en prissent tous deux connoissance. Elle est sortie avec précipitation, & Camille a passé dans l'autre chambre, pour y attendre les ordres de sa Maitresse. Je suis de-

meuré ſeul. Voici l'étonnante Piece que j'ai luë. (*a*)

„ O vous, qui êtes ce qu'il y a de „ plus cher à mon cœur, pardon mille „ fois... de quoi dirai-je ? Eſt-ce du „ deſſein que j'ai de faire une grande „ action, ſi j'en ai la force ? L'exemple „ me vient de vous, qui êtes à mes yeux „ le plus grand des hommes. Mon de„ voir parle d'un côté ; mon cœur y ré„ ſiſte, & me tente d'une foibleſſe. C'eſt „ toi, Dieu puiſſant ! que je prie de me „ ſoutenir dans ce grand combat. Ne „ permets pas qu'il renverſe ma raiſon, „ comme il l'a déja fait ; cette foible „ raiſon, qui ne commence qu'à re„ naître ! O Dieu ! fortifie-moi ! L'effort „ eſt extrême. Il eſt digne de la per„ fection à laquelle Clémentine a tou„ jours aſpiré.

„ Mon Précepteur ! Mon Frere ! Mon „ Ami ! O le plus cher & le meilleur „ des hommes ! Ne penſe plus à moi ! „ Je ſuis indigne de toi. C'eſt ton ame, „ qui a charmé Clémentine. Lorſque

(*a*) Il n'eſt pas beſoin de faire obſerver qu'elle ſe reſſent de la maladie de Clémentine, qui eſt cauſée par l'amour & la Religion ; ni d'avertir que c'eſt en quoi conſiſte ici l'art de l'Auteur.

» j'ai remarqué les graces de ta figure,
» j'ai retenu mes yeux, j'ai mis un frein
» à mon imagination : & comment ?
» en tournant mes réflexions sur les gra-
» ces supérieures de ton ame. Mais
» cette ame, ai-je dit, n'est-elle pas faite
» pour une autre vie ? L'obstination, la
» perversité de cette ame si chere, per-
» met-elle à la mienne de se lier à elle ?
» L'aimerai-je, jusqu'à souhaiter à peine
» d'être séparée d'elle dans son sort fu-
» tur ? O le plus aimable de tous les
» hommes ! comment puis-je m'assurer
» que si j'étois à toi, la force de l'a-
» mour, la douceur des manieres, les
» complaisances de la bonté, ne m'en-
» trainassent point après toi ? Moi,
» qui regardois autrefois un Héretique
» comme le pire de tous les Etres, je
» me sens déja changée, par une séduc-
» tion irrésistible, jusqu'à prendre, en
» ta faveur, une meilleure opinion de
» ce que j'ai détesté. De quelle force se-
» roient les avis du plus pieux Direc-
» teur, lorsque tes caresses, & tes dou-
» ces persuasions, s'emploïeroient à per-
» vertir un cœur tout à toi ? Je sais que
» l'esperance de te convaincre toi-mê-
» me me donneroit la force de disputer
» avec toi ; mais ne te connois-je pas

„ des talens fort supérieurs aux miens ?
„ & quel seroit mon embarras, entre
„ le sentiment de mon devoir & la foi-
„ blesse de ma raison ? Alors, un Di-
„ recteur ne manqueroit point de s'allar-
„ mer pour moi. Mon sexe n'aime pas
„ les soupçons dont il se croit offensé ;
„ ils procuisent le mécontentement &
„ l'aversion : & ton amour, ta bonté,
„ emportant bientôt la balance, ma
„ perte ne seroit-elle pas certaine ?

„ Et que m'ont fait mon Pere, ma
„ Mere, mes Freres, pour m'inspirer
„ l'envie de les quitter, & pour me
„ faire préferer à ma Patrie, un Païs
„ que je haïssois il n'y a pas longtemps,
„ aussi bien que sa Religion ? Le chan-
„ gement même, qui a fait disparoitre
„ cette haine, n'est-il pas une autre
„ preuve de ma foiblesse & de ton pou-
„ voir ? O le plus aimable des hommes !
„ O toi, que mon ame adore, ne cher-
„ che point à me perdre par ton amour !
„ Si je me donnois à toi, un devoir trop
„ cher me feroit oublier ce que je dois
„ à Dieu, & me précipiteroit dans des
„ malheurs qui ne regarderoient pas seu-
„ lement l'avenir ; car ma perversion,
„ dans un tems, n'empêcheroit pas qu'il
„ ne me revint des doutes ; & tes moin-

» drès absences me rendroient double-
» ment malheureuse. L'indifference est-
» elle possible sur un sujet de cette im-
» portance ? Ne m'as-tu pas fait voir
» toi-même qu'elle ne l'est pas pour
» toi ? & ton exemple ne sert-il pas à
» m'instruire ? Une fausse Religion au-
» ra-t'elle plus de force que la vraie
» Religion du Ciel ? O toi, le plus aima-
» ble des hommes ! ne cherche point à
» me perdre par ton amour.

» Mais est-il vrai que tu m'aimes ? Ou
» n'ai-je l'obligation de tes soins, qu'à
» ta génerosité, à ta compassion, à ta
» noblesse, pour une malheureuse Fille,
» qui se proposant d'être aussi grande
» que toi, n'a pû soutenir l'effort ? Le
» Ciel m'est témoin des combats que j'ai
» livrés à mon cœur, & de tout ce que
» j'ai tenté pour me vaincre moi-même.
» Permets, généreux Homme, que je
» parvienne à cette victoire. Il est en
» ton pouvoir de me tenir enchaînée
» ou de me rendre libre. Tu m'aimes,
» je le sais. C'est la gloire de Clémen-
» tine, de penser que tu l'aimes. Mais
» elle n'est pas digne de toi. Cependant
» laisse avoüer à ton cœur que tu aimes
» son ame, son ame immortelle, & sa
» paix future. C'est le seul témoignage

» qu'elle demande de ton amour, com-
» me elle s'est efforcée de te témoigner
» le sien. Tu es la grandeur même; tu
» es capable de l'effort qu'elle n'a pû
» soutenir. Fais le bonheur de quelque
» autre Femme! Mais je ne pourrois
» supporter que ce fut une Italienne. Si
» c'en devoit être une, ce ne seroit pas
» Florence, mais Boulogne, qui te
» l'offriroit.

» O Chevalier Grandisson! comment
» vous présenter cet Ecrit, qui m'a coû-
» té tant de larmes, tant d'étude, que
» j'ai changé, revu, transcrit tant de
» fois, & que je mets encore une fois
» au net, dans l'intention de vous le
» faire lire? Je doute réellement que je
» le puisse: & je ne le ferai point sans
» avoir essaïé mes forces, dans une con-
» versation particuliere avec vous.

» Vous, mon Pere! ma Mere! mes Fre-
» res! & vous mon cher & pieux Direc-
» teur! vous m'avez aidée, par votre gé-
» néreuse indulgence, à remporter sur
» moi-même une partie de la victoire.
» Vous avez fait ceder votre jugement
» au mien. Vous m'avez dit que je serois
» heureuse, si je pouvois l'être par le
» choix de mon cœur. Mais ne vois-je
» point que je n'en ai l'obligation qu'à

» votre complaisance ? Cesserai-je ja-
» mais de me rappeller les raisons que
» vous avez opposées tant de fois à cette
» alliance avec le plus noble des hom-
» mes, toutes fondées sur la différence
» de ma Religion & sur l'opiniâtreté
» qui l'attache à la sienne ? Ce souvenir
» me permettra-t'il jamais d'être heu-
» reuse ? Ah ! chere & respectable Fa-
» mille, laissez-moi la liberté d'embras-
» ser le seul parti qui me convienne ;
» celui de m'enfermer dans un Cloître.
» Qu'il me soit permis de consacrer au
» Ciel le reste d'une vie, dont je ne
» craindrai plus que la durée soit trop
» longue, occupée à prier pour vous, &
» pour la conversion de l'homme qui
» sera toujours cher à mon ame ! Qu'est-
» ce donc que cette petite portion du
» monde, qui m'appartient par la dis-
» position de mes Grands-Peres ? & de
» quel poids est-elle dans la balance de
» mon salut éternel ? Qu'il me soit per-
» mis de tirer une noble vangeance des
» cruautés de Daurana ! Je lui aban-
» donne un bien que je méprise, &
» dont je me prive volontairement pour
» un sort plus heureux. Toute ma Fa-
» mille n'est-elle pas riche & noble ?
» Quelle plus glorieuse voie pour me
» vanger ?

» O toi, qui possedes mon ame ! Laisse-
» moi faire l'essai de la tienne, & met-
» tre ton amour à l'épreuve, par tes
» efforts pour soutenir & fortifier une
» résolution, qu'il sera toujours en ton
» pouvoir, je le confesse, de me faire
» violer ou remplir. Dieu connoit seul
» ce que tous ces combats m'ont coûté,
» & ce qu'ils me couteront encore. Mais
» avec une santé affoiblie, avec un cer-
» veau blessé, puis-je me promettre
» une longue vie ? & ne tâcherai-je
» point d'en rendre la fin plus heureuse ?
» Permets que je sois grande, *mon Che-
» valier* ! Cependant, avec quelle douce
» complaisance je te donne un nom si
» cher ! Tu peux tout faire de la malheu-
» reuse Clémentine.

» Mais, ô mes chers Parens ! que fe-
» rons-nous pour cet excellent homme,
» à qui nous avons tant d'obligations !
» Comment reconnoître sa bonté pour
» deux de vos Enfans ? Ses bienfaits
» sont un pesant fardeau sur mon cœur.
» Cependant, qui ne connoit pas sa
» grandeur d'ame ? Qui ne sait pas que
» pour lui, la seule joie de bien faire
» est une parfaite récompense ? Hon-
» neur de la race humaine ! es-tu capa-
» ble de me pardonner ? Mais je sais

» que tu le peux. Tu as les mêmes notions que moi de la vanité des biens du monde, & de la durée de ceux d'une autre vie. Comment aurois-je la présomption de m'imaginer qu'en te donnant ma main, un Etre affoibli, blessé, pût servir à ton bonheur? Encore une fois, si j'ai le courage, *la* force, de te donner cet Ecrit, rens-moi capable, par ton grand exemple, d'achever noblement ma victoire, & ne me réduis point à prendre avantage de la générosité de ma Famille. Mais, après tout, que le choix en appartienne à toi seul; car je ne puis soutenir l'idée de manquer de reconnoissance pour un homme à qui je me dois toute entiere; & qu'il dépende de toi, de joindre le nom qu'il te plaît à celui de

CLEMENTINE.

Jamais il n'y eut d'étonnement comparable au mien. Pendant quelques momens, j'ai oublié que l'Ange attendoit, à quatre pas de moi, le résultat de mes contemplations; & passant dans la chambre où étoit Camille, je me suis jetté sur un Sopha, sans faire attention à cette Femme. Je ne me possedois

point. Cependant le plus vif de mes ſentimens étoit mon admiration, pour les divines qualités de Clémentine. J'ai voulu relire ſon Ecrit; mais il étoit gravé dans mon ame, & mes yeux n'y diſtinguoient rien.

Elle a ſonné. Camille a couru. J'ai treſſailli, lorſqu'elle a paſſé devant moi. Je me ſuis levé; mais je me ſentois tremblant, & j'ai été forcé de m'aſſeoir encore, pour raſſurer mes jambes. Le retour de Camille m'a fait ſortir de cette eſpece de ſtupidité, qui m'avoit ſaiſi. Il eſt certain que de ma vie je n'avois été ſi peu préſent à moi-même. Une Fille ſi ſupérieure à tout ſon ſexe, & même à tout ce que j'ai lû du notre! O Monſieur! m'a dit Camille, ma Maîtreſſe craint votre reſſentiment. Elle apprehende de vous revoir; cependant elle le deſire. Hâtez-vous; elle eſt menacée de s'évanoüir. Qu'elle vous aime! Qu'elle craint de vous déplaire! Camille me tenoit tous ces diſcours en me conduiſant; & je me les rappelle ce ſoir, car toutes mes facultés étoient alors trop engagées pour y faire attention.

Je ſuis entré. L'admirable Clémentine eſt venuë au devant de moi, d'un pas chancellant, & m'a dit, en baiſſant

les yeux ; pardon, Monsieur ! pardon, si vous ne voulez pas que je meure du chagrin de vous avoir offensé. Elle m'a paru si foible, que j'ai tendu les deux bras pour la soutenir : vous pardonner, Mademoiselle ! Inimitable Fille ! Gloire de votre sexe ! Pouvez-vous me pardonner vous-même, d'avoir elevé mes espérances jusqu'à vous ! Ses forces l'abandonnant tout-à-fait, elle est tombée dans mes bras. Camille lui tenoit des sels ; & si proche d'elle, j'en ai senti l'utilité, dans le besoin que j'avois du même secours. Suis-je pardonnée ! m'a-t'elle dit, en reprenant un peu ses esprits ? dites que je le suis. Pardonnée ! Mademoiselle. Ah ! vous n'avez rien fait qui ait besoin de pardon. J'adore votre grandeur d'ame ! Declarez vos volontés sur moi, & tout mon bonheur sera de les suivre.

Je l'ai conduite à sa chaise ; j'ai mis, sans réflexion, un genou à terre devant elle : & tenant ses deux mains dans les miennes, je suis demeuré, dans cette posture, à la regarder avec des yeux, qui n'exprimoient pas les mouvemens de mon cœur, s'ils n'étoient pas ardens de tendresse & de respect.

Camille avoit couru chez la Marquise, pour lui rendre compte de cette étrange

ſcene. Le Marquis, le Prélat, le Comte, & le Pere Mareſcotti, qui attendoient le ſuccès de ma viſite, ont été ſurpris de ce qu'ils ont entendu ; mais ils s'en imaginoient peu la cauſe. La Marquiſe, s'empreſſant de revenir avec Camille, m'a trouvé dans la même attitude; c'eſt-à-dire, à genoux, les deux mains de ſa Fille dans les miennes. Cher Chevalier, m'a-t'elle dit, moderez le tranſport de votre reconnoiſſance, par ménagement pour la ſanté de ma Fille. Senſible comme elle eſt, je vois à ſes yeux qu'il y a quelque danger.... Je me ſuis levé; j'ai quitté les mains de ſa Fille, & ſaiſiſſant une des ſiennes; O Madame! ai-je répondu, en l'interrompant, glorifiez-vous de votre Fille! Vous l'avez aimée; vous l'avez admirée; mais aujourd'hui, faites-en votre gloire. C'eſt un Ange! Permettez, Mademoiſelle, ai-je dit à Clémentine, que je remette ce Papier à la Marquiſe; & ſans attendre ſon conſentement, j'ai préſenté l'Ecrit à ſa Mere: vous le lirez, Madame; vous le ferez lire au Marquis, au Prélat, au Pere Mareſcotti; mais que ce ſoit avec compaſſion pour moi; & vous m'apprendrez enſuite, ce que j'ai à dire, ce que j'ai à faire! Je m'abandonne à votre direc-

tion, à celle de votre Famille ; & à la votre, chere Clémentine !

Vous me pardonnez donc, Chevalier ! Avec cette assurance, je vous promets d'être plus tranquille. La bonté du Ciel achevera de me rétablir. Ma direction, Chevalier, c'est que vous aimiez mon ame ; comme le principal objet de mon amour a toujours été la votre.

Sa Mere tenant le Papier, & n'osant l'ouvrir, lui a demandé ce qu'il pouvoit donc contenir d'une si haute importance.... Pardon, Madame, a répondu Clémentine, si vous n'êtes pas la premiere à qui je l'ai communiqué. Comment l'aurois-je pû, lorsque j'ignorois encore, si j'aurois la force de le maintenir, ou même de le faire sortir de mes mains. Mais à présent (en mettant la main sur mon bras) laissez-moi pour quelque momens, Chevalier. Je me sens la tête un peu foible. Madame, aiez la bonté de pardonner. Nous nous sommes retirés, pour la laisser avec Camille ; & nous lui avons entendu pousser de profonds soupirs.

La Marquise m'a dit en marchant : je n'y comprens rien. Vous ne vous expliquez pas non plus. Que contient donc ce papier ?

Je n'étois pas en état de lui répondre. En passant dans un Vestibule, qui sert de communication à son appartement, je me suis baissé sur sa main; & le même passage aïant un escalier derobbé, j'ai pri cette voïe pour descendre au Jardin, où j'esperois que l'air réveilleroit un peu mes esprits.

Je n'y avois pas été longtems, lorsque Mr Lowther est venu à moi. Le Seigneur Jeronimo, m'a-t'il dit, est fort agité, par la lecture d'un Ecrit, qu'on lui a mis entre les mains. Il demande sur le champ à vous parler.

J'ai trouvé Jeronimo dans son Fauteuil. Dès qu'il m'a vû paroître, avec un air pensif, dont je ne pouvois encore me défendre; ô cher Grandisson! que mon cœur est allarmé pour vous! Je ne puis supporter qu'un homme de votre caractere soit exposé à la pétulance d'une fille, dont le cerveau....

Arrêtez, très cher jeune Jeronimo! Que la qualité d'Ami ne vous fasse pas oublier celle de Frere! Clémentine est l'honneur de son sexe. Il est vrai que je n'étois pas préparé à ce coup: mais je respecte une si grande Ame! Avez-vous lû son Ecrit?

Oui; & je ne reviens pas de mon étonnement.

Le Marquis, le Comte, le Prélat, & le Pere Marescotti sont entrés. Le Prélat a commencé par m'embrasser. Ensuite, m'aïant protesté, au nom de toute la Famille, que personne n'avoit eu la moindre connoissance des intentions de sa Sœur; tout le monde, a-t'il ajoûté, s'attendoit, au contraire, qu'elle recevroit vos offres avec transport. Mais elle n'en sera pas moins à vous, Chevalier. Nous sommes engagés d'honneur avec vous. Ne voïez, dans cet incident, qu'un excès de délicatesse mal entenduë, qui opere dans une imagination échauffée. Elle vous laisse, après tout, le pouvoir de lui faire prendre le nom qu'il vous plaira.

Ah, Messieurs! ai-je répondu, vous ne considerez pas la force de ses argumens. Sur une jeune personne, à qui sa Religion, sa Famille & sa Patrie sont si cheres, ils doivent être d'un grand poids. Cependant, Messieurs, reglez ma conduite. Et la Marquise aïant paru au même moment; aïez la bonté, Madame, de me prescrire ce que j'ai à faire: je suis à vous sans réserve. Permettez que je me retire. Vous tiendrez conseil, & vous m'apprendrez comment vous aurez disposé de moi.

Je ſuis ſorti, & je ſuis retourné au Jardin.

Camille eſt venue à moi. O Monſieur! quels évenemens! Ma Maîtreſſe a pris une réſolution qu'elle ne ſera jamais capable de ſoutenir. Elle m'a donné ordre d'obſerver vos yeux, vos démarches, votre humeur. Elle ne ſauroit vivre, dit-elle, s'il vous reſte quelque reſſentiment. Je vous vois dans une grande agitation d'eſprit: lui en rendrai-je compte?

Aſſurez-la, chere Camille, que je ſuis ſoumis à toutes ſes volontés; que ſon repos m'eſt plus précieux que ma propre vie; que je ne ſuis pas capable de reſſentiment, & que je l'admire plus que je ne puis l'exprimer.

Camille m'aïant quitté, j'ai bientôt vû paroître le Pere Mareſcotti, qui m'a prié de rejoindre la Famille dans l'appartement de Jeronimo. Nous y ſommes retournés enſemble. Le Pere s'eſt contenté de me dire, en marchant, que le Ciel connoiſſoit ſeul ce qui étoit le plus avantageux aux hommes; que pour lui, dans une occaſion ſi extraordinaire, il ne pouvoit qu'admirer & adorer en ſilence.

Tout le monde s'étant aſſis, le Prélat

m'a tenu ce diſcours : mon cher Chevalier, nous déclarons tous que vous vous êtes acquis des droits immortels ſur notre reconnoiſſance. Il eſt confirmé que ma Sœur ne ſera qu'à vous. Nous ſommes tous du même avis ſur ce point. Ma Mere ſe charge de lui parler en votre faveur.

Je ſens toute l'étendue de cette bonté. Mais ſi Clémentine perſiſte, qu'aurai-je à dire lorſqu'elle me preſſera ſolemnellement de la ſoutenir dans ſa réſolution, & de ne pas la mettre dans la néceſſité de prendre avantage de la généroſité de ſa Famille ?

Ne doutez pas, Chevalier, a répliqué le Prélat, qu'elle ne ſe laiſſe aiſément perſuader. Elle vous aime. Ne reconnoit-elle pas dans cet Ecrit » qu'il eſt » en votre pouvoir de lui faire violer » ou remplir ſa réſolution, & de joindre » à ſon nom celui que vous ſouhaiterez ? Nous ſommes tous convaincus qu'elle ne ſoutiendra point ſon entrepriſe. Vous voïez qu'elle a recours à vous, pour en obtenir la force. En un mot, permettez que je ſois le premier, qui vous embraſſe ſous le nom de Frere.

Il a pris ma main, & m'a fait l'honneur de m'embraſſer. Rien de ſi noble,

lui ai-je dit. Je m'abandonne à votre conduite. Jeronimo m'a tendu affectueusement les bras, & m'a salué sous le même titre. Le Marquis, le Comte, m'ont pris successivement la main; & la Marquise m'offrant la sienne, je l'ai pressée de mes lévres. Je suis sorti aussitôt, pour retourner droit à mon logement; le cœur, ô Docteur Barlet, plus pénetré, que je ne le puis dire, d'un délai si étrange & si peu prévu!

LETTRE LXXIX.

Le Chevalier GRANDISSON, *au même.*

Lundi, 10, 21 Juillet.

IL n'avoit pas été question de repos, la nuit précédente. A peine avois-je pris une heure de sommeil dans mon Fauteüil. Le matin, je fis demander, par un Billet, avec la plus tendre inquietude, des nouvelles de toute la Famille, particulierement de Clémentine & de Jeronimo. On répondit que Clémentine avoit passé une mauvaise nuit; qu'on jugeoit à propos de la laisser tranquille pendant tout le jour, à moins qu'elle ne marquât beaucoup d'empressement pour

me voir, & qu'alors on me feroit avertir.

J'étois moi-même très indiſpoſé. Cependant j'avois peine à me diſpenſer d'aller voir du moins Jeronimo ; & je m'y ſerois déterminé, ſi mon indiſpoſition n'avoit été aſſez forte pour m'arrêter. Il me ſembla qu'il y auroit de l'affectation à me montrer dans l'état où j'étois, & qu'on pourroit me ſoupçonner de vouloir exciter la compaſſion ; baſſeſſe qui n'eſt pas de mon caractere. Je comptois d'ailleurs de recevoir une invitation. N'aïant entendu parler de rien jusqu'après midi, je renouvellai mes informations par un Billet. Elles ne me procurerent qu'une ligne de Jeronimo, par laquelle il me marquoit l'eſperance de me voir le lendemain.

Je n'ai pas eu, cette nuit, plus de repos que la derniere. Mon impatience m'a conduit plutôt qu'à l'ordinaire au Palais della Porretta.

Le Seigneur Jeronimo m'a reçu avec de grands témoignages de joie. » Il ſe » flattoit, m'a-t'il dit, que je n'avois » pas pris mal l'eſpece d'oubli où l'on » m'avoit laiſſé le jour précédent ; elle » n'en avoit eu que l'apparence : & » pour me parler avec franchiſe, on

» avoit pensé que pour sa Sœur & pour
» moi, un jour de repos ne seroit pas
» inutile ; mais sur tout pour sa Sœur,
» à qui l'on n'avoit pas eu peu de peine
» à faire entendre raison là-dessus. J'ap-
» prens, a-t'il continué, qu'elle vous
» demande aujourd'hui avec beaucoup
» d'impatience. Elle vous croit fâché.
» Elle suppose que vous ne voulez plus
» la voir. A peine nous eutes-vous
» quittés, Samedi au soir, qu'elle vous
» fit demander par Camille. Pour moi,
» a-t'il ajouté, je suis emporté si loin
» de moi-même, par le tour extraor-
» dinaire que je vois prendre à son
» imagination, que j'en pers quelque-
» fois jusqu'au sentiment de mon mal.

Il m'a demandé ensuite, si je pourrois pardonner à sa Sœur ; & se plaignant de ce sexe, il a prétendu qu'une Femme ne commence à savoir ce qu'elle desire que lorsqu'elle trouve de l'obstacle à ses volontés. Mais elle n'en sera pas moins à vous, cher Grandisson, m'a-t'il dit ; & s'il plaît au Ciel de la rétablir, vous serez heureusement dédommagé.

Le Prélat & le Pere Marescotti sont entrés, pour faire leur visite du matin à Jeronimo. Le Marquis & le Comte ont paru après eux. La Marquise les a-

ſuivis. Clémentine, m'a-t'elle dit, fut ſi peu tranquille Samedi au ſoir, en apprenant que vous étiez parti ſans prendre congé d'elle, & continua hier de l'être ſi peu pendant tout le jour, que je n'ai pas jugé à propos de commencer avec elle un entretien ſérieux. Mais je ſuis charmée de vous voir.

Au même moment, quelqu'un frappant à la porte; entrez, Camille, a dit la Marquiſe. Ce n'eſt pas Camille, c'eſt moi, a répondu Clémentine, en ouvrant elle-même, & s'avançant vers la Compagnie. On m'a dit que le Chevalier... mais je le vois. Accordez-moi, Monſieur, un inſtant d'entretien (en marchant vers une fenêtre, à l'extrémité de la chambre.)

Je l'ai ſuivie. Ses yeux étoient humides de larmes. Elle m'a regardé fixement; enſuite, elle a tourné le viſage, ſans m'avoir dit un mot. J'ai pris ſa main: d'où vient cette émotion, Mademoiſelle? Je me flatte de ne vous avoir pas offenſée

O Chevalier! Il m'eſt impoſſible de ſupporter le mépris, ſur tout de votre part; quoique je l'aïe peut-être merité. Votre mépris eſt pour moi un reproche d'ingratitude; & c'eſt ce que mon cœur ne peut ſoutenir.

Du mépris, Mademoiſelle ! moi, qui vous revére, comme la premiere perſonne du monde ! A la vérité, vous avez rempli mon cœur d'amertume : mais la cauſe même de cette amertume augmente pour vous mon admiration.

Ne me tenez pas ce tendre langage. Votre générofité fait mon tourment. Je crois que vous devez être fâché, que vous devez me traiter mal ; ſans quoi, puis-je eſperer de garder ma réſolution ?

Votre réſolution, Mademoiſelle ! Votre réſolution !

Oui, Monſieur ; ma réſolution. Vous afflige-t'elle ?

Peut-elle ne pas m'affliger ? Que penſeriez-vous....

Silence, cher Chevalier. Je crains qu'elle ne vous afflige : mais ne m'en dites rien. Je ne me pardonnerois pas de vous avoir affligé.

Lorſque votre Famille entiere m'honore de ſon conſentement, Mademoiſelle....

C'eſt, Monſieur, par compaſſion pour moi.

Ma chere Fille, lui a dit le Marquis, en s'approchant de nous, tel étoit notre premier motif ; mais, à préſent, une alliance avec le Chevalier, pour ren-

dre justice à son mérite, est devenue notre choix.

J'ai remercié ce genereux Seigneur, par une profonde réverence. Au même moment, Clémentine s'est mise à genoux devant son Pere, elle a pris sa main, elle l'a baisée ; & lui demandant pardon, du trouble qu'elle avoit causé dans la Famille, elle lui a promis, pour le reste de ses jours, autant de soumission que de reconnoissance. Tout le monde a pris cette action pour un changement, qui a fait concevoir les plus douces esperances. La Marquise, relevant tendrement sa Fille, s'est écartée de quelque pas avec elle. Nous avons entendu leurs discours, quoiqu'elles affectassent de baisser la voix.

Hier, ma fille, vous futes tout le jour dans un abbatement, qui ne me permit pas de vous entretenir ; sans quoi, je vous aurois appris, avec combien d'ardeur nous désirons tous l'alliance du Chevalier Grandisson. Nous ne connoissons pas d'autre voïe, pour nous acquitter avec lui.

Permettez-moi, Madame, de vous expliquer mes véritables sentimens. Si je me croïois capable de faire le bonheur du Chevalier ; si je ne regardois

pas l'alliance, que vous proposez, comme un châtiment pour lui, plutôt qu'une récompense; si je pouvois y trouver mon propre bonheur, sans danger pour mon salut; enfin si je pouvois espérer qu'elle fit le votre & celui de mon Pere, la moindre de toutes ces esperances me feroit accepter votre proposition. Mais je sens, Madame, que le bras du Ciel s'est appesanti sur moi. Ma tête n'est point encore telle qu'elle devroit être. Avant que de prendre ma résolution, j'ai tout consideré, autant du moins qu'une foible raison me l'a permis. Je me suis mise dans la situation d'une autre, qui se trouvant dans les mêmes circonstances, seroit venüe prendre mon conseil. Une alliance avec le Chevalier m'a paru impossible, parce qu'il n'y a nulle apparence qu'il s'accorde jamais avec moi, sur le plus important des articles. J'ai imploré le secours du Ciel, parce que je me défiois de moi-même; j'ai changé plusieurs fois ce que j'avois écrit: mais tout ce qui est sorti de ma plume s'est rapporté à la même conclusion. Comme rien n'étoit si contraire à mes propres désirs, j'ai pris cette constance d'idées pour une réponse du Ciel à ma priere. Cependant j'ai douté encore de moi. Mais je n'ai

pas

pas voulu vous consulter, Madame, parceque vous vous seriez déclarée pour le Chevalier : j'aurois craint de répondre mal à l'inspiration divine, par laquelle j'étois résoluë de me gouverner. J'ai déguisé mes combats à Cam.i le même, qui ne me quittoit pas un moment. J'ai recommencé à solliciter la pitié du Ciel, pour une malheureuse Fille, attachée de cœur à son devoir, mais troublée dans ses opérations d'esprit. La lumiere m'est venue. J'ai mis au net toutes mes pensées. Ce n'est pas tout d'un coup, néanmoins que je me suis déterminée à les communiquer au Chevalier. Je ne me fiois pas encore à mon cœur ; & j'ai douté si j'aurois jamais la force de lui donner mon Ecrit. Enfin, j'en ai pris la résolution. Mais lorsqu'il a paru, le courage m'a manqué. Il a du remarquer l'excès de ma peine. Je suis sure d'avoir excité sa compassion. Si je puis lui remettre seulement mon Papier, disois-je, les difficultés sont vaincues : je suis sure, presque sure, que voïant mes scrupules & la droiture de mes intentions, il aura la générosité d'aider lui-même à mes efforts. Je lui ai donné mon Ecrit. A présent, Madame, je suis réellement persuadée que si je

puis m'en tenir à ce qu'il contient, & me garantir du reproche d'ingratitude, j'aurai l'esprit plus tranquille. Cher & généreux Grandisson (en se tournant vers moi,) lisez encore une fois mon papier : alors, si vous ne voulez pas, ou si vous ne pouvez me laisser libre, j'obéis à ma Famille, & je sers autant qu'il m'est possible à votre bonheur. En finissant, elle a levé les mains & les yeux vers le Ciel : grand Dieu ! a-t'elle ajouté, je te remercie de cet instant de raison !

Quelque opinion que la noble Enthousiaste eut de la serénité de son esprit, j'ai cru lui remarquer trop d'agitation, & l'air de ses yeux m'a fait craindre une rechute. Le combat de sa raison & de son amour n'avoit pû manquer de causer quelque désordre. Je me suis approché d'elle. Admirable Clémentine ! lui ai-je dit avec transport, soïez libre ! Quelle que puisse être ma destinée, soïez pour moi tout ce que vous voulez être. Si je vous vois heureuse, je m'efforcerai, s'il est possible, de le devenir.

Cher Grandisson, m'a dit le Prélat en me saisissant la main, que je vous admire ! Où prenez-vous cette merveilleuse grandeur ?

Eh! comment un si grand exemple ne m'inspireroit-il pas de l'émulation? Il n'est point entré d'intérêt dans les vües qui m'ont ramené en Italie. Je me suis crû lié par les anciennes conditions; mais, dans mes idées, Clémentine & sa Famille ont toujours été libres. J'ai conçu des esperances, lorsqu'on m'a fait l'honneur de les approuver; je rentre aujourd'hui, quoiqu'avec un profond regret, dans ma premiere situation. Si Clémentine persiste dans ses idées, je ferai mes efforts pour m'y soumettre. Si ses dispositions changent, je me tiendrai prêt à recevoir sa main, comme le plus grand bonheur auquel je puisse aspirer.

La Marquise, prenant à la fois la main de sa Fille & la mienne, a fait de tendres plaintes au Ciel, de la difficulté d'unir deux cœurs qui avoient tant de ressemblance. Ne me retenez point, Maman, lui a dit Clémentine, en retirant assez vivement sa main. Laissez-moi remonter à ma chambre, pour y demander au Ciel qu'il conserve ma force, après la peine qu'il m'en a couté pour l'obtenir. Adieu, adieu Chevalier. Je vais prier pour vous, comme pour moi-même.

L'Ange est sortie. Elle a rencontré sa Femme de Chambre. Chere Camille! lui a-t'elle dit, de quel danger me vois-je échappée! Ma main & celle du Chevalier ont été plus d'une minute dans celles de ma Mere! Que devenoit ma résolution? car ma Mere pouvoit les joindre, & j'étois au Chevalier.

Jeronimo, en silence, mais les larmes aux yeux, avoit été témoin de cette Scene entre sa Sœur & moi. Il m'a serré dans ses bras. Le plus cher des hommes! eh! pourrez-vous attendre avec patience le résultat du caprice de cette chere Fille?

Je le puis, & je m'y engage.

Je lui parlerai moi-même, a-t'il dit, & je me promets beaucoup de sa tendresse pour moi.

Oui; nous lui parlerons tous, a dit le Marquis.

Il faut la presser, a dit le Comte; de peur que son repentir ne vienne trop tard.

Mais il me semble, a dit le Pere Marescotti, que le Chevalier ne doit pas souhaiter lui-même qu'elle soit trop pressée. Elle se retranche sur son salut: raison bien puissante, qui demande beaucoup de ménagement. Je doute néanmoins qu'elle soutienne sa résolution.

ſi ſon courage la rend capable de cet
effort, elle mérite les honneurs de la
ſainteté.

Le Pere a voulu relire l'Ecrit, qui
lui avoit déja cauſé de l'admiration. Je
l'avois dans ma poche. Jeronimo s'eſt
oppoſé à cette propoſition; mais le Pré-
lat l'approuvant, l'Ecrit a été relu. Tout
le monde en a paru auſſi touché que la
premiere fois. Cependant on s'eſt ac-
cordé à douter qu'elle pût demeurer
ferme dans ſes idées; & l'on m'a fait là-
deſſus quantité de complimens.

Mais ſi la gloire continue de ſe joindre
à ſes motifs, & ſi leurs inſtances ne ſont
pas extrêmement vives en ma faveur,
je ſuis porté à croire qu'avec tant de
grandeur d'ame, elle obtiendra ſur elle-
même une parfaite victoire. Vous ſavez
mieux que moi, cher Docteur, que la
véritable pieté l'emporte ſur tous les
interêts temporels. D'ailleurs, le Pere
Mareſcotti ne fera-t'il pas renaître ſon
influence ſur un eſprit qu'il eſt accou-
tumé à gouverner? N'eſt-ce pas même
ſon devoir, avec autant de zele qu'il en
a pour ſa Religion? & le Prélat, qui n'y
eſt pas moins attaché, ne ſecondera-t'il
point le Directeur?

Mais, quelles épreuves, cher Ami,

pour un cœur livré à cette incertitude! Ne sont-elles pas propres à nous convaincre de la vanité de toutes les espérances humaines ? Dieu connoît seul, si le succès de nos désirs mérite le nom de récompense ou de punition : mais je sais que si Clémentine, après m'avoir donné son cœur & sa main, trouvoit, dans ses doutes de Religion, quelque obstacle à vivre heureuse avec moi, je serois moi-même extrêmement misérable ; sur tout, si j'avois contribué à la déterminer en ma faveur, contre les mouvemens de sa conscience.

* *

Même jour.

L'agitation de mon esprit m'avoit forcé de quitter ma plume. Mais, avant que de sortir, nous avons continué longtems de raisonner sur les circonstances : Ils jugeoient tous, comme je vous l'ai dit, qu'elle ne persisteroit pas dans sa nouvelle résolution. L'opinion du Marquis & de la Marquise étoit de l'abandonner entierement, au travail de son esprit. Le Comte a proposé, pour fortifier leur sentiment, de la laisser donc dans son Cabinet, sans que personne entreprit de combattre, ou de favoriser

ses vûës. Jeronimo a desiré qu'avant l'exécution de ce projet, il lui fût permis d'avoir, avec sa Sœur, une conversation particuliere.

On m'a demandé quelle étoit mon opinion ? J'ai répondu, que plusieurs traits de cet Ecrit étoient d'une nature, qui ne me permettoit pas de refuser mon approbation à ce qu'on proposoit ; mais que si j'observois néanmoins, dans mes entretiens avec elle, qu'elle fut disposée à changer de résolution ; & qu'elle n'eût besoin que d'être encouragée, pour se déclarer en ma faveur, on devoit m'accorder, pour mon propre honneur en qualité d'homme, & par égard pour sa délicatesse en qualité de femme ; la liberté de faire éclater mon attachement, par quelque déclaration qui prévînt la sienne, & par des instances, même, convenables à mon sexe.

La Marquise s'est baissée vers moi, avec un sourire de reconnoissance & d'approbation. Le Pere Marescotti a paru hésiter, comme s'il eut préparé quelque objection : mais le Marquis lui a fermé la bouche, en disant, qu'on pouvoit se reposer sur mon honneur & sur ma délicatesse. J'en juge de même, a dit le Comte ; on sait que le Chevalier

est capable de se mettre dans la situation d'autrui, & d'oublier ses interêts, lorsqu'il est question de prendre un parti sage. Il est vrai, a interrompu Jeronimo; mais faisons lui connoître qu'il n'est pas le seul au monde, qui pense avec cette noblesse. Le Prélat s'est hâté de répondre : d'accord, cher Jeronimo; mais souvenez-vous que la Religion est un interêt supérieur à tous les autres. Ma Sœur, qui ne fait que suivre l'exemple du Chevalier, sera-t'elle découragée dans un effort si noble? Je suis pour la proposition qui réduit les choses à l'égalité.

Pour moi, si la noble Enthousiaste persiste à croire que sa résolution vient d'un mouvement du Ciel, & qu'elle en a l'obligation à ses prieres, je m'efforcerai de lui marquer, quoiqu'il m'en coute, & contre mes interêts, que je suis capable de répondre à l'opinion qu'elle a de moi, lorsqu'elle demande mon secours pour se soutenir.

Ils m'ont forcé de demeurer à dîner. Clémentine s'est excusée de paroitre à table; mais elle m'a fait prier de ne pas sortir sans la voir.

Camille m'a conduit à sa chambre. Je l'ai trouvée toute en larmes. Elle

craignoit, m'a-t'elle dit, que je n'eusse peine à lui pardonner; mais elle étoit sure que j'aurois cette générosité, si je pouvois juger des combats qui se passoient dans son cœur. Je n'ai rien épargné pour rendre le calme à son esprit. Je l'ai assurée que je me conduirois par ses volontés; que son Ecrit seroit mon étude constante, & sa conscience la régle de mes desirs. Mais dans les agitations, dont j'appercevois une partie, malgré l'effort qu'elle faisoit pour se vaincre, elle m'a demandé enfin la liberté de demeurer seule, après m'avoir fait promettre de la revoir le jour suivant. Ses yeux, qui commençoient à s'égarer, m'ont fait sortir aussitôt, pour cacher ma propre émotion. Mais, en me retirant avec cette promptitude, j'ai surpris le Pere Marescotti, qui étoit venu prêter l'oreille, comme je l'ai reconnu à sa confusion, & même à quelques excuses qu'il m'a faites en hésitant, aux discours que j'avois tenus à sa Fille spirituelle. Quelle pitié, qu'un zele mal-entendu puisse rendre un honnête homme capable d'une bassesse!

Point d'apologies, mon cher Pere, lui ai-je dit de l'air le plus doux & le plus civil. Si vous doutez de mon hon-

neur, je crois vous avoir obligation de la methode que vous prenez pour m'éprouver. Il m'a demandé mille fois pardon, en me confessant qu'il avoit regardé comme impossible, qu'un jeune homme, dont on ne pouvoit mettre l'amour en doute, pour une des plus aimables Fille du monde, se renfermat dans les bornes qu'on lui avoit prescrites & ne fit pas usage du pouvoir qu'on lui connoissoit sur ses affections. Je l'ai conduit à l'appartement de Jeronimo, après l'avoir prié de croire que cette petite avanture étoit oubliée, & de ne me rien faire perdre à son estime. Combien de fois, cher Docteur, ai-je éprouvé la haine irréconciliable d'une homme à qui j'avois pardonné une bassesse! Mais c'est ce que j'apprehende peu du Pere Marescotti. Il est capable d'une généreuse confusion. A peine a-t'il osé lever la tête, pendant tout le tems que j'ai continué de passer avec lui.

En arrivant chez moi, j'y ai trouvé le Comte de Belvedere, qui avoit passé près d'une heure à m'attendre. Mes gens lui avoient dit que celle de mon retour étoit incertaine; mais il avoit déclaré qu'il étoit résolu de me voir, à quelque heure que je pusse revenir. Son propre

Valet m'a prié de veiller à ma sureté, en m'apprenant que depuis la visite qu'il m'avoit rendue, il n'avoit pas été tranquille un moment ; qu'il avoit répeté mille fois que la vie étoit un fardeau pour lui ; & qu'en sortant de sa Maison, il avoit pris dans ses poches deux Pistolets. Soïez sans crainte, ai-je dit à cet homme. Votre Maître est homme d'honneur. Pour le monde entier, je ne voudrois pas lui faire le moindre mal ; & je me flatte de n'en avoir pas à craindre de lui.

Je me suis hâté de monter. C'est vous, Monsieur ? Pourquoi ne m'avoir pas fait avertir (en lui prenant tendrement les deux mains, & par une double raison) que votre dessein étoit de me faire cet honneur ? ou du moins, pourquoi ne pas me faire dire que vous étiez ici ?

Vous faire dire... Vous arracher de votre Clémentine ? Non. (D'un air mélancolique.) Mais apprenez-moi ce que vous avez conclu. Mon ame est impatiente de le savoir. Répondez-moi en homme d'honneur.

Il n'y a rien de conclu, Monsieur. Rien ne peut l'être, avant que les intentions de Clémentine soient entiérement connues.

S'il n'y a point d'autre obstacle....

Il n'est pas leger. Je vous assure que Clémentine sait ce qu'elle vaut. Elle veut mettre un juste prix au don de sa main. Dans ses plus grandes absences, elle a toûjours conservé un vif sentiment de cette délicatesse, qui distingue une femme d'honneur; & maintenant, on la voit éclater dans son langage & dans ses actions, avec un nouveau lustre. Elle fera d'autant plus de difficultés, que sa Famille en fait moins. On ne précipitera rien: & si vous en pouvez tirer quelque avantage pour votre repos, car vous ne paroissez pas tranquille, je vous informerai de tout ce qui pourra survenir.

Vous m'assurez donc, qu'on n'a rien conclu. Et me promettez-vous ces informations?

Je vous les promets.

Sur votre honneur?

Sur mon honneur.

Hé bien; il me reste donc quelques jours de plus à languir, dans cette malheureuse vie.

Monsieur!... que signifie ce langage?

Vous l'allez voir (en retirant ses deux mains des miennes, & tirant deux Pistolets de sa poche.) J'étois venu dans la résolution de vous offrir le choix d'une

de ces armes, si l'affaire eut été concluë, comme j'avois raison de le craindre. Je ne suis point un Assassin; & jamais il ne m'est arrivé d'en emploïer. Je n'aurois pas souhaité, non plus, de priver Clémentine du Mari dont elle auroit fait choix. Mon seul désir étoit que la main, qu'elle doit unir à la sienne, me délivrât d'une odieuse vie. Quoiqu'elle ait refusé d'être ma femme, je ne veux, ni ne puis vivre, pour la voir celle d'un autre.

Quel oubli de vous-même, Monsieur! Mais je vois que votre esprit est troublé. Autrement le Comte de Belvedere ne tiendroit pas ce discours.

Comme il n'est pas impossible, mon cher Docteur, quoiqu'il y ait à présent peu d'apparence, que Clémentine change de résolution, je ne pouvois instruire le Comte de notre situation réelle, parceque l'esperance qu'il en auroit conçuë n'auroit fait qu'augmenter son desespoir, si le succès avoit été different. Je me suis contenté de raisonner avec lui, sur ses étranges intentions, & de lui renouveller ma promesse. Il étoit si tranquille, en me quittant, qu'il m'a remercié de mes avis. Son Valet & les miens ont paru fort surpris de nous voir descendre, en bonne intelligence, & même

avec un air d'amitié. J'oubliois de vous dire qu'en traversant mon Anti-chambre, le Comte a laissé, sur une table, ses deux Pistolets. L'ouvrage en est curieux, m'a-t'il dit; acceptez-les. Où serois-je à présent, & dans quelles difficultés seriez-vous engagé, vous, Etranger & Protestant.... Je ne les considerois pas; car toute ma malice devoit tourner contre moi-même. . . . .

Je finis cette relation du jour, mais elle ne partira que demain, lorsque je saurai ce que le cours du tems aura produit. Cher Ami! quel supplice que l'incertitude! Peut-être me croirois-je plus obligé à la patience, si mon embarras & mes chagrins m'étoient venus par ma faute.

(N) *Les visites de plusieurs jours produisent de nouvelles scenes, & par conséquent, de nouvelles Lettres, qui représentent Clémentine, toûjours attachée à sa résolution, quoique mortellement combattuë par son amour. La Religion du Chevalier est mise à de nouvelles épreuves. De part & d'autre, on ne voit que de la noblesse, & d'autres sujets d'admiration. Mais comme la santé de Clémentine se fortifie de jour en jour, sans que sa résolution s'affoiblisse; le Prélat & le Pere Marescotti, qui com-*

mencent à se promettre un égal succès de ces deux cotés, cédent au second, avec beaucoup d'adresse, & semblent se réfroidir un peu pour le Chevalier. Il s'en apperçoit. Il ne dissimule pas, au Docteur Barlet, que son orgüeil en est blessé. Cependant, fidele à ses principes, il est le premier qui propose, à la Famille, d'essaïer par l'absence, si la raison & le courage de Clémentine sont capables de se soûtenir. Il lui fait goûter, lui-même, le projet de son éloignement, sous des prétextes qu'elle approuve. Mais elle souhaite un commerce de Lettres avec lui, jusqu'à son retour, & la Marquise y consent. Il part pour un mois, dans le dessein de l'emploïer à visiter plusieurs Villes d'Italie.

LETTRE LXXX.

Mylady G... *à Miss* BYRON.

(en lui envoyant les Lettres de Sir Charles.)

Londres, 7 d'Août.

BOn Dieu, ma chere! quelles Lettres je vous envoie! Je ne pers pas un moment. Le Docteur Barlet, qui les a reçuës, il y a deux heures, a souhaité qu'elles vous fussent envoïées par un Ex-

près. Je les ai lûës, avec ma Sœur, qui est ici depuis quelques jours. Que vous dirons-nous ? Parlez vous-même, chere Henriette. Plus d'incertitude que jamais! Chere Fille! Dites, dites-nous ce que vous en pensez. Si j'entrois dans le moindre détail, j'appréhendrois de ne pas finir. Adieu, mon Amour!

LETTRE LXXXI.

Miss Byron, à Mylady G...

Au Château de Selby, 11 d'Août.

VOus dire, ma chere Mylady, ce que je pense, des Lettres que vous avez la bonté de m'envoyer par un Exprès! Il m'est plus aisé de vous apprendre, ce qu'en disent ici mes Amis. Ils croient y trouver un sujet de félicitation pour moi. Mais puis-je me féliciter moi-même? Puis-je recevoir leurs félicitations? Une Clémentine! un Ange, plus digne mille fois de Sir Charles Grandisson qu'Henriette Byron ne peut jamais l'être. Qu'elle est grande, & que je suis petite, à mes yeux! Elle ne peut manquer d'être à lui. Elle sera sa Femme. Elle doit l'être. Elle changera de résolution. Votre Frere si

constant dans ses soins! Elle, si vivement pressée par l'amour ! Elle!.... Qui se flattera jamais d'obtenir place dans le cœur de Sir Charles après elle? Mon orgueil, ma chere, est absolument évanoüi. Moi ! Que toute autre Femme doit lui paroître abjecte, lorsqu'il pense à sa Clémentine! Et puis, qui pourroit se contenter de la moitié d'un cœur? La moitié, c'est trop dire, s'il rend justice à ce prodige de Femme. Ma consolation, lorsque je l'ai regardé comme perdu pour moi, a toujours été de le voir à une Femme d'un mérite si supérieur.

Mais qui seroit capable de refuser de la compassion à ce glorieux Homme? O ma chere, je me pers dans un tel sujet! Je ne sais que vous dire. S'il falloit vous rapporter ce que j'ai pensé, quelles ont été mes émotions, en lisant, tantôt sa généreuse pitié pour le Comte de Belvedere, tantôt ses nobles & respectueux discours à la premiere de toutes les Femmes; les agitations de cette incomparable Clémentine avant que de lui livrer son Ecrit... cet Ecrit, qui surpasse tout ce que j'ai jamais lû de notre sexe, si conforme néanmoins à la conduite qu'elle avoit tenue, lorsqu'un combat sans exemple entre sa Re-

ligion & ſon amour lui avoit couté ſa raiſon ; ſa délicateſſe , ſa fermeté dans les principes de ſa foi, en un mot, tous les grands traits de l'un & de l'autre, dans les différens jours ſous leſquels ils paroiſſent tous deux ; s'il falloit vous dire tout ce qui s'eſt paſſé dans mon cœur, un volume ſeroit bien éloigné de ſuffire, & je ne ſais quelle meſure pourroit contenir mes larmes. Il ſuffit de vous avoüer que pendant deux jours & deux nuits, je n'ai pas eu la force de me lever, & que ce n'eſt pas ſans difficulté que j'ai obtenu la permiſſion de vous écrire, & que les Médecins parlent de me tenir confinée dans ma chambre pendant toute une ſemaine. Sir Charles ſe plaint amérement de l'incertitude ; c'eſt en effet un cruel tourment !

Vous obſerverez que dans toutes ces Lettres, il ne me nomme qu'une fois. Et pourquoi penſez-vous que je fais cette remarque ? Ce n'eſt pas pour me plaindre, je vous aſſure : c'eſt pour louer, au contraire, ſa politeſſe & ſon attention ; car pourroit-on l'excuſer de s'être ſouvenu plus ſouvent de la pauvre Angloiſe qu'il a ſauvée, ou de penſer à quelque autre Femme que ſa noble Italienne, pendant que ſon ame eſt

agitée par des mouvemens si vifs, à l'occasion des grands objets qu'il a sous les yeux ?

Mais vous voïez, chere Charlotte, que cet excellent homme n'est pas toujours en bonne santé, & qu'il est peut-être fort mal à présent. En serions nous surprises ? Un si grand objet en vûë, tant d'obstacles surmontés, une nouvelle difficulté, insurmontable en apparence, née de sa Clémentine même, & par des motifs, qui augmentent pour elle son estime & son admiration ! La douleur peut rendre une femme éloquente ; mais un homme, quoique déchiré en piéces, doit à peine se plaindre. Que j'ai de pitié, des tourmens d'un cœur viril !

Si la noble Italienne demeure ferme dans sa résolution, lorsqu'il reviendra près d'elle, après un mois d'absence, voici mes conjectures sur l'avenir. Il renoncera au mariage. Doit-il jamais y penser, s'il ne se sent point capable d'aimer une autre Femme, autant que sa Clémentine ? & qui peut jamais mériter autant d'amour ? Ne savons-nous pas de lui-même, aussi bien que du Docteur Barlet, que toutes les peines de sa vie sont venuës de notre sexe ? A la verité,

les plus grandes peines des Hommes & des Femmes, leur viennent ordinairement les uns des autres. Et les siennes sont même venuës de plusieurs bonnes Femmes; car je me figure que la Signora Olivia n'est pas volontairement mauvaise. Pourquoi voudrions-nous qu'un homme de son caractere s'exposât aux caprices, à la pétulance de notre sexe, qui sait à peine, comme le Seigneur Jeronimo le disoit à son Ami, quels sont ses désirs, lorsqu'ils dépendent de lui?

Mais, malade, ou en bonne santé, vous voïez, que la vivacité ne manque point à Sir Charles. Son grand cœur sait se réjoüir du bonheur d'autrui. Je veux avoir de la joïe dans le cœur, me disoit-il un jour. Ne doit-il pas en ressentir, de la santé renaissante de son cher Jeronimo, & du rétablissement de l'admirable Clémentine, & du bonheur que ces grands évenemens répandent dans une illustre Famille? Je veux faire, après lui-même, l'enumération des plaisirs qu'il trouve dans la felicité de plusieurs personnes, qui lui en ont l'obligation. N'est-il pas charmé de celle de Mylord & de Mylady W...? de celle de son Belcher, & du Pere & de la Mere de son Belcher? de celle de Mylady

ansfield & de sa Famille? de la votre, ïere Mylady, & de celle de votre My-rd? Mais vous me trouvez, sans doute, rt étrange dans cette Lettre. Je vou-ois être gaïe, s'il m'étoit possible, par-que tous mes Amis souhaitent que je sois. En relisant ce que je viens d'é-ire, je crains que vous ne m'aïez ap-is à penser d'une maniere un peu bi-rre. Parlez de bonne foi, Charlotte: qui vient de sortir de ma plume n'est-pas dans votre caractere plus que dans mien?

Une ligne encore, une seule ligne, a chere, ma bonne Tante Selby! Ils veulent pas que j'écrive, Charlotte, ıdis que j'ai mille choses de plus à dire ces importantes Lettres; sans quoi, n'aurois pas fini de si mauvaise grace.

LETTRE LXXXII.

CHEVALIER GRANDISSON, (*) à CLÉMENTINE della PORRETTA.

Florence, 18 Juillet.

commence, chere & admirable ;mentine, le précieux commerce que

*] On ne peut se dispenser de donner deux tres de ce commerce.

vous me permettez, avec un vi
timent d'une si grande faveur. C
dant ne puis-je pas dire qu'elle est
loureuse pour moi? Jamais homme
dans les mêmes circonstances? Il
permis de vous admirer, de me
honoré de votre estime, & mêm
sentiment plus flatteur encore;
qu'il m'est défendu, par l'honne
solliciter un bien qui m'étoit au
destiné, & dont on ne peut m'a
de m'être rendu indigne. Suis-je
rent de ce que vous m'avez cru
mes manieres ou dans mes prin
Ai-je jamais tenté de combattr
gouts, pour votre Religion &
Patrie? Non, Mademoiselle. Vous
noissant un invincible attachem
votre foi, je me suis contenté de
déclarer la mienne: j'aurois cru r
noitre mal la protection que j'ai tr
ici, dans le pouvoir Civil & Eccle
que, & manquer aux loix de l'ho
lité, si j'avois entrepris de dérob
sa Religion, la Fille d'une illustre F
le, qui n'y est pas moins attachée. (
ment cette conduite vous a-t'elle
mis de douter du libre exercice d
sentimens, si vous aviez ... Mais
toutes sortes de plaintes. J'etouff

dans mon cœur, celles qu'il voudroit dicter à ma plume. Ne vous ai-je pas dit que je veux être tout ce que vous voulez que je sois? Quelque peine qu'il m'en coute, quelque impossible que fut l'effort, s'il ne m'étoit pas ordonné par la conscience, je me soumets à vos dispositions. Si vous perseverez; chere & respectable, comme vous me le serez toujours, je me résigne à toutes vos volontés.

Un cœur, qui perd ce qu'il pouvoit esperer de plus heureux, & que la Religion soutient seule contre le désespoir, cherche au moins, dans son affliction, le bien qui touche de plus près à celui qu'il a perdu. M'est-il permis, Mademoiselle, quel que puisse être le succès du plus grand évenement, de me flatter qu'un commerce, entrepris sous de si légitimes auspices, ne sera jamais interrompu? qu'une amitié si pure, subsistera éternellement? que l'homme, dont le bonheur s'est évanoüi, sera regardé comme un Fils, comme un Frere, dans une Famille qui ne doit jamais cesser de lui être chere? J'en ai l'espérance . . . Je demande à cette aimable Famille la continuation de son estime; pourquoi ne dirois-je point de son af-

fection ? mais aussi longtems seulement que mon propre cœur, impartial pour moi-même, plein de zele pour la gloire & le bonheur de toute votre illustre Maison, me fera sentir qu'il le mérite; aussi longtems que ma conduite forcera tout le monde d'approuver mes prétentions. Il ne peut arriver de ma part, comme il n'arrivera jamais de la vôtre, qu'un homme, à qui le bonheur de la plus étroite alliance étoit promis par la faveur de toute votre Famille, y soit regardé comme un Etranger.

Jamais, Mademoiselle, le cœur d'un homme n'a pu se vanter d'une passion plus désintéressée que la mienne, pour un objet dont l'ame lui ait été plus chere encore que les charmes de la personne; ni d'une plus sincere affection pour toute sa Famille. Mon malheur a voulu que ces deux sentimens fussent mis à des épreuves, qui n'en peuvent laisser aucun doute. Jusqu'à la derniere heure de ma vie, vous me serez chere, Mademoiselle, vous & tous les vôtres.

Adieu, gloire & modele de votre sexe ! Dans les circonstances où je suis, que puis-je dire de plus ? Adieu, incomparable Clémentine ! Que tous les biens du Ciel & de la terre tombent sans mesure

mesure & sans fin, sur vous & sur votre chere Famille ! C'est le vœu de votre, &c.

GRANDISSON.

LETTRE LXXXIII.

CLEMENTINE DELLA PORRETTA, au Chevalier GRANDISSON.

Boulogne 5 Août.

DE plusieurs raisons, Monsieur, qui m'ont fait souhaiter un commerce de Lettres avec vous, l'esperance de vous écrire avec plus de liberté que je ne puis vous parler, est une des plus fortes. Aussi serai-je très-libre & très-sincere dans mes Lettres. Je veux supposer que j'écris à mon Frere, à mon meilleur Ami. Auquel de mes Freres, écrirois-je en effet si librement ? A l'imitation du Ciel, vous ne demandez que le cœur. Le mien ne vous sera pas moins ouvert, que si vous en pouviez pénetrer, comme lui, tous les détours.

Je commence par vous remercier, Monsieur, des tendres & généreux égards, par lesquels vous avez ouvert notre commerce. Vous touchez, avec

tant de ménagement, le malheureux état de ma santé, sans le nommer... O Monsieur! vous êtes le plus délicat des hommes. Avec quelle tendresse n'avez-vous pas toûjours parlé de mon attachement à la Religion de mes Peres? Surement, Monsieur, vous êtes le plus pieux des Protestans. Vous m'avez convaincüe, vous & Madame Bemont, que les Protestans peuvent avoir aussi leur pieté, Je ne me serois jamais crüe capable de parler aussi favorablement de votre Religion, que vous m'y forcez tous deux, par la connoissance que j'ai de votre bonté. O Monsieur! à quoi ne m'auriez-vous pas engagée par votre amour, par vos complaisances, par votre langage irrésistible, si j'avois été à vous, & vivant dans une Nation Protestante, au milieu de vos Amis, qui professent la même Religion, tous aimables peut-être. & d'excellent caractere? Je vous craignois, Chevalier. Mais ne reveillons point ces dangereuses idées. Vous êtes invincible: & je me flatte, que si j'avois été à vous, rien n'auroit été capable de me vaincre.

Il n'y a qu'une juste considération de la brieveté de cette vie, & de l'éternelle durée de l'autre, qui ait eu la force de m'ar-

mer contre mon cœur. Cher Grandiſſon ! quel bonheur auroit été le mien, ſi ma main avoit pû ſuivre le penchant de ce cœur, ſans mettre mon ſort futur en danger ? Comment ſortir de ces douces réflexions ! Pretez-moi, pretez-moi votre ſecours ; & rétabliſſez-moi dans cette paiſible ſituation où vous m'avez trouvée. Que mon exemple tienne lieu d'expérience aux jeunes perſonnes de mon ſexe & de mon âge ! Qu'elles apprennent à ne pas s'occuper, avec plaiſir, des grandes qualités d'un homme, qu'elles ont ſouvent l'occaſion d'entretenir. Hélas ! je reviens au ſujet que je voulois quitter. Mais puiſqu'il m'eſt impoſſible de retenir mon imagination & ma plume, je veux leur laiſſer un libre cours.

Dites-moi donc, mon Frere ! mon Ami ! le plus fidele & le plus déſintereſſé des Amis ! dites-moi ce que je dois faire, quelle méthode je dois prendre, pour vous devenir indifférente à tout autre titre. Que faire, pour ne voir plus en vous que mon Frere & mon Ami ? Ne pouvez-vous me l'apprendre ! Eſt-ce le pouvoir, eſt-ce la volonté qui vous manque ? Eſt-ce votre amour pour Clémentine, qui vous empêche de

lui rendre ce ſervice ? Je vais vous dicter les termes : dites que vous êtes l'Ami de ſon ame. Si vous ne pouvez être toujours Catholique, ſoïez-le dans vos conſeils. Alors, cette affection pour ſon ame vous donnera la force de dire ; perſevere, Clémentine, & je ne te reprocherai pas d'être ingrate.

O Chevalier ! je ne crains rien tant que le reproche d'ingratitude, de la part de ceux que j'aime. Ne l'ai-je pas mérité ? Etes-vous bien perſuadé que je ne le mérite point ? Vous me l'avez dit. Si ce n'étoit pas un pur compliment, pourquoi ne me dites-vous pas comment je puis être reconnoiſſante ? Etes-vous le ſeul au monde, qui veuille & qui puiſſe lier par des bienfaits, ſans deſirer qu'on s'acquitte avec lui ? Quel ſervice n'avez-vous pas rendu à la jeuneſſe inconſiderée de mon Frere, dès les premiers tems de votre liaiſon ? Malheureux jeune homme ! & quel retour vous a-t'il fait éprouver ? Aujourd'hui, ſa généroſité le porte à s'en accuſer lui-même. Il nous a raconté quelle héroïque patience vous eutes avec lui. Qu'il doit vous aimer ! Après une longue interruption d'amitié, votre bravoure lui ſauva la vie. Cependant vous n'avez

pas trouvé, dans quelques personnes de notre Famille, toute la reconnoissance que vous étiez en droit d'en attendre. Ce souvenir nous coute de mortels regrets. Vous futes obligé de quitter notre Italie. Cependant, rappellé par votre Ami, dont on commençoit à croire les blessures incurables, vous vous êtes hâté de revenir; vous êtes revenu pour sa Sœur, blessée à la tête, blessée au cœur; vous êtes revenu pour son Pere, sa Mere, ses Freres, blessés jusqu'au fond de l'ame, par les souffrances de leur Fils & de leur Fille. Et d'où vous êtes-vous hâté de revenir? de votre Païs natal, en vous séparant de votre propre Famille & de mille personnes cheres, qui font gloire d'être aimés de vous & de vous aimer. Vous êtes revenu sur les aîles de l'amitié. L'éloignement & d'autres obstacles n'ont pas eu le pouvoir de vous arrêter. Vous vous êtes fait accompagner du Génie de la santé, sous la forme d'un habile Opérateur. Vous avez recueilli tout l'art des Médecins de votre Patrie, pour le succès de votre noble entreprise. Il a répondu à vos généreux desirs. Nous nous voïons, toute une Famille se voit, se regarde, avec cette délicieuse complaisance, qui

faisoit notre bonheur commun, avant les désastres qui ont fait notre affliction.

A présent, quelle sera notre reconnoissance? quel retour vous offrirons-nous pour tant de bienfaits? Vous êtes déjà récompensé, dites-vous, par le succès de vos glorieux services. N'ai-je pas à vous reprocher de l'orgueil, en portant envie à votre bonheur! Je sais qu'il n'est pas au pouvoir d'une Femme de vous récompenser. Tout ce que feroit une femme, pour un homme tel que vous, pourroit-il prendre un autre nom que celui de son devoir? & si Clémentine pouvoit être à vous, voudriez-vous que votre amour, votre bonté, vos complaisances pour elle, lui coutassent son bonheur éternel? Non, répondez-vous: vous lui laisseriez un libre & plein exercice de sa Religion. Mais, si vous croïez votre Femme dans l'erreur, pouvez-vous promettre, vous sentez-vous capable, vous, le Chevalier Grandisson, de ne faire jamais aucun effort pour l'en délivrer? Vous, à qui la qualité de Mari imposera le devoir de guider sa conscience, de fortifier son esprit, pourrez-vous croire votre Religion vraie, la sienne fausse, & souffrir qu'elle persevere dans l'erreur? Elle-même, sur

le même principe, dont elle croira l'obligation plus rigoureuse encore, pourra-t'elle éviter avec vous les discussions ? & la supériorité de votre jugement ne mettra-t'elle pas sa foi dans un grand danger ? De quel poids les argumens de mon Directeur seront-ils contre les vôtres, fortifiés par votre amour, & par le charme de vos manieres ? Et quelle seroit l'affliction de mes Parens, en apprenant que Clémentine seroit devenue indifférente pour eux, pour sa Patrie, & plus qu'indifférente pour sa Religion ?

Parlez, cher Grandisson, mon Ami, mon Frere, ces grandes considérations seroient-elles sans force à vos yeux ? Non, il est impossible. l'Evêque de Nocera, m'a dit (ne lui en faites pas un reproche) qu'en parlant de vos offres, vous aviez déclaré au Général & à lui, que vous n'auriez pas tant fait pour la premiere Princesse du monde. Peut-être la compassion y avoit-elle autant de part que l'amour. Malheureuse Clémentine ! Cependant, s'il n'y avoit pas eu de plus grand obstacle, j'aurois accepté votre compassion, parceque vous êtes bon, noble, & que la pitié d'un grand cœur, comme celle du Ciel, n'est point une insulte. Mon Pere, ma Mere, les plus

indulgens des Peres & des Meres, mon Oncle, mes Freres, & tous mes Amis, se sont-ils conduits avec moi par un autre sentiment ? & sans ce motif, la difference de la Religion & du Païs n'auroit-elle pas mis un obstacle invincible à leur consentement ? Il l'auroit mis, Chevalier, n'en doutez pas. Avouez donc que connoissant votre motif & le leur, sachant que me reposer trop sur mes propres forces, c'est tenter le Ciel, je n'ai pas de meilleur parti à prendre, que de me confirmer dans ma résolution. O vous, autrefois mon Précepteur ! soïez encore ce que vous avez été pour moi. Vous ne m'avez jamais donné de leçon, dont nous puissions rougir, l'un ou l'autre. Servez, comme je vous en ai supplié dans mon Ecrit, à fortifier une ame foible. Je reconnois qu'il m'en a couté d'affreux combats : à ce moment même, je suis... au dessus... ou peut-être au dessous de moi. J'ignore où je suis, car ma Lettre n'est pas telle que je me l'étois proposé. Elle est trop remplie de vous. Je voulois qu'elle fût courte ; & qu'elle ne contînt que des remercimens pour tous les bienfaits que vous avez répandus sur ma Famille, avec des instances pour obtenir de vous,

comme un nouveau remede au trouble de mon eſprit, le moïen même de ne pas languir dans une impuiſſante reconnoiſſance.

Cette Lettre m'étonne par ſa longueur. Pardonnez à ma tête, qui s'égare encore; & croïez moi, avec autant de zele pour votre gloire que pour la mienne, votre, &c.

CLEMENTINE DELLA PORRETTA.

[N.] *Les autres Lettres de ce commerce roulent ſur les mêmes idées & les mêmes ſentimens. Le Chevalier eſt rappellé à Boulogne, mais avec plus de tranquillité, de la part de Clémentine, & des eſperances plus confirmées, du côté de ſa Famille.*

LETTRE LXXXIV.

Le CHEVALIER GRANDISSON, *au* DOCTEUR BARLET.

Boulogne, 17 Août.

JE ſuis de retour ici, depuis hier au ſoir. Mais avant le récit de ma réception, je dois vous apprendre que la Signora Olivia eſt arrivée à Florence,

lorsque je me disposois à quitter cette Ville. Avec quelque diligence que j'aie pressé mon départ, je n'ai pû me dispenser de lui rendre une visite, qu'elle m'a fait demander. N'attendez pas les circonstances de ses emportemens, sur tout lorsqu'elle a su que je retournois à Boulogne. Je l'ai laissée dans cette fureur. Une entreprise fort extraordinaire, dont j'ai eu peine à me garantir le jour suivant, m'a paru venir de la même source. Cependant, je suis parti, sans faire la moindre recherche & la moindre plainte.

Je ne dois pas oublier, non plus, que j'ai rendu au Comte de Belvedere, la visite que je lui avois promise. Le Général, à Naples, & le Comte, à Parme, m'ont reçu avec les plus grandes civilités; tous deux, vous n'en doutez pas, par le même motif. Le Général & sa Femme, se rendant à Boulogne, m'ont acompagné pendant une partie du chemin vers Florence. Ils alloient se réjoüir, avec leurs Amis d'Urbin & de Boulogne, de la résolution de leur Sœur, & la féliciter de son courage, comme le Général l'avoit déja fait par une Lettre qu'il m'a montrée. Les complimens & les éloges y étoient prodigués pour moi,

On peut s'expliquer, avec politesse, sur un homme qui ne cause plus de crainte ni d'envie. Il auroit voulu me charger de présens : mais je me suis dispensé de les accepter, de maniere néanmoins, qu'il n'a pu s'offenser de mon refus.

Hier, en arrivant je me rendis au Palais della Porretta ; & j'entrai d'abord chez le Seigneur Jeronimo, avec lequel j'avois entretenu un commerce de Lettres, pendant mon absence. Il me reçut avec des transports de joie ; & la mienne ne fut pas moins vive, de trouver sa guérison fort avancée. L'appétit lui est revenu. Son sommeil est fort paisible. Il demeure levé pendant une partie du jour. Enfin, sa santé & celle de sa Sœur font regner la joie dans leur Famille. Mais il me fit entendre qu'il manquoit à son bonheur de pouvoir me nommer son Frere ; & s'enflammant sur ce point, il me supplia, au nom du Ciel, en me pressant la main & la moüillant même de ses larmes, de conduire cette affaire à sa conclusion. Le Marquis, la Marquise, le Prélat & le Pere Marescotti, vinrent me remercier & m'applaudir de ma correspondance avec leur chere Clémentine. Le Prélat & le Pere me pro-

testerent que pendant toute leur vie; j'aurois part à leurs prieres, & qu'ils supplieroient le Ciel, de m'accorder une Clémentine, meilleure & plus charmante, s'il étoit possible, que celle dont les idées cessoient de répondre à leur attente. Le Général & sa Femme étoient arrivés depuis deux jours; mais ils étoient sortis pour quelques visites.

Tandis que chacun répétoit ses applaudissemens, & que je les recevois presque en silence, car mon rolle étoit embarrassant dans une situation si critique; Camille vint dire, à la Marquise, que Clémentine étoit impatiente de voir son Ami. Je vous introduirai, me dit cette tendre Mere. Elle se leva. Je la suivis.

Sa Fille, en m'apperçevant, vint à moi, les bras ouverts, me nomma son quatriéme Frere, & me fit de vifs remercimens de mes Lettres. Comme elle m'avoit pressé, dans une de ses réponses, d'emploïer mon crédit auprès de sa Famille, pour lui faire obtenir la permission d'entrer dans un Cloître, & que j'avois fortement combattu cette idée, elle se plaignit de la résistance que je faisois à ses desirs. Vous savez, Madame, dit-elle à sa Mere, que c'est un

ancien gout, que je n'ai jamais perdu: & se tournant vers moi; O Chevalier, vos objections ne m'ont pas convaincue.

Non, Mademoiselle, je le vois bien: car si Clémentine étoit convaincue, elle suivroit, à toutes sortes de prix, le mouvement de sa conviction.

O Monsieur, vous êtes dangereux; je m'en apperçois. Si certain évenement étoit devenu réel, j'étois perdue. N'êtes-vous pas convaincu, Monsieur, que dans mes principes, j'étois absolument perdue? Si vous l'êtes, j'espere que vous agirez aussi suivant votre conviction.

Il me semble, cher Docteur, que me connoissant si bien, elle pouvoit s'épargner cette réflexion badine. Elle a même souri en la prononçant. Remarquez qu'elle est déja capable d'enjoûment, dans une occasion si grave. Peu-être a-t'elle voulu prendre un air qu'elle me voïoit affecter moi-même. Mais, enfin, je commence à croire, quelqu'éloignée qu'elle soit à present de se l'imaginer, qu'il n'est pas impossible qu'avec le tems elle ne se laisse amener au sentiment de son devoir, lorsqu'il lui sera répresenté par des Avocats aussi puissans qu'elle en a dans sa Famille. Quoiqu'il puisse arriver, si c'est pour son bonheur & celui

de tous les ſiens, je ne puis être tout-à-fait ſans joie.

J'eſpere, lui dis-je, que vos déſirs pour la retraite ſeront du moins ſuſpendus. Elle convint de la force de quelques-uns de mes raiſonnemens; mais je crus appercevoir, qu'elle n'abandonnoit pas entierement l'eſperance d'obtenir le conſentement de ſa Famille.

Le Général & le Comte, qui étoient revenus dans l'intervalle, ſe hâterent de me venir faire leurs complimens. Qu'ils y mirent tous deux de profuſion! A la priere de la Marquiſe, on repaſſa dans l'Appartement de Jeronimo, où le Marquis, le Prélat & le Pere Mareſcotti étoient encore. Chacun recommençant à s'étendre ſur l'obligation qu'ils avoient à mes ſervices, & faiſant des vœux pour mon bonheur, je leur dis qu'il dépendoit d'eux de me faire un plaiſir inexprimable. Ils me preſſerent, tout d'une voix, de m'expliquer: c'eſt, répondis-je, de permettre que j'engage mon tendre Ami, le Seigneur Jeronimo, à m'accompaguer en Angleterre. Mr Lowther ſe croiroit heureux de pouvoir lui continuer ſes ſoins à Londres, plutôt qu'ici; quoiqu'il ſoit réſolu, ſi ma demande n'eſt point accordée, de ne le pas quitter,

jusqu'à sa parfaite guérison.

Ils se regarderent l'un l'autre, d'un air de joïe & de surprise. Jeronimo versa quelques larmes. Je ne puis, je ne puis soutenir, dit-il, ce poids d'obligations. Chevalier, nous ne pouvons rien faire pour vous; & vous n'avez procuré ma guérison, que pour vous donner le pouvoir de me tuer vous même. Les yeux de Clémentine étoient humides. Elle sortit avec quelque précipitation. O Chevalier, me dit la Marquise, le cœur de ma Fille est trop sensible, pour son repos, aux impressions de la reconnoissance. Je crains pour sa vie, si vous ne la faites pas repentir de sa résolution.

Ce que je demande, répliquai-je, n'est une faveur que pour moi. Je me flatte, que le Seigneur Jeronimo ne partiroit pas, sans quelques-uns de ses Amis. Nos Bains sont restauratifs. Je ne manquerois pas de l'y conduire moi-même. La difference du climat peut lui devenir avantageuse. Que j'aie l'honneur, Messieurs, ajoûtai-je, en promenant les yeux autour de moi, de vous recevoir tous en Angleterre. Ce sera vous acquitter pleinement des obligations, que vous relevez avec tant de bonté.

Ils continuoient de se regarder en

silence. Plut-au Ciel, repris-je, que vous même, Monsieur, & vous, Madame, (en m'adressant au Pere & à la Mere) vous fussiez disposés à me faire cette faveur. Vous y pensiez autrefois, dans une heureuse supposition. J'engagerois mes deux Sœurs & leurs Maris, à vous accompagner avec moi dans votre retour, jusqu'à Boulogne. Mes Sœurs embrasseroient avec joïe l'occasion de voir l'Italie, & d'acquérir l'amitié de l'incomparable Clémentine, dont elles réverent déja le caractere.

Leur silence continuoit; mais personne ne sembloit désaprouver mes instances: Cet honneur, Messieurs, cette grace, Madame, seroit d'un aûtre avantage pour moi. Après les esperances que vous m'aviez données, retourner seul dans ma Patrie, c'est y rentrer en homme qui fuit, & qui revient maltraité. Mon orgueil n'y est pas moins interessé que ma satisfaction. Je vous offre un logement à la Ville & à la Campagne. Je n'ai rien dont je ne vous abandonne la disposition. Personne n'aime son Païs plus que moi; mais il me deviendra plus cher encore, si vous en tirez quelque utilité pour votre amusement, ou votre santé. Obligez-moi, Messieurs, obligez-

moi, Madame, ne fut-ce que pour trouver l'Italie plus agréable à votre retour. Nos Etés sont moins chauds. Le Commerce nous donne, en abondance, tous les fruits qui croissent ici en Automne : & nos Hyvers ne sont pas si froids que les votres. Obligez-moi, seulement pour l'hyver prochain ; & vous consulterez votre inclination pour demeurer plus longtems.

Très cher Ami, s'écria Jeronimo, j'accepte votre invitation, aussi-tôt qu'on me croira capable d'entreprendre le voïage. Le voïage ? interrompis-je. Un Vaisseau vous assure les mêmes commodités que votre Chambre. Il vous portera jusqu'au milieu de Londres. Vous ne vous appercevrez qu'aux progrès de votre santé, que vous avez quitté votre Appartement.

En verité, leur a dit le Général, ma Sœur craignoit avec raison de n'être pas longtems Catholique, en devenant la Femme de cet étrange Homme. Je vous conseillerois de l'en croire. Vous l'aimez. Vous avez essüié beaucoup de chagrins & de fatigues. Allez passer l'Hiver avec lui. On vante beaucoup les bains de Bath, & vous ne sauriez vous en trouver mal. Nous nous chargerons,

ma Femme & moi, du bonheur de Clémentine, pendant votre absence. Prenez Grandisson au mot. Ramenez-le, avec vous, lui, ses Sœurs, & leurs Maris. Mais, Chevalier, quel tems choisissez-vous pour votre départ?

Je lui dis que le plutôt seroit le mieux, parceque la saison ne pouvoit être plus favorable. Je répétai que cette résolution me combleroit de joie, & que c'étoit l'unique moïen de s'acquitter de ce qu'ils nommoient leurs obligations. Je leur promis de revenir avec eux. La santé de Clémentine, ajoutai-je, sera confirmée alors; & celle du Seigneur Jeronimo parfaitement rétablie. Avec quelle satisfaction ne se reverront-ils pas l'un & l'autre!

On ne me demanda que jusqu'au lendemain, pour tenir conseil, & pour me donner une explication positive.

❋ ❋

Mr Lowther & ses Collégues, qui ont été consultés ce matin, jugent que le Seigneur Jeronimo pourroit être transporté en litiere, jusqu'au Port le plus voisin, & s'y embarquer pour l'Angleterre; mais que le plus sûr est d'atten-

ître au Printems, parcequ'alors les nouvelles chairs seront tout-à-fait raffermies. On promet que Jeronimo, les deux Fils du Comte, & quelques autres personnes de la Famille entreprendront alors le voïage. Dans l'intervalle, le Prélat & le Pere Marescotti se chargent d'entretenir un commerce de Lettres avec moi, & de m'informer de tous les évenemens.

Clémentine a pris le Chocolat avec nous. On ne lui a point caché la nouvelle résolution. Elle a fort approuvé la visite qu'on me promet pour l'année prochaine. Facheuses circonstances, m'a-t'elle dit à l'oreille, qui ne permettent pas le même voïage à celle qui le feroit le plus volontiers, & qui ne seroit pas la plus mal reçue. Je verrois, avec plaisir, le Païs où le Chevalier Grandisson est né.

Et moi j'ai pensé à la bizarrerie de l'usage, qui n'auroit pas permis à Clémentine de me tenir un langage de cette nature, si elle n'eut été absolument déterminée à ne plus voir en moi qu'un Frere. Combien de ressources, mon cher Docteur, les ames délicates n'ont-elles pas pour exprimer un refus?

Etant demeuré seul avec Jeronimo,

il m'a parlé, dans des termes fort tendres, du changement qui paroissoit sur mon visage, depuis que sa Sœur sembloit s'affermir dans ses idées. Si le cœur ne souffroit pas, m'a-t'il dit, je suis bien sur qu'on n'en verroit point ces marques au dehors. Cher Ami! lui ai-je répondu, qu'y trouvez-vous de surprenant? Lorsque je suis revenu en Italie, quelque opinion que j'eusse de votre Sœur, je ne la croïois pas aussi grande qu'elle s'est montrée depuis. Je l'ai toujours admirée; mais à présent, je vais plus loin que l'admiration. Voir évanouir mes esperances, après les avoir vües si bien établies! je serois plus qu'homme, si je n'en étois pas vivement touché.

Vous devez l'être, sans doute, & j'entre cordialement dans vos peines; mais, cher Grandisson, c'est Dieu seul qu'elle préfere à vous. Elle souffre plus que vous ne pouvez souffrir. Elle n'a, m'a-t'elle dit, qu'un motif de consolation; c'est l'esperance de ne pas vivre longtems. Chere Fille! Elle se flatte qu'elle doit le retour de sa raison, aux ardentes prieres qu'elle adressoit au Ciel, dans ses intervalles lucides, & dont l'unique objet étoit la consolation de ses

Parens ; après quoi, elle ne formoit pas d'autre vœu, que pour une meilleure vie. Mais, Chevalier, si votre cœur est dans une situation violente ...

N'en doutez pas, cher Ami. Je ne suis pas un homme insensible. Cependant, quand on réussiroit aujourd'hui à faire descendre Clémentine du point de grandeur où elle s'est elevée ; quelque satisfaction que mes desirs y pûssent trouver, je n'en jugerois pas moins, que, si sa conscience en étoit blessée, ce seroit une diminution pour sa gloire. Et me seroit-il possible, comme elle l'a fort bien observé dans une de ses Lettres, de voir une Epouse cherie, malheureuse par ses scrupules, sans m'efforcer de rendre la paix à son cœur, en les écartant? Et pourrois-je esperer quelque succès, sans lui faire une peinture avantageuse de la Religion que je professe? Et ne seroit-ce pas m'exposer au reproche d'avoir violé les articles? O mon cher Jeronimo! les choses doivent demeurer telles qu'elles sont ; à moins qu'elle ne puisse penser mieux de ma Religion ; ou moins favorablement de la sienne.

Il est revenu à me parler des obligations de sa Famille. Je lui ai déclaré que ce langage étoit le seul chagrin qu'il pût

me causer. De grace, lui ai-je dit, qu'il n'en soit plus question. Tout le monde n'est pas excité par l'occasion, comme j'ai eu le bonheur de l'être. Mon Ami porteroit-il envie à mon bonheur?

Le plus ardent de mes vœux, cher Docteur, seroit à présent, d'imaginer quelque chose que je pûsse accepter, pour satisfaire des cœurs si reconnoissans. Je souffre de me voir placé, par eux mêmes, dans un jour qui doit les faire souffrir. Que puis-je faire, suivant mes notions d'amitié, pour soulager leur reconnoissance?

Il craignoit, a-t'il repris, que je ne pensasse bientôt à les quitter. Je lui ai dit, que ne doutant plus de la persévérance de Clémentine, & du consentement qu'elle donneroit à mon retour dans ma Patrie, je devois souhaiter, pour moi-même, comme pour elle, qu'il me fut permis de hâter mon départ; d'autant plus que Mr Lowther consentoit volontiers à demeurer après moi.

La Marquise est entrée. Clémentine, m'a-t'elle dit, appréhende que vous ne nous quittiez bientôt. Elle est à se promener au Jardin, avec son Pere & ses Freres. J'ose vous répondre qu'ils seroient charmés de votre compagnie.

J'ai laissé Jeronimo & sa Mere, ensemble. Le Marquis, me voïant approcher, a dit à sa Fille quelques mots que je n'ai pas entendus. Ensuite, après m'avoir fait un compliment fort civil, il a pris un prétexte pour entretenir particulierement ses deux Fils ; & je suis demeuré seul avec elle.

N'y a-t'il pas de la cruauté, m'a-t'elle dit d'abord, non-seulement à m'avoir refusé votre secours, pour un dessein que j'ai fort à cœur, mais à fortifier contre moi les raisons de mes Parens. Quelques-uns ont fait grand usage de ce que vous m'avez écrit. O Chevalier, vous avez gagné le cœur du Général ; mais vous n'avez pas contribué à soulager celui de sa Sœur. Non, non, je ne me rétablirai jamais si l'on me refuse l'entrée du Cloître.

Souvenez-vous, Mademoiselle, que le parfait rétablissement de votre santé dépend, après Dieu, de la tranquillité de votre esprit. Ne vous abandonnez pas, je vous en conjure, à des idées qui le troublent. Quelle Fille, quelle Sœur, peut compter sur l'affection de sa Famille, si vous ne le pouvez pas ? Vous avez vû combien leur bonheur dépend de votre santé ? Doutez vous, ...

dans le Monde, de la force de cette vertu, dont vous avez déja donné, dirai-je à mes dépens ? une si glorieuse preuve, que le Malheureux qui en souffre est forcé lui-même d'y applaudir ?

O Chevalier ! Ne dites pas, à vos dépens, si vous souhaitez que je sois tranquille.

J'ai besoin, Mademoiselle, d'un effort extrême, pour me faire violence dans ces occasions. Mais, permettez-moi deux mots de plus, sur le même sujet: Vous avez exigé de moi une des plus grandes preuves de désinteressement, dont il y ait jamais eu d'exemple; je vous conjure, chere Clémentine, pour vous même, pour l'honneur de votre devoir, &, si vous le permettez, par bonté pour moi, d'écarter à présent ce désir favori qui domine votre cœur.

Elle est demeurée quelques momens à réfléchir: & reprenant à la fin; je vois bien, Monsieur, que je ne dois attendre de vous aucune faveur sur ce point. Passons dans l'allée voisine, où nous ne pourrons être entendus .... J'ai, Monsieur, une autre priere à vous faire. Elle n'est pas nouvelle. J'en ai déja touché quelque chose dans une de mes Lettres. Ce n'est point une priere qui me soit

soit venue à l'esprit sans déliberation.

Et quelle est cette demande, Mademoiselle ?

Comment l'expliquer ! Cependant je le ferai. Si vous voulez bannir de mon cœur... Elle s'est arrêtée encore une fois, & j'ai cru que dans ce moment elle ne retrouvoit pas ses idées.

Si vous voulez me rendre tranquille....

Mademoiselle !

Il faut vous marier ! ... C'est alors, Monsieur, qu'il ne me restera aucun doute de la fermeté de ma résolution. Mais écoutez-moi jusqu'à la fin : il faut vous marier avec une Angloise. Que ce ne soit pas une Italienne. Olivia ne feroit pas scrupule de changer de Religion pour vous. Mais n'épousez point Olivia. Je m'imagine que vous ne seriez pas heureux avec elle. Croïez-vous que vous pûssiez l'être ?

Je lui ai marqué, par une réverence, que je pensois comme elle.

Non, non, vous ne le seriez pas. Ne faites point un choix qui puisse deshonorer Clémentine. J'ai le cœur fier. Qu'il ne soit pas dit qu'un homme, à qui Clémentine a pû appartenir, se soit avili par son mariage... Si vous vous ma-

riez, Monsieur, il me sera peut-être permis d'être du nombre de ceux qui vous ont promis une visite en Angleterre. Ma Belle-Sœur souhaitoit à ce moment d'en être aussi. Son Mari ne lui refuse rien. Elle l'engagera facilement à l'accompagner. Vous n'aurez pas de peine à persuader à Mme Bemont de faire encore une fois le voïage de son Païs. Vous reviendrez en Italie avec nous, vous, votre Femme, & peut-être vos Sœurs avec leurs Maris. Nous ne composerons ainsi qu'une Famille. Si mes autres demandes sont refusées, il faut m'accorder celle-ci. Elle dépend de vous. Et ne souhaitez-vous pas de me voir tranquille?

Admirable Clémentine! le Monde n'a rien de si grand que vous. Vous êtes capable de tout ce qu'il y a de noble. C'est cette grandeur même, qui m'attache à vous....

Laissez, laissez ce langage, Chevalier. Il me touche plus que je ne le desire. Je crains qu'il n'y ait de l'affectation à me reprocher dans le mien... mais je répete qu'il faut vous marier. Je ne serai pas tranquille, aussi longtèms que vous ne serez pas marié... lorsque je ne vois pas la moindre apparence... Mais n'y

penſons plus. Combien de tems vous aurons nous encore avec nous ?

S'il ne me reſte aucune eſperance, Mademoiſelle....

Ah Chevalier ! (en détournant le viſage de moi) n'emploïez pas ces expreſſions.

Le plutôt ſera le mieux ... Mais vos ordres ....

Je vous rends graces, Monſieur, (en m'interrompant:) mais ne vous ai-je pas dit que j'ai de l'orgüeil, Chevalier ? Ah Monſieur, vous l'avez découvert il y a longtems. L'orgüeil fait plus pour une Femme, que la raiſon. Aſſeïons-nous un moment, & j'acheverai de vous faire connoître mon orgüeil. Elle s'eſt placée ſur un banc voiſin; & me faiſant aſſeoir près d'elle : Je vais parler à ces arbres : m'a-t'elle dit, en ſe tournant vers les » Myrthes qui nous couvroient ; » Le » Chevalier Grandiſſon ſera-t'il informé » de toute ta foibleſſe, Clementine ? Sa » compaſſion le ramenera-t'elle de ſon » Païs, pour te fortifier ? Après avoir » pris, par le ſecours du Ciel, une réſo- » lution digne de ton caractere, doute- » ras-tu ſi tu es capable d'y perſiſter, » & lui donneras-tu lieu de croire que » tu en doutes ? Conſentira-t'il encore à » d'officieuſes abſences, pour faire l'eſſai

» de ta force ? & ſuccomberas-tu dans » l'épreuve ? .... Non, Clémentine. »

Enſuite ſe tournant vers moi, mais les yeux baiſſés ; je renouvelle, Monſieur, tous mes remercimens, pour la généreuſe compaſſion dont vous m'avez donné tant de preuves. Ma triſte ſituation m'y donnoit peut-être quelque droit. J'y reconnois la main du Ciel, qui a peut-être voulu punir mon orgueil, & je m'y ſoumets. Je reconnois même, ſans honte, l'obligation que j'ai à votre pitié, & j'en conſerverai un tendre ſouvenir, juſqu'au dernier inſtant de ma vie. Je ſouhaite que vous vous ſouveniez de moi avec la même tendreſſe. Ma vie ne peut être longue : ainſi, pour ceder à vos deſirs & à ceux d'une chere Famille, je ſuſpendrai les vûes que j'avois pour le Cloître. Il me reſte l'eſperance de vous voir en Angleterre, dans l'heureux état dont j'ai parlé ; ſurtout, enſuite à Boulogne. Je vous croirai de ma Famille. Je me croirai de la vôtre. Dans ces ſuppoſitions, dans ces eſperances, j'ai la force de conſentir à votre départ. Si je vis, c'eſt une abſence de peu de mois. N'ai-je pas ſoutenu aſſez bien la derniere ? Je vous laiſſe donc, Monſieur, le choix que vous m'avez

offert. Nommez vous-même le jour. Votre Sœur Clémentine vous rend à vos Sœurs & aux siennes. O Monsieur ! [en levant les yeux sur moi, & remarquant sur mon visage une émotion que je m'efforçois de cacher] que votre cœur est tendre ! qu'il est sensible à la pitié !.... Mais nommez-moi votre jour. Ce banc, dans l'éloignement où vous serez bientôt, sera consacré au souvenir de votre tendresse. Je le visiterai tous les jours. L'ardeur de l'Eté, le froid de l'Hiver, ne m'y feront pas manquer.

Le mieux, admirable Clémentine ! le plus sur pour l'un & l'autre, ou du moins pour moi, c'est que le tems ne soit pas remis bien loin. Permettez que ce soit Lundi.... Dimanche au soir, après avoir passé tout le jour à implorer le Ciel pour la santé, pour le bonheur de ma chere Clémentine, de mon cher Jeronimo, & de toute leur Famille, je viendrai le soir, si vous m'en accordez la permission,... je viendrai... il ne m'a pas été possible d'achever. Elle ne m'a répondu que par un déluge de larmes. Sa tête s'est panchée sur mon épaule. L'agitation de ses sentimens soulevoit son sein. Oh Chevalier ! il le faut donc ! Que le Ciel nous fortifie tous deux !

La Marquise, qui venoit alors à nous, s'est apperçuë, à quelque distance, de l'émotion de sa Fille; & craignant qu'elle ne s'évanoüit, elle s'est précipitée vers elle, elle l'a prise dans ses bras. Ma Fille! ma Clémentine! d'où viennent ces larmes? Regardez-moi, mon Amour.

Ah Madame! le jour, le jour est fixé! Lundi prochain... le Chevalier quittera Boulogne.

Quoi, Chevalier? vous nous quitteriez sitôt? Ma chere, nous obtiendrons de lui...

Je me suis levé, sans prononcer un mot, & je suis entré dans une allée qui traversoit. J'étois pénetré jusqu'au fond. O Docteur Barlet! Tant de bonté! Pourquoi suis-je si sensible, & si souvent exposé à des épreuves qui demandent plus de force!

Le Général, le Prélat, & le Pere Marescotti sont venus me joindre. Je leur ai fait le récit de ce qui s'étoit passé entre Clémentine & moi. Le Marquis, qui étoit allé vers sa Fille, m'a joint promptement, après avoir entendu ce qu'elle avoit eu la force de lui raconter aussi. Comment pouvez-vous penser, m'a-t'il dit, à partir si brusquement? Vous ne nous quitterez pas sitôt,

Non, ſi Clémentine l'ordonne. Mais ſi je ne ſuis pas retenu par ſes ordres, le plus prompt départ eſt le plus avantageux pour moi. Je ne puis ſoutenir tant de bonté. C'eſt la plus divine de toutes les Femmes.

Vous ne manquerez point, m'a dit le Général, d'entretenir un commerce de Lettres avec ma Sœur. Perſonne ici ne s'y oppoſera. Comme elle vous a déja témoigné qu'elle ſouhaite de vous voir marié, ne pouvons-nous pas eſperer que vous vous emploirez auſſi à lui inſpirer le même deſſein pour elle-même? Le mariage de l'un ou l'autre produira l'effet qu'elle ſe propoſe par le vôtre.

Bon Dieu! ai-je penſé, me croïent-ils donc abſolument dégagé de toutes les paſſions humaines? J'ai fait une continuelle guerre, vous le ſavez cher Docteur, aux plus rebelles des miennes; mais ſans ſouhaiter jamais de vaincre ces tendres ſenſibilités, qui ſont la gloire de notre nature.

C'eſt demander trop, a dit la jeune Marquiſe, qui étoit venue nous joindre avec ſa Belle-Mere. Comment pouvez-vous attendre cette démarche du Chevalier?

Vous ne ſavez pas, Madame, a dit

le Prélat, en secondant la proposition de son Frere, dequoi le Chevalier Grandisson est capable, pour le bonheur d'une Famille entiere.

Le Pere Marescotti, aussi insensible, quoique plein de bonté, a remarqué que Clémentine aïant pris sa résolution par un mouvement du Ciel, ce monde & toutes *ses pompes*, n'étoient pour elle qu'une considération subalterne, & qu'au péril de sa vie, elle demeureroit ferme dans ses idées: que devant renoncer par conséquent à toute eperance, je pouvois....

Non, a interrompu le Marquis, je ne lui demanderaï point un service de cette nature. Et s'adressant à moi; oh ! si le grand obstacle pouvoit être surmonté! Mon cher Grandisson (en prenant ma main) ne peut... ne peut... Mais je n'ose plus l'en presser. S'il le pouvoit, mes propres Enfans ne me seroient pas plus chers que lui.

Vous m'honorez beaucoup, Monsieur; vous engagez ma plus vive reconnoissance. Ce n'est pas sans difficulté, que je suis capable de soutenir, lorsque je suis avec elle, l'engagement que j'ai pris, de ne la pas presser d'être à moi. Je l'ai exhortée, comme vous l'avez vu, à se

conformer aux désirs de sa Famille ; & je conçois tout ce qu'ils renferment. Il y a beaucoup d'apparence, que si l'un se déterminoit au mariage, l'autre en seroit plus tranquille ; & j'aimerois mieux suivre l'exemple que le donner. Vous verrez ce que mon départ aura produit : mais elle ne doit pas être trop pressée. Ce seroit s'exposer à voir renaître son empressement pour le Cloître ; le point d'honneur se joindroit peut-être à sa pieté ; & si l'on n'accordoit rien à ses désirs, elle pourroit retomber dans toutes ses disgraces.

Ils s'accordent à suivre mon opinion ; c'est-à-dire, à prendre le parti de la patience, en attendant un heureux effet de l'avenir. Je les ai quittés, pour retourner chez Jeronimo, à qui j'ai communiqué l'état des choses, & le jour marqué pour mon départ. Avec quelque tendresse que je lui aïe fait cette déclaration, son chagrin m'a paru si vif, que sentant croître beaucoup le mien, j'ai été forcé de quitter sa chambre avec précipitation, & de retourner droit à mon logement, pour y reprendre un peu mes esprits.

Ainsi, mon cher Docteur, le jour est absolument fixé ; & j'espere qu'on ne

m'engagera point à le changer. Madame Bemont me dispensera, j'en suis sur, de retourner à Florence. Olivia ne doit rien exiger. Je leur écrirai à toutes deux. Mon dessein est de prendre par Modene, Parme & Plaisance. Madame de Sforce m'a fait demander une entrevuë. Je me flatte qu'elle prendra la peine de se rendre à Pavie; sans quoi, je ne ferai pas difficulté d'aller à Milan. Je lui ai promis une visite, avant mon départ d'Italie. Mais, quoiqu'elle me l'ait demandée, dans un tems où l'Alliance ne paroissoit pas éloignée, je suppose qu'aujourd'hui elle ne peut avoir d'autre motif que la civilité. Tout ce que je désire, si je la vois, c'est que sa cruelle Fille ne soit pas présente.

(N.) *Le Chevalier quitte Boulogne & l'Italie. On passe sur ses derniers adieux. En chemin, il voit à Parme, le Comte de Belvedere, qu'il laisse avec d'heureuses espérances; à Milan, Madame de Sforce, dont il emporte une fort mauvaise opinion,* &c. *Il écrit à Madame Bemont, & surtout à la Signora Olivia. Cette derniere Lettre, qui est pleine de vertu & de noblesse, lui attire une réponse assez curieuse, mais qui a peu de rapport au fond de l'interêt. Au mi-*

lieu de ses fureurs, Olivia laisse entrevoir que les sages avis de l'homme qu'elle aime commençent à faire impression sur son cœur. Le Chevalier passe à Paris, où il trouve son Cousin Everard Grandisson, qui s'étant à demi ruiné par le jeu & par d'autres excès, a besoin de son secours, autant que de ses conseils. Il jette dans l'ame de ce jeune Libertin, les fondemens d'une solide conversion. Enfin, l'impatience de trouver de la consolation, pour le trouble de son cœur, dans les entretiens de son cher Docteur, le fait partir pour Londres.

Fin de la seconde Partie, du troisiéme Volume.



